NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ NÉOPHILOLOGIQUE DE HELSINKI

LVI – 1955

HERAUSGEBER

ARTHUR LÅNGFORS

Professor em. der romanischen Philologie

PEKKA KATARA

Professor em. der deutschen Philologie

NEUPHILOLOGISCHER VEREIN IN HELSINKI
FINNLAND

INHALTSVERZEICHNIS

Aufsätze

Seite

Alanne, Eero, Das Fortleben einiger mhd. Bezeichnungen für den Weinhandel am Oberrhein 178
—»— Das Fortleben einiger mhd. Gefäss-und Handwerkernamen am Oberrhein 193
Draper, John W., Indian and *Indies* in Shakespeare 103
Hakamies, Reino, Mots rares dans le latin finlandais du moyen âge 3
Långfors, Arthur, Solmu Nyström in memoriam 1
Larrabee, Stephen A., Brougham, Longfellow, and Kalevala 258
Magoun, Francis P., Jr., The Theme of the Beasts of Battle in Anglo-Saxon Poetry 81
Mustanoja, Tauno F., Middle English *Wery of Wandred*, a Variant of *Wery for Wandred* 90
—»— Middle English *With an O and an I*, with a Note on Two Shakespearean *O-I* Puns 161
—»— Shakespeare's *Runaways Eyes* and *Children's Eyes* 250
—»— Troilus and Criseyde, IV, 607: *Of Fered* 174
Nieminen, Eino, Mhd. *Quast* 261
—»— Über die Ausdrücke für Norden und Abend im Baltisch-Slavischen 38
Ochs, Ernst, Ahd. *ö* 259
Öhmann, Emil, Das literarische Kunstwerk und das Fremdwort 122
Price, Cecil, Further Chesterfield Gleanings 112
Räsänen, Martti, Etymologische Beiträge 50
Robbins, Rossell Hope, An Epitaph for Duke Humphrey (1447) 241
—»— God Amende Wykkyd Cownscell (1464) 94
Schneider, J., Über skandinavische Lehnwörter im Deutschen 284
Törnqvist, Nils, Gefühlsbetonung und Sprachgestaltung 262

Besprechungen

Andersson Hans, Strindberg's »Mäster Olof» and Shakespeare (*Alrik Gustafson*) 74
Arthur, Ingrid, s. Vida del glorios Sant Frances.

Seite

Bach, Adolf, Deutsche Namenkunde, I: Die deutschen Personennamen, 1—2; II: Die deutschen Ortsnamen, 1—2 (*Emil Öhmann*) 60

Câmara Cascudo, Luís da, Literatura oral (*Wilhelm Giese*) .. 145

Carter, Roland, s. *Erämetsä, Erik.*

Day, Mabel, s. English Text of the »Ancrene Riwle».

Defoe, Daniel, Letters, edited by *George Harris Healey* (*Cecil Price*) 153

English Text (The) of the »Ancrene Riwle», edited from Cotton MS. Nero A. xiv by *Mabel Day* on the Basis of a Transcript by *J. A. Herbert* (*Tauno F. Mustanoja*) 72

Englund, Robert, & Wolf, Werner, Finnische Sprachlehre (*Pentti Tilvis*) 62

Erämetsä, Erik, & Carter, Roland, A Course in Spoken English: Näin puhutaan englantia (*Nils Erik Enkvist*) 155

Healey, George Harris, s. *Defoe, Daniel.*

Heist, William W., The Fifteen Signs before Doomsday (*Erik v. Kraemer*) 315

Herbert, J. A., s. English Text of the »Ancrene Riwle».

Hœpffner, Ernest, Les troubadours dans leur vie et dans leurs œuvres (*Arthur Långfors*) 53

Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiet der germanischen Philologie 1936—39 (*Hans Fromm*) 298

Kökeritz, Helge, A Guide to Chaucer's Pronunciation (*Tauno F. Mustanoja*) 73

Lévy, Paul, La langue allemande en France (*Carl-August von Willebrand*) 301

Lommatzsch, Erhard, Kleinere Schriften zur romanischen Philologie (*Arthur Långfors*) 143

Martial d'Auvergne, Les Arrêts d'Amour, publiés par *Jean Rychner* (*Vilho Puttonen*) 54

Mierlo, J. van, Beknopte Geschiedenis van de Oud- en Middelnederlandse Letterkunde (*Emil Öhmann*) 296

Parera, Juan Bastardas, Particularidades sintácticas del latín medieval (*Veikko Väänänen*) 307

Pisani, Vittore, Allgemeine und vergleichende Sprachwissenschaft — Indogermanistik (*Pentti Aalto*) 140

Pokorny, Julius, Keltologie (*Pentti Aalto*) 140

Rosetti, Al., Influenţa limbilor slave meridionale asupra limbii române (*V. Kiparsky*) 76

Rychner, Jean, s. *Martial d'Auvergne.*

Seite

Sisam, Kenneth, Studies in the History of Old English Literature (*Tauno F. Mustanoja*) 232
Södergård, Östen, Du Chevalier au barisel: un cinquième manuscrit (*Arthur Långfors*) 144
Uddholm, Alf, Formulae Marculfi: étude sur la langue et le style (*Veikko Väänänen*) 310
Ullmann, S., Précis de sémantique française (*Erik v. Kraemer*) 230
Vida del glorios Sant Frances (La), version provençale de la »Legenda maior Sancti Francisci» de Saint Bonaventure, publiée par *Ingrid Arthur* (*Bengt Hasselrot*) 303
Wagner, R.-L., Supplément bibliographique à l'Introduction à la linguistique française, 1947—53 (*Veikko Väänänen*) 313
Wolf, Werner, s. *Englund, Robert.*

Eingesandte Literatur 79, 239
Mitteilungen 80, 157, 318

Suomalaisen Kirjallisuuden Kirjapaino Oy Helsinki 1955

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

HERAUSGEGEBEN VOM NEUPHILOLOGISCHEN VEREIN IN HELSINKI

Redaktion

A. LÅNGFORS
Professor em. der romanischen Philologie

P. KATARA
Professor em. der deutschen Philologie

Jährlich acht Nummern. Jahrespreis $ 3.00 oder (nur für Finnland) Fmk. 300. Die Mitglieder des Vereins erhalten die Zeitschrift unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof. *A. Långfors* (Rahapajankatu 3 B), den Abonnementsbetrag und die Bestellungen früherer Jahrgänge an die *Akademische Buchhandlung* (Keskuskatu 2, Helsinki) und Mitgliedsbeiträge an den Schriftführer des Vereins, Mag. phil. *Åke Furuhjelm* (Johanneksentie 4), einzusenden.

Redaktionssekretär Dozent TAUNO F. MUSTANOJA (Annankatu 27 A)

LVI. JAHRGANG 1955

SOLMU NYSTRÖM

In memoriam

Le membre d'honneur de la Société néophilologique, Urban Solmu Nyström, ancien inspecteur général et directeur honoraire de l'enseignement secondaire, est décédé à Helsinki le 17 janvier 1955. Il était né le 25 mai 1871 au cœur même de la Finlande, à Virrat, où son père était fonctionnaire. Avec lui a disparu le dernier survivant de la phalange qui avait introduit en Finlande les méthodes modernes de l'enseignement des langues vivantes et assisté à la naissance des organes d'érudition qui en sont inséparables et qui continuent à être actifs: les *Mémoires de la Société néophilologique de Helsinki* (1893) et les *Neuphilologische*

Mitteilungen (1899). Les années de scolarité du jeune Nyström tombent à une date où l'enseignement méthodique des langues modernes était à peine organisé à l'Université; il sera un avant-coureur en ce sens qu'il sera un des premiers à passer les examens selon le programme nouveau. Plus tard il se mettra à l'école des réformateurs allemands Wilhelm Viëtor et Max Walter. Entre temps, à vingt-deux ans, il est appelé à enseigner, comme suppléant, l'allemand et le français dans un lycée de la capitale. Je signale ses vingt-sept années de services à la Commission du baccalauréat et passe sur les autres détails de sa carrière, qui fut brillante, aussi bien dans l'enseignement proprement dit que dans l'administration scolaire. Il a publié bon nombre de manuels d'allemand et de français dont plusieurs sont toujours en usage. Il a enseigné le français à l'École polytechnique, à l'École de guerre et, tout récemment encore, au seul lycée où le français est première langue étrangère. A la Société néophilologique il était un conférencier apprécié. Dans les *Neuphilologische Mitteilungen* sa signature apparaît pour la première fois en 1901, c'est au bas d'un compte rendu substantiel d'une grammaire allemande. Il est toujours resté grammairien plutôt que littérateur. Sa thèse de doctorat a pour sujet *Die deutsche Schulterminologie 1300—1740*. Si elle n'a pas été très remarquée, il est facile d'en trouver la cause, il suffit d'en remarquer le millésime: 1915 . . .

Solmu Nyström a beaucoup voyagé à l'étranger où l'appelaient congrès et missions. Il était surtout attiré par la France, pays d'origine de sa femme. C'était un homme droit et bienveillant, spirituel sans malice. C'était surtout un maître d'élite qui aimait passionnément son métier. Aussi a-t-il connu l'hommage suprême d'un maître: la gratitude affectueuse de ses élèves.

A. Långfors

MOTS RARES DANS LE LATIN FINLANDAIS DU MOYEN ÂGE

L'Union Académique Internationale poursuit, comme on le sait, depuis des années ses travaux afin de recueillir les matériaux nécessaires à la publication d'un nouveau *Du Cange*, dictionnaire paneuropéen de latin médiéval. Or, comme selon toute vraisemblance il faudra attendre encore longtemps la réalisation de ce beau projet, j'ai cru utile de signaler dans un article l'existence d'un nombre de mots rares dans le latin médiéval écrit en Finlande ou intéressant la Finlande.

Pour ce qui est du latin médiéval suédo-finlandais, il faut rappeler l'existence du glossaire de Magnus Hammarström, *Glossarium till Finlands och Sveriges latinska medeltidsurkunder jämte språklig inledning* (Suomen Historiallinen Seura, Käsikirjoja I), Helsingfors (Helsinki), 1925.

Le glossaire de Hammarström fut en son temps un ouvrage unique, mais ce qui a pu nuire à sa diffusion dans le monde savant, c'est qu'il donne les traductions uniquement en suédois et renvoie aux textes seulement dans quelques cas isolés. Ce glossaire commence par un bref aperçu linguistique (73 pp.) sur le latin médiéval. Il compte toujours parmi les meilleurs du genre.

Mais, par la force des choses, le glossaire de Hammarström a vieilli dans une certaine mesure. Beaucoup de textes intéressant la Finlande ont été publiés depuis. Comme dans tous les livres, il y a dans celui de Hammarström des lacunes et des incorrections, mais ils sont en petit nombre. Ainsi le présent article est à considérer, non comme une série de rectifications, mais comme un complément du glossaire de Hammarström, et il se fonde sur un dépouillement systématique de tous les textes latins du moyen âge composés en Finlande ou intéressant la Finlande qui ont été imprimés jusqu'ici. Ce sont les suivants:

1. *Finlands medeltidsurkunder* samlade och i tryck utgifna af Finlands Statsarkiv genom Reinh. Hausen, I—VIII, Helsingfors 1910—1935. Sigle: *FMU.*

2. *Registrum Ecclesiae Aboensis* eller Åbo Domkyrkas Svartbok med tillägg ur Skoklosters Codex Aboensis i tryck utgifven af Finlands Statsarkiv genom Reinh. Hausen, Helsingfors 1890. Sigle: *REA.*

3. *Bidrag till Finlands Historia.* Med understöd af Statsmedel i tryck utgifna af Finska Statsarkivet genom Reinhold Hausen I—II, Helsingfors 1881—1883.

4. *De S. Henrico episcopo et martyre II.* Legenda nova. Sermones. (Suomen Kirkkohistoriallisen Seuran toimituksia XLV: 2). Herausgegeben von Aarno Maliniemi, Helsinki 1942. Sigle: *S. Henr.* II.

5. *M. Pauli Juusten Chronicon episcoporum Finlandensium,* annotationibus et apparatu monumentorum illustratum. Disputationibus Academicis proposuit Henr. Gabr. Porthan, dans H. G. Porthans skrifter I—II, Helsingfors 1856—1862. Sigle: *Chron. Ep. Finl.*

6. *Piae Cantiones* ecclesiasticae et scholasticae veterum episcoporum in Inclyto Regno Sueciae passim usurpatae, nuper studio viri cuiusdam Reuerendiss. de Ecclesia Dei & Schola Aboensi in Finlandia optime meriti accurate a mendis correctae & nunc typis commissae, opera Theodorici Petri Nylandensis, Gryphisuualdiae 1582. Sigle: *Piae Cant.* (Les dates données ci-après qui se réfèrent à ce recueil sont forcément sommaires et à considérer comme le terminus post quem non.)

7. En outre, j'ai dépouillé quelques numéros du *Diplomatarium Suecanum* intéressant la Finlande. Sigle: *DS.*

8. De plus ont été pris en considération certains textes de moindre volume et publiés surtout par M. Aarno Maliniemi, professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté de Théologie de l'Université de Helsinki.

Pour dépister, si cette expression m'est permise, les mots rares dont il s'agit, j'ai procédé de la manière suivante. Les

textes ont été dépouillés sur la base de Georges, *Ausführliches lateinisch-deutsches Wörterbuch* (2e éd.). Les fiches ainsi constituées ont été comparées au glossaire de Hammarström et, sauf en cas de lacune ou de rectification, uniquement les mots et les expressions non enregistrés par lui ont été pris en considération. Les matériaux restant après cette première collation ont été triés en utilisant le *Thesaurus*, le dictionnaire latin de Forcellini, le *Glossary of later Latin* de Souter, la *Medieval Latin Word-List* (*MLWL*) de Baxter et Johnson, les glossaires de Du Cange et de Dieffenbach. En principe, tous les mots et expressions attestés depuis le Bas-Empire ont été exclus comme suffisamment connus et répandus. Cependant, j'ai cru utile de signaler certains mots attestés rarement au cours du moyen âge et souvent sur une aire géographique tout à fait différente et lointaine de la nôtre, puisque cela n'est pas sans intérêt pour une meilleure connaissance du latin médiéval et son caractère de langue universelle.

a c c e d e r e o b l i g a t i o n i 'se porter caution de'

FMU VII, 5421 (1509) (Henricus van den Bost . . .) promisit soluere huiusmodi annatam infra sex menses uel docere de non habita possessione sub penis camere. Jurauit, et Dominus Detleuus Longebeker notarius rote coram Achille [de] Grassis a c c e s s i t huic obligationi et juravit, quem dictus Henricus indemnem relevare promisit. — Le titulaire, Henricus van den Bost, ayant reçu certains bénéfices ecclésiastiques en Suède et en Finlande, s'engage à en payer l'annate dans six mois. Un notaire de rote, Detleuus Longebeker, se porte caution de la dette et de la personne en question. Il est difficile d'interpréter le passage autrement, puisque le débiteur assure que son répondant ne subira aucun préjudice. En latin classique *accedere* signifie bien 'donner son assentiment à', en fr. et en it. le verbe correspondant signifie en outre 'entrer dans des engagements déjà contractés par d'autres'. Il s'agit d'un rétrécissement du sens lorsque *accedere* prend le sens de 'se

porter caution', comme dans notre contexte. Je n'ai pas rencontré ce terme dans les dictionnaires que j'ai utilisés.

a f f e c t u s 'attribution exclusive d'une place, d'un bénéfice ou d'une prébende à certains sujets'

FMU VII, 5646 (1513) quatenus specialem sibi gratiam facientes de dicto beneficio . . . etiam si . . . a f f e c t i b u s devolutis litigiosis . . . existat — (Rome, supplique finl.)

FMU VII, 5719 (1514) etiam si devolutis a f f e c t i b u s vel alias ex quavis causa etiam dispositione exprimenda generaliter reservatis litigiosis . . . existat — (supplique finl.)

FMU VII, 5729 (1514) vel alia quavis causa in litteris dispositione exprimenda generaliter reservata, a f f e c t a, electa vel litigiosa existat — (supplique finl.)

Du Cange connaît le participe passé *affectatus*, *affectus* dans le sens de 'destinatus, consecratus'. Dans les deux premières formules le substantif *affectus* doit avoir un sens qui correspond à *affecta* dans la troisième, à savoir 'affectation d'un bénéfice'. Le sens de la première formule est, par conséquent, 'bien que l'affectation du bénéfice en question soit dévolue ou litigieuse', car dans le langage très serré des suppliques l'asyndète est souvent pratiquée. Cet emploi de *affectus* semble ignoré des lexicographes.

d i e s a r t i f i c i a l i s 'journée de travail'

FMU V, 4532 (1494) circa solstitium hiemale d i e s a r t i f i c i a l i s vix sex horas continet — (supplique finl.) L'évêque de Turku et son clergé demandent au pape l'autorisation de célébrer la messe pendant les quatre mois d'hiver, novembre-février, deux heures avant la pointe du jour à cause de la brièveté de la journée. D'après le contexte *dies artificialis* signifie exactement 'journée assez claire pour permettre d'exécuter les travaux de ferme, etc.'

Cette attestation n'est pas unique, le même emploi de *artificialis* étant enregistré dans la *MLWL* 'of or for work' c. 1436, 1451. A cause de la rareté des attestations j'ai cru utile de signaler le passage en question.

a t e r m i n a t i v e 'donnant un atermoiement' (accordant une prorogation du délai de payement)

DS App. I, 1, 2; 569, p. 594 (1358) Igitur celsitudinem tuam rogamus attentius et hortamur quatinus ad huiusmodi summarum pecunie debitum in litteris regiis comprehensis diutius expectatum integraliter, et si nequuntur insimul saltim a t e r m i n a t i v e, et particulariter persoluendum eundem genitorem tuum. . . inducas. — (Rome)

Dans ce document le pape Innocence VI exhorte le roi de Suède—Finlande Eric à engager son père à payer sa dette au pape. *Du Cange* et la *MLWL* ne connaissent que le verbe *atterminare* et la *MLWL atterminatio* dans les sens de 'donner un atermoiement, atermoiement'. A ma connaissance s'est la première attestation de l'adverbe *aterminative.*

a v i s n o b i l i s 'oiseau franc, faucon de chasse'

S. Henr. II p. 306 (XV^{e} s.) Videmus enim quod a u i s n o b i l i s, quando de manu domini sui volauerit et cepit predam, cor prede sue requirit. — Deux attestations dans *Du Cange*, rien ailleurs. *Littré* signale encore *oiseaux nobles* 'oiseaux de haut vol', en parlant d'oiseaux de chasse. Dans le latin finl. du moyen âge l'existence de ce terme de fauconnerie s'explique par l'influence française et surtout celle de l'Université de Paris.

a u l i z a r e 'vivre à la cour royale'

Piae Cant. p. 168 (vers 1540)

> Liqunt Scholas Scholares iam spreta disciplina,
> Doctis apparent pares, parua docti doctrina,
> Artes, partes postponunt, praeponunt a u l i z a r e,
> Qui scit parum quid scribere, aere vult se ditare.
>
> Apostata infestus, vt suos plus molestat,
> Aulae scriptor molestus sic et clerum infestat,
> At cura praelatura a u l i z a n t e s exaltat. . .

Aulizare dont les deux passages cités sont à ma connaissance les seules attestations est une formation du type grec, comme on en rencontre plusieurs dans ce recueil de chansons. Les regrets qu'exprime l'auteur de la chanson semblent se rapporter à un passage du *Chronicon Episcoporum Finlandensium* (p. 705): »Erat tunc in A u l a non admodum peroptanda consuetudo, quod adolescentes bona aliqua indole praediti, ex medio cursu studiorum suorum etiam inviti raperentur, nulla habita ratione utrum ad a u l i c a officia, vel ad alias humaniores artes discendas essent idonei.» Dans ce cas la chanson aurait été composée par le futur évêque Paul Juusten, auteur de cette partie de la chronique citée, les événements en question se plaçant entre 1530—1540.

f i b u l a b a l t e a r i a 'boucle de ceinture'

FMU VII, 5495 (1510) Jtem primo dedit . . . villice sue j coclear, j f i b u l a m b a l t e a r i a m, j vaccam et j equam — Le passage cité provient du testament du Sieur Jakob, probablement prêtre à Porvoo (Borgå),[1] mort vers 1510 —1511. A ma connaissance l'adjectif *baltearius* n'a pas été attesté comme simple adjectif se référant au substantif *balteus, -um* 'ceinture'. *Forcellini* et *Du Cange* enregistrent, il est vrai, ce mot, mais uniquement dans un emploi substantif 'celui qui fabrique des ceintures ou qui en porte.' Il est probable que l'emploi qui se rencontre dans notre contexte a été général au moyen âge.

b e n e v a l e n c i a 'état de santé'

FMU VII, 5425 (1509) Dignetur reuerencia vestra demandare michi de suo statu et b e n e v a l e n c i a — Passage d'une lettre d'un chanoine (?) suédois adressée à l'archidiacre de Turku, resté, le premier, sans nouvelles du second. Déjà le *Thes.* signale l'existence de l'adjectif *benevalens*. Je n'ai pas vu ailleurs ce substantif qui est un euphémisme comme le correspondant classique *valetudo* à l'origine.

---

[1] A 50 km. à l'est de Helsinki.

b o i o r 'boïard'

FMU VII, 5689 (1513) dominus prior in monasterio Viborgensi debet reabere ablata per vestros homines et b o i o r e s. Ce passage provient d'un traité de paix entre la Suède—Finlande et la Russie. *Boior*, que je n'ai pas rencontré ailleurs, est une latinisation du russe боя́рин, nom des anciens nobles de Russie à la différence de la noblesse de robe.

b u r i t a t u s 'portant la barrette'

FMU VII, 5716 (1514) incedant b u r i t a t i et non cum pilleis et luripinteis — Il s'agit des membres du clergé aux processions de béatification du bienheurex Hemming (voir plus loin *liripinteum*, p. 25). Je n'ai trouvé aucune trace du verbe *buritare*, dont *buritatus* semble être le participe passé. Depuis la Basse-Epoque on connaît, certes, le substantif *birrus*, *birrum* (*Thes.*) 'Capote à capuchon, en usage dans toutes les classes sous les derniers empereurs'. C'est dans le même sens que *Gay* connaît *barette* et le latin médiéval *birretum*, *birottus*, *burretum* (*MLWL*), mot qui, ensuite, désigne particulièrement la 'barrette ecclésiastique'. C'est un diminutif du type franco-gaulois du latin *birrum*. Par conséquent, *buritatus*, dérivé de *burretum*, doit signifier 'portant la barrette'. La *MLWL* enregistre une autre formation analogue *birratus* 'striped or pleated' (1281).

c a p u t e g i m e n t u m 'coiffure'

Bidrag till Finlands Historia I p. 391 (1488) inpignoravit c a p u t e g i m e n t u m — Déjà en latin classique on rencontre *tegimentum capitis*. Il est probable que le mot composé doit sa naissance à un modèle germanique comme par exemple le suéd. *hovudhbonader*, attesté depuis le milieu du XV^{e} siecle. (Voir Söderwall, *Ordbok öfver svenska medeltids-språket*). Je ne connais pas d'autres attestations de ce mot dont *Dieffenbach* signale le doublet *caputtegium*, glosé 'gall. coivrechieff'.

c a r i t a s 'indigence, manque'; e s s e i n c a r i t a t e 'être dépourvu de'

FMU VIII, 6138 (1523) Dicitur nobis a nonnullis hominibus, talem curam de earum vacatione apud sedem apostolicam

manere, quod si in perpetuum pauperes essent, etiam perpetuo in caritate essent episcopis, quod nobis nec apostolicum nec christianum videretur. — Le roi Gustave Vasa demande que le pape daigne confirmer l'élection de certains évêques sans exiger l'annate, vu la pauvreté des diocèses en question, incapables, selon le roi, de la payer. *Caritas* 'indigence' s'explique comme dû à l'influence analogique du verbe *carere* dont il existe aussi un dérivé tardif *carentia*.

castrensia 'redevances seigneuriales'

FMU I, 667 (1357) mandantes aduocato nostro in Tauestahws . . . Andree, vestes [et] premia, videlicet decem marcas denariorum, ac alia castrensia dari consueta annis singulis ad dies suos solui. Le document est une lettre de protection donnée par le roi Eric Magnusson à Andreas Munk par laquelle le roi ordonne à son bailli à Hämeenlinna (Tavastehus) de payer annuellement à Andreas Munk un salaire de dix marcs d'argent et de lui faire les autres redevances seigneuriales. C'est l'unique attestation du pluriel *castrensia* employé comme substantif dans le sens mentionné. Cette interprétation est confirmée par la traduction suédoise jointe au texte original: befalandes wår befalningszman på wårt slåt Tawisthws . . . förnämpda Anders kläde och lön, nemplig tijo marck, giffua och andre slåtzens rättigheter hwart åår bettala.

chorizare 'danser'

Piae Cant. p. 164 (vers 1540)

(Scholares) . . .

nec curant studium

Sed discunt chorizare, incipiunt amare

mundi tripudium.

Du Cange donne deux attestations de ce mot employé dans ce sens et *Dieffenbach* l'enregistre aussi. Selon *Du Cange*, *chorizare* peut avoir aussi une autre signification: 'per choros concinere'. Il est évident que cette dernière signification ne convient pas à notre contexte.

c i r c u m n o d a t i o 'entrelacement'

S. Henr. II p. 261 (XV^{e} s.) Quattuor sunt, que faciunt viam custodire: ferramentorum impressio, crucis ereccio, palmitum siue virgarum c i r c u m n o d a c i o et lapidum in aceruo congregacio. Sed quia Christus est nobis via, ipse predicta se sequendi representat in se vestigia. In eo enim relucet . . . spinarum in modum corone proplexio et nodacio — A ma connaissance ce mot n'a pas été attesté ailleurs. Il s'emploie dans notre passage en parlant des haies tressées bordant le chemin, en usage en Finlande.

c l a n g e s c e r e 'produire un son agréable'

Piae Cant. p. 167 (vers 1500)

> Schola nola virtutis, tutis c l a n g e s c i t moribus
> Qui spernunt, cernunt luctum, fructum perdunt cum floribus.

Le primitif *clangere* est ancien. J'ai rencontré le dérivé uniquement ici. Le passage doit signifier: l'école est une cloche de vertu qui produit un son agréable par les bonnes mœurs inculquées par elle.

c o a d j a c e n s 'adjacent, contigu'

FMU VI, 5345 (1508) insularum nostrarum dicto regno trans mare contigue c o a d j a c e n t i u m depredationem — (Estonie). Seule la *MLWL* enregistre ce composé: *coadjacens* 'adjacent' 1558. Comme on le voit, l'attestation anglaise est postérieure d'un demi-siècle à celle qui se rencontre dans le Nord.

l i b e r c o d i c i a l i s 'livre nécessaire pour le culte divin'

FMU VII, 5961 (1518) ut capella Lauconii Aboensis dioeceseos in Finlandia . . . in suis structuris et aedificiis debite reparetur . . . necnon l i b r i s c o d i c i a l i b u s, luminaribus, ornamentis ecclesiasticis et rebus aliis divino cultui inibi necessariis decenter muniatur — (Rome, réponse à une supplique finl.)

Il est possible que *codicialis* n'ait pas de sens particulier à lui seul et que la juxtaposition de l'attribut ne soit qu'une expression de la tendance à style pompeux en faveur à cette époque. Il s'agit d'une indulgence de cent jours accordée par quatre cardinaux à quiconque enrichit la fabrique de l'église en question.

c o m i t e n c i a 'suite'

FMU VI, 4678 (1496) visa oportunitate remittendi cum honesta c o m i t e n c i a — *Du Cange* connaît *comitantia*, attesté depuis 1203. La forme signalée ici, *comitencia*, en est une variante que je n'ai pas rencontrée ailleurs.

c o m m o d i o s i u s 'plus commodément'

FMU VI, 4671 (1496) causarum ad ecclesiasticum forum pertinencium deci[si]onj . . . c o m m o d i o s i u s intendere valeant (Rome, supplique finl.). *Du Cange* enregistre *commodiosus* depuis 1321 et *Dieffenbach* le substantif *commodositas*. Je n'ai pas rencontré ailleurs la forme adverbiale.

c o m p a c t a t u m 'ce qui a été fixé et décidé'

FMU VI, 4884 (1500) contra c o m p a c t a t a inter nos et instrumentata nullomodo venire intendo — Pour faciliter l'intelligence du passage, précisons que l'expéditeur de la lettre, un homme d'église, promet qu'il tiendra ses engagements envers son collègue suédois. *Du Cange* connaît *compactatum* dans un emploi décidément substantif. Or dans notre contexte il s'agit encore clairement de deux participes passés dans un emploi, substantif, certes, mais collectif. Par conséquent, il faut considérer *compactatum* comme une forme du verbe *compactare*, non attesté en ce sens à ce que je sache.

c o m p a c t u a l i s 'relatif à un accord ou traité'

FMU VI 4901 (1501) antiqua scripta c o m p a c t u a l i a, que sunt apud noss in Rutzia . . . que inter dominos Russie & regnj Suecie facta et signata sunt — (Russie) A ma connaissance c'est l'unique attestation de *compactualis*, adjectif se référant au substantif *compactum*, dérivé du verbe *compaciscor*.

c o n c e s s i v u s 'loué'

FMU VI, 5090 (1504) Equum volo conducere pro tanto pretio quanto velitis secundum discrecionem, sed c o n c e s s i v u m modo quero —

c o n c e s s i v e 'à titre d'emprunt ou de prêt'

Bidrag till Finlands Historia I p. 390 (1486) infrascripti receperunt siliginem c o n c e s s i u e de promptuario ecclesie —

Il n'y a pas de doute sur le sens de *concessivus*, *concessive*. Après l'adverbe *concessiue* vient une énumération de ceux qui empruntent du seigle avec mentions: inpignorauit caldariam, inpignorauit ollam, etc. De même, dans le premier passage l'emploi du verbe *conducere* indique le caractère de l'affaire en question. A ma connaissance ces deux attestations sont uniques pour experimer ce que le latin ancien désignait par *mutuus*, *mutuo*.

c o n c o n s u l a r i s 'appellation que se donnent les échevins de la même ville en parlant d'un collègue'

FMU II, 1237 (1406) Honorabili et discreto viro domino Nicolao van Styten, c o n c o n s u l a r i nostro dilecto. Il s'agit de l'adresse d'une lettre bas-allemande portant comme signature: Consules civitatis Lubicensis. Dans *Du Cange* il y a une attestation de *conconsules*, glosé 'ejusdem urbis una consules'.

c o n d i l e c t u s 'l'un des deux amants'

S. Henr. II p. 327 (XV^{e} s.) Tercium indicium est impaciencia condilecti — La langue chrétienne forme quantité de nouveaux mots à préfixe *con-*; par exemple *conchristianus* (*Ibid.* p. 327) attesté aussi dans *Dieffenbach* et *convicinus* (*FMU* II, 1170) attesté une fois dans *Du Cange*.

(a e r i s) c o n g r u i t a s 'temps propice ou favorable'

FMU IV, 3161 (1461) aut alia divina officia, diurna vel nocturna, audierunt seu pro nostro et ecclesiae nostrae statu felici et quieto aut pro pace totius Christianitatis vel a e r i s c o n g r u i t a t e Deum pie exorauerunt — Déjà dans le latin de l'antiquité *congruus* (v. le *Thes.*) pouvait se rattacher au

mot *tempus* pour designer 'le moment, le temps favorable'. Le substantif *congruitas* est aussi attesté dès l'antiquité, mais non dans ce sens. La liturgie catholique actuelle ne connaît pas cette expression.

c o n s e n t i r e i n a l i q u e m 'donner son assentiment à l'élection ou à la consécration d'un évêque en parlant du pouvoir temporel'

FMU II, 1682 (1421) Rex autem c o n s e n s i t i n fratrem Johannem. — Le clergé de Suède—Finlande ayant proposé trois noms à la dignité vacante d'archevêque, le roi donne son assentiment à la consécration d'un d'entre eux. En latin classique le verbe *consentire* signifie bien 'être d'accord pour faire quelque chose', mais suivi de la préposition *ad*. Pour ce qui est du sens canonique, cf. *Du Cange: consensus electionis* = 'instrumentum publicum, quo de ecclesia pastore viduata rex certior fiebat, ab eo postulando ut eum, qui in successorem electus fuerat, consecrari permitteret'.

c o n t a g i u m o r i g i n i s 'péché originel'

Piae Cant. p. 37 (av. 1500) Natus carens o r i g i n i s c o n t a g i o — *Du Cange* enregistre *originale contagium* dont il donne une attestation (an 1180). Le *Thes.* signale le pluriel régi du génitif: in quo voluit dominus nulla huiusmodi o r i g i n i s e s s e c o n t a g i a (Ambr. *Apol. Dav.* I, 11, 57).

c o n t e m p n a l i s 'meprisable'

FMU V, 4511 (1493) proprie opinionis inflacio te reddit c o n t e m p n a l e m — Le contexte est clair. 'L'idée trop haute que tu te fais de toi-même te rend méprisable.' Le *Thes.* donne une attestation de *contemnalis*, mais elle est incertaine et Goetz corrige ce mot en *coemptionalis*, de bon droit, comme il semble. Le latin classique connaissait les dérivés *contemnendus* et *contemtibilis*. En créant de nouveaux dérivés, le latin médiéval favorisait certains suffixes dont *-alis* était un (cf. plus loin *promotorialis* p. 31).

i n c o n t e m p t u m c l a v i u m 'au mépris des clés' (en parlant de la puissance des clés du pape)

FMU IV, 3547 (1473) missas . . . non tamen in contemptum clavium celebrauit jrregularitatis maculam contrahendo — (Rome, supplique finl.) Il s'agit de l'évêque de Turku Conrad Bitz qui, ayant commis certaines irrégularités, avait contracté un empêchement canonique, mais, ce nonobstant, avait célébré la messe. Le sens de cette expression, que je n'ai pas rencontrée ailleurs, doit être: 'sans braver, à bon escient, une défense expresse de l'autorité ecclésiastique suprême.' La *MLWL* signale une expression analogue: *contemptus curie* 'contempt of court' (leg.) depuis 1200.

cordintime 'du fond du cœur'

FMU VIII, 6689 (1480—1484) Venerabiles et in visceribus Ihesu Christi metuendi patres ac fratres cordintime precolendi. Passage de lettre écrite par un religieux de Naantali (Nådendal, Vallis Gracie) aux frères du couvent principal de Vadstena. Le religieux en question est un Suédois envoyé en Finlande. *Du Cange* ne donne qu'une seule attestation de ce mot qui a été, cependant, un mot courant sur l'aire germanique, à preuve les attestations que *Dieffenbach* en donne dans des vocabulaires germano-latins de la même époque. Le mot est, selon toute vraisemblance, un germanisme. (Cf. all. *herzinniglich*, attesté depuis 1456 sous forme de *hërzeinneclich*, et suéd. *hjärtinnerlig*).

craticula (argentea) 'candélabre rappelant le gril par sa forme'

REA 723 (1515) Jtem vna alia parua cruccula, jtem vna craticula argentea, jtem unum reliquiarium argenteum — Il s'agit de l'inventaire de l'autel de saint Laurent dans la cathédrale de Turku. *Hammarström* enregistre ce mot, mais lui donne sa signification classique (*halster* = 'gril'). Il est évident que cette signification ne convient pas ici. *Du Cange* signale, cependant, un emploi métaphorique du pluriel *craticulae*: Et rursum se erigens ad craticulas, ubi fratres ad psallendum se subponere soliti sunt. (*Vita S. Pardulphi*) et l'explique 'Polycandeli species in formam cratis efficta'. (Voir aussi

Gay, article *Chandelier* et les illustrations faisant partie de l'article en question.)

d e c o m b u r o 'mettre à feu et détruire complètement'

FMU VI, 4789 (1498) residentias eiusdem mense archiepiscopalis deuastando [et] d e c o m b u r e n d o (Rome, — supplique du clergé de Suède—Finlande). De pareils dérivés mettent en évidence la tendance à accumuler les préfixes et les suffixes qui se fait de plus en plus sentir dès la Basse-Epoque.

d e f i c i e n t i a 'absence, manque'

Piae Cant. 113 (vers 1500)

> Triformis relucentia abundat in solio,
> Lucis d e f i c i e n t i a, carens ab initio.

Ces vers glorifient la sainte Trinité. *Deficientia* ne semble pas être attesté plus tôt. Le fr. *déficience* est un mot tardif et savant, sans rapport précis avec ce mot latin.

d e p o s i t o r i u m 'grenier d'abondance'

Bidrag till Finlands Historia I p. 381 (1488) leuata . . . iij marce pro siligine ij pund ij ore de d e p o s i t o r i o — Le *Thes.* enregistre ce mot, en donne un seul exemple dans un emploi figuré et l'explique 'locus ubi aliquid deponitur'. Il s'agit du rétrécissement du sens lorsque *depositorium* s'emploie dans cette signification où le latin médiéval préfère *promptuarium*.

d e p r e c a m e n 'excuse préalable'

FMU VI, 5090 (1504?) Salutem cum d e p r e c a m i n e obsequioso. — C'est la formule initiale d'une lettre adressée par un prêtre au chancelier du Régent du royaume contenant une supplique. Le *Thes.* enregistre *deprecatio* 'prière faite avec soumission pour obtenir pardon d'une faute'. Dans sa brièveté toute latine, l'expression *cum deprecamine obsequioso* correspond à des formules françaises comme 'm'excusant humblement d'ores et déjà du dérangement que ma lettre vous impose', etc. Pour ce qui est de la finale, je renvoie le lecteur aux mots

elevamen, restauramen, umbramen ci-après qui sont tous des attestations uniques, et à *Hammarström* (p. 56) qui signale la généralisation du suffixe en question dans le latin du moyen âge.

d i l e c t i o n a l i s 'affectueux'

FMU VIII, 6599 (1387) Salutacione d i l e c c i o n a l e cum omnis boni desiderio presignata. (Estonie) — Formule initiale d'une lettre bas-allemande. Pour la finale, cf. *compactualis* (p. 12).

d o r s a t i m 'au dos de'

Historiallinen Arkisto 36, 1, 4 (1448) sigillum presentibus d o r s a t i m est impressum. — Pour le suffixe, voir *Hammarström* (p. 61).

e l e v a m e n 'soulagement, aide'

FMU VI, 3278 (1465) vt sorores et fratres prefati . . . in eorum necessitatibus competens eleuamen susciperent — (Rome supplique finl.) Le mot est un synonyme de *elevatio* que signale déjà le *Thes.* et un exemple de plus de la faveur que le latin médiéval témoignait pour les mots en *-men.*

e q u i t i u m '(journée de) travail d'un cheval'

FMU VI, 5090 (1504—1511) voir mon article Tintinnabulum *et* equitium *dans le latin finlandais du moyen âge,* dans *Arctos, Acta Philologica Fennica.* Nova Series, Vol. I In honorem E. Linkomies (p. 81—82).

i n e v e n t u m q u o d 'dans le cas où'

FMU VI, 4717 (1496) J n e u e n t u m q u o d treuge cum Ruthenis fieri non possint — Cette expression atteste bien un trait caractéristique du latin médiéval, celui de créer des conjonctions nouvelles, de type pompeux, s'adaptant bien aux exigences du langage solennel des chancelleries.

e x p e r i e n t i a m h a b e r e a l i c u i u s r e i 'être au courant de'

FMU VII, 5425 (1509) Nouitates occurrentes lator presencium . . . referet viua voce, e a r u m in parte e x p e r i e n t i a m h a b e n s. En latin classique *experientia* s'emploie dans les mêmes acceptions à peu près que le fr. 'expérience'. Le subs-

tantif *novitates* indique que *experientia* est employé ici dans un sens qui diffère considérablement de l'emploi classique.

f a l l i b i l i t e r 'traîtreusement'

Piae Cant. p. 132 (vers 1500)

(Mundus . . .)

O quam multa promittit, longam vitam, divitias,
Fauores et honores, tandem in fine decipit Te f a l l i-
b i l i t e r —

Le *Thes.* enregistre *fallibilis* 'subdolus, malitiosus, etc'. Le présent passage l'atteste dans un emploi adverbial.

f a v o r o s u s 'plein de faveur'

FMU VIII, 6141 (1523) serenissimi d. nostri regis electi f a v o r o s a promotione — Il s'agit de l'obtention d'un bénéfice ecclésiastique grâce à l'intervention du roi. Je n'ai rencontré l'adjectif *favorosus* que dans *Dieffenbach* qui le mentionne comme synonyme de *favorabilis*. Le latin médiéval faisait un emploi très étendu du suffixe *-osus* et beaucoup de ces dérivés ne sont pas attestés avant cette époque: *seriosus*, *virtuosus*, *beneficiosus*, *artificiosus* et le mot qui vient ci-après, *flammiciosus*.

f l a m m i c i o s u s 'enflammé'

S. Henr. II p. 205 (XV^{e} s.) principi demonum in inferno, sedenti super puteum f l a m m i c i o s u m. Je n'ai pas rencontré ailleurs ce mot.

f l o r e n u s s i m i l i s 'florin pontifical'

FMU IV, 2877 (1451) habuit dominus locumtenens . . . a reuerendo in Christo patre domino Olauo episcopo Aboense pro residuo sui communis servitij florenos similes [ɔ: de camera] quinquaginta' — Je n'ai rencontré nulle part l'expression *florenus similis*, mais il ressort du contexte qu'il s'agit d'un versement exécuté par l'évêque de Turku à la Chambre apostolique. Il s'ensuit que *florenus similis* doit avoir le même sens que *florenus auri de camera*, attesté en Finlande depuis 1351. (Selon

Du Cange, *florenus auri de Camera* apparaît pour la première fois seulement en 1378.)

Cependant, l'origine de la dénomination *florenus similis* s'explique par le passage suivant de *Du Cange* (III, 526): Tradit idem Villaneus lib. 9. cap. 170 Joannem XXII. PP. Florenos aureos cudisse circa annum 1322. similes pondere, lege et forma Florentinis, praeterquam quod qua parte effictus erat S. Joannes Baptista, in circulo illius nomen descriptum legebatur, ad latus vero S. Joannis efficta erat mitra papalis. . . Ex hinc Marchione Monferratensi, Spinolis Genuensibus, et aliquot aliis Italicis principibus, Florenos perinde aureos Florentinis similes cudere aggressis, sub anathematis poena id interdixit idem Pontifex mense Decemb. ann. 1324 . . . Floreni vero isti Pontificii, Floreni auri de Camera appellati: quae nomenclatura occurrit in Charta ann. 1378 . . . Il ressort du passage cité que le pape frappait des florins pareils à ceux de Florence (*similis*) qui étaient les premiers de ce nom. C'est pour cette raison que le florin pontifical fut appele *similis*.

Cette explication est confirmée par les documents. Ainsi, l'an 1460, l'évêque de Turku Conrad Bitz effectue des payements à la Chambre apostolique. Sur les quittances données le 21 Juillet (*FMU* IV, 3122) se rencontre la dénomination *florenus auri de camera* et une fois simplement *florenus*, tandis que le 23 Juillet de la même année (*FMU* IV, 3123) on trouve dans les écritures de la Chambre apostolique en parlant des mêmes payements: habuit prefatus dominus thesaurarius dicto Ambrosio ut supra recipiente a reuerendo patre domino Conrado, electo Abboensi, pro suo communi seruicio per manus societatis de la Casa florenos similes centum. Selon toute vraisemblance, le terme en question, qui apparaît plusieurs fois dans les documents intéressant la Finlande, a été d'un usage courant depuis 1450 à peu près.

frusticulum 'paillette'

REA 723 (1515) cum aliquibus frvsticulis argenteis deauratis in tunica eiusdem ymaginis beate virginis — Il s'agit

de l'inventaire de l'autel de saint Laurent dans la cathédrale de Turku. *Hammarström* enregistre ce diminutif qui, à ma connaissance, est un hapax et le traduit par *litet stycke* = 'petite pièce, petit morceau'. Le contexte permet de préciser: il s'agit de 'paillettes', puisque ces *frusticula argenti* étaient dorés et employés en guise d'ornements. *Gay* en signale l'usage depuis 1387: *Paillette*, — Petite lame de métal servant d'ornement aux étoffes.

i n g e n e r a l i 'en général'

FMU VI, 4724 (1496) in euentum quod p.v.r. saltem aliquid i n g e n e r a l i sciat — Passage d'une lettre de l'évêque de Turku à l'archevêque d'Upsal. Déjà le latin classique se servait de *in* + *abl.* d'un adjectif comme *in occulto* (Cic.), *in aperto* (Salluste), etc. On ne peut ne pas noter la correspondance entre le latin médiéval et les langues romanes: *in generali* — fr. 'en général', it. 'in generale'. Bien que, en soi, cette expression ne soit anormale en rien, elle est peut-être un gallicisme comme *per totum* (voir ci-après, p. 30).

g r a d u a t o r 'ordinateur'

FMU VII, 5939 (1517) cum clausula opportune gratificationis . . . latissime etiam quoad qualificationem et g r a d u a t o r e m extendenda — Il s'agit de la réponse à une supplique adressée au pape. Je n'ai pas rencontré ailleurs *graduator*, mais *Du Cange* donne *gradus* 'Ordines Ecclesiastici' et cite comme exemple: Hinc etiam confessor Christi Sylvester fecit g r a d u s in gremio Synodi, ut non Presbyter adversus episcopum, non Diaconus adversus Presbyterum, . . . det accusationem aliquam.

g r a t i f e r 'plein de reconnaissance'

Piae Cant. p. 49 (vers 1500)

> Vnica g r a t i f e r a legis veteris vmbrae fuga
> Veritatis lucifera, Virgo florigera
> Regali stirpe progenita, Deo gratissima —

Le *Thes.* connaît *gratificus* et *gratidicus*, auxquels *gratifer* s'apparente par la forme et la signification. A noter aussi *gratifera — lucifera.*

i l l u m i n a t i v u s 'inspirateur, illuminatif'

S. Henr. II p. 103 (XV^{e} s.) doctrina est maxime necessaria, cum sit spiritualiter i l l u m i n a t i v a — Le *Thes.* enregistre le verbe *illuminare* = 'inspirare, animare, sanctificare, purificare'. Ce mot se rencontre souvent dans la *Vulgate* dans un emploi analogue à celui de *illuminativus* dans notre contexte, p. ex. (*Eccli.* 2,10) Qui timetis Dominum, diligite illum, et i l l u m i n a b u n t u r corda vestra. Comme les adjectifs en *-alis*, ceux en *-ivus* sont en faveur au moyen âge, cf. ci-dessous *inconsiderativus*, *innativus* qui, à ma connaissance, sont aussi des hapax.

i m m e a b i l i t a s (v i a r u m) 'chemins impraticables'

FMU VI, 4722 (1496) in partibus istis v i a r u m i m m e a b i l i t a s — Le *Thes.* signale une fois l'adjectif *immeabilis*, la *MLWL immeabilis* et *immeabiliter*. Dérivé correct qui aurait pu exister à n'importe quelle époque (cf. le lat. tardif *inaccessibilitas*).

i m m i t e s c e r e 's'endurcir'

FMU V, 4390 (1491) homines, perditis erga Deum religione et veneracione, crudelissime i m m i t e s c e r e — Le *Thes.* mentionne le verbe en question, mais uniquement comme conjecture à rejeter, tout en signalant l'adjectif *immitis* qu'il glose 'horrendus, infandus, durus, non placabilis'. Au reste, le même type existe dès le latin classique dans *induresco*, de formation et de sens analogues.

i m p l o r a t r i x 'celle qui implore'

S. Henr. II p. 286 (XV^{e} s.) misericordia est . . . i m p l o r a t r i x gracie. Dérivé régulier, non attesté auparavant.

i n a m p l i r e 'augmenter, agrandir'

FMU VI, 5059 (1504) summum caritatis i n a m p l i e n d o fraternitatis consorcium dilatamus — *Inamplire* n'est qu'une forme à préfixe de *amplire*, attesté dès le latin classique. Le latin médiéval, en favorisant ces sortes de dérivés, en crée à satiété.

i n c o n s i d e r a t i v u s 'qui ne prend pas en considération'

S. Henr. II p. 133 (XV^{e} s.) hominem impacientem et futurorum i n c o n s i d e r a t i u u m. Mot attesté uniquement dans ce texte.

i n d o t a r e 'doter quelqu'un de quelque chose'

FMU I, 587 (1351) preterquam a . . . sancte Romane ecclesie cardinalibus monasteria j n d o t a t a, dignitates, personatus et officia canonicatus et prebendas et ecclesias ut alia quecumque, qualiacumque et quotcumque beneficia ecclesiastica . . . obtinentibus vel obtenturis imposterum, qui . . . nobiscum . . . ecclesie . . . onera sorciuntur — Pour la signification du préfixe, cf. p.ex. *indominatura*, *indominicata*, *indominicatura* = 'dominium'.

i n f o r t u i t u s 'qui arrive par hasard, fortuit'

FMU VI, 5345 (1508) in hoc presertim i n f o r t u i t o casu, in portu nostro quibusdam jamdicti regni Swetie incolis ex insperato preter consensum et voluntatem nostram obviato. — Comme dans *indotare*, ici aussi *in-*, au lieu d'être privatif, renforce l'expression. Attesté en Angleterre (*MLWL* 'accidental' c. 1190, 1302).

i n n a t i v u s 'inné'

S. Henr. II p. 227 (XV^{e} s.) quia peccatum est adeo coniunctum homini et i n n a t i v u m — *Du Cange* signale *innatus* dans le même sens. Forme à suffixe *-ivus*, en faveur en latin médiéval.

i n p o s t e r i 'descendants, postérité'

REA 27 (1320) ne donacionem huiusmodi ab i n p o s t e r i s suis contingat . . . impediri. — Il s'agit d'une lettre de donation en faveur de la fabrique de la cathédrale de Turku. Le latin classique connaît *in posterum* 'à l'avenir', la *MLWL* cite *imposterum* depuis 798.

i n s e r a r e 'insérer'

REA 194 (1365) litteram . . . cui hec littera nostra est i n s e r a t a — *Inserare* pour *inserere*. Seul *Du Cange* en donne une attestation. Cet exemple illustre la tendance favorisant le type verbal de la première conjugaison latine qui se fait sen-

tir dès la Basse-Epoque et continue au moyen âge, cf. all. *Inserat* 'annonce'.

i n s t i t o r 'banquier'

FMU IV, 4878 (1500) mercator Florentinus, Romanam curiam sequens, i n s t i t o r reuerendi patris Domini Laurentij electi Aboensis . . . obtulit camere apostolice . . . florenos auri de camera ducentos — (Rome) Comme il ressort du contexte, le marchand florentin en question exécute un important versement à la Chambre apostolique pour son commettant. En outre, il porte le titre *Romanam curiam sequens* (voir ci-dessous à *sequens*, p. 34). *Hammarström* ne donne que le sens usuel 'krämare som drev diversehandel i en butik' = mercier vendant des articles divers et de peu d'importance dans une boutique. Dans les dictionnaires usuels (*Georges*, *Goelzer*, *Quicherat*) on ne trouve rien de mieux. Il s'agit pourtant d'un marchand important.

Les glossaires de latin médiéval ignorent ce mot en général. *Du Cange* ne mentionne que le féminin *institrix* 'mercatrix' et *Dieffenbach*, qui signale le masculin, lui donne la même signification que les dictionnaires cités ci-dessus. Dans *Forcellini* on trouve cependant un emploi juridique de ce mot: Ulp. *Dig.* 14. *tit.* 5 *De institoria actione:* denique praepositus apud mensam pecuniis mutuis dandis et accipiendis; ce qui se dit précisément 'banquier' en français.

i n s t r u m e n t a r e 'établir un document officiel'

FMU VI, 4884 (1500) contra compactata inter nos et i n s t r u m e n t a t a — *Du Cange* signale le participe passé *instrumentatus* dont il donne une seule attestation et l'explication suivante: 'in instrumento descriptus' en parlant des miracles opérés par un saint. Le présent exemple prouve que le verbe en question s'emploie dans un sens plus large.

i n s u m m a r e 'résumer'

S. Henr. II p. 101 (XV^{e} s.) Beatus Augustinus . . . boni doctoris officium i n s u m m a t per hec verba — *Summa* signifie 'résumé' déjà en latin classique. Ce dérivé verbal manque dans les glossaires.

i n v e c t u s 'injurieux'

FMU V, 4324 (1490) conquerere habemus in Anthonium Most, . . . qui nobis cum domino Aruido misit i n v e c t i s s i m o s, immo mendacissimos, articulos in lesionem honoris nostri pariter et maiestatis — (Riga) Il se peut toujours qu'il s'agisse seulement d'une faute de plume, *invectissimos* pro *invectivissimos;* mais d'autre part le substantif *invectio* et le verbe *invehor* ont bien pu donner naissance à cet adjectif qui ne serait, en ce cas, que le participe passé de *invehor* et signifierait littéralement 'ayant proféré des invectives'.

l a p i s 'pierre d'autel' (pierre contenant des reliques et consacrée par un évêque, sur laquelle le prêtre offre le sacrifice de la messe)

l a p i s a l t a r i s 'pierre d'autel'

Chron. Ep. Finl. II p. 556 (avant 1500) L a p i d e m etiam aeneum ad chorum Corporis Christi de Flandria afferri curavit —

REA 723 (1515) unus l a p i s a l t a r i s — Cette expression manque dans les glossaires.

l a t o m i a 'briqueterie'

FMU IV, 3568 (1474) ex l a t o m i a ecclesie cathedralis millenarium laterum habere — Les membres du chapitre de Turku pouvaient acheter, à certaines fins, un millier de briques à la briqueterie de la cathédrale moyennant un prix convenu. Ce substantif est une latinisation du grec *λατομίαι* 'carrière de pierres', employé en latin classique aussi surtout au pluriel. A ce mot se rattache *latomus*, 'carrier, tailleur de pierres', mot d'origine grecque également et propagé par la *Vulgate*. Selon *Hammarström*, *latomus* prend aussi le sens de 'maçon', probablement sous l'influence de *later* 'brique'. *Hammarström* signale aussi *latomaria* 'corporation des maçons'. En présence de ces changements de sens il est facile de comprendre que *latomia* commence à signifier la briqueterie.

l i b e r t u s 'seigneur franc'

FMU III, 2755 (1448) Tempore igitur praefato accedunt ad

locum episcopi, praelati, milites, nobiles et liberti, ac rusticorum et civitatum nuncii speciales. — Le passage provient de la chronique dite *Erici Olai*, imprimée dans les *Scriptores Rerum Suecicarum* (II, 1 p. 155). A ma connaissance, c'est l'unique attestation de *libertus* dans ce sens, car, en général, les glossaires même de latin médiéval ne connaissent ce mot que dans son acception classique 'afranchi'. Or *Du Cange* enregistre *liberalis* 'baro, vir nobilis', et *Hammarström* entre autres *libertas* 'franchise (privilège de noblesse'). L'esclavage étant aboli et le servage inconnu en Suède-Finlande, le changement de sens en question se comprend facilement, *libertus* évoquant l'abstrait *libertas*.

liripinteum 'liripipion, chaperon, bonnet insigne d'un grade universitaire, bonnet de docteur'

FMU VII, 5716 (1514) Quod in processionibus solenniter incedant buritati et non cum pilleis et li(ι)ripinteis — Le document en question est un papier conservé dans la collection de lettres de *Scheel* à la Bibliothèque de l'Université de Helsinki. Hausen lit *luripinteis;* après un examen attentif de l'original je préfère *liripinteis*. Dans ce document, l'archiprévôt de la cathédrale de Turku donne ses instructions d'abord aux membres du clergé, ensuite aux échevins à l'occasion des solennités de béatification du bienheureux Hemming, évêque de Turku, mort en 1366. Dans la partie où se rencontre *liripinteis* il s'agit du clergé.

La variante *liripinteum*, attestée dans le document finlandais est nouvelle, mais les autres variantes sont nombreuses. *Du Cange*, *Gay*, La *MLWL* et *Dieffenbach* enregistrent le mot et en donnent des définitions dont il ressort que le *liripipion* était muni d'une pointe longue et tombante et pouvait désigner cette pointe même. Dans *Dieffenbach* on trouve le plus grand nombre de variantes: *leri-*, *lere-*, *ler-*, *liri-*, *bri-*, *lili-*, *pipium*; *relipedium*, *leripendium*, *relipendium*, *retropendium*, etc.

Selon toute vraisemblance ce mot a produit l'impression d'une formation plaisante dont l'origine et l'étymologie ont

dû s'obscurcir de très bonne heure. C'est pourquoi l'étymologie populaire et les substitutions phonétiques trouvent ici champ libre et donnent naissance au grand nombre des variantes. J'ai cherché en vain le mot *liripipion* dans les dictionnaires d'ancien français. Le mot se trouve pourtant dans le *Vocabulaire lat.-français de Lille* (1450)[1] et chez *Rabelais* (I, 18): Maistre Janotus, tondu a la cesarine, vestu de son l y r i p i p i o n a l'antique[2] — C'est peut-être un mot créé dans le jargon des étudiants.

Il est curieux de noter que le finnois a *piippalakki* 'bonnet pointu à houpette', c'est-à-dire 'liripipion'.

Je n'ai pas été à même de décider d'où vient la première partie composante. Mais *pipium* semble être un dérivé du lat. médiéval *pipa* 'fistula, canalis, capacitas' selon *Du Cange*. *Pipa* survit dans ces acceptions latines ou dans des acceptions qui en dérivent dans nombre de langues germaniques (voir Hellquist, *Svensk etymologisk ordbok*) et même en finnois (cf. Lönnrot, *Suomalais-ruotsalainen sanakirja*). C'est uniquement en finnois que *pipa* se rattache d'une façon quelconque à l'idée de 'coiffure'. Ainsi, il semble certain que le mot finnois *piippalakki* se rattache, en partie, étymologiquement à l'un des composants de *liripipium*.

m a g i s t e r c o n s u l u m 'bourgmestre'

FMU I, 472 (1340) Honorabilibus viris et discretis m a g i s t r o c o n s u l u m ciuitatis Rewaliensis — Formule initiale d'une lettre. Je n'ai rencontré nulle part cette expression, mais *Du Cange* en mentionne une autre, tout à fait analogue, à savoir *magister civium* qu'il glose par 'Primus Aedilium, Germanis Burgmeister'.

m a g i s t e r c u r i e 'connétable ou maréchal de la cour'

---

[1] Selon *Gay*.

[2] Cité d'après: *Œuvres de François Rabelais*, Édition critique publiée sous la direction d'Abel Lefranc, Paris, 1912, p. 165. Dans les anciennes éditions A. B. D: *lyripipion theologal*, leçon que cite *Gay*.

FMU VIII, 6159 (1524) venimus . . . in Magnam Nouagardiam ad magni domini capitaneum Nouagardiensem ducem Johannem Johannis Obolenschi et m a g i s t r u m c u r i e Nouagardiensem Johannem Constantini Zaburow – Je n'ai pas trouvé ailleurs cette expression. *Du Cange* cite seulement *Magister Aulae Imperialis* = 'Curopalata', titre attesté depuis la Basse-Epoque. Dans un document de langue suédoise (*FMU* VIII, 6298, an 1526) le même dignitaire russe est qualifié de *marsk*, titre honorifique suédois équivalant à 'connétable'. Dans un autre document, de langue suedoise également (*FMU* VII, 5652, an 1513), le dignitaire correspondant reçoit le qualificatif de *hoffmaesteren* 'maréchal de la cour'. Dans le suédois du moyen âge ces titres étaient plutôt honorifiques sans comporter la plupart du temps une charge réelle. C'est pourquoi leur sens reste vague et difficile à définir exactement.

M i l l e A r t i f e x 'celui qui connaît mille ruses', en all. *Tausendkünstler*, en suéd. *tusenkonstnär*, en finn. *tuhattaituri*.

S. Henr. II p. 207 (XV^{e} s.) Sic diabolus mille peccati malicias parat et innumeris nocendi artibus homines temptare non cessat. — Quidam sanctus cum diabolum expulisset a quodam obsesso, quesiuit quale nomen haberet. Respondit quod M i l l e A r t i f e x, eo quod haberet infinitos modos temptandi et fallendi. — Ce mot latin est peut-être une traduction du mha *tusentlisteler* (Kluge-Götze, *DEW*), mot apparaissant au XIII^{e} siècle et s'employant surtout en parlant du malin. Je n'ai pu attester cette expression en dehors de l'aire germano-nordique.

Le passage cité de la légende anonyme rappelle une scène biblique relatée dans deux évangiles: Et interrogabat eum: Quod tibi nomen est? Et dicit ei: L e g i o nomen mihi est, quia multi sumus. (*Marc* 5,9) . . . agebatur a daemonio in deserta. Interrogavit autem illum Iesus, dicens: Quod tibi nomen est? At ille dixit: L e g i o: quia intraverunt daemonia multa in eum (*Luc* 8, 30). Les deux citations relatent comment Jésus libéra un possédé de l'esprit immonde.

En passant des Evangiles à la légende, le thème est sujet à

certaines modifications. Le grand nombre des démons est remplacé par le nombre quasi illimité des ruses du démon. Ce dernier thème, dont j'ignore la provenance et la filiation, semble être en faveur dans les contes populaires et les fables; Lafontaine, entre autres, l'a utilisé (*L.* IX, 14) L e c h a t e t l e r e n a r d:

> Le renard au chat dit enfin:
> — Tu prétends être fort habile;
> En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac.
> — Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac:
> Mais je soutiens qu'il en vaut m i l l e.

n e g o t i a n u s 'relatif au ménage'

FMU VI, 4785 (1498) mensam quandam communem capituli, canonicorum, vicariorum et choralium eiusdem ecclesie per vnum ex illis qui pre iis eorum n e g o t i a n a m curam gereret et reliquos a talibus releuaret . . . instituit — Je n'ai pas rencontré ailleurs cet adjectif dont le correspondant classique est *negotiosus*.

n o b i l i t a r i s 'varlet'

FMU V, 4505 (1493) per latorem presencium Jacobum Voldemarj, n o b i l i t a r e m nostre patrie virum vtique commendabilem — Dans le latin médiéval de Suède—Finlande la juxtaposition de *milites* et *militares* est fréquente, *militaris* désignant en général un grade légèrement inférieur à celui exprimé par *miles*. C'est probablement d'après *militaris* qu'a été formé *nobilitaris* pour désigner un jeune homme d'extraction noble. Je n'en connais pas d'autre exemple.

n y m p h a l i s 'relatif à une demande en mariage'

Piae Cant. p. 61 (vers 1500)

> Paranymphus adiens Virginem laetanter
> Verbum summi nuncians n y m p h a l e gratanter

C'est à ma connaissance l'unique attestation de *nymphalis* dans ce sens qui correspond au grec *νύμφη* 'fiancée, jeune mariée' et *νυμφέυω* 'épouser une jeune fille'.

o d i z a r e 'chanter des psaumes'
Piae Cant. p. 110 (vers 1500)

> sic tres in fornacis medio
> o d i z a n t cum tripudio
> hunc Deum benedicite.

Odizare est également un hapax comme aussi certains autres verbes en *-izare* dans le même recueil.

o f f i c i a l i s 'artisan'

FMU IV, 3853 (1480) muratores, vitrifices, pictores, carpentarios aut ceteros o f f i c i a l e s — *Officialis* est un dérivé tardif qui s'emploie comme adjectif ou comme substantif 'relatif aux devoirs, ministre d'un magistrat, appariteur'. C'est un mot courant dans le latin médiéval, mais s'emploie uniquement dans des acceptions provenant directement de ceux du latin de l'antiquité 'fonctionnaire ou commissionnaire de l'autorité temporelle ou spirituelle'. Pour ce qui est de la Suède-Finlande, *Hammarström* signale les emplois suivants: 'lieutenant du roi, fonctionnaire au service d'un bailli du roi, fonctionnaire au service d'un seigneur, commissionnaire d'un couvent, official délégué par un évêque, archiprêtre ou doyen de chrétienté', mais je n'ai trouvé nulle trace de l'emploi dont il s'agit ici. Il s'explique par la proche parenté avec *officina* 'atelier d'ouvrier' et *officinator* 'artisan, ouvrier'.

o p t a b i l i s 'qui mérite les vœux, les bons souhaits de quelqu'un' *FMU* VII, 5487 (1510) Sane, o p t a b i l i s domine, iam dudum requisissem-Passage d'une lettre adressée par un prêtre à un autre. *Optabilis* est un mot ancien, attesté depuis Cicéron dans le sens de 'désirable, souhaitable'. Ce qui est nouveau, c'est son emploi dans une formule de politesse. Cf. cependant *favorabilis* 'qui obtient de la faveur', mot qui s'emploie souvent en latin médiéval pour 'qui favorise', *favorable* du fr. moderne.

o r a c u l u m 'prière'

FMU IV, 3044 (1457) Dei genitricis . . . o r a c u l o impe-

tratum — En général, *oraculum* se rencontre en latin médiéval dans les acceptions classiques ou bien dans le sens de 'oratoire'. Dans le latin nordique il s'emploie souvent aussi dans l'expression *vive vocis oraculo*. *Du Cange* ne connaît qu'un seul cas où *oraculum* signifie 'prière'.

i n o r g a n o c a n t a r e 'chanter à deux voix'

Piae Cant. p. 4 (avant 1500) c a n t e m u s i n o r g a n o, Benedicamus Domino — *Du Cange* enregistre *canere in organo*.

C a n t i c u m o r g a n i c u m 'chant à deux voix, déchant'

Piae Cant. p. 54 (avant 1500) Et praesentemus c a n t i c a o r g a n i c a solennis melodiae — La *MLWL* signale *organicus* qu'elle traduit par 'harmonized' (mus.).

o r g a n o v i v e v o c i s 'de vive voix'

FMU VIII, 6006 (1520) organo vive vocis . . . explicare — J'ai rencontré dans le latin finlandais du moyen âge trois expressions analogues: *organo*, *oraculo*, *viaculo vive vocis* dont la première et la dernière sont à ma connaissance des hapax. *Forcellini* signale *organum oris*, attesté chez Prudence et glosé 'lingua hominis'.

p e r t o t u m 'partout'

S. Henr. II p. 225 (XV^{e} s.) erant p e r t o t u m gemme et fibule in pectore eius — Je n'ai rencontré nulle part ailleurs cette expression, qui s'explique comme un gallicisme. En effet, au moyen âge quantité de membres éminents du clergé finlandais avaient fait leurs études à l'Université de Paris.

p o r c i s t e t u m 'porcherie'

S. Henr. II p. 361 (XV^{e} s.) Facit enim dyabolus cum peccatore sicud carnifex solet cum porco, quem wlt mactare. Nam ponit eum in p o r c i s t e t u m vel stabulum, incrassando eum aliquo cibo sibi delectabili — De ce mot *Du Cange* donne une attestation sûre (chez Johannes de Janua). Pour ce qui est du second exemple de *Du Cange*, celui-ci formule la réserve suivante: Ita legendum apud Linwodum in *Provinciali Cantuariensis Ecclesie*, pro *Porcitecum*. (Magis arrideret *Porciste-*

gum ut *Distegus*, *Tristegus*). Inutile de dire que la conjecture proposée est à rejeter, le mot en question ayant été, dès maintenant, suffisamment attesté dans différentes parties de l'Europe.

p r e l o q u u t o r i e 'préalablement, à titre préalable'

FMU VIII, 6588 (1368) (de villanis de Nylandia) . . . libertati pristine fuerant restituti, p r e l o q u u t o r i e eciam coram nobis citare fecimus, qui fatebantur se non plus sustulisse quam xvj oras — (Estonie). *Du Cange* cite *prolocutorius* et *prolocutorie* dans le même sens, tout en donnant plusieurs exemples de confusion entre *prelocutor* et *prolocutor*. La *MLWL* connaît *prelocutio* et *preloquor*, mais dans une acception autre que *preloquutorie* dans notre contexte. Il est bien possible qu'il s'agisse d'une forme réelle et que *pre-* ne soit pas une leçon erronée pour *pro-*.

p r e u t i l i t a s 'qualité de ce qui est très utile'

S. Henr. II p. 323 (XV^{e} s.) Ideo racione sue actiuitatis et p r e u t i l i t a t i s dicit Philosophus . . .: »Nichil est nobilius igne.» Nouveau composé à préfixe dont la *MLWL* enregistre l'adjectif correspondant *preutilis* et le verbe *preutor*.

p r i n c i p a l i t a s 'principauté'

FMU VI, 4901 (1501) nostra p r i n c i p a l i t a s Magna Nouagardia — (Moscou) *Du Cange* donne une seule attestation de ce mot dans le sens de 'principauté', *Dieffenbach* l'ignore et la *MLML* l'atteste seulement en 1547 'governance'. J'ai tenu à signaler ce mot, puisqu'il survit dans le fr. *principauté* et semble, par consequent, avoir été d'un usage plus répandu que ne permettent de supposer les quelques rares attestations. Le mot usuel était *principatus*.

p r o m o t o r i a l i s 'de recommandation'

FMU VI, 4781 (1498) vnde maiestas sua . . . literas suas p r o m o t o r i a l e s et preces regales eidem sanctissimo domino nostro pape in fauorem dicti Pauli direxit — L'homme d'église en question, Paul Scheel, affligé d'un défaut physique consécutif d'un accident, le roi de Suède—Finlande avait

adressé une lettre au pape pour la réhabilitation du solliciteur. Par conséquent, *litere promotoriales*, désignant la lettre du roi, doit se comprendre comme 'lettre de recommandation'.

Ce mot survit en suédois *promotorial* et en all. *promotoriales*.

p r o p a g a t r i x 'propagatrice'

FMU IV, 3044 (1457) divinitas, que sicut virtutum est sedula p r o p a g a t r i x — Je n'ai pas trouvé ailleurs ce féminin dont le masculin correspondant est attesté depuis Cicéron.

p y r 'feu'

Piae Cant. p. 9 (vers 1500) Rubus quem non urit p y r — *Pyr*, du grec *πῦρ*, est un pur grécicisme, la *Vulgate* ne la connaissant pas. Le vers en question contient certes une réminiscence biblique (*Exod.* 3,2), mais l'emploi du mot grec a été dicté par la commodité métrique, *pyr* rimant avec *vir*. Notons cependant que, de vieille date, le latin connaît *pyra* 'bûcher' du grec *πυρά*.

q u i r i t e s = ?

FMU IV, 3211 (1463) convocatis . . . q u i r i t u m et militarium expeditionibus — Une copie du document en question, lettre adressée au pape par le roi du Danemark-Suède-Finlande, se trouve à Copenhague et a été imprimée d'abord dans les *Script. Rer. Danicarum*, VIII p. 417. *Hammarström* enregistre *quiritum*, mais s'abstient de l'expliquer. Le passage qui nous intéresse reproduit, sous une forme légèrement altérée, une formule courante du latin nordique, à savoir *convocatis militum et militarium expeditionibus*, la juxtaposition *milites et militares* étant des plus usuelles. Ainsi, l'énigmatique *quiritum* doit s'expliquer comme une faute de lecture ou de copie.

r a p t i s s i m e 'en toute hâte'

FMU VI, 5256 (1507) R a p t i s s i m e ex castro Viborgensj — *Raptim* existe dès le latin classique. Le superlatif a été créé par voie d'analogie, *citissime* par exemple.

r e c a l c i t r a t i o 'résistance'

Historiallinen Arkisto 36, 1, 3 (1446) propter quorundam

murmur et r e c a l c i t r a c i o n e m — Le verbe correspondant est fréquent dans la *Vulgate* et chez les *Pères*. Seul *Dieffenbach* signale l'existence du substantif dont il donne une attestation avec la traduction allemande 'wider sprechung'.

r e f l e c t i o 'réflexion'

FMU VI, 4875 (1500) facta r e f l e c t i o n e dominus sanioris consilii effectus — Il est probable que *reflectio* n'est qu'une variante graphique de *reflexio*, mot usuel et de formation régulière. Dans la prononciation nordique, de provenance parisienne, *reflectio* = *refleccio* = *reflexio*. Ces graphies erronées subsistent parfois dans les langues modernes, cf. l'angl. *reflection*.

r e l u c e n t i a 'lumière vive'

Piae Cant. p. 113 (vers 1500)

> Triformis r e l u c e n t i a abundat in solio
> Lucis deficientia carens ab initio. —

Relucentia qui est un hapax désigne métaphoriquement la lumière vive dont la sainte Trinité illumine le monde.

r e s t a u r a m e n 'renouvellement (spirituel)'

Piae Cant. p. 116 (vers 1500)

> Pater, Nate, Spiritus almum consolamen
> Det nobis propitius nostrum r e s t a u r a m e n —

Restauramen est en rime avec *consolamen*, ce qui a probablement donné naissance à ce hapax. Il faut cependant se souvenir que le latin médiéval de Finlande favorise les néologismes en *-men*, même en dehors de toute commodité métrique. Le mot est employé à désigner le renouvellement spirituel procuré par l'eucharistie.

s a l p e t r u m 'salpêtre, nom vulgaire du nitre ou azotate de potasse qu'on utilisait dans la fabrication de la poudre à canon'

FMU VI, 4901 (1501) Retulit nobis ex parte vestra vester nuncius johannes Andree de artificibus, de quibus vobis, ffratri

nostro, multociens scripsimus, qui scirent invenire omnia metalla, scilicet aurea, argentea, etc., et qui scirent s a l p e t r u m diuersis modis ffacere — (l'envoyé de Russie à Stockholm) *Du Cange* et *Dieffenbach* ont uniquement le féminin *salpetra.*

R o m a n a m c u r i a m s e q u e n s 'titre donné aux banquiers qui servaient d'intermédiaire entre les débiteurs et la Chambre apostolique'

FMU VI, 4873 (1500) Ego Hemingus Gadh, prepositus Lincopensis, fateor . . . quod . . . liberauj, quittauj ac simpliciter absoluj . . . prepositum Aboensem . . . supra obligatione facta alias Victorio Zelonis Florentino, R o m a n a m c u r i a m s e q u e n t i(s) —

FMU VI, 4878 (1500) Jacobus de Doffis, mercator Florentinus, R o m a n a m c u r i a m s e q u e n s, institor reuerendi patris domini Laurentij electi Aboensis —

FMU VI, 4879 (1500) Victorius Zelonis et socij mercatores Florentini, R o m a n a m c u r i a m s e q u e n t e s —

s t e l l u l a 'petite étoile'

Piae Cant. p. 12 (avant 1500)

> Magi tres venerunt, parvulum inquirunt
> S t e l l u l a m sequendo —

Stellula est attesté déjà chez saint Jérôme, mais uniquement dans le sens de 'astérisque'. Ici le mot est employé avec une nuance propre aux diminutifs pour désigner l'étoile nouveau-née de Bethléem.

s u a l i s 'de porc'

Bidrag till Finlands Historia I p. 420 (1524) promisistis satis facere pro pisce & butiro s u a l i s c a r n i s — Le latin classique disait *suillus*, à Basse-Epoque apparaissent les dérivés *suinus* et *suillinus.*

Du Cange enregistre le mot, mais avec une graphie légèrement différente: *soalis.*

t i n t i n n a b u l u m 'cuivre'

REA 160 (1355) voir mon article Tintinnabulum *et* equitium *dans le latin finlandais du moyen âge*, dans *Arctos, Acta Philologica Fennica.* Nova Series, Vol. I. In honorem E. Linkomies (pp. 80—91).

t r a d i t i o s e 'traîtreusement'

FMU V, 4458 (1493) ut . . . constat, tradiciose ibidem fuerat — Dérivé non attesté ailleurs, *Du Cange* enregistrant uniquement *traditorius*, employé dans le même sens.

v a l e d i c t i o 'adieu'

FMU VII, 5528 (1511) Salutant . . . jnfinitis cum v a l e d i c c i o n i b u s — Je n'ai pas rencontré ailleurs ce substantif, tandis que le verbe *valedicere* existe déjà en latin classique.

v i a c u l o v i v e v o c i s 'de vive voix'

FMU V, 4384 (1491) v i v e v o c i s v i a c u l o explanare — Expression qui rappelle deux autres: *vive vocis oraculo* et *vive vocis organo* (voir plus haut p. 30). *Viaculum* est attesté dans *Du Cange* et dans *Dieffenbach*, mais uniquement dans le sens de 'sentier'. La présente expression est peut-être due à une contamination entre *via* et *oraculum*, ce dernier mot étant usuel précisément dans cette expression, tandis que *via* s'emploie souvent au figuré pour exprimer le moyen, la manière, tout comme le fr. 'voie.'

v i c e s i u r a t a s c o m m i t t e r e a l i c u i 'donner sous serment plein pouvoir à quelqu'un'

DS App. I, 1, 2; 718 p. 732 (1367) super hoc c o m m i t t i m u s v i c e s i u r a t a s — (Rome) Attesté en ancien français. Cf. *Godefroy* VIII, 226 *vice* 'fonction' — Li evesques commist ses v i c e s a Saint Vincent, car il avoit la langue empeschee (*Vie des Saints*, ms. de S.-Victor, f° 31 r°; col.1). C'est l'unique attestation citée aussi par *Du Cange.*

v i c i s s i t u d i n a l i s 'qui arrive à tour de rôle, successif'

FMU IV, 3631 (1475) visitent mensam unius capitularium, quem pro illo anno capitulares deputaverint, vel v i c i s s i t u d i n a l i s ordo tetigerit ad mensan huiusmodi exhibendam - Je n'ai pas trouvé cet adjectif ailleurs. C'est cependant

un dérivé tout à fait régulier de *vicissitudo*, dérivé de *vicissim* 'successivement, tour à tour'.

v i g o r e 'en vertu de'

FMU I, 364 (1329) v i g o r e commissionis eidem fratri Goscalco facte — (Avignon). Je n'ai pas rencontré dans les glossaires ou dictionnaires consultés cet emploi quasi adverbial ou prépositionnel de *vigor*, comparable à d'autres ablatifs comme *intuitu*, *ratione*, régis également du génitif. De tels néologismes étaient en faveur en latin médiéval qui affectionnait le style volontairement pompeux.

v i s a 'visa, vu et approuvé' (formule par laquelle un magistrat ou un officier de justice certifie qu'un acte lui a été présenté)

FMU V, 4536 (1494) V i s a Jo Gerona. — Au bas d'un certificat donné par la Chambre apostolique. Seul *Du Cange* donne un autre exemple de cette expression, mais dans un emploi plus restreint: 'signatura Pape cum Ordinarii approbatione quae Visa dicitur'.

v i t r i s i c a t o r 'vitrier'

Bidrag till Finlands Historia I p. 414 (1518) pro expensis v i t r i s i c a t o r i s ij spen — Ce mot est probablement un calque fait sur l'all. *Glasschneider* ou le finnois *lasinleikkaaja* (le suéd. *glasskärare* semble être de date récente et lui aussi un calque sur le finnois ou sur l'allemand). On s'attendrait a **vitrisecator*, *secator* étant attesté en latin (*Forcellini*). Si cette leçon est la bonne, l'*i* doit s'expliquer par analogie des mots composés en *-ficator*, nombreux. C'est l'unique attestation du mot en question.

u m b r a m e n 'ombre protégeante, protection'

Piae Cant. p. 9 (vers 1500)

> Patris sub v m b r a m i n e natus es ex virgine
> sacro flamine.

Umbramen est un des nombreux hapax en *-men*, si fréquents dans le latin finlandais du moyen âge, favorisé ici par le mètre.

Comme je l'ai souligné dès le début, le présent article ne constitue qu'un florilège de mots rares rencontrés dans les textes latins du moyen âge rédigés en Finlande ou intéressant la Finlande. Par conséquent, il ne permet pas de tirer des conclusions d'une portée générale. Ceci ne veut pas dire, cependant, qu'il ne permette de faire certaines observations sur le vocabulaire du latin médiéval et, particulièrement, sur celui du latin médiéval en Finlande.

En comparaison de la richesse de documents latins que possèdent la plupart des pays du Continent, les textes finlandais en latin sont de peu de volume. Néanmoins, leur dépouillement systématique a permis de signaler l'existence d'une quantité de mots qui n'ont pas été enregistrés jusqu'à présent. Une partie considérable de ces mots ont été trouvés dans des documents destinés à des Finlandais ou intéressant la Finlande, mais rédigés ailleurs. Cela prouve combien notre connaissance du latin tardif et médiéval est encore incomplète et sporadique, bien que surtout le *Glossaire* de Souter et la *Word-List* de Baxter et Johnson aient comblé beaucoup de lacunes.

Il va sans dire que tous les termes signalés ci-dessus ne sont pas d'une importance égale; dans certains cas il s'agit seulement de dérivés ou d'emplois nouveaux dont le sens s'explique facilement et qui sont d'un intérêt surtout lexical. Dans d'autres cas au contraire (*affectus*, *florenus similis*, *Mille Artifex*, *Romanam curiam sequens*, etc.) il s'agit ou d'appellations ou de notions nouvelles dont l'usage et la connaissance ont dû être très répandus malgré la rareté des attestations.

Les quelques gallicismes annotés ci-dessus prouvent l'importance de l'influence française sur le Nord, Paris étant, pendant des siècles, resté le foyer d'études préféré des gens du Nord.

Les calques sur les idiomes vulgaires et les latinisations des mots indigènes ne sont pas nombreux. Il est vrai qu'on en trouve beaucoup plus dans le glossaire de *Hammarström*, mais la fréquence des formules du type: *cerevisia, vlgariter dicta boordhööl et herreöll* — mot latin général, mot vulgaire spécifique,

employé avec la réserve habituelle formulée par *vlgariter dicta* et d'autres expressions analogues — témoigne d'un soin conscient consacré à la pureté de la langue.

Devant les nombreux hapax que le présent article a permis de déceler on pourrait être tenté d'accuser le latin médiéval de l'arbitraire dans l'emploi des mots. Et il est indéniable que la connaissance parfois superficielle qu'avaient du latin ceux qui s'en servaient pouvait amener à employer un mot dans un sens inusité, à créer des dérivés inutiles ou abusives, à faire des calques sur le vulgaire et à former des néologismes tout à fait individuels. Mais, sur ce point, il faut user d'une prudence extrême avant de tirer des conclusions. A preuve les cas nombreux où tel mot à peine attesté en Europe Centrale, en France ou en Angleterre par exemple, réapparaît dans la lointaine Finlande; à preuve aussi les cas où un mot très peu attesté en latin médiéval survit dans une ou plusieurs langues modernes.

Reino Hakamies

ÜBER DIE AUSDRÜCKE FÜR NORDEN UND ABEND IM BALTISCH-SLAVISCHEN

Aus verschiedenen in einzelnen indoeur. Sprachen vorkommenden Weiterbildungen und Ableitungen, die ein *r*-Suffix aufweisen, können wir ursprachliche Substantiva auf *-er* erschliessen, die, wie man annimmt, nur Neutra sein konnten. Deren gab es in der Ursprache, wie es scheint, nur wenige. Die Klasse der neutralen *er*-Stämme ist in keiner Sprache mehr unversehrt erhalten; denn in einzelsprachlicher Zeit sind die mit dem in Rede stehenden Suffix gebildeten und konsonantisch deklinierten Substantiva als solche ganz ausgestorben und durch vokalische Stämme ersetzt worden. Diese Art der Neubildung reicht sicherlich in sehr frühe Zeiten, zum Teil vielleicht schon in die Zeit der indoeur. Urgemeinschaft, hin-

auf. Auf Grund des bisher vorgeführten Materials lässt sich sagen, dass die Substantiva auf *-er* vorzugsweise Benennungen für Zeitbegriffe waren. Mit Specht, Der Ursprung der indogermanischen Deklination (Göttingen 1944) 14, darf man für die Ursprache u.a. folgende zwei Neutra ansetzen: **u̯eker* (: skr.[1] *vĕčē* Ntr. 'Abend', *vĕčēr* F. 'ds.'), **u̯esper* (: lat. *vesper* M., Gen. Sg. *vesperis* 'Abend, Abendzeit', Abl. *vespere*). Zu diesen Wörtern gesellt sich das ursprachliche Substantiv **(s)k̂ū̆er*[2], ebenfalls eine Bildung mit *er*-Stamm, die u.a. aus aksl. *sěverъ* 'Norden' und lit. *šiáurė* 'ds.' zu erschliessen ist. Vergleichsweise sei erwähnt, dass u.a. in gr. hom. *ἠέλιος* 'Sonne' (aus **σᾱϝελιος*) und lit. *sáulė* 'ds.' ein indoeur. Neutrum **sāu̯el* mit *l*-Suffix verbaut ist.

Wie oben angedeutet, sind die Neutra auf *-er* in einzelsprachlicher Zeit durch vokalisch flektierende Ableitungen erzetzt worden. Zum Teil sind diese Weiterbildungen ursprünglich von Substantiven auf *-er* abgeleitete uralte Adjektiva (auf *-os*, Fem. auf *-ā*), die schon frühzeitig ins Substantiv übergeführt worden sind. Ein unzweideutiges Beispiel liegt in gr. *ἕσπερος* 'Abend' vor (< **u̯esperos*). Das kann man kaum bezweifeln, zumal da das griechische Wort auch adjektivisch im Sinne von 'abendlich' gebraucht wird. So heisst es *ἕσπερος ἀστήρ* 'Abendstern' neben *ἕσπερος* 'ds.' Dabei verdienen Beachtung auch Wörter wie gr. *ἑσπέρα* 'Abend' und lat. *vespera* 'Abendzeit', die offensichtlich Substantivierungen des Femininums von Adjektiven sind. Die Adjektiva, die im Anschluss an Neutra auf *-er* geschaffen wurden, mögen zum Teil den Übertritt dieser Substantiva in vokalische Flexionsweisen begünstigt haben. Hier sei nebenbei bemerkt, dass solche Ad-

---

[1] aksl. = altkirchenslavisch, apr. = altpreussisch, ksl. = kirchenslavisch, lett. = lettisch, lit. = litauisch, skr. = serbokroatisch.

[2] In dem beweglichen *s-* sieht man wohl mit Recht den Rest einer verdunkelten Präposition. Vgl. Hirt, Indogermanische Grammatik I (Heidelberg 1927) 329.

jektiva, die von Wörtern für Zeitbegriffe und Himmelsrichtungen gebildet sind, in verschiedenen Sprachen durch Ersparung des Substantivs in der Gruppe Adjektiv + Substantiv leicht substantiviert werden. Vgl. z.B. lit. *vakãris* 'Westwind' statt und neben *vakãris vėjas* 'ds.', *vakarinė* 'Abendstern' statt und neben *vakarinė žvaigždė̃* 'ds.', finn. *pohjoinen* 'nördlich (ursprüngliche Bedeutung); Norden', *iltainen* 'abendlich; (mit Auslassung von *ruoka* 'Essen') Abendessen', Adessiv *ilta(i)sella* 'am Abend, abends' (sc. *ajalla*, Adessiv zu *aika* 'Zeit'). Das finnische Adjektiv *eilinen* 'gestrig' wird in einigen Wendungen durch Ersparung des Substantivs *päivä* 'Tag' in der Bedeutung 'der gestrige Tag' gebraucht; z.B. *eiliseen* (Illativ) *asti* 'bis auf den gestrigen Tag' (*asti* 'bis').

Berücksichtigt man, dass bei den Sprösslingen der ursprachlichen neutralen *er*-Stämme Spuren eines Vokalwechsels in Wurzel- und Ableitungssilben in einzelsprachlicher Zeit begegnen, so liegt es auf der Hand, dass solche Unterschiede der Wurzel- und Suffixgestalt in bereits urindoeur. Lautungsverschiedenheiten in dem Paradigma und den Ableitungen wurzeln. Solche Verschiedenheiten der Stammbildung wurden im wesentlichen durch den ursprünglichen Wechsel des Akzents und den damit verbundenen Ablaut hervorgerufen. Wie aber die Verteilung der Ablautstufen im Urindoeur. war, ist nicht mehr zu ermitteln.

Lit. *šiáurė* 'Norden' deutet auf einen indoeur. Stamm mit schwundstufiger Suffixgestalt (< **k̂ēu-r-* bzw. **sk̂ēu-r-*), und das Gleiche gilt auch von lit. *sáulė* 'Sonne' (< **sāu-l-*). Da wir mit Übertritt in die *ē*-Deklination auch lett. *saũle* 'ds.' und apr. *saule* 'ds.' haben, so wird wahrscheinlich, dass der Ausdruck für 'Sonne' schon vor der Spaltung der urbaltischen Sprache in die *ē*-Flexion übergeführt wurde. Skardžius, Lietuvių kalbos žodžių daryba (Vilnius 1943) 73, meint, lit. *šiáurė* 'Norden' sei von dem Adjektiv *šiaũras* 'kalt, nördlich' gebildet. Es ist dies aber gar nicht überzeugend. Wie *sáulė*, so ist auch *šiáurė* ein indoeur. Erbwort, das schon in vorgeschichtlicher Zeit die

ursprüngliche konsonantische Flexion verlassen hat. Mir will scheinen, als ob man für den Übergang in die *ē*-Deklination in erster Linie die ursprüngliche Zugehörigkeit zu einer in der Sprache wenig verbreiteten Kategorie der Neutra auf *-er* verantwortlich machen muss. Parallelen fehlen nicht. Es liegt hier der gleiche Vorgang wie u.a. bei dem aus dem Urindoeur. ererbten Wort für 'Kranich' vor (ksl. *žeravъ* usw.). Schon im Urbaltischen wurde dieses uralte Wort, das mit seiner ursprünglichen hochaltertümlichen Flexion isoliert stand, zur *ē*-Deklination herübergezogen (urbalt. **geru-ē* > **gervē* > lit. *gérvė*, lett. *dzẽrve*, apr. *gerwe*). Die isoliert stehenden und zu kleinen Flexionsklassen gehörigen Wörter hatten demnach schon im Urbaltischen die Neigung, sich in fruchtbare Gruppen einzufügen. Die Möglichkeit, dass in *šiáurė* und *sáulė* vor der Liquida ein *e* ausgefallen ist, halte ich für ganz ausgeschlossen.

Hier verdient Beachtung, nebenbei bemerkt, auch das litauische Substantiv *šiáurė*, das zur Bezeichnung von Flechten verwendet wird. Für *šiáurė* gibt Baronas, Rusų lietuvių žodynas (2. Aufl. Kaunas 1932) 628, als Bedeutung 'Renntierflechte (Cladonia rangiferina)' an, wogegen nach Matulionis, Žolynas II (Vilnius 1906) 19 f., 88, 100, dieses Wort, das er u.a. aus Ambroziejus Pabrėžas (1771—1849) Schriften kennt, der Gemeinname für die Flechten der Gattung Cladonia überhaupt ist. Unser Ausdruck für 'Cladonia' ist also gleich dem Substantiv für 'Norden', das ebenfalls, wie wir sahen, *šiáurė* lautet. Dies darf man sicherlich nicht auf eine wirkliche Gleichheit zurückführen, sondern die Wortgebilde sind nur durch Zufall zusammengefallen. Auch als Bezeichnung für Flechten stellt sich *šiáurė* natürlich zu der Sippe, zu der u.a. lit. *šiaũras* 'kalt, nördlich' und *šiaurùs* : Akk. Sg. *šiaũrų* 'kalt, kühl, nördlich, scharf schneidend (vom Winde), rauh (vom Klima)' gehören. Zweifellos ist *šiáurė* 'Cladonia' eine Substantivierung von *šiaũras* oder *šiaurùs*, das als eine Variante von ersterem erscheint. Im Litauischen sind nämlich die Adjektiva auf *-ras* in weitestem Umfang in die *u*-Deklination übergeführt worden. Was die

Intonationsumlegung anbetrifft, so hat sie viele Parallelen. Vgl. u.a. die *ė*-Ableitungen *láisvė* 'Freiheit' und *ménkė* 'Dorsch', die von den Adjektiven *laĩsvas* 'frei' und *meñkas* 'gering(fügig), unbedeutend, minderwertig, schlecht' herkommen.

Die Schwundstufe, die zu einem natürlichen *u*-Langdiphthong *ū* lautet, liegt in ahd. *scūr* M. 'Ungewitter, Sturm-, Hagelwetter' (< **sk̂ū-r-os*) und got. *skūra* F. 'Schauer, Sturm' (<**sk̂ū-r-ā*) vor. Der Vokalismus von lit. *šiūras* 'kalt, nördlich' stimmt so auffallend zu dem der germ. Substantiva, dass man sich genötigt sehen muss, auch in dem litauischen Adjektiv einen Reflex der ursprachlichen Reduktionsform **(s)k̂ū-r-os* zu sehen, obschon die zu erwartende regelrechte litauische Lautgestalt **šūras* wäre. Sonst ist die ursprüngliche Flexion gleichfalls bei diesem Adjektiv durch die der *u*-Stämme ersetzt worden. Denn es heisst auch *šiūrùs* 'streng, kalt, durchdringend'. Das *š-* von *šiūras* und *šiūrùs* stammt sicherlich aus verwandten Wörtern wie *šiaurỹs* 'Nordwind' und *šiáurė* 'Norden', das dialektisch auch als Bezeichnung für 'Nordwind' dient.[1] Mit einem derartigen Einfluss darf man um so mehr rechnen, weil im Sinne von 'Nordwind' auch eine attributive Gruppe mit dem eben erwähnten Adjektiv als Bestandteil erscheint (Tauta ir žodis I 231 *šiūras vėjelis* in einem Volkslied). Wie lit. *pietỹs* 'Südwind' von *piẽtūs* 'Süden', *rytỹs* 'Ostwind' von *rytaĩ* 'Osten' und *žiemỹs* 'Nordwind' von *žiemà* 'Winter' abgeleitet sind, so ist *šiaurỹs* von *šiáurė* 'Norden' gebildet. Es ist nicht überflüssig in diesem Zusammenhange darauf hinzuweisen, dass die Wurzelsilbe von *šiaurỹs* entweder Zirkumflex oder Akut hat (Gen. Sg. *šiaũrio* oder *šiáurio*).[2] Wegen des Zirkumflexes ist die Beziehung auf das Adjektiv *šiaũras* — nur mit

[1] Es geschieht nicht selten, dass ein Wort, das eine Himmelsgegend bezeichnet, zugleich auch für die entsprechende Windrichtung gebraucht wird; z.B. aksl. *sěverъ* 'Norden; Nordwind', *jugъ* 'Süden; Südwind', lett. *ziemelis* 'Nordwind; Norden'.

[2] Nach Kamantauskas, Trumpas lietuvių kalbos kirčio mokslas II² (Kaunas 1931) 121.

dem Zirkumflex bei Kamantauskas aaO. — sehr möglich. Allerdings kommt der Gedanke auf, ob dieses Adjektiv vielleicht die Intonation des Substantivs beeinflusst hat, aber das ist bloss ein unbegründeter Gedanke. Vgl. jedoch andererseits auch das von Šlapelis[1] angeführte *šiáuras* 'nördlich, kühl', dessen Intonation wir dem Einfluss von *šiaurỹs* : *šiáurio* und *šiáurė* zuschreiben müssen.

Aus dem zirkumflektierten *au* in *šiaũras* sind wir berechtigt nur auf ein Urwort zu schliessen, dessen Wurzelsilbe einen Kurzdiphthong enthielt. Wie sich von selbst versteht, kommt dabei nur ieur. **(s)k̂əu-r-os* in Betracht. Da als regelrechte Fortsetzung dieser Urform ein lit. **šaũras* angesehen werden darf, so ist das *š-* in *šiaũras* sicherlich gleichen Ursprungs wie in *šiũras*. Auch ersteres wird vorzugsweise neben dem Wort für 'Wind' (*vėjas*, Demin. *vėjẽlis*) gebraucht; z.B. Tauta ir žodis I 180 *šiaũras vėjelis*, 213 *šoũras vėjas* (*ou* aus *au*; *š* für *ś*), 169 *šiaũras-ai vėjelis*, 255 *šiauras vėjelis*, 153 *šaurùs vėjas* (*š* für *ś*; alle Beispiele aus Volksliedern).[2] Lit. **šaũras* hat ein Anrecht, dem lat. *caurus* 'Nordwestwind' (< **k̀əu-r-os*) gleichgesetzt zu werden, das sich als substantiviertes Adjektiv betrachten lässt. Das ersparte Wort ist naturgemäss *ventus* 'Wind'.

Auch aus den Adjektiven *šiũras* und *šiaũras* können wir einen zugrunde liegenden *r*-Stamm erschliessen. Indem an einen *r*-Stamm in der Ursprache das adjektivbildende Suffix *-o-* antrat, entstand ein Wort auf *-ro-* mit adjektivischer Bedeutung. Während **(s)k̂ū-r-o-s* die regelrechte Schwundstufenbildung zu **(s)k̂ēu-er* ist, enthält die Variante **(s)k̂əu-r-o-s* die vor Vokal berechtigte Zwischenstufe *əu*, die hier in die antekonsonantische Stellung übertragen ist. Das ist eine Erschei-

---

[1] Šlapelis, Kirčiuotas lenkiškas lietuvių kalbos žodynas[2] (Vilnius 1940) 508.

[2] Belege von *šiaũras* und *šiaurùs* in der Literatur gibt auch Leskien, Die Bildung der Nomina im Litauischen (Leipzig 1891) 263.

nung, die bekanntlich nicht ohne Parallelen ist. Daraus, dass das wurzelhafte Wortstück des Adjektivs in der Ursprache eine quantitative Schwächung erlitt, ist zu folgern, dass das Adjektiv ursprünglich ein Oxytonon war.

Die im Vorhergehenden angeführten germanischen Wörter geben hier zu einigen Bemerkungen Anlass. Wie sich aus dem Vorgebrachten ergibt, sind ahd. *scūr* M. und got. *skūra* F. Substantivierungen des urgermanischen Adjektivs **skūras*, das aus dem eben besprochenen ursprachlichen Adjektiv **sḱūros* hervorging. Schon das Schwanken zwischen *o*- und *ā*-Stamm weist deutlich auf adjektivischen Ursprung. Substantivierungen konnten leicht in Verbindungen wie **skūras windas* 'Nord(west)wind' (**windas* 'Wind' < indoeur. **u̯ēnto·s*) derart vollzogen werden, dass der allgemeinere Begriff, der in dem Substantiv enthalten war, erspart wurde, da er im Sprachgefühl leicht ergänzt werden konnte. Dass **skūras* im Germanischen schon in ältester Zeit u.a. in Verbindung mit dem Wort für 'Wind' gebraucht wurde, kann man aus got. *skūra windis* 'Sturmwind' schliessen (Gen. *windis* 'des Windes' als Attribut). Die Bedeutungen, die got. *skūra*, ahd. *scūr* und die entsprechenden Substantiva in den anderen germanischen Sprachen haben, sind leicht begreiflich; denn Norden und Nordwest bringen kaltes Wetter mit Windstössen und Regenschauern. Es ist weiter bekannt, dass Ausdrücke für 'Nordwind' oft auch von bösem Wetter oder Schneewetter angewendet werden. Man denke z.B. an čech. *sever* 'Norden, Nordwind', das auch 'Schneegestöber, Schlackerwetter' bezeichnet.

Bei slav. *sěverъ* 'Norden' fehlt es an Belegen für altüberkommenen Ablaut. Auf aksl. *severъ*, das sich im sinaitischen Psalter (88, 13) findet, kann man wegen seiner Vereinzelung kein Gewicht legen. Dabei handelt es sich wohl um einen Schreibfehler, der auf der Antezipation des *e* in der folgenden Silbe beruht. Urslav. **sěverъ* könnte von Haus aus ein zu dem konsonantischen Stamm **sěv-er-* gebildetes Adjektiv sein, das dann substantivisch geworden ist. Vgl. u.a. finn. *pohjainen*

'Norden; Nordwind', das eine Substantivierung des Adjektivs *pohjainen* 'nördlich' (zu *pohja* 'Norden') ist.

Lit. *šiūras* ist im Slavischen ohne ein Gegenstück. Dagegen hat russ. *сурóвый* Bedeutungen wie 'rauh (von dem Klima, der Luft), sehr kalt, streng (vom Winter)', also Bedeutungen, die im lit. Adjektiv *šiaūras* (*šiaurùs*) wiederkehren. Weiter beachte man bulg. *сýров*, das u.a. 'rauh, hart (vom Klima)' bedeutet. Urslav. **surovъ*, das die *ovo*-Erweiterung eines ursprünglichen Adjektivs **surъ* ist, wird mit russ. *сырóй* 'feucht; roh, ungekocht' usw. zusammengestellt (urslav. **syrъ* = lit. *sū́ras* 'salzig'; **surъ* im Ablaut aus ieur. **səuros*). Man darf jedoch wohl fragen, ob hier nicht ein homonymes Adjektiv **surъ* mit der Grundbedeutung 'kalt' aus indoeur. **(s)k̂əuros* (= lit. *šiaūras*) hineingemischt ist. Auf eine nähere Untersuchung kann ich mich aber hier nicht einlassen.

Ich wende mich nunmehr zu dem slavischen Wort für 'Abend'. Die konsonantische Flexion, die ihm ursprünglich eigen war, hat in slavischen Sprachen bis auf den heutigen Tag Spuren hinterlassen. Wie oben angedeutet, war das zugrunde liegende Substantiv aller Wahrscheinlichkeit nach ein Neutrum mit dem Nom.-Akk. Sg. **veker*. In urslavischer Zeit fiel das auslautende *-r* ab und der *k*-Laut ging in *č* über. Nach diesen lautlichen Prozessen entstand ursprachlich die Nom.-Akkusativform **veče*. Das Vorkommen dieses *r*-losen Gebildes im ursprünglichen slavischen Paradigma wird meines Ermessens durch die serbokroatische Nom.-Akkusativform *vȅčē* zur Genüge bestätigt. Ausdrücklich hervorzuheben ist, dass der Schwund von *r* nicht durch Auslauterscheinungen in der serbokroatischen Sprache bedingt sein kann. Die Länge der Endsilbe von *vȅčē*[1] hat man wohl der Wirkung der Analogie zuzuschreiben (vgl. die fem. Nebenform *vȅčēr*). Bezeichnend ist, dass die altertümliche Nom.-Akkusativform *vȅčē* als Neutrum auftritt.

[1] *vȅče* (mit *-e*) bei Ristić-Kangrga, Rečnik srpskohrvatskog i nemačkog jezika II (Beograd 1928) 62.

Nur in der Grussformel 'guten Abend' wird *vȅčē* auch maskulinisch gebraucht *dobàr večē*). Gelegentlich wird dieses *r*-lose Gebilde auch als Femininform behandelt (Akk. Sg. *prvu veče, drugu veče* in einem herzegovinischen Lied). Der Singular von *vȅčē* wird folgendermassen flektiert: Gen. *vȅčera*, Dat.-Lok. *vȅčeru*, Instr. *vȅčerom*, aber diese obliquen Kasusformen erscheinen vorzugsweise in adverbialen Wendungen. In anderen Verwendungen geht unser Wort im Singular gewöhnlich nach der *i*-Deklination und ist in diesem Fall Femininum (Gen. *vȅčeri* usw.). Der zugehörige Nom.-Akk. Sg. *vȅčēr* F. ist wenig gebräuchlich. Im Plural, wo das Wort für 'Abend' stets Femininum ist, dekliniert es nach dem Paradigma der *i*-Stämme: Nom.-Akk. *vȅčeri*, Gen. *večèrī* usw.[1] Im Slovenischen hat man *večȇr* als *o*-Maskulinum (Gen. Sg. *večera*) und *i*-Femininum (Gen. Sg. *večeri*). Weiter ist auch bulg. *вéчер* entweder femininisch oder maskulinisch (*дóбър вéчер* 'guten Abend', *до--вéчера* 'heute abend').

Aus dem geschilderten Tatbestand kann sich nur ergeben, dass im Slavischen einst ein konsonantisch dekliniertes Substantiv mit dem Stamm **večer-* existierte. Dies wurde aber schon früh in die *i*-Deklination übergeführt (**večer-ь*). Dass mit Hilfe der Tatsachen, die die slavischen Einzelsprachen bieten, die primäre urslavische Flexion sich bei weitem nicht genau bestimmen lässt, ist klar.

Nach Ausweis der slavischen Sprachen muss man fürs Urslavische auch das *o*-Maskulinum **večerъ* 'Abend' ansetzen (< **u̯ekeros* > lit. *vãkaras* 'ds.'). Die Doppelheit wurzelt, wie es scheint, schon in ursprachlichen Verhältnissen. Man vergleiche lat. *vesper* < **u̯esperos* neben dem Abl. *vespere*, der noch einen ursprünglichen konsonantischen Stamm **u̯esper-* erschliessen lässt. Die Bildungen **u̯ekeros* und **u̯esperos*, in denen

[1] Über die Formen des besprochenen serbokroatischen Substantivs s. Maretić, Gramatika i stilistika hrvatskoga ili srpskoga književnog jezika² (Zagreb 1931) 66 f., 120.

-o- deutlich den Charakter eines Sekundärsuffixes hat, sind Erweiterungen zu den angeführten konsonantischen *er*-Stämmen. Es ist nicht mehr möglich, das genetische Verhältnis der *o*-Ableitungen zu den Grundwörtern mit voller Sicherheit zu fixieren. Zunächst wird man hier annehmen dürfen, dass *-o-* im letzten Grunde zum Zweck der Adjektivbildung antrat. Wenn das wirklich der Fall wäre, so liessen sich **u̯ekeros* und **u̯esperos* bequem als Substantivierung des Maskulinums von *o*-Adjektiven betrachten. Gr. ἕσπερος, das sowohl 'abendlich' als auch 'Abend' bedeutet, und ἑσπέρα 'Abend' geben für eine solche Deutung Anhaltspunkte. Man kann sich denken, dass für das urslavische Sprachgefühl das Wort für 'Zeit' **čěsъ* (> aksl. *časъ*) in der geläufigen attributiven Gruppe **večerъ čěsъ* 'Abendzeit' entbehrlich schien und daher abgeworfen wurde.

Berücksichtigt man die Adjektiva **(s)k̂ū-r-os* und **(s)k̂əu-(e)r-os* neben dem zugehörigen Substantiv **(s)k̂ēu̯-er*, so kommt es ungesucht wahrscheinlich vor, dass es in ältester Zeit auch neben **u̯ek-er* ein Adjektiv gab, dessen Vorstück aus der Wurzel in Schwundstufengestalt **uk-* bestand. Denn es darf doch als ziemlich sicher gelten, dass die zu den Substantiven auf *-er* gebildeten Adjektiva von Haus aus in der Wurzelsilbe ablautlich Hand in Hand gingen. Es versteht sich von selbst, dass Vollstufe und Schwundstufe der Wurzel ursprünglich in Zusammenhang mit Wurzelbetonung und Suffixbetonung wechselten. Da sich im Urslavischen vor einem aus *u-* entstandenen *ъ-* ein *v-* (*u̯-*) entwickelte, so musste ein vorslav. **uk-er-* in der slavischen Ursrprache zu **vъč-er-* führen. Diese Ablautvariante verrät sich nun in dem urslavischen Zeitadverb **vъčera* 'gestern', worauf aksl. *vъčera* 'ds.' zurückweist (= russ. *вчерá* 'ds.' usw.). Aus den altkirchenslavischen Texten weiss ich folgende Belege für *vъčera* beizubringen: Marianus Joh. 4, 52, Clozianus 816, 817, 818, 820, 822, 825, 827, Suprasliensis 449, 21, 25, 27, 29; 450, 1. Dazu kommt noch das daraus abgeleitete Adjektiv *vъčerašьnъ* 'neulich' Cloz. 765. Man darf indessen nicht vergessen, dass auch *vъčera* mehrfach in der altkirchenslavischen

Literatur vorkommt. Ich kenne folgende Belege: *vъčera* Zographensis Joh. 4, 52, Supr. 94, 6; 449, 22, 24; 463, 7, *vь[če]raštьnь* 'gestrig' Psalterium sinaiticum 89, 4, *vъčerašьnь* 'gestrig, neulich' Supr. 448, 8; 495, 10, 12. Bei *vъčera* hat man es mit einer dem Altkirchenslavischen eigentümlichen Umlautserscheinung zu tun. In dieser Sprache ging nämlich ursprüngliches *ъ* unter dem assimilierenden Einfluss eines vorderen Vokals der nächsten Silbe vielfach in *ь* über. Durchgeführt ist der Vorgang in der Überlieferung nirgends. Im Zographensis kommt unser Umlaut stark zur Geltung, und desgleichen ist er im Suprasliensis sehr intensiv vertreten. Ganz deutlich sieht man den Umlaut auch im Clozianus. Ich möchte glauben, dass die hier gegebene Erklärung von *vъčera* aus **uker-* einwandfrei ist. Damit ist unser slavisches Zeitadverb, das der Forschung Schwierigkeiten bereitet hat, schön untergebracht. Nach der landläufigen Ansicht ist aksl. *vъčera* bekanntlich jünger als *vьčera*, dessen *ь* im Urslavischen durch Reduktion aus *e* entstanden sei. Bei genauerem Nachdenken ist diese Auffassung nicht annehmbar; denn nach meinem Dafürhalten kann man schwerlich einen solchen Faktor ausfinding machen, der in *vьčera* den Übergang des *ь* in *ъ* hätte bewirken können.

Aus der Schwundstufigkeit der ersten Silbe von *vъčera* ergibt sich, dass die Urform nicht ein Proparoxytonon sein konnte. Russ. *вчерá* setzt ein urslavisches Oxytonon voraus, auch sloven. *včẹ́ra* 'gestern' erklärt sich aus ursprünglicher Betonung der auslautenden Silbe, wogegen bulg. *вчéра* 'ds.' und skr. *jùčēra* 'ds.' auf ein Paroxytonon hinweisen. Urslav. **vъčera* war zweifellos von Haus aus ein Genitiv der Zeit. Wie aus dem oben Vorgebrachten erhellt, halte ich es für eine ursprüngliche Adjektivform. Unserem Zeitadverb liegt eine Gruppe aus Substantiv und attributivem Adjektiv (= **vъčera*) zugrunde. Hier tritt demnach die Ersparung eines Substantivs zutage, eine Erscheinung, die bei einem derartigen Ausdruck an sich nichts Auffallendes hat. Das Substantiv (wohl ein Wort für 'Zeit') wurde leicht weggelassen, weil die Situation

das unausgesprochene Wort ohne weiteres zu ergänzen ermöglichte.

Allerdings wird aksl. *vьčera* von Vasmer[1] und Karstien[2] als alter Instr. Sg. eines *o*-Maskulinums gedeutet (*-a* aus akutiertem *-ō* > lit. *-u*), ich kann aber nicht einsehen, dass diese Erklärung den Vorzug verdient. Hinsichtlich des Akzentsitzes stimmt unser slavisches Adverb nicht zu dem anfangbetonten litauischen Instr. Sg. *vãkaru*, zu bemerken ist aber, dass die heutige litauische Betonungsweise sekundär sein muss. Es ist nämlich eine wohlbekannte Tatsache, dass diejenigen lit. *o*-Stämme, die einen oxytonierten Plural haben (Nom. Pl. *vakaraĩ*), einst auch einen endbetonten Singular besessen haben. So geht u.a. der Gen. Sg. *vãkaro* auf **vakarõ* zurück. Die endbetonte Genitivform hat sich in dem All. Sg. *vakaró-p* 'dem Abend zu, gegen Abend' erhalten; denn der Allativ ist bekanntlich nichts anderes als ein um die Postposition *-p(i)* vermehrter Genitiv. Das angetretene Element *-pi* hat die Verwandlung des Zirkumflexes (vgl. Gen. Sg. *tõ* zu *tàs* 'der') in einen Akut bewirkt. Vgl. u.a. die durch Antreten des *-p(i)* vom Lok. Sg. *namiẽ* 'zu Hause' gebildete Adessivform *namíe-p(i)* (zu *nãmas* 'Haus') und das Nebeneinander von *õ* 'und, aber' und *ó-gi* 'ds.' (*-gi* Partikel). In der Mundart Kurschats, wo der All. Sg. *vakarõ-p* lautet, ist ein Ausgleich eingetreten. Es ist wahrscheinlich, dass auch urslav. **večerъ* von Haus aus zu den Oxytona gehörte. Auf ein Paradigma mit ursprünglicher Oxytonierung weisen wohl adverbial erstarrte Kasusformen wie russ. *вечóр* 'gestern abend' (aruss. *вечеръ* 'am Abend, abends'), skr. *večèra-s* 'diesen Abend, heute abend' usw.

Das uralte Adjektiv **vъčerъ* ist bis auf den erwähnten Rest schon in urslavischer Zeit ausgestorben. Das oben aus urslav. **večerъ* 'Abend' und lit. *vãkaras* 'ds.' erschlossene Adjektiv **u̯ekeros* wurde erst nach der Wirksamkeit der ablautschaffen-

[1] IF XLII 179, Russisches etymologisches Wörterbuch I 238.
[2] Zeitschrift für slavische Philologie XIII 112.

den Faktoren gebildet. Freilich finden wir im sinaitischen Psalter (58, 7) die Präpositionsverbindung *na vьčerъ* 'des Abends, am Abend', aber bald darauf begegnet daselbst (58, 15) im gleichen Sinne *na večerъ*. An jener Stelle erscheint *ь* gelegentlich für unbetontes *e*; denn nach dem Zeugnis von skr. *nā́-veče* 'abends' und russ. *на́-вечер* 'gegen Abend, abends, am Abend' trug die Präposition *na* in der in Rede stehenden Adverbialbildung wohl und zwar von urslavischer Zeit her den Hauptton.

Eino Nieminen

ETYMOLOGISCHE BEITRÄGE

1. das finn. wort *vasta* 'badequast'

In der polnischen Zeitschrift »Lingua Posnaniensis» 4: 218—228 hat Eino Nieminen das Wort der finnischen O s t mundarten *vasta* 'Badequast' behandelt und es gegen die frühere Auffassung, nach der das Wort germanischen Ursprungs wäre, aus altruss. *хвостъ* hergeleitet, das heute 'Schwanz' bedeutet, aber früher wie noch im Tschechischen heut, 'Badequast' bedeutete. Seine Behauptung hat der Verfasser ausführlich und m.E. richtig begründet. [Nach meiner Auffassung ist auch die Theorie des Verfassers finn. *pirtti* 'Wohnstube; Badestube', karel. usw. *pertti* 'Stube' < altruss. **nьрътъ*, später *перътъ* richtig, nicht lit. *pirtis*.] Die Badestube und die Bademethode, wo der Badende sich mit dem Quast schlug, ist ja bei den Russen uralt, u.a. enthält die sog. Nestorsche Chronik aus dem 12. Jh. eine lebendige Schilderung einer solchen Methode.

Nun erhebt sich die Frage, in welchem Verhältnis stehen dieses germ. und das slav. Wort zueinander, die sowohl lautlich als semantisch einander so sehr ähneln. Nach Miklosich, Uhlenbeck, Peister und zuletzt Hellqvist wäre das slav. Wort aus dem Germ. entlehnt, aber, wie V. Kiparsky in seinem Werk »Die gemeinslavischen Lehnwörter aus dem Germanischen»

S. 36 bemerkt, ist dies schon wegen slav. *χ* ~ germ. *k* unmöglich. Jedoch wie wäre es denn mit der umgekehrten Entlehnungsrichtung? Könnte nicht mhd. *quast* 'Laubbüschel, Badebüschel > ndl. *kwast*, nord. *quast* usw. ein ziemlich altes slav. Lehnwort sein? Die germanischen Vergleiche bei Kluge (Etym. Wb.) sind m.E. nicht befriedigend. Fehlerhaft ist die Herleitung bei Kluge: finn. *vastas* 'Besenreis, Badequast' (!) urgerm. **kwastas*, weil das finnische Wort nur einen Teil des Quastes, das 'Besenreisig' bedeutet und *-s* ~ *-kse* ein rein finnisches Ableitungssuffix ist. Ich glaube, dass die angenommenen Ablautsformen (altnord. *kvistr* 'Zweig' usw.) davon zu trennen sind. Zu hypothetisch scheinen auch die indogerm. Vergleiche von A. Fick (Vergl. Wb. der indogerm. Sprachen 3. Teil, S. 62—3: < Grundwurzel *gues* ~ *gus*), Walde-Pokorny (Vergl. Wb. der indogerm. Spr. I: 644: *gu̯es* ~ *gu̯os*) usw.

Lautlich bietet die Herleitung des germ. Wortes aus dem Slavischen keine Schwierigkeiten: Das Verhältnis slav. *χ-* > deutsch *k-* ist ganz natürlich. Vgl. mhd. *komat*, nhd. *kummet*, *kumt* < russ. *хомýт* id. < tschuw. *χomə̑t* id. (Räsänen, FUF 29: 200); dtsch. (Österreich, Bayern) *kren*, *krin* 'Meerrettich' < russ. *хрѣнъ* id. < tschuw. *χərɛn* id. (Räsänen, MSFOu 98: 125—6) usw.

o > *a*. Russisches *o* ist nach allem zu urteilen akustisch sehr nahe dem *a* gewesen, weil es in den älteren Lehnwörtern in den Nachbarsprachen durch *a* substituiert worden ist, z.B. finn. *papu* 'Bohne' < russ. *бобъ* usw. (z.B. J. Kalima, »Slaavilaisperäinen sanastomme» S. 31 und 194).

Die obendargestellten Gedanken möchte ich dem Urteil der Germanisten anheimstellen. Hinsichtlich der sachlichen Seite ist zu erwähnen, dass das Blockhaus als Badestube und die Bademethode des Schlagens mit Birkenquasten gerade für die Nordrussen (und davon auch für die Finnen) charakteristisch gewesen ist. Dies schliesst sich wesentlich der schmutzigen Brandwirtschaft an, wie unser Ethnograph K. Vilkuna hervorgehoben hat.

2. russ. **этáж* 'stockwerk'

Jalo Kalima leitet in seinem »Slaavilaisperäinen sanastomme», S. 89 die ostseefinn. Wörter lüd. *jataž* 'Stockwerk' und olon. *jatuašu* id. aus russ. *этáж* id. her (ein ziemlich junges Lehnwort aus dem Franz.). Wie Kalima ganz richtig bemerkt, setzen die finn. Wörter eine russ. Form mit *ja-* voraus, »wovon man jedoch keine unmittelbare Nachricht hat». Lautlich vgl. z.B. *этот* 'dieser', dial. *ятот*. Eine Bestätigung der Behauptung von Kalima finde ich in einigen westtürkischen Sprachen: miš. Paaşonen, »Mischärtatarische Volksdichtung» S. 38: *jataš* 'Stockwerk', čuv. Ašmarin, »Thesaurus linguae tschuwaschorum» 4: 246: *jaɒaš* 'этаж'.

3. russ. *серьгá* 'ohrring'

Wie ich bemerke, hat M. Vasmer (Z Sl Ph 1: 64) russ. *сер(ь)гá, úсéрьга* 'Ohrring' aus dem Türkischen hergeleitet: altčuv. **s'ürüγ* 'Ring' ~ gtü. *jüzük* id. Die Theorie beruht auf der Untersuchung von Z. Gombocz, Die bulgarisch-türkischen lehnwörter in der ungarischen sprache MSFOu 30: 122—3, wo ung. *szérű* 'Tenne' (nicht 'Ring'!) fehlerhaft von dem erwähnten türk. Wort hergeleitet wird. V. Kiparski hat die Theorie von Vasmer gebilligt in seinem »Die gemeinslav. Lehnw. aus dem Germ.» (AASF, B 32^2: 224). Richtig ist ung. *gyürű* 'Ring, Fingerring' < altčuv. *s'ürüg* (Gomb. ibid. 82—3). Ung. *szérű, szürű* ist eine ganz andere türkische Entlehnung: altčuv. **sürüg* < alttürk. usw. *sür* 'treiben, Vieh treiben, ackern, pflügen', osm. *sürü* 'schleppen, ziehen', čag. *sürä* id., also 'ein Platz, wo die Ochsen das Getreide ziehen und dreschen'.

Das russische Wort ist tatsächlich ein türk. Lehnwort, aber ein anderes als das obengenannte: < čag. *isirγa, ysyrγa* 'Ohrgehänge', türkm., karaim, kumyk, karačaj, balkar, kazan, kazak, karakirg., oirat, teleut, lebed, šor, küärik *syrγa* 'Ohrringe', karakirg. *syrγak* id.

Martti Räsänen

BESPRECHUNGEN

Ernest Hœpffner, *Les troubadours dans leur vie et dans leurs œuvres.* Collection Armand Colin, n° 295. Paris, 1955. 224 pages in-16. Fr. 250.

On connaît quelque 450 troubadours, mais de la très grande majorité on ne sait que le nom. Évitant les inconvénients inhérents à une »histoire sommaire», M. Hœpffner a concentré son étude sur quinze auteurs qui se distinguent par la qualité de leur talent ou bien sont représentatifs pour une certaine tendance littéraire ou une certaine époque. Les très nombreuses citations du texte original sont accompagnées de traductions qui sont de M. Hœpffner lui-même. Une bibliographie sommaire se trouve à la fin du volume; elle est, pour le paragraphe consacré à chacun des quinze poètes choisis, complétée d'une notice spéciale. L'avant-propos et l'introduction donnent les notions générales concernant l'histoire des troubadours, leurs protecteurs et protectrices, les genres cultivés, etc. Le corps du livre se compose de sept chapitres que j'énumère en mentionnant aussi les éditions utilisées par M. Hœpffner en premier lieu. I. Le premier troubadour, Guillaume de Poitiers, duc d'Aquitaine (éd. Jeanroy). II. La deuxième génération des troubadours: Jaufré Rudel (éd. Jeanroy); Marcabru (éd. Dejeanne). III. Une période de transition: Bernard de Ventadour (éd. Appel); Pierre d'Auvergne (éd. Zenker); Raïmbaut d'Orange (pas d'édition intégrale, les références se rapportent à l'étude d'Appel de 1928). IV. La période classique, les artistes du *trobar ric:* Giraut de Borneil (éd. Kolsen); Arnaut Daniel (éd. Lavaud). V. La période classique (suite), la poésie personnelle: Bertran de Born (éd. Appel de 1932); Peire Vidal (éd. Anglade); Gaucelm Faidit (pas d'édition intégrale, les références se rapportent à la *Nouvelle Anthologie* d'Audiau-Lavaud de 1928). VI. Le début du déclin: Peire Cardenal (pas d'édition critique complète, renvois à Raynouard et à Mahn et à l'étude de Vossler de 1916); Sordel (éd. C. de Lollis). VII. Les derniers troubadours: Giraut Riquier (éd. Pfaff de 1875); Cerveri dit de Girona (éd. Martin Riquer).[1]

»Les éléments essentiels de la poésie lyrique, les troubadours

[1] L'édition de M. de Riquer est longuement examinée par Kurt Lewent dans *Neuphilologische Mitteilungen*, LV, 1954, fasc. 7/8.

les avaient créés: la forme avec ses strophes, ses vers et ses rimes; les grands genres lyriques; l'expression poétique avec ses images, ses métaphores; les principaux thèmes du lyrisme; les sentiments qui l'animent et l'esprit qui y règne ... D'avoir été les créateurs de la poésie lyrique moderne, c'est le grand titre de gloire des troubadours» (p. 222).

S'abstenant de vaines hypothèses, M. Hœpffner a écrit un livre appelé à rendre des services aussi bien aux spécialistes qu'aux débutants.

A. Långfors

Les Arrêts d'Amour de Martial d'Auvergne, publiés par Jean Rychner, Paris, 1951 (Société des anciens textes français). LXII—275 p.

Cette édition de M. Rychner est la plus récente des études consacrées à Martial d'Auvergne et aux œuvres qui lui sont attribuées. En 1934, Mlle Luise Götz en avait ouvert la série — avec peu de succès d'ailleurs. Parurent ensuite deux travaux dus à deux élèves de M. Arthur Långfors (Vilho Puttonen, *Études sur Martial d'Auvergne, suivies du texte de quelques Arrêts d'Amours*, Helsinki, 1943; Tauno Markkanen, *Le XLVII^e^ Arrêt d'Amours*, dans les *Neuphilologische Mitteilungen*, 1943, n° 5—6). Mais les travaux préparatoires du regretté Yrjö Nousiainen furent paralysés par la longue guerre et les années difficiles qui suivirent.

Dans son Introduction, M. Rychner étudie d'abord la biographie de Martial (p. VII—XIX), énumère ensuite les œuvres attribuées à celui-ci (p. XIX—XXIII), pour réserver un chapitre spécial (p. XXIII—XXIV) aux questions d'auteur et de date, un autre au sujet et aux origines littéraires (p. XXIV—XXXI). Dans le chapitre V (p. XXXI—XXXVI) sont étudiés les sujets particuliers des *Arrêts*. Le reste de l'Introduction concerne l'originalité de Martial (p. XXXVI—XL), la destinée des *Arrêts* d'*Amours* (p. XLI—XLVI), la bibliographie (p. XLVI—XLIX), enfin les principes suivis dans l'établissement du texte (p. L—LV). Un appendice produit des pièces justificatives susceptibles d'étayer les dates biographiques. Le texte critique (p. 3—221) est suivi d'un glossaire et de notes explicatives (p. 223—268).

C'est dans l'appendice de l'Introduction que M. Rychner établit la véritable biographie de Martial. Il y produit pour la première fois quantité de documents relatifs à Martial; ils sont extraits principalement du fonds du Parlement de Paris, des archives de la Justice du Trésor et de celles de la paroisse Saint-Germain-le-Vieux en la Cité de Paris. A la lumière de ces nombreux documents, on peut suivre la carrière de Martial à partir de l'année 1458, où il verse sa première contribution annuelle à la confrérie Saint-Germain et est reçu procureur en Parlement, jusqu'au 13 mai 1508, date de sa mort. Malheureusement, la date de naissance semble rester ouverte à jamais. M. Rychner se prononce pour les années 1430—1435. Suivant strictement son procédé de passer d'une date à l'autre, dans l'ordre chronologique, M. Rychner intercale dans cet appendice aussi les faits littéraires qui, à son avis, se rapportent à Martial, par ex. la mention suivante: »1460—1466? Compose les *Arrêts d'Amour*» (p. LVII), ou bien: »1486, 7 juillet. Première édition de la *Danse des Femmes*, par Guy Marchant» (p. LIX). La valeur de telles dates est celle d'une supposition, donc nulle. Aussi est-ce avec étonnement qu'on les trouve dans cet appendice, qui par ailleurs se fonde sur des documents d'une autorité indiscutable.

Avant de passer aux *Arrêts*, M. Rychner analyse brièvement les *Vigiles de Charles VII* et les *Dévotes louanges de Notre-Dame*. Il attribue à Martial aussi la *Danse des femmes* et considère même cette attribution comme »parfaitement plausible» (p. XXII). Je ne saurais ni la confirmer ni la contester catégoriquement. En m'en référant à mon étude (p. 53—55), je me permets de trouver cette solution prématurée et préfère attendre un complément d'information.

M. Rychner attribue sans hésitation les *Arrêts d'Amours* à Martial, procureur en Parlement de Paris. En parlant du sujet et des origines littéraires des *Arrêts*, il présente des vues utiles et judicieuses, de même quant aux sujets particuliers. On croit volontiers, avec M. Rychner, que Martial a pu posséder le manuscrit Vat. Reg. lat. 1363, qui contient un groupe de poèmes du cycle de la Belle Dame et où l'on retrouve le même vocabulaire galant des costumes, des usages et des dictons que dans les *Arrêts d'Amours*. »De la littérature du temps de sa jeunesse», écrit M. Rychner, »il connaît ces poèmes, et non pas d'autres», pour ajouter encore: »ses recherches bibliographiques ne sont pas étendues, il exploite ce qu'il a sous la main» (p. XXXV).

Tout cela est extrêmement tentant, au dire de M. Rychner. Mais il n'a pas toutes les chances de tomber juste, tant s'en faut. On pourrait plutôt dire, d'une manière générale, que l'auteur des *Arrêts* semble avoir été assez versé dans la littérature contemporaine. D'ailleurs, la plupart de ce fameux vocabulaire remonte aux lieux communs que connaît toute la littérature du genre. La question reste à étudier. Notons encore que M. Rychner passe sous silence l'impressionnante incompréhensibilité du deuxième quatrain de l'introduction et qu'il ne saurait expliquer la curieuse différence entre les seize premiers *Arrêts* et le reste de l'ouvrage.

P. XXXIV M. Rychner écrit: »Il (c.-à-d. Martial) ne veut illustrer aucun idéal d'amour. Aussi est-ce se tromper encore que de voir dans les *Arrêts* »une véritable exaltation de l'amour», de leur trouver une inspiration »hautement morale» et un »idéal de courtoisie». Les passages cités par M. Rychner se rapportent à mon étude. Qu'on me permette donc une réplique. Quant à une »véritable exaltation de l'amour», je l'avais trouvée dans le XXXV^e *Arrêt*. Voici ce que j'avais dit (p. 92): »Mais il est difficile, impossible même, de trouver des traits amusants, par ex., dans le XXXV^e *Arrêt*, où la Mort est citée devant la justice pour avoir tué une amante et, indirectement, l'ami de celle-ci. Le tout prend l'aspect d'une véritable exaltation de l'amour, ce qui a pu cependant, sinon amuser les lecteurs, tout au moins leur plaire et les intéresser.» C'est une remarque concernant un seul *Arrêt*, et je ne vois vraiment pas la raison de la généralisation de M. Rychner.

Je n'avais pas parlé d'un »idéal de courtoisie». Voici ce que j'écris (p. 60): »La conception idéale de l'amour qui s'y observe», etc. Qu'on lise et relise les *Arrêts*, qu'on cherche toutes les influences littéraires, qu'on analyse le genre de l'ouvrage, à travers toutes les mignardises amoureuses, à travers la satire, tout le comique réaliste, voire grossier, on aboutira à une et même conclusion: chaque fois la condamnation frappe la partie qui a lésé les droits de l'amour, chaque fois la conception idéale de l'amour (et non pas un »idéal de courtoisie», dont je n'ai pas parlé) reste victorieuse. Puisque l'auteur des *Arrêts* suit ainsi dans ses contes une loi morale, celle de l'amour, on ne saurait ne pas parler d'une inspiration »hautement morale». Et ce charmant monde parisien des amants et des amantes, n'est-il pas en dernier ressort »bourgeois gentilhomme» qui imite dans sa conduite, dans sa pensée même, un monde disparu, celui

de la courtoisie féodale, pâlie en fantôme littéraire d'une part, conservée de l'autre comme élément actif de la civilisation?

Comme Werner Söderhjelm, M. Rychner considère les *Arrêts* comme »une œuvre narrative» (p. XXXIV). Oui vraiment, personne ne contredit à cette définition simpliste. Les *Arrêts* sont des nouvelles écrites au XV^e^ siècle, et ils portent bien l'empreinte de l'époque. Peu importe que l'auteur ait eu une tendance ou une autre. Probablement il aimait tendrement les personnages de ses contes, quelle qu'ait été leur origine, une source historique, une anecdote de basochiens, une rue de Paris. Il les aimait parce que, en plein XV^e^ siècle, ses héros étaient de ces mêmes Français qui avaient créé, en pleine barbarie du haut moyen âge, la splendide culture chevaleresque.

Dans la bibliographie M. Rychner signale deux manuscrits, malheureusement disparus l'un et l'autre. Sur les éditions il n'apporte rien de nouveau. M. Rychner suit mon classement des éditions et base comme moi le texte de sa réédition sur une édition parisienne (*C*, imprimée vers 1500, Bibl. Nat. Rés. Y^2 926). *R* (Le Petit Laurens, Paris, avant 1520, Bibliothèque Bodléienne, fonds Douce A 280) est collationnée sur *C*. Quelques rares fois les éditions *A*, *B*, *H*, *E* et *K* figurent dans les variantes. En établissant son texte M. Rychner a laissé subsister les fautes d'orthographe de *C*, de même les incorrections grammaticales, si celles-ci »ne nuisent pas à l'intelligence du texte et ne prêtent pas à confusion.» L'apostrophe, l'accent aigu, tous les signes de ponctuation, l'emploi des majuscules et des minuscules, la séparation des mots, la distinction entre le *j* et le *i*, le *v* et le *u*, voilà les marques extérieures de modernisation.

Voici quelques remarques sur le texte critique de M. Rychner. P. 36, l. 83 (*Arrêt* VIII): *il luy seroit recreu*, où M. Rychner corrige *receu* de *C* en *recreu*, est une amélioration évidente et conforme à la terminologie juridique d'alors. — P. 64, l. 21 (*Arrêt* XV): *qui est mal considerer le plaisir et peine qu'il a ja eue*. *CR* impriment *considere*, ce que j'ai lu *consideré* (p. 166: *qui est mal, considéré le plaisir et peine qu'il a ja eue*). Je ne vois pas le sens de la leçon de M. Rychner, contraire aux éditions principales. — P. 68, l. 125—127 (*Arrêt* XV) M. Rychner imprime: *en maudissant l'eure qu'il l'avoit jamais veue*. (Alinéa:) *Oïes lesquelles parties, furent appointez en droit*, syntaxe impossible. J'ai imprimé (p. 169, l. 92—93), sur la foi de la leçon concordante de *C* et de *R*: *en maudissant l'eure qu'il l'avoit*

jamais veue et oye. Lesquelles parties furent appointées en droit, qui est évidemment la bonne leçon. La faute s'explique d'ailleurs facilement: le copiste (ou plutôt l'imprimeur) a cru (à tort) que *et oÿe* se rattachait à *parties* (*lesquelles parties*) tandis qu'en réalité il se rattache à ce qui précède (donc: *veue et oÿe*). Cette erreur a suscité la mauvaise correction de *oÿe* en *oÿes.* — P. 73, l. 87—88 (*Arrêt* XVI): *il seroit contraint par prinse de biens et de sa personne paier icelle somme.* La leçon adoptée est celle de *R*; *C* omet les mots *paier icelle somme.* Tout en tenant compte de l'emploi inconséquent de l'infinitif prépositionnel, je préférerais lire: *il seroit contraint . . .* [a] *paier icelle somme.* Un peu plus haut, p. 72, l. 81, M. Rychner lit: *qu'il fut contrainct . . . a luy paier la some.* — P. 83, l. 22 (*Arrêt* XIX): *voiant que sa maistresse se fioit fort en elle et luy monstroit . . .* C'est absolument la même leçon que j'avais adoptée dans mon texte critique. M. Rychner dit à tort que j'imprime suivant *CR* (et *ABH*). — P. 83, l. 47 (*Arrêt* XIX): *Mais la vielle, en despit de sa maistresse l'avoit tensé le matin . . . dit et proposa.* Quel est le sens? J'ai suivi (p. 182, l. 36) *R*, qui imprime: *Mais la vielle, en despit de sa maistresse, qui l'avoit tensée . . . dit et proposa.* La syntaxe est impeccable et le sens clair: pour manifester le mépris qu'elle éprouvait pour sa maîtresse . . . — P. 170, l. 135 (*Arrêt* XXXVII): *les dits cordeliers seront contrains par la prinse de leurs personnes et ouvertures de leur portes a faire exhibicion du dit cordelier.* Toutes les éditions (et je les avais suivies) lisent: *par la presence de leurs personnes et . . .* Il ne s'agit pas de jeter tous les autres cordeliers en prison, mais de les contraindre à quitter leur couvent pour conduire leur jeune frère devant le tribunal, à la séance duquel ils devaient assister. Le mot *presence* se comprend et se défend bien.

Les notes explicatives sont de bon aloi. Les termes juridiques, d'une importance capitale pour l'intelligence du texte, sont expliqués avec une exactitude suffisante. Les lexicographes regretteront que, pour ce qui n'est pas style du Palais, M. Rychner enregistre un mot tel qu'il est, mais ne fournit aucun renseignement sur l'entourage; or c'est précisément la locution, la manière de dire, et non pas seulement le mot en lui-même qui nous intéresse le plus.

Dans le glossaire l'éditeur n'indique pas les sources de ses informations.

Adrecer XXXVII 97: *lettres . . . qu'il convenoit rompre et adrecer devant la justice.* Le glossaire indique laconiquement »casser».

On rompt le sceau d'une lettre, puis on la déplie; il faut sans doute entendre: »on rompt le sceau et déplie la lettre.«
Amaser III 117 retenir à la maison: *pour la craincte de Dangier qu'il failloit cheoier et amaser.* L'explication de l'éditeur a été sans doute inspirée par l'article de Tobler-Lommatzsch (I, 325): »sich niederlassen, Wohnsitz nehmen.« *Amaser* est un mot peu attesté et convient mal au contexte. Il faut un quasi synonyme de *choyer:* ce sera *amuser. Amaser* est une corruption.
Leans XLIX 46 offensantes: *Et oultre plus a injurié ceste dame en disant d'elle plusieurs maulx et qu'elle estoit mauvaise, avec plusieurs autres parolles leans en diminucion de son honneur.* L'éditeur a sans doute pensé à *l a e d e r e* »léser« (*l a e d e n t e s*), mais un tel mot n'existe pas en français. *R* a supprimé le mot. *Jouer le personnage(s)* I 164 jouer la comédie: . . . *et qu'il valoit mieulx jouer le personnages que venir par force.* On se demande d'où vient l'explication et si elle est pertinente.

Il y a des mots et des locutions que le glossaire ne note pas du tout: *mettre a sus* I 154: *Et quant est de ce que on luy mettoit a sus. Renom* III 91: *et ne vouloit point qu'il luy fut reprouché qu'elle eust jamais deceu homme, car c'estoit tropt grant blasme et ce n'estoit pas le renom. Finer* XVI 68: *paier plus qu'il ne sauroit finer. Juz* XXXVIII 9: *il l'a saluee . . . et osté son bonnet tout juz.*[1]

Les locutions *avant la main* (XV 49), *devant la main* (XXX 29), *tailler les morceaux à quelqu'un* (XIX 60) n'appartiennent pas au langage courant d'aujourd'hui et demandent à être expliquées.

Suivant la coutume de la Société des anciens textes français, M. Rychner dresse à la fin de son étude un index des noms propres et encore un index des usages galants (p. 269 —273).

Le travail de M. Rychner mérite d'être loué à bien des égards. La biographie de Martial a été établie d'une manière peut-être définitive, grâce aux nombreux documents que l'on y produit. Le texte critique donne, pour la première fois, tous les *Arrêts* édités sur la meilleure base, avec soin et sens critique. L'étude de M. Rychner est une contribution bienvenue aux travaux sur la langue et la littérature du XV^e^ siècle.

---

[1] De *tout juz* Godefroy, IV, 675^b^, signale deux exemples dont l'un dans Froissart et l'autre dans une ordonnance de François I^er^ de 1539.

Vilho Puttonen

Adolf Bach, *Deutsche Namenkunde*, Band I *Die deutschen Personennamen* 1 (zweite Auflage 1952), 2 (zweite Auflage 1953); Band II *Die deutschen Ortsnamen* 1 (1953), 2 (1954). 1692 Seiten. Carl Winter, Heidelberg.

Mit dem Erscheinen des zweiten Teiles des zweiten Bandes liegt jetzt die Deutsche Namenkunde Adolf Bachs abgeschlossen vor.

Auf dem Gebiet der Namenkunde haben sich im Laufe der Zeiten bekanntlich sehr viele betätigt. Leider überwiegen unter ihnen die Dilettanten verschiedener Stufen. Deswegen ist die Anzahl wirklich ernst zu nehmender Vorarbeiten dieser Art keineswegs übermässig gross.

Umso mehr ist es zu begrüssen, dass ein Gelehrter vom Rang Adolf Bachs sich dazu entschlossen hat, eine streng wissenschaftliche Gesamtdarstellung der deutschen Namenkunde zu schreiben. Für diese anspruchsvolle Aufgabe war Bach besonders gut gerüstet, wie die neben seiner reichen sprachgeschichtlichen Produktion erschienenen namenkundlichen Untersuchungen zeigen. Dazu kommen noch der weite Blick und die Beherrschung der modernsten wissenschaftlichen Methoden.

Das Werk Bachs verfolgt in erster Linie rein sprachliche Ziele. Aber für die Namenkunde spielen eine wichtige Rolle auch volkskundliche, geschichtliche, kulturgeschichtliche, siedlungsgeschichtliche und geographische Fragen in ihrer ganzen Mannigfaltigkeit. Linguistisches Material und Realien, Wörter und Sachen gehören hier aufs engste zusammen.

Besonders wertvoll ist es, dass der Verfasser bei der Behandlung des gewaltigen Stoffes, das aus natürlichen Gründen im wesentlichen aus Quellen zweiter Hand stammt, das Prinzipielle und das Methodische immer im Auge behält. Dadurch wird das Werk nicht nur zu einer Darstellung der deutschen Namenkunde, sondern auch der Prinzipien der Namenkunde überhaupt (selbstredend vorwiegend für Sprachen und Gebiete, die kulturell und strukturell deutschen Verhältnissen einigermassen entsprechen).

Aus der Fülle der behandelten Probleme kann ich hier nur einige herausgreifen.

Der Verbreitung der verschiedenen Namentypen hat der Verfasser weitgehende Beachtung geschenkt, wie man es von einem Mundartgeographen nicht anders erwartet; die äusseren

geographischen Bedingungen kommen dabei nicht zu kurz. Auch um die Chronologie der Namen und Namentypen hat sich Bach folgerichtig bemüht.

Die soziale Schichtung der Namen wird auch beleuchtet, wenn auch eine durchgehende Scheidung mit den uns zur Verfügung stehenden Mitteln nicht zu erreichen ist. Die scharfe Polemik Bachs (II, 2, S. 499 f.) gegen Bests diesbezügliche Versuche, insbesondere gegen seine Ausführungen über gesunkenes Kulturgut im deutschen Flurnamenschatz, ist zweifellos berechtigt.

Eine wichtige prinzipielle Frage berührt Bach, indem er zu erklären versucht (I, 1, S. 30 f.), warum die Lautgestalt der Namen sich oft in unorganischer Weise verändert. Mit Recht weist er darauf hin, dass bei den Rufnamen die Emphase, der Einfluss der Kinder- bzw. Ammensprache, der Spieltrieb und dgl. eine bedeutende Rolle spielen. Bei den Namen hat natürlich in der Zeit literarischer Überlieferung das Schriftbild in konservierender und retardierender Weise einwirken können. Anderseits hat aber auch die Volksetymologie gelegentlich einen grösseren Spielraum bei den Namen gehabt, die ohne etymologische Bindungen in der Sprache dastehen. Aber auch in Fällen, wo diese speziellen Ursachen fehlen, lässt sich nicht selten unorganische Lautentwicklung beobachten. Bach ist geneigt (I, 1, § 20), in dem besonders häufigen Gebrauch von Rufnamen eine Ursache der unregelmässigen Lautentwicklung zu erblicken.

Auch ich glaube, dass die Häufigkeit des Gebrauches hierbei eine Rolle spielt, aber meines Erachtens keine direkte. Ein sehr oft verwendetes Wort braucht eo ipso sich keineswegs unorganisch zu entwickeln. Eigentlich ist sogar das Gegenteil zu erwarten, weil ein solches Wort sich dem Gedächtnis besonders tief einzuprägen pflegt. Die letzte Ursache sehe ich in der Art dieser Wörter und ihres Gebrauches, oder um mit Wilhelm Horn zu sprechen, in ihrer Funktion. Denjenigen, die den mit einem gewissen Namen benannten Menschen oder Ort genauer kennen, ist die sorgfältige Reproduktion der Namensform zum Verständnis nicht unbedingt nötig; so tritt eine Automatisierung bei der Reproduktion leicht ein, die die unregelmässige Lautentwicklung begünstigen kann. Als Beweise gegen die recht allgemein geltende Theorie von der abschwächenden Wirkung des häufigen Gebrauches möchte

ich auf Dubletten wie frz. *monsieur* — *monseigneur*, engl. *sir* — *sire* hinweisen; hier hat sich ein und dasselbe Wort lautlich verschieden entwickelt, und zwar je nach seiner Funktion.

Dass bei der Unzahl von Deutungen verschiedener Namen und Namensformen gelegentlich auch Unsicheres und Fragwürdiges vorkommt, ist ohne weiteres klar, wie der Verfasser es am besten selbst weiss. — Ein vollständiges Register der behandelten Namen hätte die Benutzung des Werkes ungemein erleichtert; in Anbetracht des gewaltigen Materials wäre dies wohl ein unbescheidener Wunsch. Ausserdem findet man bei der streng systematischen Anordnung des Werkes gewöhnlich ohne allzu viel Mühe das Gesuchte. — Dankbar ist der Leser für die reichlichen bibliographischen Angaben.

Alles in allem ist die Deutsche Namenkunde Bachs eine imposante Leistung, die nicht nur dem Verfasser, sondern der ganzen deutschen Namenforschung zur Ehre gereicht.

Emil Öhmann

Robert Englund — Werner Wolf, *Finnische Sprachlehre*, Methode Gaspey-Otto-Sauer. Heidelberg, Julius Groos Verlag, 1953. VIII u. 274 S., dazu Schlüssel, 48 S. DM 8.— + DM 2.—.

Seit Ende des Krieges ist im deutschen Buchhandel bekanntlich kein Lehrbuch der finnischen Sprache zu erhalten gewesen, was darauf zurückzuführen ist, dass die vorhandenen Ausgaben durch den Krieg zerstört worden sind. So ist z.B. ein finnischer Lektor an einer deutschen Universität bisher gezwungen gewesen, den Lehrstoff seinen Schülern in kleinen Auszügen aus einem der älteren Lehrbücher in Form von Abschriften oder Photokopien darzubieten, was natürlich viele Schwierigkeiten mit sich gebracht hat. Mit umso grösserer Genugtuung begrüsst man deshalb die oben genannte Neuerscheinung eines finnischen Lehrbuches, das eine Parallelausgabe zu Finsk språklära von Robert Englund darstellt. Bekanntlich ist Robert Englund ein Pädagoge mit reichster Erfahrung auf diesem Gebiet, weshalb die schwedische Ausgabe den Anforderungen,

die ein Finnland-Schwede an ein solches Lehrbuch stellen kann, durchaus entspricht. Die deutsche Ausgabe nun scheint ein ziemlich treues Abbild der schwedischen Parallelausgabe zu sein, was für jene Vor- und Nachteile mit sich gebracht hat.

Im allgemeinen lässt sich sagen, dass das vorliegende Lehrbuch wesentlich mehr bietet als irgend ein früher im deutschen Gewande erschienenes Lehrbuch der finnischen Sprache. Man könnte allerdings auch fragen, ob alles, was hier geboten wird, für einen Deutschen unbedingt nötig zu wissen ist; wobei vor allem an die vielen Formen und Wendungen der nachlässigen Umgangssprache zu denken ist, die in den Abschnitten über »Phrasenbildung» geboten werden.

Der Lehrstoff des Buches ist in 30 Lektionen aufgeteilt, die natürlich weit mehr als 30 Lehrstunden fordern. Den Lektionen voran geht eine Einleitung mit einer Lautlehre von 16 Seiten; den Schluss des Buches bilden Flexionsbeispiele, eine Übersichtstabelle über die gebräuchlichsten Beugungstypen und ein alphabetisches finnisch-deutsches und deutsch-finnisches Wörterverzeichnis. Von den Lehrstücken bieten die Nummern 1 — 11 ein erstes grammatisches Gerüst, das die Nummern 12 — 20 weiter ausbauen. Die übrigen Lektionen behandeln Erscheinungen der Schriftsprache und des höheren Stils, die letzte bringt eine kurze Anleitung zum Lesen des Kalevala. Jedes Lehrstück bietet den jeweils zu behandelnden Stoff klar in Paragraphen eingeteilt. Diesen schliesst sich, ausgenommen im ersten und letzten Lehrstück, ein Abschnitt, betitelt »Phrasenbildung», an. Es folgen ein Wörterverzeichnis, eine Übung, eine Aufgabe und ein Gespräch. Das 30. Lehrstück bringt statt der drei letztgenannten Abschnitte einen Auszug aus dem Aino-Mythos mit sprachlicher Einleitung und den nötigen sachlichen Erklärungen. Durch drucktechnische Mittel wird versucht, das Wichtige vom weniger Wichtigen abzuheben; die finnischen Beispiele sind in Antiqua, der deutsche Text ist in Fraktur gedruckt. Ein noch klareres Druckbild wäre durch Anwendung von Antiqua und Kursivdruck, wie in der schwedischen Parallelausgabe, erzielt worden.

Der am wenigsten gelungene Teil des ganzen Buches ist die Lautlehre mit Ausspracheerklärungen. Es werden dort nämlich Begriffe zur Erklärung angewandt, die für den Deutschen nichtssagend bzw. geradezu irreführend sind, so dass der Lehrende oft sogar genötigt sein wird, dem Schüler Teile dieser Lautlehre vorzuenthalten. So erfahren wir z.B. (auf

S. 5, § 4 NB.) folgendes: »Am Ende einer Silbe oder eines Worts wird ein Konsonant stets einfach geschrieben, ist jedoch, vor allem in druckstarker Silbe, lang auszusprechen, wenn ihm ein kurzer Vokal vorausgeht (von zwei zur gleichen Silbe gehörenden Konsonanten wird in diesem Fall der letztere halblang), kurz dagegen, wenn er auf langen Vokal oder Diphthong folgt. Z.B. *nyt* . . . (lies langes *t*), *myyt* . . . (l. langes *y*), *jos* . . . (l. langes *ss*), *masto* . . . (l. *'mass-to*, mit langem *ss*, Akzent auf der ersten Silbe, scharfer Silbengrenze und kurzem *o*), dagegen *maasto* . . . (l. *'maas-to*, mit langem *a*, kurzem *s*, sonst ebenso), *palsta* . . . (l. *'palss-ta*, mit halblangem *s*).» Hier wird nun vorausgesetzt, dass der deutsche Benutzer des Buches zwischen langer, halblanger und kurzer Quantität nicht nur der Dauerlaute, sondern auch der Verschlusslaute, und nicht nur in intervokalischer, sondern auch in anderer Position, z.B. im Wortauslaut, unterscheiden kann. Aber m.E. kennt das heutige Deutsch (trotz der Schreibung *glatt*, *nass*, *dann*, *dumm* gegenüber *hat*, *was*, *an*, *um*) ebensowenig wie das Finnische lange Konsonanten im Wortauslaut, weshalb es unbegründet ist, von langem *t* bzw. *s* in *nyt* bzw. *jos* zu reden. Und wird denn das *s* in den finnischen Wörtern *masto* und *maasto* quantitativ anders ausgesprochen als in den deutschen Wörtern *rasten* (Inf.) und *rasten* (Imperf.) oder im finnischen Worte *palsta* anders als im deutschen Worte *halste?* Schon wegen dieser Übereinstimmung zwischen dem Finnischen und dem Deutschen wäre der besondere Hinweis auf Quantitätsunterschiede in diesen Fällen überflüssig. Dass die Dauerlaute, vor allem die Liquiden und Nasale, im Silbenauslaut, besonders nach kurzem Vokal, länger sind als in anderer Position, worauf im Lehrbuch (S. 15, § 12 NB.!) besonders hingewiesen wird, ist auch kein das Finnische vom Deutschen wesentlich unterscheidendes Merkmal, man vergleiche z.B. die Quantität des *l* in finn. *ilki- — liike* und in dt. *Ilge — liege* bzw. in finn. *maalta — maali* und in dt. *malte — male* bzw. finn. *kalsea — palsta* und in dt. *halse — halste*, so dass auch dies kaum der Erwähnung wert gewesen wäre. Die Vf. betonen mehrmals und mit Recht die ausgesprochene Länge der finn. Geminaten, für die es im Deutschen keine Entsprechungen gibt. Doch wird die von ihnen in diesem Teil des Buches angewandte, nach Durchführung der obigen Regel strebende Aussprachebezeichnung dadurch, dass sie auch auf die Verschlusslaute und alle Geminaten ausgedehnt wird, zu einer unbegründeten

Haarspalterei. Die Verwirrung wird durch die Inkonsequenz der Aussprachebezeichnung noch vermehrt. Nach der obigen Regel soll der Konsonant in druckstarker Silbe nach kurzem Vokal lang ausgesprochen werden. Demgemäss heisst es auch 'y*kk*-si »mit langem *k*» (S. 7, § 6) und 'tu*tt*-ki-ja (S. 9, § 8), aber 'si*t*-truu-na (S. 11, § 8) (Druckfehler?), ferner 'ka*nn*-sa (S. 6, § 5), 'wa*rr*-was (S. 10, § 8), pan*gng*-kit »mit langem *ng*-Laut» (S. 15, § 12), aber 'ke*ng*-kä (S. 10, § 8), 'la*ng*-ka (S. 14, § 12) (wohl mit »kurzem» *ng*-Laut, weil 'ke*ng-ng*ät, 'la*ng-ng*an dagegen »mit langem *ng*-Laut» zu lesen sind). Ebenso in druckschwacher Silbe einerseits 'a-le*kk*-sa*nn*-te-ri (S. 4, § 3), 'o-wi-we*rr*-ho (S. 10, § 8), aber andererseits 'sampp-pa*n*-ja (S. 10, § 8), 'le-ni*ng*-ki (S. 7, § 6), 'sann-ta*r*-mi (S. 10, § 8). Im Kapitel »Die Silbentrennung» (S. 5, § 5) sagen die Vf. ausdrücklich: »Nur Doppelkonsonanten werden lang, ohne die Silbengrenze zu markieren, als ein Laut ausgesprochen», aber gleich darauf (S. 6), unter den Beispielen, heisst es: »*virkkaa* 'äussern' (l. '*wirkk-kaa*, mit deutlich langem erstem *k*, da dieses [s.o. § 4 NB.!] als Abschluss einer Silbe nach anderem Konsonanten halblang zu lesen ist)», als ob man nun in diesem Fall von einem »ersten» *k* reden könnte, das dazu noch als »halblanger» Konsonant »lang» auszusprechen wäre! Weil die Vf. das »erste» *k* hier »halblang» nennen, so erwartet man, dass sie der obigen Regel gemäss einen Konsonanten nach langem Vokal oder Diphtong als »kurz» bezeichnen würden, aber er wird meistens mit zwei Buchstaben bezeichnet: 'oo*pp*-pe-ra (S. 6, § 6), 'luo*kk*-ka (S. 8, § 7) [wie nach kurzem Vokal 'la*kk*-ki (S. 5, § 4), 'ra*nn*-nan, 'pa*rr*-ran (S. 15, § 12), abgesehen von '*lang*-ngan, 'ke*ng*-ngät (s. oben)]. Ebenfalls in druckschwacher Silbe: 'pe-da-go-gii*kk*-ka (S. 4, § 3), 'kirr-ja-kaa*pp*-pi (S. 4, § 3), aber 'dipplo-maa*t*-ti (S. 9, § 8), so auch nach anderem Konsonanten 'att-lan*tt*-ti (S. 4, § 3), 'do-sen*tt*-ti (S. 11, § 8), aber 'marr-sal*k*-ka (S. 10, § 8). Die hier angestrebte »Genauigkeit» ist m.E. imstande, eher zur Verwirrung als zur Klarheit beizutragen. Statt diese teils belanglosen, teils unbegründeten und verwirrenden Sachen vorzubringen, wäre es m. E. angebracht gewesen, den deutschen Benutzer des Buches auf den »Silbenakzent» oder »Anschluss» im Finnischen, der von dem des Deutschen beträchtlich abweicht, aufmerksam zu machen. Oder wollten die Vf. z.B. mit der Bezeichnung *—pangng-kit* sagen, dass der Anschluss in dieser finnischen Wortform loser ist als im deutschen Worte *Banken* und mit der Bezeichnung

'wirkk-kaa, dass der Anschluss hier fester ist als z.B. in deutsch *wirken*, so hätte dies richtiger und konsequenter bezeichnet werden müssen.

Über die Silbentrennung (S. 5, § 5) wird gesagt, dass das Finnische hier den gleichen Regeln folge wie das Deutsche, wobei die Abweichung ist, dass nach der deutschen Schreibregel *st* in einem Simplex nie geteilt werden darf, sondern als Ganzes zur folgenden Silbe hinübergezogen werden muss.

Zur Aussprache der Diphthonge (S. 8, § 7) wird bemerkt: im Finnischen behält »jeder der beiden Selbstlauter seine ursprüngliche Qualität, ist also so auszusprechen, als ob er allein stünde. Eine Ausnahme bilden nur die Diphthonge auf *i* insofern, als *i* wie *j* ausgesprochen wird. Ausserdem ist zu bemerken: Bildet ein Diphthong den Abschluss einer Silbe, so hat dessen zweiter Vokal die Tendenz, länger ausgesprochen zu werden, als wenn auf ihn noch ein Konsonant folgt. Dies gilt, von den steigenden Diphthongen abgesehen, besonders von denen auf *i* in betonter, d.h. erster Silbe, z.B. *poika* 'Junge', (l. *'pojj-ka*, mit deutlicher Silbengrenze nach langem *j*): *poikki* 'ab, abgebrochen', (l. *'pojkk-ki*); *luo* 'nach' (l. *luoo*, mit langem *o*): *luokka* 'Klasse' (l. *'luokk-ka*).» Weitere Beispiele: *aina* »l. *'ajj-na*, mit deutlichem, langem *j*», *oikein* »l. *'ojj-kejn*», *liemi* »l. *'liee-mi*, mit dem Hauptdruck auf *e* wie in 'je', *i* ist jedoch Vokal», *suora* »l. *'suoo-ra*», *yö* »l. *yöö*», *mieluisa* »l. *'miee-luj-sa*». Dazu kann nur bemerkt werden, dass in den finnischen Diphthongen mit *i* als zweitem Bestandteil dieses *i*, vielleicht von einigen Sonderfällen abgesehen, niemals konsonantischen Lautwert hat und dem deutschen geschlossenen *e* näher steht als dem deutschen *i*, geschweige denn dem Palatalkonsonanten *j*. Somit stimmt meines Erachtens die Aussprache z.B. des finnischen Diphthongs *ai* ziemlich genau mit dem deutschen bühnensprachlichen *ei* überein, also *ai* im finn. *mainen* etwa wie *ei* in dt. *meinen*. Ebenso verleiten die Aussprache-anweisungen wie »*luoo*», »*suoora*», »*yöö*» usw. zur gefährlichen Übertreibung, gegen die der Finnischlehrer dann fortwährend anzukämpfen hat.

Die Aussprache der finn. Konsonanten wird durch einen Vergleich mit derjenigen der deutschen anschaulich gemacht. Dabei erfährt man auch Sonderbares über die Aussprache der deutschen Konsonanten. So sollen (S. 9, § 8) *k*, *t*, *p* in Südwestdeutschland (in Nachbarschaft des Französischen) dieselbe unbehauchte Aussprache wie im Finnischen haben. Freilich gilt

dies in den an das Romanische angrenzenden österreichischen, schweizerischen und elsässischen Mundarten, aber so gut wie ausschliesslich von lateinisch-romanischen Lehn- und Fremdwörtern, die auf mündlichem Wege direkt aus dem Romanischen übernommen sind und bei deren Aussprache das Hörbild, nicht das Schriftbild, massgebend gewesen ist, denn die romanischen *k, t, p*, sind in diesen Wörtern durch die Vertreter der alten *g, d, b*, substituiert worden. Die sonstigen *k, t, p* erscheinen dagegen als Aspiraten oder Affrikaten, abgesehen natürlich von Fällen, in denen sie nirgends im deutschen Sprachgebiet behaucht sind. Weiterhin wird gesagt, dass finn. *h* wie im Deutschen ausgesprochen werde, »vor Konsonanten jedoch länger». Meines Wissens hat das *h* in dieser Position überhaupt keinen eigenen Lautwert im Deutschen, sondern ist nur Dehnungszeichen; auch intervokalisch vor einem unbetonten *e* wird es gewöhnlich nicht ausgesprochen. Diese Ausspracheanweisungen können somit als irreführend bezeichnet werden.

Auf die in den einzelnen Lehrstücken auftretenden Mängel und Unzulänglichkeiten, deren Zahl jedoch relativ geringer ist als in der Einleitung, kann hier im einzelnen nicht eingegangen werden. Es seien jedoch einige bezeichnende Beispiele angeführt. Zuweilen sind Formulierungen und Definitionen nicht gut gelungen, z.B. wird S. 17, Lektion 1, gesagt: »Im Finnischen werden alle Verba in gleicher Weise flektiert; es gibt also keinen Unterschied zwischen starker und schwacher Konjugation.» Von einem Unterschied kann insofern keine Rede sein, als doch gar keine zwei Konjugationssysteme vorhanden sind. S. 29, § 3 steht: »Die inneren Lokalkasus bezeichnen das Innere von oder die unmittelbare Berührung mit etwas.» Darunter dürfte ein Deutscher auch einen Fall wie 'Das Buch liegt auf dem Tisch' rechnen. Und doch gehört dieser Fall unter die äusseren Lokalkasus, von welchen S. 30, § 4 gesagt wird, dass sie das Äussere oder die Nähe von etwas bezeichnen. Logisch sehr ungeschickt sind Definitionen wie (S. 37, § 2, 3, b), dass die Wörter auf *-la, -lä* den Ort angeben, »an dem sich das Stammwort (sic!) befindet». (Gemeint sind z.B. *sairaala, kylpylä*.) Dieser Ausdruck wiederholt sich mehrfach im Buch.

S. 34, Abschnitt Phrasenbildung (2.), lesen wir: »Im Finnischen wird der Ort des Objekts, (falls dieser nicht mit dem des Subjekts übereinstimmt) durch Kasus, welche je nach dem Zusammenhang auf die Frage »wohin?» oder »woher?» Antwort geben, gekennzeichnet.» Als Beispiel wird u.a.

gebracht: *Panen kirjan laatikkoon, pöydälle,* ich lege das Buch in die Schublade, auf den Tisch. Dazu heisst es in der Anmerkung: »Die gleiche Regel gilt, wenn die Ortsangaben verschieden sind», z.B. *Pankaa kukat vaasiin, maljakkoon, pöydälle,* stellen Sie die Blumen in die Vase, in die Schale, auf den Tisch. Worin soll eigentlich der Unterschied zwischen diesen beiden Fällen bestehen? In diesem Zusammenhang wäre es m.E. richtiger gewesen, die Fälle in einer eigenen Gruppe auszusondern, in welchen der Deutsche anders denkt als der Finne (z.B. Sie bauen ein Landhaus *am* Ufer des Sees, he rakentavat huvilan järven ranna*lle*; dagegen: Sie bauen eine Brücke *über den* Rhein, he rakentavat sillan Reinin *yli*), da Unterschiede und Übereinstimmungen dieser Art m.E. nicht durch Regeln erfasst werden können. Im vorliegenden Buch aber sind diese Fälle unter »Ort des Objekts» zusammengefasst, obwohl dieser und seine Übereinstimmung bzw. Nichtübereinstimmung mit dem des Subjekts keine Erklärung dafür geben kann. Denn im allgemeinen antwortet im Finnischen die Bestimmung, die den Ort des Objekts ausdrückt, auf dieselbe Frage wie im Deutschen: Vien kirjan kirjasto*on*, ich bringe das Buch in die Bibliothek. Noudan kirjan kirjasto*sta*, ich hole das Buch *aus der* Bibliothek. Bei gewissen Verben aber nicht: jätän kirjan kirjasto*on*, ich lasse das Buch *in der* Bibliothek. Ostan kirjan kirjakaupa*sta*, ich kaufe das Buch *in der* Buchhandlung.

Die Vf. versuchen, die Fülle der Einzelfälle sinnvoll zu gruppieren, um sie dem Lernenden einprägsamer zu machen. Weil sie aber mitunter nicht alle Fälle überblicken, trifft die Rechtfertigung der Gruppierungen nicht immer zu. So sagen sie z.B. S. 39 Punkt 4: »'Land', geographisch; es stehen gewöhnlich die inneren, politisch dagegen die äusseren Lokalkasus.» Das einzige Beispiel für den letzteren Fall ist: *Sopimus on maalle edullinen*, der Vertrag ist vorteilhaft für das Land. Der Allativ ist ja hier von *edullinen* abhängig, und von *maa*, auf diese Weise personifiziert, können auch die inneren Lokalkasus angewandt werden, falls es von einem Verb oder Adjektiv abhängig ist, das mit einem solchen Kasus steht: *Heidän vihansa kohdistui maahamme, koska se ei noudattanut heidän toivomaansa politiikkaa,* ihr Hass richtete sich gegen unser Land, weil es der von ihnen gewünschten Politik nicht folgte. — Auch gehören nicht immer alle Beispiele in die Gruppe, in der sie gegeben werden, z.B. S. 38, Phrasenbildung 1, wird von dem Worte *pöytä* gesagt: »Die inneren

Lokalkasus stehen, wenn vom Esstisch oder einer Mahlzeit die Rede ist.» Dafür wird u. a. folgendes Beispiel gegeben: *Pöydän yläpäässä istuu emäntä, alapäässä isäntä*, am oberen Ende des Tisches sitzt die Wirtin, am unteren Ende der Wirt. Dieser Satz erklärt ja nicht den Gebrauch der inneren Lokalkasus von *pöytä* sondern den von *yläpää, alapää*, von welchen diese nicht nur im Zusammenhang mit *pöytä* (= Esstisch), sondern auch mit anderen Wörtern gebraucht werden, z.B. *penkin, vuoteen, pellon* ylä-, alapäässä, am oberen, unteren Ende der Bank, des Bettes, des Feldes. Im allgemeinen sind aber die Beispielsätze gut gewählt und enthalten einen ausserordentlich guten und anwendbaren Wortschatz. Dasselbe gilt von den Übungs- und Gesprächsstücken. Nur selten kommen darin Lapsus vor wie: *Kuka on sen kertonut, väittänyt?* pro *sitä väittänyt* (S. 63 Übung 10). *Tyttö on päätä poikaa pitempi* (S. 79 § 2 Anm.) pro ... *poikaa päätä ...*, *Hän on pirteä iäkseen* (S. 86, e)) pro *ikäisekseen*. Zuweilen wird verlangt, Sachen zu verstehen, die erst viel später erklärt werden, wie z.B. den Gebrauch des Partitivs als Prädikatsnomen in Lektion 2, § 5 Anm. (S. 21) (erklärt erst in Lektion 18, § 3 (S. 123)) oder den des Allativs um das (Beförderungs-) Mittel auszudrücken in Lektion 6, Übung (S. 40): *He matkustavat junalla ...* (erklärt erst in Lektion 14, S. 98).

Die besonderen Bedürfnisse der Deutschen werden in den Lektionen nicht immer genügend berücksichtigt. So wird z.B. dem nicht Rechnung getragen, dass die im Finnischen und Schwedischen gebräuchlichen grammatischen Termini nicht immer dem Deutschen geläufig sind: für Prädikativ gebrauchen ja die Deutschen gewöhnlich Prädikatsnomen und zwischen Apposition und Substantivattribut machen sie keinen prinzipiellen Unterschied, sondern fassen beide unter Apposition zusammen, ebenso können sie die Adjektivapposition von den sonstigen Adverbialen nicht unterscheiden. Es wäre deshalb von Belang gewesen, den deutschen Benutzer des Buches auf die Notwendigkeit einer genauen Satzanalyse und den Kasusgebrauch in den fraglichen Fällen aufmerksam zu machen. Gemeint sind dabei Fälle wie: *Nelson, als Befehlshaber der englischen Flotte* (Apposition), *forderte, dass ...*, *Nelson, Englannin laivaston päällikkönä, vaati, että ...* gegenüber *Nelson, der Befehlshaber der englischen Flotte* (Subst. attr.), *forderte, dass ...*, *Nelson, Englannin laivaston päällikkö, vaati, että ...*

oder *schnell und gewandt* (Adj. appos.) *erledigte er die Arbeit in ein paar Stunden, nopeana ja kätevänä hän suoritti työn parissa tunnissa* gegenüber *schnell und gewandt* (Adverbial) *erledigte er die Arbeit, nopeasti ja kätevästi hän suoritti työn.*

Wie wir schon oben bemerkt haben, bringt das Lehrbuch auch manches, was der deutsche Leser entbehren könnte. So z.B. ist die Erwähnung des Gebrauchs von *jos* im indirekten Fragesatz unnötig, da er in der korrekten Sprache stark verpönt ist und eine solche Erwähnung nur dazu angetan sein kann, einen ausländischen Lernenden zu unrichtigem Gebrauch zu verleiten. Ebenso ist es fraglich, ob die Erwähnung von Kurzformen wie *autoss'*, *lattiall'* (S. 30), *sanois'*, *tietäis'* (S. 89) usw. in einem Lehrbuch wie dem vorliegenden angebracht ist. Denn wenn man auch dem nachlässigen Sprachgebrauch Rechnung tragen will, dann ist nicht abzusehen, wie weit man auf diesem Weg gehen soll oder kann.

Dem Übersetzer der schwedischen Ausgabe sind leider auch einige Fehler und Ungenauigkeiten unterlaufen. Z.B. S. 33 (NB. 4.) *Impille* ist durch »*dem* Impi» übersetzt worden, wo es doch »*der* Impi» heissen müsste. Bei der Wiedergabe von finnischen Sätzen im Schlüssel kommen Übersetzungen vor, deren Richtigkeit und Notwendigkeit mir oft fragwürdig erscheint. Im Wörterverzeichnis zu Lektion 5 (S. 35) ist finn. *ehtiä*, *ennättää* auch mit »Zeit haben» übersetzt worden. Warum ist dann im Schlüssel (Gespräch 5) der finn. Satz *En ehdi* (*ennätä*) *juuri nyt* zuerst durch »Ich erreiche (es) nicht gerade jetzt» wiedergegeben, allerdings mit einer Erklärung »= habe jetzt gerade keine Zeit», wo doch das deutsche Verb *erreichen* in diesem Falle überhaupt nicht in Frage kommen kann? Es ist ja auch in Fällen wie: *En ehdi* (*ennätä*) *enää klo 6:n junaan* = ich erreiche den Zug um 6 Uhr nicht mehr, nur eine Umschreibung, weil deutsch *erreichen* transitiv, finnisch *ehtiä*, *ennättää* intransitiv ist. In der Übung 6 (S. 41) ist der finn. Satz *missä he viettävät muutaman tunnin* im Schlüssel durch »wo sie einige Zeit (= eine Weile) zubringen» wiedergegeben, es muss aber heissen »einige Stunden». S. 154 (Pkt. 3 a) steht: »*Mieheltä katkesi jalka*, der Mann brach das Bein (eig. das Bein wurde vom Mann abgebrochen).» Hier entspricht die nach schwed. »*mannen bröt benet* (eg.: *benet bröts på mannen*)» gemachte Übersetzung nicht, und noch weniger die Erklärung genau dem finnischen Satz. Direkt aus dem Finnischen, ohne Umweg über das Schwedische, wäre man ohne weiteres auf

die Übersetzung »dem Mann brach das Bein» gekommen, was Missverständnisse ausgeschlossen und alle Erklärungen erübrigt hätte. S. 144 (NB.!) ist der finn. Satz *Juostessa hengästyy* wiedergegeben durch »beim Springen kommt man ausser Atem» statt »beim Laufen . . .»; finn. *juosta* (= schwed. *springa*) heisst doch auf deutsch *laufen* und nicht *springen*. Auf Einflüssen von seiten des Schwedischen scheinen noch andere fremdartige Übersetzungen zu beruhen. Abgesehen davon ist auch sonst das Deutsch in diesem Lehrbuch durch das Schwedische stark beeinflusst; so scheint mir z.B. das Wort *Phrasenbildung* (gemeint sind idiomatische Ausdrücke) ad hoc nach schwed. *frasbildning* geprägt zu sein.

Zum Schluss noch ein paar Worte über die Verwendung der schwed. Ortsnamen in diesem Buch. Diesen Gebrauch begründen die Vf. folgendermassen (S. IV—V): »Damit man die schwed. Städtenamen, deren Kenntnis bei einer näheren Beschäftigung mit Finnlands Kultur, Geschichte und dgl. durchaus unerlässlich ist, ebenfalls kennenlerne, haben wir trotz der Tatsache, dass die gesamte nichtskandinavische Post in den letzten Jahrzehnten nahezu ausschliesslich zur Verwendung der rein finnischen Namen übergegangen ist, im deutschen Text unseres Buchs stets jeweils die schwedischen (germanischen) Namen angewandt, im finnischen Text natürlich die finnischen». Zu dieser Begründung kann nur gesagt werden, dass dem, der sich mit Finnlands Geschichte näher beschäftigen und dabei z.B. die Quellen aus der schwedischen Zeit einsehen, oder aber sich speziell mit finnlandschwedischer Kultur befassen will, die Kenntnis einiger schwed. Namensformen nicht weit hilft, sondern er muss auch des Schwedischen mächtig sein. Somit ist das oben Gesagte keine ausreichende Begründung für das eigenartige Verfahren der Verfasser, das sich in einem deutschsprachigen Lehrbuch des Finnischen sehr sonderbar ausnimmt. In der schwed. Parallelausgabe ist zwar der Gebrauch der schwed. Namensformen selbstverständlich, aber in der deutschen hätten die finnischen — dem allgemeinen Brauch gemäss, auf den die Vf. hinweisen — verwendet werden müssen. Die Deutschen können ja nicht ohne weiteres die schwedischen Namen richtig aussprechen, sondern lesen »Abo» (= Åbo), »Uleabork» (= Uleåborg), »Borga» (= Borgå) usw., weil — seltsam genug! — kein Kapitel über die Aussprache des Schwedischen eingeschaltet worden ist.

Zusammenfassend kann gesagt werden, dass trotz der

Fehler und Unzulänglichkeiten, von welchen oben Beispiele gebracht wurden, das Buch vor allem wegen seines besonders reichen Inhalts und der im allgemeinen klaren Gliederung des Lehrstoffes den Studierenden der finnischen Sprache, die einen sachkundigen Lehrer zur Seite haben, durchaus empfohlen werden kann.

Tübingen PENTTI TILVIS

MABEL DAY (ed.), *The English Text of the »Ancrene Riwle»*, edited from Cotton MS. Nero A. XIV on the basis of a transcript by J. A. HERBERT (Early English Text Society, Original Series, No. 225). London, Geoffrey Cumberlege, Oxford University Press, 1952. Pp. xxiv—196 and a facsimile. 25s. net.

James Morton's edition of the *Ancrene Riwle* came out a hundred years ago and has since provided the basis for practically all linguistic and literary studies of this work. Having long been out of print, it is now accessible to comparatively few readers. Even for this reason, Dr. Day's edition has come out at an opportune moment.

There are, of course, other reasons for welcoming the new text. It is one stage in the praiseworthy plan of the Early English Text Society to publish all the extant texts of the *Ancrene Riwle* in adequate modern editions (the Latin and French texts came out some years ago).

Dr. Day's edition, it has to be borne in mind, is not a critical one, being based on only one manuscript. With the exception of some common abbreviations, which are silently expanded, such as *er* in *louerd* and *euer*, and *þuruh*, which expands manuscript underlined *þ*, Dr. Day and the late Mr. J. A. Herbert have aimed at giving a diplomatic transcription of the manuscript text, including punctuation and even scribal errors (*cririe* on p. 29, for example, stands for manuscript *c̣rie*).

Comparison of Dr. Day's text with Morton's shows in a striking way the advance made within the past hundred years in the printing of medieval texts. Both editions are based on the same manuscript, Cotton Nero A. XIV, though Morton's text is »critical», being collated with Titus D. XVIII and Cleopatra C. VI. Morton stated that »the most remarkable variations, which are almost all merely verbal, are printed at the foot of the page.» It is now obvious that he introduced

into his text a large number of silent alterations which, a hundred years later, we are inclined to look upon as »remarkable». The passage reproduced from the recto of fol. 1, for example, is sufficient to show this. I give only a few examples. Dr. Day's edition, p. 1, lines 14—15, reads *also wel alse hit ouhte*; Morton, overlooking the second comparative particle, had *al se wel hit ouhte*. Dr. Day's text, p. 1, lines 30—32, has *þe*[1] *techeð al hu me schal beren him wið vten. hu eten. drincken. werien. liggen. slepen. wakien.* Morton read *þet techeð . . . walkien.* Day, p. 2, line 2: *and þeos riwle nis nout bute serui þe oðer;* Morton omitted *nout.*

The reliability of the text and the detailed description of the manuscript in the Introduction give Dr. Day's edition a lasting value. The genealogical discoveries concerning some sixteenth-century names which appear on the verso of the first fly-leaf are particularly interesting.

Tauno F. Mustanoja

Helge Kökeritz, *A Guide to Chaucer's Pronunciation.* Stockholm, Almqvist & Wiksell; New Haven, Connecticut, Whitlock's Inc.; 1954. Pp. 32.

The author of the recent *Shakespeare's Pronunciation* has rendered a genuine service to university students by publishing a small guide to the pronunciation of Chaucer's poems. After a short discussion of the sounds and stress, he prints extracts from the *Canterbury Tales*, *The House of Fame*, and *Troilus and Criseyde* in the »broader» phonetic notation approved by the *Association Phonétique Internationale* (the one used in Jones' *English Pronouncing Dictionary*). The texts follow Robinson's edition. Explanatory notes to the phonetic texts are given at the foot of each page.

The phonetic alphabet, so familiar to the students of English — foreign students at any rate —, makes the transcriptions easy to use. There seems to be every reason to expect that the little book will become a popular aid to students and teachers of Middle English.

Concerning footnote 1 on p. 20, I think that we can safely say that the word *Aprille* in the first line of the General Prologue to the *Canterbury Tales* has the stress on the first syllable ('a:pril).

Tauno F. Mustanoja

[1] *þ* is crossed.

Hans Andersson, *Strindberg's »Mäster Olof» and Shakespeare.* Uppsala, A.-B. Lundequistska Bokhandeln, 1952. 63 pp.

In some respects the present study on the relations between Shakespeare and Strindberg's first important historical play *Mäster Olof* provides an interesting reappraisal of a number of problems in literary influences which have previously been the subject of considerable investigation from Per Lindberg's pioneer work *Tillkomsten av Strindberg's »Mäster Olof»* (1915) down through Martin Lamm's *Strindbergs dramer*, I (1924) and Joan Bulman's *Strindberg and Shakespeare* (1933), not to mention a rather substantial scattering of articles and portions of other studies which in one way or another have occupied themselves less centrally than have Lindberg, Lamm, and Joan Bulman with the problem of Strindberg's early relations with Shakespeare. The material in the present study is loosely organized under what may roughly be called three divisions: first, an introductory sketch (pp. 7—18) of Strindberg's early contacts with Shakespeare in terms of his reading and possible theatre attendance, together with an analysis of the impact on Strindberg in the early 1870's of a famous essay on Shakespeare's »realism» by the contemporary Danish critic Georg Brandes; secondly, a kind of running commentary on *Mäster Olof* (pp. 18—35) in which are examined in considerable detail specific possibilities of Shakespearean influences on Strindberg's play; and finally (pp. 35—63), a series of notes on what the author calls »some further observations about style and character-drawing», in which there is an attempt to establish rather numerous »parallels» between stylistic practices in Shakespeare and in Strindberg's *Mäster Olof*.

Illuminating — and in some instances even impressive — as are some of Andersson's findings, his study is certainly not at all points equally satisfactory. Of the three approaches to the general problem with which the study is concerned, one is less impressed by the findings in the first and third than by those in the second. The third section is on the whole a rather vaguely phrased and fragmentarily developed series of notes on stylistic »parallels» between Shakespeare and Strindberg, parallels which it would seem are not always clearly established, in any case as valid instances of an actual Shakespearen *influence* on Strindberg. The opening section of the study is somewhat more satisfactory. Though its chief purpose seems

to be to bring together (for the first time in English, it may be noted) previous findings on the subject of Strindberg's early contacts with Shakespeare's plays and Shakespeare criticism, it serves also to provide certain new materials and points of view, particularly some information on Shakespeare performances in Stockholm during the 1860's and early 1870's (pp. 10—11) and some interesting notes on Schiller's »romantically conceived Shakespeare» as reflected in *Die Räuber*, a play which Strindberg himself admits in *Tjänstekvinnans son* had a profound fascination for him in his youth. One might, however, wish in this Schiller context that Andersson had pushed his analysis more sharply. As it is he scarcely more than hints at an interpretation. If the young Strindberg, as Andersson interestingly suggests, found his way to Shakespeare in part through the dramatic reconstructions of Shakespeare of the German Romantics, Strindberg scholarship will in the future be forced to modify in certain ways at least the earlier emphasis (in Lamm and others) on the more »realistic» Shakespeare which Strindberg came upon in Brandes' famous essay on *Henry IV* in *Kritiker og Portraeter* (1870).

Though one would wish a sharper critical focus in the main body of the present study than is possible with the method employed, that of a loose running commentary on Strindberg's text, Andersson does at points break through the limitations of his general method here and provides us with fresh and penetrating analyses of certain central problems in Strindbergs's relation to Shakespeare as reflected in *Mäster Olof*. Especially illuminating is Andersson in his reexamination of of the impact of *Henry IV* on *Mäster Olof*, an impact which has been examined in great detail, and not always soundly, by earlier scholars. The difficulties in which most earlier investigators have here become involved derive in all probablility from the fact that certain parallels between *Henry IV* and *Mäster Olof* are so obvious in general as to be misleading in matters of detail. The parallels center primarily on scene and character — the famous inn scenes in the two plays, and, a related matter, the Falstaff-Windrank character relationship. Following a lead suggested by S. B. Liljegren in a short notice (»Randanmärkning till temat Shakespeare-Strindberg» in *Festskrift till Anders Karitz*, Uppsala, 1946, pp. 136—138), Andersson reasons quite soundly, it would seem, that both Lamm and Joan Bulman exaggerate the extent of Strindberg's borrow-

ing from *Henry IV*. He demonstrates in some detail (pp. 24 ff.) that Strindberg's central dramatic intentions in his inn scene are scarcely identical with Shakespeare's and that Strindberg's Windrank is in only certain superficial respects to be compared with Falstaff. While Strindberg uses the inn scene for a double purpose, to provide realistic local color and to offer a commentary on the central action of the play, Shakespeare in *Henry IV* is interested in only the first of these purpose. And Windrank, the drunken skipper in Strindberg's play, has only a few surface traits in common with Falstaff, an infinitely more complex character creation. »However we look at» Falstaff, Andersson quite properly concludes, »whether one takes the farcical element in his behaviour at its face-value or tries to listen to the philosophical implications in his humour, it is difficult to see how Windrank is able to compete with the fat knight. In comparison with him Windrank is a simple drunkard who obviously does not reach Falstaff's heights in sharp and amusing wit» (p. 30).

If Andersson's study maintained throughout the high critical level of this analysis of the relations between *Henry IV* and Strindberg's first great historical play, the study would be reasonably distinguished one. Unfortunately it does so only spasmodically and in part. Some of the critic's difficulties derive in no small measure from his lack of critical precision in his use of English, a language which is too obviously not native to him.

The University of Minnesota

Alrik Gustafson

Academician Al. Rosetti *Influența limbilor slave meridionale asupra limbii române* (sec. VI—XII). Editura Academiei Republicii Populare Române, București, 1954. 95 pages.

L'infatigable savant nous offre ici une édition complètement remaniée du III^e^ volume de sa brillante *Istoria limbii române*, dont nous avons rendu compte dans cette revue (t. XLV, 1944, p. 44—47). Utilisant largement les articles connus de Stalin et ceux de ses nombreux commentateurs soviétiques, M. Rosetti vent présenter le problème des ancien-

nes relations slavo-roumaines »într'o lumină nouă». Contrairement à beaucoup de romanistes, il admet maintenant que la latinité du roumain a été exagérée par l'école »latiniste» et que le roumain a subi une très forte influence slave qui va jusqu'à la grammaire et jusqu'au »fonds principal du vocabulaire». Ce dernier a été défini par Stalin comme »l'ensemble des mots d'une langue donnée connus de tous les sujets parlants, employés fréquemment, capables de polysémie et de dérivation, faisant part de plusieures locutions». Selon Stalin, cette partie du vocabulaire ne subit pas de changements même en cas d'un revirement complet de la »base économique» et de la »superstructure idéologique». En analysant les emprunts slaves du roumain d'après ces principes staliniens, M. Rosetti y distingue deux grands groupes: ceux qui entrent dans le »fonds principal du vocabulaire» et ceux qui n'y entrent pas. Il lui est arrivé cependant de mentionner les mots *boier* 'seigneur, boyard' et *sanie* 'traîneau' aussi bien dans l'un que dans l'autre groupe (p. 40 et 42, 41 et 43), ce qui prouve mieux que toute argumentation qu'il s'agit d'une division plus ou moins arbitraire. Dans le domaine de la grammaire M. Rosetti voit des slavismes non seulement dans les calques bien connus, c'est-à-dire dans la formation des numéraux (*unsprezece* ~ vieux slave *jedenъ na desęte* 'onze', *douăzeci* ~ v.sl. *dъva desęti* 'vingt' etc.) et dans l'usage de quelques formes verbales réfléchies (par ex., *a se ruga* 'prier' ~ v.sl. *moliti sę*), mais aussi dans la conservation du neutre latin et dans la création d'un nouveau »genre personnel» en roumain, caractérisé par l'accusatif avec *pre*, *pe* et correspondant au »genre animé» du slave. De même, la déclinaison synthétique à trois cas serait, selon M. Rosetti, conservée en roumain grâce au bilinguisme slavo-roumain des habitants de la région danubienne. Il en accepte néanmoins la latinité des désinences, même celle du *-e*, *-ule* du vocatif des masculins. Il n'y a que le *-o* du vocatif des féminins (p. ex., *soro*! 'oh, sœur!') qui soit d'origine slave. Nouvelle et bouleversante est l'affirmation nette de M. Rosetti que cet *-o* était, en ancien bulgare, accentué (p. 32). Du point de vue roumain il serait évidemment difficile d'admettre qu'il s'agisse d'un *-o* final atone, parce que celui-ci donne toujours un *-ă* en roumain (p.ex., *slovă* 'lettre' < *slóvo* 'mot, parole', *ciudă* 'chose étrange; colère, dépit' < *čúdo* 'miracle; chose étrange', etc.), mais l'ancienne barytonèse du vocatif en question est attestée non seulement par toutes les langues slaves vivantes qui l'ont

encore conservé (bulgare *жéно*!, serbo-croate *žẽno*! 'oh, femme!'), mais aussi par la prononciation traditionnelle du slavon dans les églises russes et par les données historiques: j'ai trouvé ce vocatif baryton (*жéно*!) attesté deux fois dans le Nouveau Testament dit de Čudovo, écrit à Moscou en 1348 (Jean XX, 15 et 13). Le recul de l'accent au vocatif est d'ailleurs général en indo-européen (voir J. Kurłyowicz, *L'accentuation des langues indo-européennes*, Kraków, 1952, p. 137, 267 etc.). En outre, un *-o* final accentué aurait donné également un *-ă*, comme dans *vadră* 'seau' < sl. *vědró*, *ocnă* 'saline, mine de sel; prison' < sl. *okъnó* 'trou, fenêtre', etc., de sorte que l'hypothèse de M. Rosetti ne nous avance pas. Je suis porté à croire qu'il s'agit ici d'une désinence slave introduite dans le roumain artificiellement, par le clergé, et qui n'a pas subi le traitement usuel des voyelles finales.

M. Rosetti accepte la règle établie déjà par Densusianu selon laquelle vieux slave *-ę-* donne *-in-* en roumain si la syllabe suivante contient une voyelle prépalatale (*cinste* 'honneur', *pinten* 'éperon', *a sminti* 'se troubler'; on pourrait y ajouter encore *minge* 'balle' < sl. *męčь*), mais *-în-* »în celelalte cazuri» (*rînd* 'ligne; ordre', *sfînt* 'saint'; on pourrait y ajouter *nătâng* 'maladroit' < sl. *netęgъ*). Alors, pour expliquer le *-in-* de *colindă* 'chant de Noël', *grindă* 'poutre', *oglindă* 'miroir', *ţintă* 'clou; but', il doit accourir à l'influence analogique des pluriels *colinde*, *grinze*, *ţinte* ou du dérivé *a oglindi* 'réfléchir'. Ne serait-il plus simple de changer la règle en déclarant que *-in-* < *-ę-* apparaît en roumain »quand la syllabe suivante contient une voyelle prépalatale ou un *-ă*»? Le traitement du *-ę-* slave est évidemment différent de celui du *-en-* latin, car nous avons *vinz* < *vendis*, *vinde* < *vendit*, mais (*să*) *vîndă* < *vendat*.

Encore un détail: pourquoi M. Rosetti insiste-t-il sur l'existence de deux prononciations de la voyelle slave *-y-* (p. 63)? Comme nous l'avons déjà dit (t. XLV, p. 47, de cette revue) ni le russe ni le polonais n'en connaissent qu'un seul type et il n'y a aucune raison de croire qu'il y en avait eu d'autres.

L'ouvrage de M. Rosetti nous donne de précieux renseignements bibliographiques sur le progrès des recherches slavistiques en Roumanie après 1946. L'auteur est aussi bien documenté sur ce qui est publié ailleurs, même dans des pays aussi lointains que la Finlande. Il est à regretter cependant que l'explication ingénieuse de certaines anomalies d'ancien bulgare par le mélange des deux populations slave et romane dans la Bul-

garie ancienne, que donne M. Vaillant dans sa *Grammaire comparée des langues slaves* (Paris 1950), lui ait échappée. Cette explication pourrait former le point de départ pour l'éclaircissement du problème complexe des trois mots roumains (*gard* 'palissade', *daltă* 'ciseau, fermoir', *baltă* 'étang, marais') qui continuent d'embarrasser tous ceux qui s'attaquent à ce sujet.

Birmingham

V. Kiparsky

EINGESANDTE LITERATUR

Andersson, Sven, *Études sur la syntaxe et la sémantique du mot français »tout«*. Études romanes de Lund, p. p. A. Lombard, XI. Lund, Gleerup, Copenhague, Munksgaard, Paris, Boyveau & Chevillet, 1954. 275 pages. 20 cour. suéd.

Annales Universitatis Saraviensis, II, 1953, 3. Université de la Sarre.

Aronco, Gianfranco D' —, *Indice delle fiabe toscane*. Prefazione di Vittorio Santoli. Biblioteca dell'Archivum Romanicum, Vol. 36°. Firenze, Olschki, 1953. 235 p.

Braune, Wilhelm, *Althochdeutsche Grammatik*. 8. Auflage, bearbeitet von Walther Mitzka. Sammlung kurzer Grammatiken germanischer Dialekte, hrsg. von Karl Helm, A., Hauptreihe, Nr. 5. 325 S. Hlwd. geb. DM 16.—.

Boletim de Filologia, XIV, 1—2. Lisboa, 1953.

Cohen, Marcel, *Grammaire et style 1450—1950: cinq cents ans de phrase française*. La Culture et les Hommes. Paris, Éditions Sociales, 1954. Pp. 239. 450 fr.

Daly, Saralyn Ruth, *The Historye of the Patriarks*. Reprinted from Abstracts of Doctoral Dissertations, No. 64, pp. 137—41. Columbus, Ohio, The Ohio State University Press, 1953.

Dean, Ruth J., *A Fair Field Needing Folk: Anglo-Norman*. Reprinted from PMLA, LXIX, 1954, 965—78.

Defoe, Daniel, *The Letters*, edited by G. H. Healey. Oxford, Clarendon Press, 1955. Pp. xxi—506. 42 s. net.

Delbouille, Maurice, *Le témoignage de Wace sur la légende arthurienne*. Romania, LXXIV, 1953, 172—99.

—»— *Sur la genèse de la Chanson de Roland (Travaux récents — Propositions nouvelles)*. Essai critique. Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique. Bruxelles, 1954. XIV—167 pages.

Derolez, R., *Runica Manuscripta: the English Tradition.* Rijksuniversiteit te Gent . . . Faculteit van de Wijsbegeerte en Letteren, 118e Aflevering. Brugge, »De Tempel», 1954. LXIV—455 pp. & 8 Plates.

Descriptive Studies in Spanish Grammar, edited by Henry R. Kahane and Angelina Pietrangeli. Illinois Studies in Language and Literature, Vol. 38. Urbana, University of Illinois Press, 1954. Pp. xiii—241.

MITTEILUNGEN

COMMENTATIONES IN HONOREM EDWIN LINKOMIES

Le 22 décembre 1954, à l'occasion du soixantième anniversaire de M. Edwin Linkomies, professeur de littérature latine à l'Université de Helsinki, ses collègues, élèves et amis lui ont offert un volume d'hommage contenant vingt-deux articles dont quelques-uns intéressent aussi la philologie romane. Voici le contenu du volume: Y. M. Biese, *Zwei Beiträge zur Geschichte der römischen Grammatik;* Gudmund Björck, *»Rhesos»;* Patrick Bruun, *The Consecration Coins of Constantine the Great;* Erich Burck, *Amor bei Plautus und Properz;* Ingemar Düring, *Aristotle the Scholar;* A. Ernout, *«Consensus» — »concentus» — »consentaneus»*; R. Hakamies, *»Tintinnabulum» et »equitium» dans le latin finlandais du moyen âge;* U. Knoche, *Der Gedanke der Freundschaft in Senecas Briefen an Lucilius;* Heikki Koskenniemi, *Cicero über die Briefarten (genera epistularum);* J. Marouzeau, *Ordre des mots et realia;* Eino Mikkola, *»Pluralis rarior» bei Isocrates;* Tauno F. Mustanoja, *Latin and French Proverbs in the Fourteenth Century MS. A. 2. 12. of Sidney Sussex College, Cambridge;* Päivö Oksala, *Über die Einstellung Ciceros zum lexikalischen Purismus;* Gunnar Rudberg, *Kunstprosa und Hymnenstil;* Torsten Steinby, *L'Istituto Finlandese a Roma;* Joh. Sundwall, *Parallelismo fra Grecia et Italia nelle migrazioni preistoriche;* J. Suolahti, *The Origin of the Poet Catullus;* J. Svennung, *Numero = Nr.;* Holger Thesleff, *῾Ως ἀληθῶς und Verwandtes;* Veikko Väänänen, *Sur la préposition latine »de» marquant la notion partitive;* Rolf Westman, *Observatio critica ad Procli in Platonis Rem publicam commentarios (Vol. II, p. 113, 10 Kroll);* Henrik Zilliacus, *The Stolen Anchor.* — Helsinki, Maison d'Edition Otava, 1954. 210 pages grand in-8.

THE THEME OF THE BEASTS OF BATTLE IN ANGLO-SAXON POETRY

In an earlier paper I discussed at some length the dominant role of the formula in the production of Anglo-Saxon poetry where a »formula», according to Parry's classic definition, is understood as a »group of words which is regularly employed under the same metrical conditions to express a given essential idea.»[1] In the present context I should now like to qualify this definition slightly to read »a word or group of words,» it being understood that the single word should contribute substantially to the metrical structure of the verse in which it is employed. In framing his definition with reference to the subtle meter of the Homeric hexameter Parry very well understood that every single word and particle was inevitably formulaic, but from a practical point of view he realized that an analysis of such small formulas would be all but impossible in that it would result in unmanageable, virtually unanalysable masses of material.[2] In the case of Anglo-Saxon poetry with its short verses (the structural unit) usually with very uncomplicated metrics, the formulaic character of many single words becomes apparent as *sweordum* (**10**, 294b, below) or *to willan* (**10**, 295a) which not only recur under identical metrical conditions but which form obvious portions of A-verses. By the same token the formulaic character of even shorter, rhetorically less conspicuous words appears clearly as *þá* in *þá reordode* (*And* 415a), *þá hléoðrode* (*And* 537a) where, and doubtless in countless other instances, *þá* forms the first measure of a D-verse. Re-

---

[1] »The Oral-Formulaic Character of Anglo-Saxon Poetry,» *Speculum*, XXVII (1953), 449; since there is no evidence of themes in the passages there discussed, I did not introduce discussion of the role of themes in the poetry.

[2] Milman Parry, »Studies in the Epic Technique of Oral Verse-Making, I: Homer and Homeric Style,» *Harvard Studies in Classical Philology*, XLI (1930), 84, n. 3.

versed to *reordode þá, hléoðrode þá* the result is an E-verse where *þá* fills the second measure, an arrangement that some singers seem to prefer. In arrangements like *alezdon þá* (*Bwf* 34a), *zegrætte þá* (*Bwf* 2516 a) the *þá* is essential in finishing off a B-verse. In a word, an element as small and insignificant as *þá* is capable of playing an important role formulaically — and metrically.

In an unlettered singing society formulas develop over a long period of time and the mastery of them by student-singers during their learning years is clearly the central feature or factor in the production of oral singing.[1] Next to the formula comes the theme as an aid, often indispensable, to composition, first defined by Albert Bates Lord in 1938 as »a subject unit, a group of ideas, regularly employed by a singer, not merely in any given poem, but in the poetry as a whole[2],» later as »a recurrent element of narration or description in traditional oral poetry;»[3] here Lord discusses themes both »essential» (i.e., for narration) and »ornamental» (for purposes of embellishment) in respect to Homeric and Yugoslav traditional poetry.[4] Whereas a formula to be a formula must involve exact or almost exact repetition, a theme, unrestricted in its totality by metrical considerations, is not limited to word for word repetition, though it must inevitably be built up out of formulas. To be

---

[1] *Speculum, art. cit.*, p. 446.

[2] »Homer and Huso II: Narrative Inconsistencies in Homer and Oral Poetry,» *Transactions and Proceedings of the American Philological Association,*» LXIX (1938), 440.

[3] »Composition and Theme in Homer and Southslavic Epos,» *ibid.*, LXXXII (1951), 73. In a certain sense the reader might be cautioned with regard to the important monograph by Arthur Christensen, *Motif et Thème*, etc. (»FF Communications» No. 59, Helsinki 1925), where »theme» as a factor in folk-literature is defined and used in a very different way (see esp. *op. cit.*, p. 8, second paragraph).

[4] *Ibid.*, pp. 74 ff.

identified or positively demonstrated as such, a theme like a formula must occur more than once.

Like their Homeric predecessors and their Yugoslav successors, Anglo-Saxon singers made use of themes, without which it would indeed be difficult if not impossible for an oral singer to get on with his story. A singer faced for instance with the problem of describing a battle or a banquet will not have time to meditate on how he is to set the scene up or what props are to be got out for the occasion. For this he must have themes ready made and as ready at hand as the formulas with which he will construct or phrase them. Undoubtedly many themes in Anglo-Saxon poetry will never be identified since the meager surviving corpus of poetry — a little over 30,000 verse pairs — cannot be expected to permit those recurrences by which alone a theme, like a formula, can be positively identified.[1] One theme, however, recurs so often and so conspicuously as to force recognition and to brand itself unequivocally as a theme, namely, the mention of the wolf, eagle, and/or raven as beasts attendant on a scene of carnage. They seem to appear in nine poems and on twelve occasions, where their presence serves to embellish a battle-scene or a reference to warfare. It is an ornamental rather than an essential theme.

The passages which follow occur in poems ranging from what are often viewed as relatively early productions to poems composed well along toward the later part or end of the Anglo-Saxon period. Had more songs, especially songs dealing with old traditional materials, been recorded, we should no doubt not only have been able to multiply the instances greatly but also have been able to observe a greater recurrence of various formulas used in the statement of the theme. For the convenience of persons interested in the techniques of oral singing

[1] See Stanley B. Greenfield, »The Formulaic Character of the Theme of »Exile» in Anglo-Saxon Poetry, forthcoming in *Speculum*, XXX (1955).

but for whom Anglo-Saxon may not be a comfortable communication-medium, a translation follows each passage. For later reference each passage is numbered in bold-face type. Formulas are indicated by solid underlining, words which share in a formulaic system by a broken line.[1] Unmarked verses seem to be unmatched elsewhere in the surviving poetry though with a larger corpus any or all of these might perfectly well turn out to be veritable commonplaces. Following the passages is a chart in which are given passage by passage and verse by verse parallels which match elsewhere formulas and formulaic systems noted in the passages quoted (reference by black-letter number and line).[2]

1. *Battle of Brúnanburg* 60—65 a

Léton him behindan hræw bryttian
sealwiȝ-pádan, þone sweartan hræfn
hyrned-nebban and þone hasu-pádan
earn æftan hwít, æses brúcan
grædiȝne gúþ-hafoc and þæt græȝe déor,
wulf on wealda.

(They left behind them the dark-coated one,[3] black raven with horny bill, and the dark-coated eagle with white tail-feathers to share the carcasses, greedy war-hawk, and the gray beast, wolf of the forest to enjoy the carrion.)

[1] Cp. *Speculum, art. cit.*, pp. 449, 464—65.

[2] The text of all passages and of supporting evidence in the chart is normalized for reasons set forth in *Les Langues modernes*, XLV (1951), 63—69, and with minor exceptions according to Ferdinand Holthausen's *Altenglisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1934 (see esp. p. vii).

[3] Here and elsewhere I have done my best to be evasive in rendering Anglo-Saxon color-words and have as far as possible avoided modern hue (wave-length)-words; see L. D. Werner, »Colour Words in Anglo-Saxon,» *Modern Language Review*, XLVI (1951), 246—49.

2. *Bíowulf* 3024 b-27

ac se wanna hræfn
fús ofer fægum [sceal] fela reordian,
earne secgan hú him æt æte spéow
þenden hé wiþ wulfe wæl réafode.

(quite the contrary, the dark raven, poised over men fated to die [will] talk a lot, tell the eagle how it did at its meal while it and the wolf face to face plundered the slain.)

3. *Elene* 27b-30

Fierd-léoþ agól
wulf on wealda, wæl-rune ne máþ.
Úriȝ-feðera earn sang ahóf,
láðum on láste.

(The wolf of the forest sang its war-song, made no secret of its hope for a corpse. The dewy-feathered eagle raised its song in pursuit of the foe.)

4. *Elene* 110b-14a

Bíeman sungon
hlúde for heriȝum; hræfn weorces ȝefeah;
úriȝ-feðera earn síþ behéold,
wæl-hréowra wíȝ; wulf sang ahóf,
holtes ȝehlœða.[1]

(The trumpets sang out loudly in the presence of the troops; the raven rejoiced in the work; the dewy-feathered eagle watched the march, the warfare of men cruel in war; the wolf raised its song, co-spoiler of the grove.)

[1] The dictionaries gloss *ȝehlœða* by »companion» or the equivalent and thereby assume an invariable derivation from *hlóþ* »troop, group.» In certain instances this is probably right but here it is all but certain that we have to do with an agent-noun based on the verb *hlœðan* »to rob» < *hlóþ* »theft, booty» (see Holthausen *s. vv.*). Here as elsewhere — very explicitly in *Bwf* **2**, 3027 b — the wolf is surely being viewed as indulging in »*Walraub*.»

5. *Exodus* 162-67

Hréopon here-fugolas, hilde grædiȝe,
déawiȝ-feðera ofer dryht-néum,
wann wæl-céasiga. Wulfas sungon
atol æfen-léoþ ætes on wœnan,
cear-léasan déor, cwild-róf bidon
on láðra lást léod-mæȝenes fiell.

(The war-birds screamed, greedy for battle, the dewy-feathered one, the carcass-picker contended over the warriors' corpses. Wolves howled their terrible evening-song in expectation of food, unrepentant beasts bold in their killing waited behind the enemy for the fall of the national force [of the Egyptians].)

6. *Finnsburg* 5a-7a

fugolas singaþ,
ȝielleþ græȝ-hama, gúþ-wudu hlyneþ,
scield scæfte oncwiþ.

(birds are singing, the gray-coated one is howling, battle-spears are making a noise, shield parries shaft.)

7. *Finnsburg* 34-35a

[Hwearf hlacra earn,][1] hræfn wandrode
sweart and salu-brún.

([The screaming eagle moved about,] the raven circled, black and dark-glistening.)

[1] Hickes' *hwearflacra hræ*r is impossible and had led to innumerable suggested emendations; see Friederich Klaeber, *Béowulf and the Fight at Finnsburg* (3d ed. with First and Second Supplements, Boston: D. C. Heath, 1950), pp. 246 note *ad loc.* and 470, last item in »A List of Textual Changes.» This last emendation appears to be inspired by Ferdinand Holthausen, *Béowulf*, etc., pt. I. Text etc. (8th revised ed., Heidelberg, 1948), p. 105. I have adopted this here because it is the proposal that fits best into the theme here introduced for the second time (cp. *Fin* **6**

8. *Genesis A* 1983b-85a

Sang se wanna fugol
under daroþ-scæftum, déawiʒ-feðera,
hræwes on wœ́nan.

(The dark bird sang in the lee of arrow-shafts, dewy-feathered one in expectation of a carcass.)

9. *Judith* 204b-12a

dynedon scieldas,
hlúde hlummon. Þæs se hlanca ʒefeah
wulf on wealda and se wanna hræfn,
wæl-ʒífre fugol: wisson bœ́ʒen
þæt him þá þéod-guman þóhton tilian
fylle on fǽgum; ac him fléaʒ on lást
earn ǽtes ʒeorn, úriʒ-feðera,
sealwiʒ-páda sang hilde-léoþ,
hyrned-nebba.

(Shields sounded loudly. In this the lean wolf of the forest rejoiced, and the dark raven, corpse-greedy bird: both knew that the [Hebrew] warriors were intending to provide them with their fill of men doomed to die [Assyrians]; but in pursuit of them flew an eagle eager for food, dewy-feathered one, dark-coated with a horny beak sang a war-song.)

10. *Judith* 294b-96a

sweordum ʒehéawen,
wulfum to willan and éac wæl-ǧifrum
fugolum to frófre.

([the Assyrian host] cut down by swords as a treat for wolves, also as a pleasure for the corpse-greedy birds.)

5a—5b) in this scrap of verse which is probably of latish composition and the work of a not very expert singer. Because of the great uncertainty which surrounds this verse I have bracketed it as though it were a modern invention, as it very well may be!

11. *Battle of Maldon* 106—107

þǣr wearþ hréam ahafen, hræfnas wundon,
earn æses ʒeorn; wæs on eorðan ćierm.

(There an outcry was raised, ravens circled, an eagle eager for carrion; there was noise upon earth.)

12. *The Wanderer* 81b—83a [1]

sumne fugol oþbær
ofer héanne holm, sumne se hára wulf
déaðe ʒedǽlde.

(One man a bird carried off over the high sea, one the hoary wolf went shares with with death.)

CHART OF RECURRENT FORMULAS AND FORMULAIC SYSTEMS

1, 60 a: *Met* 26, 23 a he lét him behindan. 61 a: *Jud* **9**, 2lla. 61 b: *SlB* [2] *I* 546 b þanne se swearta hræfn. 62 a: *Jud* **9**, 212 a. 65 a: *Ele* 3, 28 b, *Jud* **9**, 206 a.

2, 3024 b: *Jud* **9**, 206 b and se wanna hræfn. 3026 b: *Jud* **9**, 175 b hú hira æt beadwe ʒespéow. 3027 b: *Bwf* 1212 b wæl réafodon.

---

[1] Reference to the wolf sharing a man's corpse with Death brands this passage as an expression of the theme under consideration. The *fugol*, however, has raised questions and may conceivably mean »ship;» see G. P. Krapp and E. V. K. Dobbie, *The Exeter Book* (New York: Columbia University Press, 1936), p. 290 *ad loc.* But association here of *fugol* with the surely thematic *wulf* speaks strongly in favor of *fugol* likewise being the thematic bird which need not be a griffon or a roc or indeed any real bird at all. We may quite easily have here a case of a theme taking over and being used not quite logically, realistically or sensibly; see Lord's paper »Homer and Huso II, etc.» *cit. supra.*

[2] *SlB* = *Soul and Body.*

3, 27 b: *Ele* 342 b dryht-léoþ agól, *Glc* 1346 b fús-léoþ agól, *Jln* 615 b hearm-léoþ agól. 28 a: *Brb* **1**, 65 a, *Jud* **9**, 206 a. 28 b: *Ele* 1098 b hyȝe-rúne ne máþ. 29 a: **4**, 112 a. 29 b: *Ele* **4**, 113 b wulf sang ahóf. 30 a: *Gen* 1344 b flóde on láste.

4, 110 b: *Exo* 159 b, *Dan* 192 b. 111 a: *Chr* 669 a hlúde fore hæleðum. 111 b: *DHl* 88 b bana weorces ȝefeah, *Ele* 849 b cwén weorces ȝefeah. 112 a: **3**, 29 a. 112 b: *Ele* 243 b se þone síþ behéold. 113 b: *Ele* **3**, 113 b earn sang ahóf.

5. 163 a: *Gen* **8**, 1984 b. 165 a: *Exo* 201 a. 165 b: *Gen* **8**, 1985 a hræwes on wœnan, *Exo* 176 a wíȝes on wœnum, *Ele* 584 b déaðes on wœnan (*as the second measure of an expanded verse*).[1] 167 a: *Exo* 337 a on léofes lást.

7, 35 a: *Rdl* 49,5 sweart and salu-nebb; cp. *Rdl* 57,3 swearte salu-páde.

8, 1984b: *Exo* **5**, 163 a. 1985 a: see **5**, 165 b.

9, 206 a: *Brb* **1**, 65 a, *Ele* **3**, 28 a, 206 b: *Bwf* **2**, 3024 b ac se wanna hræfn. 209 b: *Gen* 138 b him arn on lást, *Jud* 292 b him man arn on lást. 210 a: *Mal* **11**, 207 a earn æses ȝeorn. 211 a: *Brb* **1**, 61 a sealwiȝpádan. 212 a: *Brb* **1**, 62 a hyrned-nebban.

10, 294 b: *Brb* 30 a sweordum aswefede, *Bwf* 884 a sweordum ȝeæȝed, *PPs* 77, 64/1 sweordum abrotene. 295 a: *Chr* 1404 a fíondum to willan, *Phx* 565 a wyrmum to willan.

11, 107 a: *Jud* **9**, 210 a earn ætes ȝeorn.

12, 82 a: *Ele* 983 a, *XSt* 17 a and héanne holm. 83 a: *And* 955 a, 1217 a déaðe ȝedælan, *Glc* 372 a déað[e] ȝedælan (*surely so to be read vs. Ms* déaþ ȝedælan).

---

[1] It may be noted in passing that whereas the second measure of an expanded verse (most commonly forming a normal A-verse) is formulaic, the first measure appears not to be »metrical» at all and appears to serve the singer merely as a sort of stop gap in which he can utter almost any sequence of words as long as this does not take more time than a normal verse or the second measure of a thus expanded verse.

As one reads through the instances of the theme collected here, one notices at once that the extent to which the theme is developed varies considerably with the singers who make use of it. No. **9** with 18 verses is by far the most extensive with **5** and **1** following with 12 and 11 verses respectively. The briefest is **7** with 3 verses or possibly only two. All three animals (*earn*, *hræfn*, *wulf*) are mentioned in **1**, **2**, **4**, **9**; in **5** and **6** the wolf is mentioned specifically, the birds are collectives as *here-fugolas*, and somewhat similarly in **10**. Elsewhere only two of the triad are named: in **3** the wolf and the eagle, in **7** the raven and perhaps the eagle, in **11** ravens and an eagle, and in **12** a bird and the wolf. In **8** only one of the two birds is referred to, though the theme is unmistakable.

The underlining in the texts and the material collected in the chart make clear the formulaic character of the diction. The formulas and formulaic systems will be seen to divide up in two ways, those particularly relevant to the subject matter of the theme and those of general usefulness. The former occur only or mainly in the quoted passages as brought out in the bold-face cross-references in the chart, the latter in any odd place, as might be expected.

Harvard University

Francis P. Magoun, Jr.

MIDDLE ENGLISH *WERY OF WANDRED*

A Variant of »Wery for Wandred«

The puzzling Middle English type of construction *I was wery for wandred* has recently been studied critically by two eminent medievalists. Prof. Fernand Mossé, in *Études Anglaises*, V, 1952, 289—308, showed, on the basis of a representative collection of examples from ME. works, that the word *wery*

in the phrase quoted is to be taken as an adjective and *for* as a causal preposition (not as an intensifying verbal prefix, as had been done by most editors of texts in which constructions of this type occur). *Wandred*, Prof. Mossé assumed, was a verbal noun, a survival of the OE. type seen, for example, in *huntaþ* »hunting« and *langoþ* »longing«.

In *Neuphilologische Mitteilungen*, LV, 1954, 161—77, Prof. Leo Spitzer took up the matter again. He agreed, in the main, with the interpretation given by Prof. Mossé, but claimed that *wandred* was not a survival of the OE. type of verbal nouns ending in *-aþ*, *-oþ*, but a past participle used in an active sense, »qui est d'ailleurs un héritage indo-européen, puisque dans cette langue le participe passé était indifférent au *genus verbi* (*homo cenatus*, *potus*, *juratus*, etc.): *a* (*wide-*)*travelled man*, *a drunken man*«. To support his argument, Prof. Spitzer quoted a number of parallel phrases from the Romance languages and from German (e.g., Spanish *de puro bueno*, *de puro molido*, *de enamorado*, *por pobre*, *por antiguo lacio*, Portuguese *de sentida*, *de conhecido*, Italian *da bravo*, Old French *de lasse*[1], German *für toll*), in which a past participle or an adjective was preceded by causal *de* or *por* (*für*).

The penetrating studies of Professors Mossé and Spitzer have shed a great deal of new light on the peculiar Middle English construction. A few aspects of the problem seem, however, to call for further elucidation.

One such detail, the form of the ME. phrase, is the subject of the present discussion. The two recent articles, like the earlier discussions, call attention only to the type *wery for wandred*, i.e., a type in which the preposition *for* is one essential element.[2] Now a striking feature in the somewhat small collection of

---

[1] *De lasse ot le face rouge.* As stated by Prof. Spitzer, this phrase, the only recorded instance of which is quoted by Tobler-Lommatzsch s.v. *de*, No. 9, is ambiguous because Godefroy gives several instances of *lasse* as a feminine noun (»lassitude«).

[2] See footnote 2 on p. 92.

Romance parallels listed by Prof. Spitzer is that the literal equivalent of English *for* (*pro*, *por*) occurs only in two quotations from Spanish, while the large majority of quotations shows the preposition *de*, equivalent to English *of*.

Considering all this it is worthy of note that although the ME. construction under discussion usually has the preposition *for* (Sp. *de puro molido* — ME. *for pure ashamed*), a variant with *of* is also sufficiently attested to warrant a special study.

A case in point is line 7 of the Prologue of *Piers Plowman*, which in the B-version (Skeat's edition) reads *I was wery for wandred*[1] *and went me to reste.* Skeat's edition of the A-version, based on the Vernon MS., reads *I was weori of wandringe . . .* But if we turn to the recent critical edition of the A-version by Thomas A. Knott and David C. Fowler (Baltimore, 1952), we obtain an entirely different notion of the line. This edition, based on MS. Trinity College, Cambridge, R 3. 14 (end of the fourteenth century), reads *I was wery for-wandrit . . .* Now the form *for-wandrit* is an emendation, for the Trinity MS. and two other manuscripts (Chaderton and Digby) read *I was wery of wandrit.* Three manuscripts, including MS. Vernon, read *of wandryng*, two *for wandryng*, and the rest *for wandrit.*

In *Piers Plowman B*, Passus xiii, line 204, we have *thow art wery for walked.* One of the manuscripts seen by Skeat reads *of walked.*[2]

Line 511 of the ME. *Bestiary* reads *þanne he is of walke weri.* The case is somewhat ambiguous, but *walke* may be a strong past participle, for *walk* is not recorded as a noun until the late fourteenth century (Chaucer; see *NED.*).

Considering the fact that the instances of *for* followed by a past participle or an adjective (*wery for waked; he fainted*

[1] Printed by Skeat as *forwandred.*

[2] Prof. Mossé, though he mentions this variant, does not discuss it. He admits, however, that it is fully comparable (»tout à fait parallèle») to *for walked.*

for feble; etc.) quoted by Prof. Mossé date from the fourteenth century or later times, the phrase in the *Bestiary*, if we can accept *walke* as a past participle, would be a remarkably early example of the type under discussion. But the earliest instance known to the present writer occurs in Layamon's *Brut* (MS. Cotton Caligula), line 19,300: — *Heom biuten twælf cnihtes dæies and nihtes þa weoren weri of læien* »who were fatigued with lying». The later version (Cotton Otho) replaces *of* by *for* (*for leie*).

One more case in which *of* is a preposition and not a prefix is *of fought*. *Sir Beves of Hamtoun*, line 799 (Auchinleck MS.) reads *þat Beves was so weri of fouȝte þat of his lif he ne rouȝte.*[1] Line 1187 of the same work runs *Icham weri of fouȝte sore.*[2] *Joseph of Arimathie*, line 552, has *þei were weri of fouȝten.* (*William Palerne*, line 3686, reads *for fought: — ȝour mene . . . þat feynt ar for fouten in feld.*)

Though the number of *of*-constructions known to the present writer is not large, it is sufficient to show that by the side of the better-known type *wery for wandred* there occurred in ME. a variant type, *wery of wandred*. All the above instances of the *of*-variant, it will be noted, occur in conjunction with the adjective *wery*. In OE., the adjective *werig* governed either the genitive or dative case, or the preposition *for*. The

---

[1] MS. *S* reads *of fiȝt*, MS. *C for faght*. Kölbing correctly prints the reading of the Auchinleck MS. (on which his edition is based) as two words, *of fouȝte*, but in the glossary, published nine years later (1894), he prints it as one word, *offouȝte*, which he takes to be a past participle meaning »exhausted with fighting.» This is, in fact, what editors and compilers of dictionaries have been doing regularly in cases of this kind; they have taken the preposition *of* as an intensifying verbal prefix, just as they have treated *for* in cases like *wery for wandred*, *for blak*, etc., which they have printed as *wery for-wandred*, *for-blak*, etc.

[2] MS. *S* has *for fouȝten*, MSS. *M* and *N* have *for fyghtyng*, and *O*, a printed copy in the Bodleian Library, has *of fyghtynge wery and sore*. Kölbing prints *of fouȝte* of the Auchinleck MS. with a hyphen: *of-fouȝte*.

preposition *of* following ME. *wery* is obviously to be taken as an equivalent of the OE. genitive.

The occurrence of the variant with *of* in the earlier text of Layamon's *Brut* is especially worthy of note, as is the fact that in the later version of Layamon's work *of* is replaced by *for*. This alteration and the general scarcity of the *of*-variant in comparison with the variant with *for* is apparently due to the greater causal force of the latter preposition.

Tauno F. Mustanoja

GOD AMENDE WYKKYD COWNSCELL (1464)

Historians have usually included the Middle English political poems among their source material, agreeing with Madden's statement of 1842: »Documents of this kind are confessedly not beneath the notice of the historian, since they shew the popular feelings of the time better than any other contemporary record, and often mention minute circumstances worthy of note, which may in vain be sought for elsewhere.»[1] It is rare at the present time, when the tabulation of Middle English poetry is so complete, for unpublished historical or political verse to be discovered.

»God amende wykkyd cownscell,» one such poem now printed for the first time,[2] adds no new details, but gives a popular view of Henry VI, similar in outline to that accepted by the late Tudor and Elizabethan chroniclers, and, through Shake-

[1] Sir Frederick Madden, *Archaeologia*, XXIX (1842), 318.

[2] Carleton Brown and Rossell Hope Robbins, *The Index of Middle English Verse*, New York 1943, No. 372: Bodleian MS. Lat. misc. e. 85, f. 83 ^{r}. The first nine lines are copied on f. 82^{v} by the same early sixteenth-century hand. A nineteenth-century hand has pencilled a few historical notes in the margins.

speare's adaptations, by many Englishmen today. Here is evidence that the contemporary political verse parallels the chronicles, and that the interpretation of English history promulgated later was well established in the fifteenth century, both in prose and verse. Kingsford, with his vast knowledge of this field, discussing as an example Shakespeare's treatment of Henry VI, comments: »The Yorkist chronicler of the 'Brut' wrote that many deemed the Anjou marriage to be the cause of the great loss and adversity that followed, and that the murmuring of the commons began from the death of the noble Duke of Gloucester. This was the germ of the story which received its final touches from Hall. Tudor opinion adopted all the Yorkist misrepresentation, save that Henry VI was accepted as the saintly king of Lancastrian tradition . . . Margaret none felt any call to defend.»[1]

This description happens to be a fair resumé of the poem. The poet hears the complaint of Henry VI beside a hall underneath a hill (v. 10). Henry's power is now clean overthrown (v. 41); formerly he was wont to ride through England in his cloth of gold so red (v. 45), yet now he dare not show himself (v. 47). In the wars, many had been slain (v. 33); the commons opposed him (v. 38); his mind failing, his lords refused to obey him (vv. 35—6). All these troubles were due to his wife: she »was the cause of all my mon» (v.16). Henry accepted her dictates (v. 17); she was responsible for the exile of the Duke of York into Ireland (v. 22) and for the murder of the Duke of Gloucester (v. 20).

The events presented here are all well known: the death of Gloucester in February, 1477, and the appointment of the Duke of York for ten years as lieutenant of Ireland in September, 1447 (where he spent only a year between July, 1449, and

[1] Charles Lethbridge Kingsford, *English History in the Fifteenth Century and the Historical Plays of Shakespeare*, London, n.d. [c. 1914], p. 23.

September, 1450). Henry made several royal tours of England in an effort to restore unity from 1446 to 1456; the poet was probably thinking of some of the happier earlier progresses, and not that of Easter, 1458, when Henry gave his best red robe to the Abbey of St. Alban's. Finding it the only garment in the King's wardrobe worthy of the royal state, the King's treasurer had to reclaim it, »redemptionemque faciens pro quinquaginta marcis.» [1] This picture of Henry regally traversing England differs from that of his confessor, Henry Blacman, who, in building up the figure of a saint, described Henry as »customarily» wearing »a long gown with a rolled hood like a townsman, and a full coat reaching below his knees, with shoes, boots and foot-gear wholly black, rejecting expressly all curious fashion of clothing.» [2]

The reference in v. 47, »Alas I dare nowth schewe now my hede,» is a clue to the date of composition. The line could apply either to Henry's flight after Mortimer's Cross in 1461 until his comfortable reception in Scotland early in 1462; or else, more likely, to his year in hiding, between the two Yorkist victories at Hedgeley Moor and Hexham in the spring of 1464 and his capture at Clitheroe in July 1465. During this time, »he and other liued in caues full hardly, vnknowne more than a yeere;» [3] and »where kyng Henry was become cowde not be knowen.» [4] The line may, however, be more literary than historical; once imprisoned, there would be little point in not »daring» to appear in the open. Blacman, however, records a

---

[1] *Chronice Monasterii S. Albani*, Vol. I: *Registrum Abbatiae Johannis Whethamstede*, ed. Henry Thomas Riley, London 1872 (Rolls Series, Vol. XXVIII), p. 323.

[2] *Collectarium Mansuetudinum et bonorum Morum Regis Henrici VI*, in *Henry the Sixth: A Reprint of Blacman's Memoir*, ed. M. R. James, Cambridge 1919, p. 36.

[3] John Stow, *Annales*, London 1615, p. 418.

[4] Charles Lethbridge Kingsford, *Chronicles of London*, Oxford 1915, p. 178.

speech of the king while imprisoned by Edward IV which is akin to Henry's words in vv. 49—54. »My father was king of England, and peacebly possessed the crown of England for the whole time of his reign. And his father and my grandfather was king of the same realm. And I, a child in the cradle, was peacebly and without any protest crowned and approved as king by the whole realm, and wore the crown of England some forty years, and each and all of my lords did me royal homage and plighted me their faith, as was also done to other my predecessors.» [1] The poem may, of course, be an effusion of this slightly later period.

The text is carelessly written in an early sixteenth-century hand, and is obviously corrupt: a line (v. 5 or 8) is missing, and the ending is incomplete. The rhyme scheme falters (naye 17 — sayd 19; doo 29 — dom 31; inclyn 30 — tyme 32; ourthrown 41 — lowe 43). The poem follows as it appears in the MS.

As I walkyd my-self alone, [f. 83r]
Betwen the daye and the nyth,
The skye was cler, the cloudes war gon,
The mone & the sterryes they schon ful bryȝth. 4

The dewe was sprungyn won the ston,
Byrdes can synge from tre to tre,
The daye was komyn, nyȝth was gon,
. 8

As I walkyd my-self alone,
Besyde an halle vndirneth an hylle,
Ther herde I kynge herry the vj make his mon,
God amende wykkyd cownscell. 12

[1] Blacman, p. 44.

Sum tyme lordis of thys lond sette me at gret pris,
Swiche a prynse in this rem was þer neuer non;
I weddyd a wyf at my devyse,
That was the cause of all my mon.

Thyll her intente seyd I neuer naye;
Ther-for I morne & no thynge am mery.
When sche ded syen the lorde saye,
The duke of Gloucester was sclayn at Bery.

Rychard of yorke, that lord ryal,
He was exilyd for ȝeres thre;
Than was I leke to haue a falle,
I clamer vpon a rotyn tre!

Than sette I from my ryalte
As angell dede from heuyn to helle;
All crystyn kynges be war be me —
God amend wikkyd cownsel! [f. 83 v]

O lorde Iesu, wat schuld I doo
Withowte your grase to me inclyn,
Vpon the dredful day of dom,
Wher euery man schul answer for his tyme?

Many a man for me hath be slayn
With bowe and axe and swerde I-drawe;
And thate I wite myn own brayn
I-helde nowth my lordys vnder awe.

Alas my awen coude neuer haue reste,
But euer to Stryve with the cominalte;
Alas, I badde her do her beste,
Tyl the grase was from her & me.

Now ys my por clene ourthrown,
Wher I was kynge & bare the belle;
Than was I hye, now am I lowe —
God amende wykkyd cownsel!

Sum tyme I rodde in clothe of gold so red,
Thorow-oute ynglond in many a town;
Alas, I dare nowth schewe now my hede —
Thys word ys turnyd clene vppe so down!

Of the bledde ryall I am kom;
Kynge herry of Monmowthe me beforn,
He was my fadir & I his sone,
And of qwen kateryn was I born.

Now ys he dedde and leyde depe in cleye,
And deth hath strekyn hym with his lawnse . . .

2 on *struck through after* daye. 4 MS. by3th. 13 MS. tyne. 18 MS. thyge. 19 I *rubbed for expunction before* whan; sayd. 21 MS. Ryc'. 24 MS. chamer. 28 f. 83^{v} *headed* Iesus marcy. 30 MS. inchyn. 34 MS. drawe: *a superior.* 37 my *written over* nyq *struck through.* 38 *four letters* (coma ?) *struck through before* cominalte. 41 outhrown *struck through after* clene. 43 than *struck through before* than; and *struck through after* now. 49 ry *and* rya *struck through after* bledde.

The tone of the poem is not hostile to Henry; the blame falls on his queen, Margaret of Anjou. In its attitude towards the King's marriage in 1445, the poem resembles the contemporary and later chronicles. The *Brut*, perhaps with hindsight, writes: »Fro this tyme forward king Henry never profited ne went forward, but fortune began to turn fro him on al sides.»[1] Deploring the marriage, it lists the misfortunes: »for the mariage of Quene Margaret, what losse hath þe reame of England had, bi losyng of Normandy and Guyan, bi diuision of þe reame, þe

[1] *The Brut*, ed. F. Brie, EETS 136, London 1908, pp. 511—2.

rebelling of commines Ageynst þer princes & lordes; what diuision Ayen þe lordes, what murdre & sleying of þame! What felden foughten & made! in conclusion, so many, that many a man hath lost his life.»[1] Hall is more dramatic in introducing his account: »Dvring the tyme of this truce or abstinence of warre, while there was nothyng to vexe or trouble the myndes of men, within the reame, a sodain mischief, and a long discorde, sprang out sodainly, by the means of a woman.»[2] Fabyan gives the fullest account of the dissatisfaction: »Of this mariage, ar of diuers wryters left diuers remembraunces, saying, þat this mariage was vnprofitable for þe realme dyuers wayes.»[3] Then he lists the loss of the French possessions as dowry and the high costs of Margaret's travel. Furthermore, »and ouer that, it such appered þat God was nat pleasyd with that mariage. For after this day the fortune of þe worlde began to fall from the kynge, so þat he loste his frendes in Englande, & his reuenewes in Fraunce: for shortly after, all was ruled by the quene & her counsayll, to the great disprofite of the Kyng & his realme.» Then Fabyan recapitulates the points made in the *Brut*. Stow gives a similar view, and is followed verbatim by Holinshed. This was the Margaret, it might be noted, for whom Lydgate wrote his coronation verses. Whether public opinion had reacted so strongly against Margaret in the early years of the reign is doubtful; a contemporary poem in 1451, claiming to give advice to Henry VI to hold together his kingdom, makes no mention of Queen Margaret, but lays all the blame on the Lord Say and Sele.[4]

The poem comes at the end of a literary tradition, and its devices are thoroughly conventional and paralleled in many

---

[1] Ibid., p. 511.

[2] *Hall's Chronicle*, London 1809, p. 208.

[3] *The New Chronicles of England and France by Robert Fabyan*, ed. Henry Ellis, London 1811, p. 618.

[4] *Index*, No. 4261, printed by Thomas Wright, *Political Poems and Songs*, Vol. II, London 1861, pp. 229—31.

other poems — the *chanson d'aventure* gambit,[1] the clichéd lines (»Thys word ys turnyd vppe so down»; »deth hath strekyn hyr with his lawnce»; »Vpon the dredful day of dom;» etc.), and the recurring »God amende wykkyd counscell.» The repetition of this refrain irregularly throughout the poem turns it, in fact, into a moralising lament on the uncertainty of worldly greatness, a stock theme of Middle English didactic verse. Henry appears as one more illustration of the fall of princes — »Than was I hye now am I lowe» (v. 43). With its introduction of this idea, the English poem comes near the Latin elegy on the fallen estate of Henry, inserted by Abbot Whethamstede in his *Register*. Under the date 1461, he invokes the wheel of fortune — »O rota versatilis nimis» — and concludes:

> Hinc postquam triginta novem Rex praefuit annis,
> Coeca suam fortuna rotam, quasi fortis in armis,
> Volverat, et regimen rapiebat Regis eidem,
> Compulit ac subito sic dicere — Sum sine regno.[2]

Because of the presence of these literary conventions, there is just the suspicion that the whole poem is routine and literary, rather than a direct observation on the times. Other Middle English poems on the deaths of kings seem familiar. One poem, praising that Edward who deposed our Henry, refers to his royal journeys:

> His was a wordle to se hym ride aboute,
> Throughout his land, and that was day be day.[3].

---

[1] Not listed by Helen Estabrook Sandison, *The 'Chanson d'Aventure' in Middle English*, Bryn Mawr 1913. There are, however, parallels to this poem: *Index*, No. 364: As I me walkyd this endurs day; No. 447: Atween mydnyght and the fresh morwe gray; and No. 560: Bi a forest as y gan walke / Without a paleys in a leye.

[2] Whethamstede, *op. cit.*, pp. 414—5.

[3] *Index*, No. 4062, vv. 19—20.

A parable in the Vernon MS. likening Edward III to the ship of state comments on the fickleness of the public (recalling v. 13):

> To vs hit was a siker targe,
> And now right clene hit is forȝete.[1]

But the ancestor of these laments of kings is surely the highly intricate »Somer Soneday,» where the poet hears Edward II bemoaning his fate in a very similar way to Henry VI:

> Be-comen a caytif a-cast,
> Kyngus king couþe me calle,
> ffram frendes falle,
> lond, luþe, litel, lo! last.
> fikel is fortune, nou fer fro;
> Here wel, here wo,
> here knyth, her kyng, her caytif.[2]

These literary parallels, however, need not be over-stressed, for the resemblances between the poem and the chronicles are much closer. As it stands, »God amende wykkyd counsell» provides another illustration how the accounts of the historians were confirmed in popular poetry, and as such, the piece has its place in literary history.

Katsbaan Onderheugel
Saugerties, New York

Rossell Hope Robbins

---

[1] *Index*, No. 5, vv. 55—6.
[2] *Index*, No. 3838, vv. 121—7.

INDIAN AND *INDIES* IN SHAKESPEARE

Indies, *Indian*, *Ind*, and *India* are perhaps the most ambiguous terms in Elizabethan geography, especially when they occur in casual allusions with little or no amplifying detail; and, apparently, no sytematic study has been made of the twenty-four uses of these words in Shakespeare's text. Schmidt's *Lexicon* takes *Ind* as meaning *India*, which it in turn defines as »a country proverbially rich in southern Asia», and *Indian* the adjective as »pertaining to India»; whereas *Indian* the noun may be either American or Asiatic; and *Indies* refers to »rich countries in the East or in the West»: in short, he approximately follows the usage of modern English. The Elizabethans, however, indiscriminately used all these terms for Asiatic India with the adjacent spice-islands and also for the Antilles and the eastern and western coasts of Spanish America, so that even Peru might be referred to as *India*.[1] Schmidt, therefore, on this group of words, is more confusing than useful; and editors of the passages in question have been hardly more explicit. In a recent article [2], the present writer has glanced at the problem from the point of view of Oriental India; and the purpose of the present paper is to attack it more from the American side: to list the shorter references that have both, or either, meaning, to review the Oriental material with some added detail, and lastly to discuss the question of American applications of these terms.

In two plays, Shakespeare uses both the »East and West Indies» as a metaphor for riches: Rosalind is so compared [3]; and Falstaff says, »I shall trade with them both».[4] A number of short references, however, presumably refer to one, but it

---

[1] *NED. s.v.*

[2] See the present writer, »Shakespeare and India», *Annales publiées par la Faculté des Lettres de Toulouse*, Nov., 1953.

[3] *As You Like It*, III, ii, 78.

[4] *Merry Wives*, I, iii, 79.

seems impossible to tell which. Four allusions to the mines, the gold, and the wealth of India, might point to either the East or the West: Glendower is described as »bountiful As mines of India»[1]; Sir Toby calls Maria his »metal of India»[2]; Norfolk says that the rich spoil taken from the French »Made Britain India»[3]; and a Gentleman compares Henry's Queen at the Coronation to »all the Indies».[4] Likewise ambiguous is the reference to »the new map with the augmentation of the Indies»[5] — especially if the map in question is the contemporary one by Wright[6], for that includes both Asia and America. Equally uncertain is the comparison of Cressida to a »pearl» of India[7]; for not only did the famous Orient pearls often, reach Europe from Ormuz by way of India, but also some though generally of lesser value, came from Peru, Hispaniola and Panama.[8] In short, of the two dozen »Indian» allusions in Shakespeare, two are general, and five are ambiguous in reference.

Although Shakespeare mentions *spice* and *spicery* a dozen times, he seems to have no clear reference to the islands of Indonesia that produced most of these luxuries; but a dozen passages in *Henry VI*, *Love's Labor's*, the *Dream*, *The Merchant*,

---

[1] *Henry IV, Part I*, III, i, 169.
[2] *Twelfth Night*, II, v, 12.
[3] *Henry VIII*, I, i, 21.
[4] *Ibid.*, IV, i, 45.
[5] *Twelfth Night*, III, ii, 74.
[6] *Shakespeare's England*, ed. Lee, Oxford, 1917, I, 174.
[7] *Troilus and Cressida*, I, i, 99.
[8] J. De Acosta, *Historia Natural y Moral de las Indias*, Mexico, [1940], Book IV, Ch. xv (*ed. princ.*, Seville, 1590); Lopez Vaz, »Discourse of the West Indies» (1587), in Hakluyt, *Principal Navigations*, ed. Everyman, VIII, 162 and 185; John Harris, *Navigantium atque Itinerantium Bibliotheca*, London, 1705. I, 746 and 756. De Soto found pearls also in Florida, Harris, I, 807. If Miss Anderson is right in her comment on *Othello*, V, ii, 347, the »base Indian» who »threw a pearl away» was a native of Panama.

All's Well and *Troilus* seem to allude rather clearly to Hindustan. King Henry's reference to »diamonds and Indian stones»[1] can hardly be American; for the early voyagers to the West, do not mention diamonds[2], and India was famous for them.[3] *India* and *Indies* in *A Midsummer Night's Dream*[4] center about the origin of Titania's changeling boy; and the contexts of the Asiatic »steppe», and the »spiced Indian air» suggest Asia. Antonio's argosy trading with »India»[5] presumably went to the Orient, for another of this ships is listed as bound for Mexico. Bassanio's comparison of a »beauteous scarf veiling an Indian beauty»[6] seems to be a reference to the Hindu custom of purdah; and the metaphor of Pandarus about going »barefoot to India»[7] would seem to apply to the Asiatic rather than the trans-Atlantic region.

More significant are the allusions to the »Indian» sun-worshipper in *Love's Labor's*[8] and *All's Well*[9], already discussed elsewhere.[10] Here Shakespeare seems to point to the new religion currently instituted by the Mogul Emperor Akbar rather than the sun-cult of Mexico or Peru; for not only do the plays seem to reflect the rites that Akbar used, but Elizabethans had little opportunity to learn of the native American religions because Spain jealously guarded all know-

---

[1] *Henry VI, Part III*, III, i, 63.

[2] Diamonds were not discovered in Brazil until 1725, and mining there was not important until 1740.

[3] Harris, *op.cit.*, I, 91, 134, 207, 276 etc. They are also mentioned in the Moluccas, I, 32.

[4] *Midsummer Night's Dream*, II, i, 22, and 124; and III, ii, 375.

[5] *Merchant of Venice*, I, iii, 19; III, ii, 270. Mexico was considered part of West India (Hakluyt, *ed.cit.*, VII, 127; and De Acosta in Harris, *op.cit.*, I, 763).

[6] *Merchant of Venice*, III, ii, 99.

[7] *Troilus and Cressida*, I, ii, 71.

[8] *Love's Labor's*, IV, iii, 218.

[9] *All's Well*, I, iii, 210.

[10] See the present writer, *cit.sup.*

ledge of her American possessions. Englishmen were forbidden to settle or to trade there; and Drake, Cavendish and the bucaneers that followed them had little time or inclination to inquire into the religion of the natives. De Acosta's *Historia Natural y Moral*, the first descriptive work to be published on Mexico and Peru, appeared in Spanish in 1590, in Italian in 1596, in French in 1597, in Latin in 1602, and in English not until 1604. The Spanish edition is probably too late for *Love's Labor's* which seems to have been written in that year; and even the English edition, which Shakespeare would more probably have used, is rather late even for *All's Well*. De Acosta's lengthy descriptions, moreover, of the Aztec and the Inca religions show no such rites as Shakespeare seems to reflect. Indeed, he says that the Mexicans had no »formal Worship» of the sun, and that the Peruvians not only did not indulge in yogi sun-gazing but considered looking at the sun unlawful.[1] Furthermore, despite the lies told to Sir Walter Raleigh [2], the Caribs and the Brazilians seem not to have been sun-worshippers [3]; and, one might add, the early voyagers to Java, Sumatra and Japan found nothing of the sort.[4] In short, along with the ten shorter references already discussed, the »Indian» of these two plays belongs to Hindustan, and he may even be the Emperor Akbar himself.

Half a dozen allusions that are more or less certainly American remain. The only reference to the twin-continents by name is the anachronism in *A Comedy of Errors* [5]; and it merely mentions »America» without additional details. Mexico

---

[1] Harris, *op.cit.*, I, 741 and 763. Cf. the Inca Feast of the Sun, described by De Acosta (Harris, I, 774—75).

[2] Hakluyt, *op.cit.*, VII, 287 and 344.

[3] Harris, *op.cit.*, I, 730—31. Cf. the surprising statements by Rogers, *op.cit.*, I, 194—95, and Sir Sidney Lee, »The American Indian in Elizabethan England», *Scribner's Magazine*, XLII, 326.

[4] Harris, *op.cit.*, I, 50, 69, 74, 76 *et seq.*, 126, 134.

[5] *Comedy of Errors*, III, ii, 136.

appears in *The Merchant* as the destination of one or more of Antonio's ships; but Cuba, Florida, the Antilles, the Spanish Main, Panama, the fabled El Dorado that Raleigh sought, the Aztecs, Incas, Peru, the towering Andes, Lima, where the Viceroy resided, and the ports raided by Drake, do not appear by name. Shakespeare's six Amazon references are none of them to the river.[1] *Merry Wives* supplies »Guiana, all gold and bounty»[2] for a metaphor, perhaps because of Raleigh's hopes to discover riches there. If Miss Anderson's suggestion[3] is to be accepted, Othello's reference to the »base Indian» who threw the pearl away[4] stems from Balboa's exploits on Panama. In short, these allusions to America, Mexico and Guiana show that Shakespeare, even in his earlier work, was not utterly unmindful of the western continents.

In two of Shakespeare's latest plays, the references seem more significant. *The Tempest*, for all its Mediterranean setting on an island between Tunis and Naples, has a number of distinctively American touches: the storm and the reference to »the still vexed Bermoothes»[5] have long been attributed to accounts of the wreck of Sir George Somers on those islands in 1609; and scholars agree that Caliban's god, Setebos,[6] is derived from Magellan's account of Patagonia.[7] Therefore, the two »Indian» references in the play might *a priori* be supposed to

---

[1] *Henry VI, Part I*, I, ii, 104; *Part III*, I, iv, 114; IV, i, 106; *Midsummer Night's Dream*, II, i, 70; *King John*, V, ii, 155; and *Coriolanus*, II, ii, 95.

[2] *Merry Wives*, I, iii, 65—66.

[3] Viola H. Anderson, »Othello and Peregrina», *MLN.*, LXIV, 415 *et seq.*

[4] *Othello*, V, ii, 350—51. Cannibals seem to have been common in eastern South America, *e.g.*, Harris, *op.cit.*, I, 53, 694, 706, 736; and Hakluyt, *op.cit.*, VII, 167 and 300.

[5] *The Tempest*, I, ii, 229.

[6] *Ibid.*, I, ii, 373.

[7] Harris, *op.cit.*, I, i3.

be American rather than Asiatic. On first seeing Caliban, Trinculo remarks that he could make money by exhibiting such a monster in England; for there people who »will not give a doit to relieve a lame beggar . . . will lay out ten to see a dead[1] Indian.» This reference, and a similar one in *Henry VIII*[2], have been imputed to the exhibition in London of Indians from Virginia and New England in 1576[3], 1595, 1605, 1607 and specially in 1611[4], just before Shakespeare wrote *The Tempest* and *Henry VIII*. Caliban reminds not only Trinculo but also Stephano of an Indian; for the latter, on first seeing the noon-calf, is moved to exclaim: »Have we devils here? Do you put tricks upon's with salvages and men of Ind, ha?»[5] Caliban, therefore, was — or at least appeared to be — some sort of »Indian»; but scholars seem to have given little weight to these passages in the text: Phillpotts thought him »an echo of tales told by prisoners on their return from . . . Algerine captivity»,[6] doubtless on the basis of the play's reference to Algiers[7]; Rogers seems at once to affirm and to deny that he is a »West Indian»[8]; and Cawley's parallel passages

[1] *The Tempest*, II, ii, 36 and 56.

[2] *Henry VIII*, V, iv, 34.

[3] See note on *Tempest*, II, ii, 36 in Furness var.ed.; but the Indians that Frobisher brought to England in 1576 would hardly constitute a timely reference thirty-five years later, and Shakespeare could hardly have seen them.

[4] *The Tempest*, ed.var., p. 278; Lee, *op.cit.*, p. 321 *et seq.*; Rogers, *op.cit.*, I, 195. The »show place» for such exhibits seems to have been Fleet St. (*ibid.*, 165).

[5] *The Tempest*, II, ii, 61.

[6] *The Tempest*, ed. var., p. 383.

[7] *Ibid.*, I, ii, 265. Shakespeare probably knew Leo and used him as a source for African material (Lois Whitney, »Did Shakespeare Know Leo Africanus?» *PMLA.*, XXXVII, 270 *et seq.*); but Leo and Marmol (Harris, *op.cit.*, I, 358 *et seq.* and 367 *et seq.*) do not support Phillpotts' theory.

[8] Rogers, *op.cit.*, I, 194—95.

throw little light on this particular problem.[1] It might be pertinent to enquire how far Caliban's attributes, animal and human, suggest an American background.

The opprobrious epithets that Prospero and others apply to Caliban show that he is something less than human: he is »filth» and »Hag-seed» of a »vile race»[2]; and he is a »moon-calf»[3] and a »monster»[4], »not honor'd with a human shape».[5] He has »long nails» that suggest claws.[6] The drunken Trinculo mistakes him for a fish[7]; and he is termed »half a fish and half a monster »[8], possibly a reminiscence of the fish with which the waters of Bermuda abounded.[9] Stephano's allusion to him as a »cat» seems to refer merely to an old proverb and not to his personal appearance.[10] Prospero's calling him a »tortoise»[11], however, is borne out by his hiding himself by falling flat on the ground.[12] Perhaps this comparison derives from the tortoises that Raleigh found in Guiana[13] and that throve in Bermuda.[14] These piscatorial touches, together with his »freckled» appearance[15], suggest scales or some sort of shell. In 1591, Knivet saw just such an amphibious monster emerge from a Patagonian river: it had scales on its back,

---

[1] R. R. Cawley, »Shakespeare's Use of the Voyagers», *PMLA.*, XLI, 714 *et seq.*

[2] *The Tempest*, I, ii, 346 *passim.*

[3] *Ibid.*, II, ii, 99.

[4] *Ibid.*, I, ii, 283.

[5] *Ibid*, II, ii, 137.

[6] *Ibid.*, II, ii, 158.

[7] *Ibid.*, II, ii, 24, and III, ii, 25.

[8] *Ibid.*, III, ii, 27.

[9] Hakluyt, *op.cit.*, VII, 163.

[10] *The Tempest*, II, ii, 78.

[11] *Ibid.*, I, ii, 316.

[12] *Ibid.*, II, ii, 16—17.

[13] Hakluyt, *op.cit.*, VIII, 12.

[14] *Ibid.*, VII, 163.

[15] *The Tempest*, I, ii, 283.

a long tongue and ugly claws, like Caliban's »long nails»[1]; and Caliban is somewhat like the Brazilian merman, which was »entirely human in shape»[2] — as far as a merman can be.

Caliban is described not only in animal but also in human terms; and Trinculo on first beholding him, debates whether he is a man or a fish, and finally decides that he is an »islander»; for, though he has »fins», he is »Legged like a man».[3] Bermuda had no natives; and Caliban's ugliness — not to say deformity — does not associate him with the descriptions of most American Indians: those of Dominica, according to Drake, were »very personable and handsome strong men»[4]; Duddeley says that the people of Trinidad were »fine shaped»[5]; those of Guiana are described as »well limb'd and proportion'd»[6]; those of Brazil »stout»[7]; and the natives near the mouth of the River Plate had »cleane, comely, and strong bodies» that were »very agill.»[8] Caliban doubtless was »stout» and could be »agill» if he pleased; but the closest approximation to his physique is that of the »Giant» whose god was Setebos and whom Magellan encountered on the coast of Patagonia.[9] Caliban may not have been quite a giant, but his legs were certainly very large.[10] The Patagonian is described as »A brisk, jolly, frolicksome Fellow» — quite as Caliban may well have been before his

---

[1] Harris, *op.cit.*, I, 699.

[2] *Ibid.*, I, 729. Cf. the human fish that La Val records off the coast of Mozambique in 1602 (*ibid.*, I, 257); but Mozambique is not »Indian» but African.

[3] *The Tempest*, II, ii, 24 *et seq.*

[4] Hakluyt, *op.cit.*, VII, 87. Drake likewise describes the people of the Malaccas as having »goodly stature» (*ibid.*, VIII, 73. I have found no analogues for Caliban in India or Indonesia).

[5] *Ibid.*, VII, 166.

[6] Harris, *op.cit.*, I, 718.

[7] Hakluyt, *op.cit.*, VIII, 172.

[8] *Ibid.*, VIII, 53.

[9] Harris. *op.cit.*, I, 13.

[10] *The Tempest*, II, ii, 97.

days of servitude. His body is spotted with paint (»freckled»?), and covered with the »Skin of a certain Beast»; and, like Caliban, he took to strong drink with great alacrity. He was certainly ugly; and his »dismal Face», worse even than a »Daemon's», terrified him when he saw it in a glass. Winter, to be sure, denied that the Patagonians were giants [1]; but, in the same year (1579), Da Silva re-affirmed that they were »strong and high of stature.» [2] All these details taken together — the stormy Bermudas, the Patagonian god Setebos, the exhibitions in London of Indians from New England and Virginia, and especially the Patagonian monster and the Patagonian giant all these would indicate that »Ind» and »Indian» as used in *The Tempest* have an American rather than an Oriental background. Caliban, indeed, would seem to be the one American character in Shakespeare, just as Hermione is the only Russian;[3] but she has no Slavic attributes, except perhaps a capacity to suffer; whereas Caliban's physique, and something of his naiveté, are depicted according to the best current authority (the voyagers) as a scion of forebears both North and South American.

Of the twenty-four »Indian» references in Shakespeare, half a dozen would seem to be American, only half the number that are more or less certainly Asiatic. Most of the shorter allusions are metaphoric; but the two relating to Caliban seem to have been intended literally by their speakers; and the conception of the moon-calf certainly owes a considerable amount to the voyagers to America and especially to Patagonia. The references in the early plays are more generally to India; and the most notable American allusions are in *Henry VIII* and *The Tempest*, when America in itself had become a place of interest and not a mere obstacle on the western route to the

[1] Hakluyt, *op.cit.*, VIII, 93—94.

[2] *Ibid.*, VIII, 76.

[3] See the present writer, »Shakespeare and Muscovy», *Slavonic Review* (London), XXXIII, 1954, 217 *et seq.*

gorgeous East. How much Shakespeare learned these details from reading, and how much by word of mouth from voyagers can only be guessed; but a comparison of his text with the printed voyage materials shows that in later life he reflected the growing interest in the new continents and recorded this interest in his plays.

West Virginia University

John W. Draper

FURTHER CHESTERFIELD GLEANINGS

I have recently found a further six letters by Chesterfield that are not in any of the editions of his correspondence. They concern his activities as a diplomat, a tolerant friend and an anxious father.

One of them is of a political nature and is written in quite a different style from that of the others. »Letters of business», Chesterfield declared to his godson,[1] were »the easiest to write or to answer, for the subject is ready and only requires great clearness and perspicuity in the treating.» Both qualities are to be seen in the letter that follows. It was written at a time when Chesterfield was a Secretary for Foreign Affairs, and was a reply to a complaint from Michel, the Prussian resident in London. On January 8 1748, the Prussian had sent Chesterfield a letter in which he stated that, in spite of the verbal assurances which the King of England had given to the King of Prussia, English men-of-war were still taking Prussian ships as prizes. Michel, therefore, asked for a declaration in writing that they would not do so in future. Chesterfield replied:

---

[1] *Letters of . . . Chesterfield to his Godson and Successor* (ed. the Earl of Carnarvon), 2nd ed., p. 267, Oxford, 1890.

Sir,

Having had the Honour to receive the King's Orders upon the Contents of the Memorial you deliver'd to me the 8th Instant, I would not delay to inform you, that his Majesty, in order to omit nothing whereby he might testify his Regard for the King your Master [1], makes no Scruple to declare, that he never intended, nor ever intends to occasion the least Obstruction to the Navigation of the Prussian Subjects, so long as they carry on their Trade in a lawful Manner, and conformable to antient Usage establish'd and acknowledged among Neutral Powers. That his Prussian Majesty cannot but know, that there are Treaties of Commerce actually subsisting between Great-Britain and certain Neutral States; and that by Means of the Engagements formerly contracted on both Sides, every Thing relating to their reciprocal Trade is fully stated and regulated: That at the same Time it does not appear that any Treaty of the above Nature exists at present, or ever did exist between his Majesty and the King of Prussia; but that, however, never hindered the Prussian Subjects from being favour'd by *England* [2], with respect to their Navigation, as much as other Neutral Nations: That being the Case, his Majesty takes it for granted, that the Intention of the King your Master could not be to require him to make Distinctions, or to give the Preference to his Subjects in that Respect: That, moreover, his Majesty is too well acquainted with Affairs in general, not to know that there are established Laws in this Government which cannot be departed from, and that if this should so happen, that the English Ships should take upon them to do the least Injustice to the Trading Subjects of the King your Master, there is a Tribunal here, namely the High Court of Admiralty, to which they have a Right to apply and make their Complaints; the judicial Proceedings of that Court being, and having always been irreproachable, and without Blemish: Witness several Examples where Neutral Ships, unlawfully taken, have been restored to the Proprietors, with Costs and Damages.

---

[1] Frederick the Great (1712—1786).

[2] The Danes gained the impression that Prussia was favoured. See Chesterfield's letter to W. Titley, 19 January 1748, in *The Letters of Lord Chesterfield* (ed. B. Dobrée), p. 1086.

> — This is what the King has ordered me to tell you in Answer to the Contents of your said Memorial; and his Majesty cannot but flatter himself, that, in Consequence of what I have set forth, the King your Master will have nothing left to desire, with respect to the Business in Question; and the King thinks himself the more certain thereof, as he is perswaded his Prussian Majesty would not insist upon any Thing that is not fair and equitable.
>
> I am, &c.[1]

There is some complacency in this letter, a suggestion that in England since the Glorious Revolution everything was well ordered and justice was done to natives and foreigners alike. It reflects contemporary feeling, a new patriotic spirit that followed Walpole's downfall and the defeat of the Jacobites. It is, at the same time, a model letter in diplomatic negotiation. When Chesterfield said that the Prussian King desired nothing but what was »fair and equitable», he flattered Frederick, but he certainly did not accede to his demands. Prussian ships would not be obstructed »so long as they carry on their Trade in a lawful Manner», but the decision as to whether their trade was lawful or not would be made in London — after capture- and in the High Court of Admiralty. Chesterfield's skill as a negotiator was proverbial in his day.

The other five letters that I have found belong to private, rather than public, life. The first of them was written to the widow of James Hammond, the poet who had been a member of Chesterfield's staff at the embassy in the Hague, between 1728 and 1732. His grief over Hammond's early death was obvious in the letter he wrote to George Lyttelton on June 19 1742. Chesterfield declared in it. »The death of poor Ham-

[1] Michel's memorial and Chesterfield's reply both appear in the *Bath Journal* of February 1, 1747—8, and are quoted from an unspecified issue of the *Amsterdam Gazette.*

mond was the only event that disturbed the tranquillity of my mind. He died in the beginning of a career which, if he had lived, I think he would have finished with reputation and distinction. But such is the folly, knavery and futility of the world, and such was his truth, fidelity and attachment to me, that, in my opinion, I have lost more by his death than he has.»[1] Chesterfield now took upon himself the responsibility of bringing out Hammond's poems, in a volume called *Love Elegies*. In the following letter he wrote to Mrs. Hammond about the arrangements he had made for publication, and of his endeavour to compose a preface[2] that would do justice to the poet's talents yet would not contain the clichés of the usual obituary notice:

London Nov. y^{e} 6th 1742

Madam

Authoriz'd by your permission, and encourag'd by much better Judgements than my own; I have sent the Elegys to the press; and they will be publish'd next week. I have order'd some of 'em to be sent to you, as soon as printed. I gave 'em to the Bookseller for his own profit, knowing your sentiments in all those matters, well enough; to be sure that you would approve of that step. I wish the preface which I have praefix'd, were more worthy, of either, the work, or the Author; but the truth of my sentiments, will (I am sure) with you attone for the defects, in every other particular. I endeavour'd to take it out of the common run of funereal panegyricks; and I chose to omitt many things, rather than to say those things, which are always said upon these occasions, however undeserv'd; but I am conscious that I have neither done Justice to my friend's merit, nor to my own sense of it. The best thing any body can say of

---

[1] *The Letters of . . . Chesterfield* (ed. Dobrée), p. 502.

[2] Printed by Lord Mahon in *The Letters and Works of . . . Chesterfield*, vol. V, pp. 90—91 (London, 1853).

the preface, is that that (*sic*) it is short; I wish it had been wrote by somebody, who would have made that, the worst thing that could be said of it.

I hope you will employ me without reserve, if upon this, or any other occasion, I can have it in my power to show you, that respect and attachment with which I am Madam

Your most faithfull
and most obedient
Servant.

Chesterfield.[1]

It is interesting to notice how Chesterfield prevented a tone of false modesty from breaking into the letter. He depreciated his achievement in the preface, yet frankly admitted that he had tried to write something out of the common. He refused to believe that he had succeeded because he had confined himself to a eulogy of Hammond's taste and judgement, but he hoped that »the truth of his sentiments» would be evident. He usually preferred under-statement to warmth, though this trait is not so marked when he complimented others.

That is why, in the next letter I quote, he drew upon himself the censure of a nineteenth-century editor. This worthy declared that »Lord Chesterfield's politeness and insincerity were quite characteristic» when the nobleman replied to the Countess of Huntingdon's appeal for a contribution towards the building of a Methodist chapel at Bristol. I see nothing insincere or disingenuous in the following letter. I read his references to Whitefield as possessing a gentle irony, particularly in the phrase, »not to admire both would argue a total absence of taste.» Chesterfield thought the preacher gave a good performance but does not pretend to have been moved. Every man must go to Heaven in his own way. So Chesterfield did not laugh at or censure the Methodists for departing from the

---

[1] Holograph. Now in the Bodleian Library, MS. Don. C. 56, f. 107.

rules of good taste, but carefully phrased his letter to show the tolerant but ironic spirit in which he regarded the Countess of Huntingdon's »enthusiastic» proselytizing. Yet he expressed a real admiration for her »acts of benevolence». He was willing to give to the cause but not to be known as a giver, for his donation was a tribute to Lady Huntingdon's goodness of heart and implied no subscription to the truth of her religious beliefs. His letter runs:

June 18th, O.S., 1749.

Really there is no resisting your Ladyship's importunies. It would ill become me to censure your enthusiastic admiration of Mr. Whitefield. His eloquence is unrivalled — his zeal inexhaustible, and not to admire both would argue a total absence of taste, and an insensibility not to be coveted by any body. Your Ladyship is a powerful auxiliary to the Methodist Cabinet; and I confess, notwithstanding my own private feelings and sentiments, I am infinitely pleased at your zeal in so good a cause. You must have twenty pounds for this new Tabernacle whenever you think proper to demand it — but I must beg *my name* not to appear *in any way*. Lady Chesterfield sends her best compliments, and will reply to your letter in due time. She is active among her friends, and I doubt not but you will reap the benefit of her solicitations. It is gratifying to learn that the air of Clifton agrees so well with your family. Tell Lady Fanny [1] I have not received an answer to my last letter. With best wishes for the success of all your disinterested acts of benevolence to the human race and kind regards to all your circle, I remain your Ladyship's most faithful friend and servant,

Chesterfield.[2]

---

[1] Lady Frances Shirley, daughter of the second Earl Ferrers and sister of the Countess of Huntingdon.

[2] From the transcript printed in *The Life and Times of Selina, Countess of Huntingdon*, vol. 2, p. 379 (London, 1844).

Chesterfield's letters to the Countess of Huntingdon's son began exactly eight days after[1] the above letter was written. He is concerned in them not with Methodism but with a subject much nearer his heart — the work of moulding the characters of certain young men.

The next two letters that I have found both concern his efforts in this direction. Unfortunately from one of them only an extract is available. It was printed in a bookseller's catalogue with the following note: »Autograph Letter to his Son, Philip Stanhope, $1\,^1/_4$ pp., folio, consisting of 48 lines, n.d. (circa 1760).»[2] A short passage was then given:

> My dr. Friend, — You have long had the greatest share of my thoughts, you now engross them, and the only object of the decline of my life, is to assist, protect, and direct the beginning of yours. I have no other use for my experience but to communicate it to you, I have left the stage which you are coming upon, where though I may have been an indifferent actor, yet long experience and subsequent reflection may possibly enable me to form one much better than myself, may you prove so, . . .

It would be useful to know the present whereabouts of this important letter. It belongs in date to the period between December 26 1749 (when Chesterfield first used the salutation, 'My dear Friend', to his son) and 1768, when Philip died. From certain phrases in this letter that are repated in two other letters to his son, I would hazard the opinion that it was written in the autumn of 1752 or winter of 1753. I base the suggestion on the following passages. On September 26 1752, Chesterfield wrote to Philip: »As you chiefly employ, or rather wholly engross my thoughts . . .»;[3] and on January 15 1753, he opened

---

[1] See *Letters of Lord Chesterfield to Lord Huntingdon* (ed. A.F. Steuart), p. 1 (Medici Society, London, 1923).

[2] Messrs Maggs' Catalogue No. 256 (1910), p. 73.

[3] *The Letters of . . . Chesterfield* (ed. Dobrée), p. 1943.

with the words, »I never think my time so well employed, as when I think it employed to your advantage. You have long had the greatest share of it; you now engross it . . .»[1] Apart from its dating and present location, the extract is interesting for its statement that Chesterfield wished to »form one much better than myself.» The words give support to Virginia Woolf's opinion, »that the father's fault, if fault it be, is one common to distinguished men who have not themselves succeeded as they should have done and are determined to give their children — and Philip was an only child — the chances they have lacked.»[2] The essay on Chesterfield's *Letters to his Son* is not the most perceptive of her critical pieces but her darting mind sometimes stings the reader into an awareness of a truth that might otherwise have escaped him.

In 1753, Chesterfield wrote another letter of counsel to one of his protégés. Richard Bailey had been one of his pages and, in 1745, the nobleman had tried to secure for him the office of »youngest ensign without pay».[3] Now Bailey sought promotion, so he turned to Chesterfield for advice and on loan.[4] He found him to be a willing sponsor and good friend. Chesterfield's letter[5] reads:

London, June 5, 1753.

Dear Bayley,

Your mother acquaints me that you have an opportunity of purchasing a company in the regiment you are now in, in case your friends approve of it. As I am sure you reckon me among them, I will tell you that in my opinion, early rank in the army is so advantageous to a young fellow, that you

---

[1] *Ibid*, p. 1994.

[2] V. Woolf, *The Second Common Reader* (Penguin ed.), p. 66.

[3] *The Letters of . . . Chesterfield* (ed. Dobrée), p. 624.

[4] I make this assumption from the first and third sentences of Chesterfield's letter.

[5] From the transcript printed in Adrian H. Joline, *Meditations of an Autograph Collector*, p. 87 (New York, 1902).

ought by no means to let slip the opportunity of acquiring that of captain. You want two hundred pounds for the completing of this affair, and I would by no means have you run into debt to other people. Therefore you may draw upon me for that sum which you may pay me by degrees as money shall come in, which with your sobriety and frugality it soon will.

Your most faithful friend
and servant,
Chesterfield.

The last clause of this letter has a touch of the paternal solicitude we associate with Chesterfield's *Letters to His Son*. There is a difference in tone between the letters to Stanhope and Bailey, and the correspondence with Huntingdon. The young men were of much the same age, but the first two were more or less dependent on Chesterfield; while Huntingdon was his equal. Yet even if Chesterfield deferred a little to Huntingdon because he was a peer of the realm, he was kind and tactful enough never to condescend to Stanhope and Bailey. He always suited the tone of his letters to his recipient's station, temperament and character. And no man knew better than he did how to get the right key.

My last note concerns a mere scrap of a letter, written to Mrs. Ann Kirkby of Nottingham. It is dated from London, 30th June 1757, and reads: »I am glad of your perfect recovery . . . I think you should be very careful in your diet, which should be very plain and coolling . . .«[1] In 1762, Chesterfield wrote to her again about the living of Bingham, and in 1770 he agreed to give the living of Burton to her son.[2] It was typical of Chesterfield that he should write on the latter occasion, »though I do not require a Saint, I would not willingly give a cure of souls to a notorious and indecent sinner. The account

[1] From the extract printed in Messrs Maggs' Catalogue of Autograph Letters, No. 352 (1916).

[2] *The Letters of . . . Chesterfield* (ed. Dobrée), pp. 2432, 2964.

I have received of him is, that there is nothing bad, though nothing very edifying in his character, therefore I will give him the living of Burton . . .» Even his own moderation in all things could sometimes be the subject of his wit.

In his own lifetime Chesterfield was famous for his impromptu jests and witty remarks. These are best found not in his letters but in the anecdotes concerning him that were current in his day. I have come across one of them in an eighteenth-century notebook [1], and at the foot of this particular story are to be seen the initials »H.L.P.», probably those of Mrs. Piozzi. It runs:

> When the famous witty Lord Chesterfield was sent ambassador to some foreign Court (I forget which) [2] the Nobleman Envoyé de Louis Quinze at the same place being called upon for a health, drank that of his Master under the Emblem of the Sun — taken by his Predecessor. The Scene of our Story is laid at a public feast, when the Russian standing up begged leave to toast his Empress under the Emblem of a rising Moon; next came Great Britain in turn and it was then Lord Chesterfield — though unaccustomed to such devises, showed his promptness of invention, by saying readily, I'll give you Gentlemen as my King's Emblem Joshua The leader of Heaven's chosen host, at whose command the Sun and Moon stopped in the midst of their career.

The anecdote is badly told, but Chesterfield's wit and his ready knowledge of the Bible are very evident. His life, like his letters, showed that he was able to turn most situations to good account.

Aberystwyth

Cecil Price

Bath Public Library, Acc. No. 37. 736.
Presumably, the Dutch court at the Hague.

DAS LITERARISCHE KUNSTWERK UND DAS FREMDWORT

Mit dem Ausdruck F r e m d w o r t werden bekanntlich solche entlehnten fremden Wörter bezeichnet, die von der aufnehmenden Sprache noch nicht assimiliert worden sind, sondern durch ihre fremde Lautgestalt sich noch deutlich von dem einheimischen Wortschatz abheben.

Der Gebrauch der Fremdwörter variiert stark in den verschiedenen Gesellschaftsklassen und Sprachschichten. Einen Sonderfall stellen die Fachsprachen dar, von denen einige sehr reichlich Fremdwörter verwenden. Dass auch die schöne Literatur einen vielseitigen Gebrauch vom Fremdwort machen kann, ist allgemein bekannt.

Unter die Rubrik »Das literarische Kunstwerk und das Fremdwort» gehören viele Probleme. Diesmal möchte ich aus der Menge zwei etwas heterogene Fragen herausgreifen, von denen die eine literaturwissenschaftlicher, die andere stilistisch-ästhetischer Art ist.

In der literaturgeschichtlichen Forschung sind die Zeiten längst vorbei, in denen das Aufspüren literarischer Einflüsse beinahe Modesache war. Aber trotzdem, dass diese Fragestellung etwas in den Hintergrund getreten ist, hat sie ihre Bedeutung keineswegs verloren, geschweige denn, dass sie vollständig zur Seite geschoben worden wäre. Es ist im Gegenteil nach wie vor eine wichtige Aufgabe festzustellen, aus welchen Quellen ein Dichter geschöpft hat, und welche Vorbilder ihn geleitet haben. Dadurch gewinnen wir Stützpunkte für die Beurteilung seiner Selbständigkeit und seines ganzen Werdeganges.

Und so ist es immer noch am Platze, die Methoden zu entwickeln und auszubauen, mit Hilfe deren wir literarischen Vorbildern und Einflüssen nachgehen können. Es ist nicht meine Absicht, hier die vielen wohlbekannten Wege zu behandeln, auf denen wir diesem Ziel nachstreben können. Aber ich möchte

in diesem Zusammenhang auf einen wenig beachteten Weg hinweisen, der unter gegebenen Umständen der Forschung wertvolle Möglichkeiten bietet: ich denke an die Verwendung des Fremdwortes zu diesem Zweck.

Das Fremdwort hebt sich bereits durch seine äussere Form, durch seine Lautgestalt, deutlich vom einheimischen Wortschatz ab. Deswegen ist es leicht, auch bei einer schnellen und oberflächlichen Musterung, es von seiner einheimischen Umgebung zu unterscheiden. In dem breiten Strom der Literatur sind die Fremdwörter wie auffallende, bunte Späne, deren Bewegungen auf der Fläche des Stromes sich ohne grössere Schwierigkeit überblicken lassen.

Nicht jedes Fremdwort ist selbstredend von demselben Wert für unsere Aufgabe. Die Fremdwörter können in zwei Gruppen eingeteilt werden: in die literarischen, bloss in der Literatur gebräuchlichen Ausdrücke und in die auch von der gesprochenen Sprache verwendeten. Die Grenze zwischen den beiden Kategorien ist allerdings nicht scharf. Ein Fremdwort, das für einen weniger Gebildeten ein seltenes, nur in der Literatur verwendetes Wort ist, kann einem auf höherer Bildungsstufe Stehenden ein recht geläufiges, auch in seiner gesprochenen Sprache oft vorkommendes Wort sein. — Die Fachsprachen brauche ich bei der Behandlung des literarischen Kunstwerkes nicht zu berücksichtigen.

Die allgemein gebräuchlichen Fremdwörter sind gewöhnlich von geringem Nutzen für die Feststellung literarischer Einflüsse. Ein Verfasser, der sie verwendet, braucht dazu keine Vorbilder, weil sie ihm bereits aus dem allgemeinen Sprachgebrauch bekannt und geläufig sind. Ausnahmen kommen allerdings vor, wenn z.B. eine besonders häufige Verwendung eines Fremdwortes oder seine irgendwie von dem gewöhnlichen Gebrauch abweichende Verwendung bei einem Vorbild einen Nachahmer beeinflusst hat.

Anders steht es um die seltenen, besonders um die rein literarischen Fremdwörter. Nicht ohne eine gewisse Übertreibung

kann man sagen, dass ein Fremdwort, je seltener es ist, umso grössere Dienste beim Aufspüren literarischer Vorbilder zu leisten vermag.

Aber auch die gewöhnlicheren, sowohl in der gesprochenen als auch geschriebenen Sprache gebräuchlichen Fremdwörter können, wie bereits angedeutet, unter bestimmten Voraussetzungen, und zwar besonders wenn sie massenweise oder auch in speziellen Funktionen verwendet werden, uns wichtige Winke geben beim Aufspüren literarischer Vorbilder und Einflüsse.

Wenn wir z.B. folgendes Verspaar hören:

> Dein goldgemengtes Haar, der Stirnen Perlenband
> Und die Corallen-See der Lippen sind galant,

so können wir mit grosser Wahrscheinlichkeit annehmen, dass es sich um ein Produkt der deutschen Barock- bzw. Rokokodichtung handelt (In der Tat stammt das betr. Gedicht von Celander — sein bürgerlicher Name war wahrscheinlich Joh. Georg Gressel —, einem typischen Vertreter der »alamodischen» Dichtung aus dem Anfang des 18. Jahrhunderts). Gewiss werden wir bei dieser Annahme schon von unserem allgemeinen Stilgefühl geleitet, aber besonders auffallende Beweisstücke sind die Fremdwörter *galant* und *Coralle*. Ihre Verwendung ist selbstredend auch eine stilistische Frage, aber in diesem Zusammenhang genügt es, die Aufmerksamkeit auf die beiden Fremdwörter als solche zu richten.

Das Adjektiv *galant* mit seiner schillernden Bedeutung, hier etwa 'schön', war ein Modewort der deutschen Rokokodichtung, desgleichen das Substantiv *Koralle*. Das letzterwähnte gehört bekanntermassen immer noch zu den häufig verwendeten Fremdwörtern der deutschen Sprache; auch *galant* ist heute noch im Gebrauch, aber nunmehr in der allgemein bekannten entwerteten Bedeutung. Das Wort *Koralle* allein würde wenig nützen — das bereits bei Opitz begegnende *korallene*

Mündlein war schon bedeutend früher gebräuchlich -, aber in diesem Kontext und im Zusammenhang mit *galant* gibt es uns einen Stützpunkt für die Beurteilung des literaturgeschichtlichen Standortes der Dichtung. Die deutsche Rokokodichtung verwendet eine Menge Fremdwörter wie *Ambra*, *Koralle*, *Diamant*, *galant*, *Nectar*, *Purpur* und *Zephir*. Bei den preziösen französischen Dichtern, von denen Voiture einer der typischsten, aber nicht der bedeutendsten ist, begegnen wir ebenfalls oft Wörtern wie *ambre*, *corail*, *diamant*, *galant*, *nectar*, *pourpre* und *zéphyr*.

Wenn wir nicht schon auf Grund anderer Tatsachen wüssten, dass die »galanten» deutschen Rokokodichter vorwiegend unter französischem Einfluss standen (vgl. z.B. M. Frhr. von Waldberg, Die galante Lyrik, in: Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der germanischen Völker LVI; 1885), so würden bereits die von den deutschen Dichtern bevorzugten Fremdwörter dies nahelegen. Dass die deutschen Rokokodichter und ihre französischen Vorbilder unabhängig voneinander eine so weitgehend übereinstimmende Auswahl von Fremdwörtern aus den klassischen Sprachen übernommen hätten, ist nicht sehr wahrscheinlich. — Diese Fremdwörter sind zu jener Zeit in so allgemeinem Gebrauch, dass sie die Feststellung der jeweiligen genaueren Vorbilder der deutschen Dichter nicht ermöglichen können, aber sie genügen dazu, uns auf das anonyme oder richtiger gesagt auf das kollektive Vorbild aufmerksam zu machen: d.h. auf die preziöse französische Dichtung.

Derartige Fremdwörter stammen auch in der Regel nicht aus näher bestimmbaren fremdsprachlichen Vorlagen; sie beruhen vielmehr auf der näheren Bekanntschaft eines Dichters mit einer gewissen fremdsprachigen Dichtungsart und mit ihrem Wortschatz, aus dem er dann seine Fremdwörter schöpft. Nachdem diese Fremdlinge in der Literatur der aufnehmenden Sprache einmal Fuss gefasst haben, werden sie hier weiterhin verwendet auch ohne direkten Einfluss der fremden Literatur.

Lehrreiche Beobachtungen ergeben sich bei der Betrachtung, wie Ulrich Füetrer, ein Epigone der mittelhochdeutschen höfischen Literatur aus dem Ende des 15. Jh., sich seiner Vorlage gegenüber verhält. Es stellt sich heraus, dass Füetrer in seiner Bearbeitung des Hartmannschen Epos Iwein zwar gern von den französischen Wörtern des Mittelhochdeutschen Gebrauch macht, dass aber nur ein Bruchteil seines französischen Fremdwortschatzes aus seiner direkten Vorlage, aus dem Iwein Hartmanns von Aue stammt. Die meisten Fremdwörter hat er durch seine ausgedehnte Lektüre der mittelhochdeutschen höfischen Epik kennen gelernt, und aus ihrem Fremdwortvorrat hat er seine französischen Ausdrücke geschöpft (vgl. Öhmann, Neuphilologische Mitteilungen 1931 S. 71—84). Desgleichen können wir feststellen, dass Hartmann von Aue, der in der französischen höfischen Epik und in ihrem Wortschatz gut bewandert war, zwar eine bedeutende Anzahl französischer Ausdrücke in seinen Übersetzungen der Romane des Chrestien de Troyes verwendet; jedoch stammen diese Ausdrücke im Erec und Iwein nur ausnahmsweise aus den entsprechenden Stellen des französischen Originals.

Derartige Fälle dürfen aber nicht zu einer Unterschätzung der Möglichkeit direkter Entlehnung aus einer Vorlage verleiten. Sowohl in alter als auch in moderner Zeit lässt sich nicht selten Aufnahme von früher nicht verwendeten Fremdwörtern aus fremdsprachigen Vorlagen beobachten. Öfters können wir feststellen, dass ein mittelalterlicher Dichter fremde Ausdrücke des von ihm übersetzten oder bearbeiteten Originals übernimmt. Die Ursache dazu kann sein, dass es ihm nicht gelungen ist, das fremde Wort durch ein einheimisches wiederzugeben. In anderen Fällen ist es die Freude an der fremden Form und die Lust, mit fremden Federn zu prahlen, die ihn dazu verleitet, aber dies ist bereits eine stilistische Frage. Um die verschiedenartige Einstellung der Übersetzer in diesen Dingen zu beleuchten, seien einige Beispiele erwähnt, die sich von den soeben zitierten unterscheiden.

Im Gegensatz zu den Übersetzungen Hartmanns von Aue, in denen, wie gesagt, nur einige wenige direkte Entlehnungen aus den französischen Originalen begegnen, wimmelt es in der sogen. Arigoschen Übersetzung von Boccaccios Decamerone aus dem Jahre 1472 geradezu von italienischen Fremdwörtern, und zwar sowohl von direkten Entlehnungen aus der Vorlage als auch von sonstigen. Und wenn wir z.B. einen Blick auf die im Jahre 1772 in Kopenhagen gedruckte Verdeutschung von D. Smollets Roman »The Adventures of Sir Launcelot Greaves» werfen, so finden wir hier mehrere englische Ausdrücke, die dem Original entnommen sind und die früher im Deutschen nicht verwendet wurden (vgl. Neuphilologische Mitteilungen 1954 S. 194 f.). Und beinahe alle haben wir in unserer Jugend feststellen können, in welch reichlichem Ausmasse die Übersetzungen der Indianergeschichten Fenimore Coopers von dem exotischen Wortvorrat des Originals Gebrauch machen.

Ohne hier auf die Ursachen der verschiedenartigen Einstellung einzugehen — sie gehören oft ins Gebiet der Stilistik — hebe ich in diesem Zusammenhang nur hervor, dass somit auch direkte Entlehnungen aus fremden Vorlagen nicht selten vorkommen. Für die Literaturgeschichte besagt dies, dass wir günstigenfalls mit Hilfe der Fremdwörter einer Übersetzung die Möglichkeit haben zu bestimmen, auf welches von den in Frage kommenden fremdsprachigen Werken bzw. auf welche Version des betr. Werkes die Übersetzung oder Bearbeitung zurückgeht.

Die Fremdwörter können — wie bereits angedeutet — nicht nur beim Aufspüren von fremden Quellen und Vorlagen Dienste leisten, sondern auch wenn es gilt, die eventuellen einheimischen Vorbilder eines Dichters festzustellen. In der neueren Literaturgeschichte lässt sich mit dem Fremdwort in dieser Hinsicht weniger machen wegen der verwickelten Verhältnisse mit ihren zahlreichen Möglichkeiten. Wichtiger ist es bei der Untersuchung der mittelalterlichen Dichter und

ihrer gegenseitigen Abhängigkeitsverhältnisse, ein wachsames Auge auf die Fremdwörter zu halten.

Der grosse mittelhochdeutsche Dichter Wolfram von Eschenbach hat mit Vorliebe von französischen Fremdwörtern Gebrauch gemacht, von denen viele erst durch ihn in die deutsche Literatur eingeführt waren und die zu einem bedeutenden Teil aus rein literarischem Lehngut bestanden, das in der gesprochenen Sprache keine Verwendung fand. Mit Hilfe dieser literarischen Entlehnungen, und zwar besonders der weniger gebräuchlichen, können wir oft dem Einfluss Wolframs auf seine Zeitgenossen und auf die spätere Dichtung nachgehen. So finden wir z.B. das von Wolfram eingeführte und verstümmelte französische Wort *sarapandratest* 'Schlangenkopf' auch bei dem norddeutschen Dichter Bruno von Schönebeck. Ferner begegnet die von Wolfram verwendete Interjektion *ohteiz*, die auf afrz. *ostez* bzw. richtiger auf seine ostfranzösische Form *osteiz* zurückgeht, auch im Gerhard Rudolfs von Ems u.s.w. Bei dem niederländischen Dichter Heinrich von Veldeke kommt in einem seiner lyrischen Gedichte das französische Wort *poisûn* 'Gift' vor, das im Mittelniederländischen verhältnismässig früh sich eingebürgert hat. Im Deutschen hat es nicht Fuss gefasst, begegnet aber trotzdem bei einem einzigen mittelhochdeutschen Dichter, und zwar bei dem Südbaiern Heinrich von dem Türlîn in seinem Epos die Krône; daraus können wir schliessen, dass Veldekes Gedicht ihm bekannt war (vgl. Öhmann, PBB 1923 48 [1923] S. 137 f.).

Einer in meinem Seminar 1953 eingereichten Arbeit von Frau Seija Krohn-Ashorn entnehme ich folgenden Fall. Im Sankt-Stephansleben Havichs des Kellners, eines verhältnismässig unbedeutenden deutschen Dichters des 14. Jh:s, finden wir das französische Fremdwort *schalander* 'eine Art Schiff', das sonst nur noch im Wilhelm von Orlens des Rudolf von Ems und im Rennewart Ulrichs von Türheim belegt ist. Wollte man die Beweisführung nur auf dieses Fremdwort bauen, so müsste man in diesem Falle die Frage offen lassen, welcher

von den älteren Dichtern, das heisst Rudolf von Ems oder Ulrich von Türheim, die Quelle Havichs war. Die blosse Feststellung des gemeinsamen Fremdwortes genügt nicht dazu, um sichere Schlüsse zu ermöglichen. Da die Fremdwörter der mittelhochdeutschen Dichtung oft im Reim stehen, gilt es nachzuprüfen, ob auch die Reimwörter in beiden Denkmälern dieselben sind; wenn dies der Fall ist und das Reimwort nicht ein sozusagen mit Selbstverständlichkeit sich einstellendes Wort ist, nimmt natürlich die Wahrscheinlichkeit erheblich zu, dass ein Abhängigkeitsverhältnis zwischen den beiden Denkmälern besteht. Ferner ist es wichtig, die ganze Umgebung sowohl des Fremdwortes als auch des Reimwortes einer genauen Nachprüfung zu unterziehen. Wenn sich dabei weitere auffallende Übereinstimmungen ergeben, steigt die Stringenz der Beweise stark. Wenn wir die betr. Textstelle im Gedicht Havors (Vv. 3905—3907) in dieser Weise untersuchen, zeigt es sich, dass hier neben *schalander* auch das Fremdwort *ursir* 'Fähre' verwendet wird, und zwar in Übereinstimmung mit sowohl Rudolf von Ems (Wilhelm von Orlens 10764—10766) als auch Ulrich von Türheim (Rennewart 12974—12975). Die Reimwörter sind verschieden, aber sowohl bei Rudolf von Ems als auch bei Havor finden wir in der nächsten Umgebung den Ausdruck *hiez bereiten* bzw. *bereiten hiez*, der aber bei Ulrich von Türheim fehlt. Und damit haben wir den Beweis in der Hand, dass Havor dem Kellner das Gedicht Rudolfs von Ems bekannt war. — Die Übereinstimmungen zwischen den Gedichten Ulrichs von Türheim und Rudolfs von Ems, die wieder Abweichungen von dem Gedicht Havors zeigen, erklären sich dadurch, dass Ulrich von Türheim durch Rudolf von Ems beeinflusst worden ist; diese Dichter haben beide von Wolfram von Eschenbach Fremdwortgut übernommen (vgl. Öhmann, Neuphilologische Mitteilungen 1950 S. 119). — In dem bereits oben angeführten Gedicht Heinrichs von Veldeke zeigt auch die Umgebung des französischen Wortes *poisûn* auffallende Übereinstimmungen mit der Krône Heinrichs von dem Türlîn

(Veldeke [Minnesangs Frühling] 58, 35 f. *mûste sonder danc* : *gedranc*, Krône V. 8638—38 *muoste* — — — *sunder danc* : *getranc*).

Derartige Beweise sind also in gewissen Fällen bindend, aber die Bedeutung solcher Beobachtungen darf nicht überschätzt werden: sie zeigen zwar oft, dass der Verfasser des zeitlich späteren Denkmals das ältere oder — vorsichtiger ausgedrückt — die betr. Stelle des älteren Denkmals gekannt hat, aber welcher Art diese Kenntnis war, darüber vermögen sie uns verhältnismässig wenig zu sagen. Deswegen sind solche Beobachtungen gewöhnlich als der Beginn einer Untersuchung zu betrachten, die dann mit anderen Methoden weitergeführt wird. Sie haben uns auf die Spuren eines Einflusses gebracht, dessen wirkliche Bedeutung sich nur durch ein gründliches vergleichendes Studium der beiden Denkmäler genauer bestimmen lässt.

Vorwiegend stilistischer Art ist die Frage, wie die verschiedenen Literaturgattungen sich dem Fremdwort gegenüber verhalten. Ganz verschiedene Epochen der Literaturen verschiedener Völker geben ein im wesentlichen übereinstimmendes Zeugnis ab. Da die Einstellung der verschiedenen Persönlichkeiten bedeutende Abweichungen aufweisen kann, empfiehlt es sich, das Verhalten eines und desselben Verfassers in seinen verschiedenartigen Erzeugnissen zu vergleichen. So verwenden z.B. zwei mittelhochdeutsche Dichter wie Hartmann von Aue und Wolfram von Eschenbach, von welchen besonders der letzterwähnte in seinen Epen französische Fremdwörter in reichlichem Masse gebraucht, in ihrer Lyrik kaum französisches Fremdgut (eine Ausnahme ist das französische Wort *prîs*, das sich offenbar schon früh im Deutschen eingebürgert und seinen Fremdwortcharakter verloren hatte). — Und wenn wir die in »Minnesangs Frühling» aufgenommene Lyrik mit der gleichzeitigen Epik vergleichen, springt der ausserordentlich grosse Unterschied im Fremdwortgebrauch in die Augen. Von diesen frühern Lyrikern ist es nur Heinrich von Veldeke, der sich ein französisches Wort wie *poisûn* erlaubt. Die Er-

klärung ist darin zu suchen, dass er ein Niederländer war, und in dieser Sprache, die viel stärker als das Mittelhochdeutsche durch das Französische beeinflusst worden war, hatten viele französische Wörter sich eingebürgert, die im Deutschen überhaupt nicht Eingang gefunden hatten oder hier nur als Fremdwörter begegnen. Etwa seit Neidhart von Reuental wird die Lyrik dem französischen Fremdwort gegenüber duldsamer, aber die unverkennbare Discrepanz zwischen Epik und Lyrik bleibt bestehen (vgl. Edw. Schröder bei Carl von Kraus, Heinrich von Veldeke und die mittelhochdeutsche Dichtersprache [1899] S. 188 und H. Suolahti. Der französische Einfluss auf die deutsche Sprache im dreizehnten Jahrhundert [1929] S. 28 f.). — Auf einige durch besondere Umstände bedingte Ausnahmen gehe ich unten im Zusammenhang mit einer anderen Seite der stilistischen Frage ein.

Wenn wir einen Blick auf die deutsche Lyrik aus dem Ende des 18. und aus dem Anfang des 19. Jh:s werfen — also aus einer Zeit, die sich durch einen starken französischen Einfluss auszeichnet —, so können wir die Feststellung machen, dass z.B. Jakob Michael Lenz, der in seinen Epigrammen und Satiren vom Fremdwort gern Gebrauch macht, in seiner Lyrik dagegen ihnen aus dem Wege geht (vgl. H. Freund, Das Fremdwort bei J. M. R. Lenz, Diss. Greifswald 1933). Ähnlich verhält sich Schiller, der besonders in jüngeren Tagen einen recht häufigen Gebrauch von Fremdwörtern machte (vgl. D. Meyer, Schiller und das Fremdwort. I. Das Fremdwort in Schillers Gedichten [Diss. Göttingen 1908] und St. Przyklink, Das Fremdwort beim jungen Schiller [Diss. Greifswald 1935]). Goethe, der den Kampf gegen das Fremdwort im Allgemeinen nicht billigte und der in seiner reichen Produktion das Fremdwort oft geradezu begünstigte, verhält sich ihm gegenüber in seiner Lyrik ablehnend, ebenso wie in einem Teil seiner Dramen (vgl. z.B. F. Kluge, Von Luther bis Lessing [1918] S. 267 f. und die dort angeführte Literatur).

Ohne Übertreibung darf man also sagen, dass die Lyrik

in der Regel dem Fremdwort abhold ist. Dies beruht nicht zum geringsten Teil darauf, dass die Fremdwörter als Neulinge in der aufgenehmenden Sprache noch nicht mit den Stimmungswerten und Associationen geladen sind, dass sie noch nicht die schwer definierbaren Obertöne besitzen, die in der Lyrik eine so grosse Rolle spielen. Sie stehen ohne etymologischen Anhang in der aufnehmenden Sprache da, und darum fehlt ihnen die für die Lyrik so wichtige Anschaulichkeit. Für denjenigen, der die betreffende Fremdsprache gründlich kennt, kann auch das Fremdwort den Gefühlswert besitzen, der ihm in der Quellensprache zukommt. Der wirkliche Dichter weiss jedoch, wie schwer es ist, bei dem Leser mit einem für diesen mehr oder weniger unbekannten Fremdwort die richtigen Saiten zum Erklingen zu bringen. Dazu kommt noch, dass die oft auffallend fremdartige Lautgestalt des Fremdwortes leicht störend wirken kann in der Lyrik, wo Inhalt und Melos zu einem untrennbaren Ganzen verschmelzen.

Ist somit die Stellung der Lyrik verhältnismässig klar, so bereitet eine Klassifizierung der übrigen schönen Literatur schon grössere Schwierigkeiten. Ob gebundene Form oder Prosa ist nicht immer das Entscheidende, obgleich ceteris paribus die gebundene Form dem Fremdwörtergebrauch engere Grenzen zieht. So ist z.B. hervorgehoben worden (vgl. G. Castrén, Stormaktstidens diktning [1907] S. 180), dass die Poesie der Grossmachtzeit Schwedens sich von Fremdwörtern weit reiner hält als die Prosa. Von auschlaggebender Bedeutung ist hier Inhalt und Art des literarischen Erzeugnisses. So enthält z.B. ein mittelhochdeutsches höfisches Epos mehr französische Fremdwörter als ein gleichzeitiges religiöses Dichtwerk, und zwar unabhängig davon, ob es in gebundener oder Prosaform abgefasst ist. Dagegen finden wir oft in dem religiösen Denkmal mehrere lateinische Fremdwörter, die in der höfischen Epik nicht begegnen. Ein moderner Roman, der sich in einem »Oberklassenmilieu» bewegt, enthält in der Regel mehr Fremdwörter als ein Bauernroman u.s.w.

Besonders klar tritt dieses Prinzip des Milieus in denjenigen Fällen hervor, in denen das Fremdwort mit Absicht verwendet wird, um ein erwünschtes Lokalkolorit zu schaffen. Diese Technik stammt nicht, wie gelegentlich behauptet wird, erst aus der Zeit des Realismus. Schon bedeutend früher wurden Fremdwörter zu diesem Zweck verwendet. Man kann mit Recht bezweifeln, ob z.B. die in den verschiedenen Bibelübersetzungen vorkommenden Wörter wie *Cherub*, *Seraph*, *Ceder* u.s.w. in diesem Zusammenhang erwähnt werden dürfen. Man darf auch die Schilderungen von Reisen und Pilgerfahrten in ferne Länder ausschliessen, die um die Wende von Mittelalter und Neuzeit wie die Pilze aus der Erde schiessen und die massenhaft Fremdwörter aus verschiedenen Sprachen verwenden. Aber man muss z.B. die bereits erwähnte sogenannte Arigosche Decameroneübersetzung als ein vollgültiges Beweisstück gelten lassen: in diesem zweifelsohne künstlerischen Erzeugnis werden italienische Fremdwörter in grosser Anzahl bewusst gebraucht, um das italienische Lokalkolorit zu gewinnen. Auf ähnliche Tendenzen geht auch teilweise die Verwendung französischer Fremdwörter in der höfischen mittelhochdeutschen Epik zurück. Aus jüngerer und jüngster Zeit ist es ein leichtes, literarische Kunstwerke verschiedener Art aufzuzählen, die sich des Fremdwortes in dieser Weise bedienen: Prosawerke, Novellen und Romane, epische Dichtung, ja sogar die im allgemeinen spröde Lyrik. Wenn die Lyrik sich auf antikem oder exotischem Boden bewegt, greift sie gern auf den diesbezüglichen Kulissenvorrat und die ihm entsprechenden fremden Ausdrücke zurück: so sind z. B. Wörter wie *Banjo*, *Baldachin*, *Gondel*, *Bajadere*, *Lotos*, *Serail*, *Geischa*, *Nymphe*, *Pinie* und *Altan* Ausdrücke, die nicht selten in der Lyrik begegnen.

Der ausserordentlich starke Einfluss der Antike auf die Dichtung der späteren Zeiten erklärt ohne weiteres die Rolle, welche die antike Kultur und Mythologie und ihre Gestalten in der Lyrik gespielt haben, und die zur Verwendung der diesbezüglichen Fremdwörter geführt hat.

Von den Fremdwörtern der Lyrik gehört ein bedeutender Teil zu einer Kategorie, die man als die der permanent poetisierten Fremdwörter bezeichnen könnte. Der Vorgang, der zu einer derartigen Poetisierung führt, beginnt damit, dass ein in der fremden Dichtung in ihrer ursprünglichen Sprache gut bewanderter Ausländer besonders stimmungsgesättigte und prägnante fremde Wörter in seinen Dichtwerken verwendet, die in der Muttersprache abgefasst sind. Diese Fremdwörter können zunächst einen Resonanzboden nur in einem Kreis der Ausgewählten finden, die ebenfalls mit der betreffenden fremden Sprache und ihrer Literatur einigermassen vertraut sind. Der Durchschnittsleser ist anfangs garnicht im Stande, den poetischen Wert dieser Wörter zu erfassen, der ihm erst dann bewusst wird, nachdem sie durch einen längeren Gebrauch in der einheimischen Dichtung poetisiert worden sind.

Ein bedeutsamer Faktor, der bei der Beurteilung des Fremdwortgebrauches immer in Rechnung gestellt werden muss, ist ferner auch die allgemeine Einstellung der betreffenden Zeit. Gewisse Epochen sind dem Fremdwort besonders geneigt und haben seinen Gebrauch geradezu zur Mode erhoben. In der deutschen Sprachgeschichte begünstigten die mittelhochdeutsche höfische Periode und die sogenannte Alamodezeit im Zeichen des Barocks und des Rokoko stark den Gebrauch des französischen Fremdwortes. In Skandinavien weisen die entsprechenden Epochen ähnliche Tendenzen auf. Wenn wir z.B. die Lyrik des deutschen Barocks und Rokoko mit derjenigen der Romantik oder des Klassizismus vergleichen, so können wir ohne Schwierigkeiten feststellen, dass die zuerstgenannte eine viel grössere Neigung zum Fremdwortgebrauch hat als die späteren Epochen. Derartige Vergleiche liefern überzeugende Beweise für die Relativität des ästhetischen Urteils.

Nicht nur gewisse Zeiträume, sondern auch gewisse Kreise der Gesellschaft zeigen eine Vorliebe für das Fremdwort. In einer Literatur der Oberschicht, wie es die höfische mittelhochdeutsche Literatur oder die alamodische Literatur des

Barocks und des Rokoko waren, gedeihen sie am besten. Wir können sogar beobachten, dass gewisse Sprachen eine grössere Toleranz als andere in dieser Hinsicht zeigen; so haben z.B. das Englische und Russische während langer Perioden ihrer Geschichte dem Fremdwort recht vorurteilslos Eingang in die Sprache gewährt. Von den skandinavischen Sprachen legt das moderne Isländische eine ausgesprochene Abneigung gegen das Fremdwort an den Tag, während das Dänische und Schwedische viel duldsamer sind und eine vermittelnde Stellung zwischen dem Isländischen und Englischen einnehmen. Während gewisser Epochen und unter gewissen Völkern herrschen puristische Strömungen, die ihren Ursprung teilweise aus chauvinistischer Einstellung, teilweise aus sprachlicher Demokratie herleiten, und die zielbewusst das Fremdwort bekämpfen. Auch der Bau der betreffenden Sprache ist ein Faktor, der nicht unterschätzt werden darf; ich verweise nur im Vorbeigehen auf die romanischen Sprachen, die aus wohlbekannten Gründen immer bereit waren, lateinisches Lehngut mit offenen Armen aufzunehmen. Selbstverständlich ist auch der Dichter nicht unabhängig von allen diesen Kräften, die seine Umgebung beeinflussen.

Der Dichter ist jedoch nicht nur ein Kind seiner Zeit und seines Milieus. Er ist auch eine Individualität, und dazu noch oft eine starke und eigenwillige Individualität. Sein persönlicher Geschmack kann in Widerspruch mit der allgemeinen Geschmacksrichtung seiner Zeit stehen. Auch in Epochen, die von puristischen Strömungen beherrscht sind, können einzelne Dichter dem Fremdwort huldigen, das für sie den wehenden Federbusch symbolisiert. Selbstverständlich setzt der reichliche Gebrauch des Fremdwortes einen gewissen Grad der Bildung voraus. Die Ursachen der Vorliebe für die bunten Fremdlinge können sehr verschiedenartig sein: von der Eitelkeit bis zum rein sachlichen Streben, den genau entsprechenden Ausdruck für seine Gedanken zu finden. Z.B. Goethe und Schiller machten in ihren Jugendwerken von den Fremdwörtern

einen viel freigebigeren Gebrauch als später; dies beruht teilweise darauf, dass der Purismus durch Vorkämpfer wie Campe und Adelung einen immer nachhaltigeren Einfluss auszuüben begann, teilweise ist die Ursache in den neuen künstlerischen Anforderungen zu suchen, die die beiden grossen Dichter an ihre Arbeit zu stellen begannen. Als ein jüngerer Dichter, der in seinem Fremdwortgebrauch etwas weiter als seine Zeitgenossen geht, wäre etwa Gottfried Keller zu nennen; es soll aber hinzugefügt werden, dass sein guter Geschmack ihn vor Übertreibungen schützte, und dass hinter seinem Fremdwortgebrauch gewöhnlich die bewusste künstlerische Absicht hindurchschimmert (vgl. Otto Loehrke, Die künstlerische Bedeutung des Fremdwortes bei Gottfried Keller. Diss. Greifswald 1911).

Es sind also mehrere Faktoren, die berücksichtigt werden wollen, wenn man dem Fremdwortgebrauch eines literarischen Kunstwerkes gerecht werden will: die Art des Werkes, die Individualität des Verfassers und die Toleranz seiner Muttersprache sowie die allgemeine Einstellung der Zeit.

Unter den stilistischen Funktionen des Fremdwortes darf eine oft übersehene, aber keineswegs unbedeutende nicht vergessen werden: seine Verwendung zur Erreichung komischer Effekte. Diese Funktion ist nicht neu und sie ist nicht etwa nur auf die schöne Literatur beschränkt. Besonders in den Spracharten, die wir mit dem Ausdruck Slang zu bezeichnen gewohnt sind, wird das Fremdwort oft zu diesem Zweck verwendet (vgl. Öhmann, Zur Frage nach der Ursache der Entlehnung von Wörtern, in: Mémoires de la Société Néo-philologique de Helsingfors VII [1924] S. 281 f.). So heisst es z.B. im Pariser argot: *tringuelle* 'Trinkgeld', das auf das soeben erwähnte deutsche Wort zurückgeht, *trinkman* 'Säufer', dass sich aus den deutschen Ausdrücken *trinken* und *Mann* zusammensetzt; der Berliner gebrauchte noch bis vor kurzem *lamäng* für 'Hand' aus frz. *la main*; in den skandinavischen Sprachen *monsjör*, *munsjör* 'Herr' in herabsetzender Bedeutung (vgl. für

das Dänische Ordbog over det danske Sprog XIV 330 und für das Schwedische Svenska Akademiens Ordbok XVII 1594); und in der Sprache der Gassenjungen von Helsinki *šapka* 'Hut' aus russ. *шапка*. — Der Slang ist oft witzig, und er versteht die Lachmuskeln zu kitzeln, aber ein entwickeltes künstlerisches Stilgefühl können wir bei ihm nicht voraussetzen.

Dieses Stilmittel wird aber auch von dem literarischen Kunstwerk nicht verschmäht. Schon in der mittelalterlichen Literatur wird das Fremdwort zur Erreichung einer komischen Wirkung verwendet. Die sogenannte maccaronische Dichtung in lateinischer Sprache, die in Italien, Frankreich, Deutschland und Skandinavien gepflegt wurde, baut teilweise auf dasselbe Prinzip, d.h. auf eine Mischung von einheimischen und lateinischen Bestandteilen. Aber durch ein höheres künstlerisches Niveau zeichnet sich auch diese Art der Dichtung gewiss nicht aus. Ebensowenig sind die zahlreichen deutschen Dichtungen, die mit Vorliebe den Fremdwortgebrauch der Alamodezeit parodiieren, als Kunstwerke im vollen Sinne des Wortes anzusprechen.

Aber auch in ausgesprochenen Kunstwerken gelangt dieses Stilmittel zur Verwendung. In der verhältnismässig fremdwortreinen mittelhochdeutschen Lyrik bildet Tannhäuser, der im 13. Jh. dichtete, eine auffallende Ausnahme: in seiner Liebeslyrik, die sonst manches mit der ziemlich fremdwortfreien Dichtung Walthers von der Vogelweide gemeinsam hat, können wir in einigen Gedichten eine überraschend grosse Anzahl französischer Fremdwörter feststellen. Es ist nicht schwer zu bemerken, dass er damit eine komische Wirkung erzielen und die mit französischen Fremdlingen gespickte höfische Sprache parodieren will (vgl. Walther Sandweg, Die Fremdwörter bei Tannhäuser [Diss. Köln 1931] S. 49). — Und ein glänzender Wortkünstler wie der französische Humorist und Satiriker François Rabelais verwendet ebenfalls gern das Fremdwort, um komische Effekte zu erzielen. — Aus der

neueren Literatur seien nur noch ein paar Beispiele aus der Menge herausgegriffen.

In einem der bekanntesten Gedichte Heinrich Heines heisst es:

Nur einmal noch möcht' ich dich sehen,
Und sinken vor dir aufs Knie,
Und sterbend zu dir sprechen:
»Madame, ich liebe Sie!»

In ausserordentlich geschickter Weise hat der Dichter hier das Wort *Madame* im Dienste seiner romantischen Ironie verwendet, um durch eine komische Dissonanz die wehmütig-lyrische Stimmung zu zerschlagen. — Zuletzt möchte ich noch auf den grossen finnischen Dichter Alexis Kivi hinweisen, der nicht ungern seinen Humor mit dem Fremdwort spielen liess.

Es fragt sich, worin die Ursache der komischen Wirkung liegt, die das Fremdwort hervorrufen kann. Es versteht sich ohne weiteres, dass das verstümmelte Fremdwort komisch wirkt, aber diesen speziellen Fall lasse ich hier beiseite, weil sein eigentliches Milieu der Slang und die nachlässige Umgangssprache ist. Im literarischen Kunstwerk ist es vor allem die Kontrastwirkung zwischen der äusseren Form und der Stillage des Fremdwortes und seiner einheimischen Umgebung, die die komische Wirkung hervorruft. Besonders die der Lyrik entnommenen Beispiele zeigen deutlich, wie ein nüchternes, poesieloses und konventionelles Fremdwort mit den umgebenden stimmungsgeladenen einheimischen Worten aus einer höheren Stillage in Widerspruch geraten kann. Jedermann hat die Möglichkeit, durch ein Experiment sich davon zu überzeugen, indem er in einem hochgestimmten Gedicht an die Stelle eines einheimischen Wortes ein gleichbedeutendes Fremdwort setzt.

Es ist behauptet worden, dass eine Ursache der Vorliebe für das Fremdwort die Verschwommenheit und Dehnbarkeit seiner Bedeutung sei (vgl. Elise Richter, Fremdwortkunde

[1919] S. 52). Es liegt mir fern abzustreiten, dass derartige Motive bei denkfaulen und geistig trägen Individuen eine sogar bedeutende Rolle haben spielen können. Das literarische Kunstwerk aber greift vielmehr zum Fremdwort, wenn das einheimische Wort nicht genau die gewünschte Bedeutungsnüanze wiederzugeben imstande ist — oder scheint.

Zwischen der Schriftsprache und der gebildeten Umgangssprache einerseits und der Sprache der weniger gebildeten Schichten anderseits können in Bezug auf die Bedeutung der Fremdwörter bedeutende Divergenzen bestehen. Da das Fremdwort gewöhnlich in einer speziellen Bedeutung aufgenommen wird, ist sein Bedeutungsumfang in der aufnehmenden Sprache oft geringer als in der Quellensprache. In je gebildeteren Kreisen ein Fremdwort verwendet wird, umso grösser ist die Möglichkeit, dass es hier mit mehreren Bedeutungen versehen wird, die ihm in der Quellensprache zukommen. Daraus ergibt sich als Folge, dass das Fremdwort in der schönen Literatur, aber auch in der Umgangssprache oft eine grössere Anzahl von Bedeutungen hat als in der Volkssprache. So wird der Mann aus dem Volke z.B. ein Fremdwort wie *Toilette* nicht in allen denjenigen Bedeutungen verwenden bzw. verwendet haben, die der Schriftsprache und der Gebildetensprache mit dem Französischen gemeinsam sind. Andere Divergenzen können wiederum dadurch entstehen, dass in der aufnehmenden Sprache eine selbständige Bedeutungsentwicklung einsetzt, die in den verschiedenen Bevölkerungsschichten verschieden verläuft.

Für den Mann aus dem Volke ist und bleibt das Fremdwort in Übereinstimmung mit seinem Namen etwas mehr oder weniger Fremdes wegen der Eigenschaften, die es von dem gewöhnlichen einheimischen Sprachschatz trennen. Deswegen hat er dem Fremdwort gegenüber ein Gefühl der Unsicherheit. Wenn er sich trotzdem dazu entschliesst, von den Fremdlingen Gebrauch zu machen, unterlaufen ihm nicht selten störende Missgriffe.

In der Hand des wirklichen Wortkünstlers aber sind die Fremdwörter ein wertvolles Material, das, mit sicherem Urteil und verfeinertem Stilgefühl ins Wortkunstwerk eingefügt, geeignet ist, dessen Gesamtwirkung auf manche Weise zu erhöhen, wie ich hier anzudeuten versucht habe.

Emil Öhmann

BESPRECHUNGEN

Vittore Pisani, *Allgemeine und vergleichende Sprachwissenschaft — Indogermanistik;* Julius Pokorny, *Keltologie* (Wissenschaftliche Forschungsberichte, geisteswissenschaftliche Reihe, herausgegeben von Karl Hönn, Band 2). Bern, A. Francke AG., 1953. 199 S. Preis S. Fr. 19.50.

Les études linguistiques n'ont pas été mises de côté pendant les dernières vingt années tumultueuses, bien que leur résultats ne soient pas devenus aussi populaires que ceux de la physique par exemple. Le domaine de la linguistique est à présent très vaste et l'étude en est pratiquée par un grand nombre de savants. Par conséquent, la quantité aussi des publications linguistiques est déjà trop grande pour qu'elles puissent être maîtrisées par quiconque voudrait avoir quelque connaissance des résultats obtenus hors de sa propre spécialité. Ces progrès rendent les bibliographies de plus en plus nécessaires, surtout les bibliographies raisonnées, qui — élaborées par des spécialistes compétents — nous donnent aussi l'évaluation des études en question. Certes, un tel jugement peut parfois prendre une teinte personnelle, mais aussi dans ces cas-là, il est instructif. Voilà pourquoi nous saluons avec une réelle satisfaction ces comptes rendus de l'évolution de la linguistique publiés par l'éditeur suisse parmi ses *Forschungsberichte*.

M. Pisani nous offre d'abord un exposé critique des acquisitions de la linguistique générale. C'est avant tout l'école de Copenhague (cf. Pisani, p. 10 ss.) qui, après la phonologie de Troubetzkoy, a été le porte-parole de toute cette discipline. Cependant, il est souvent très difficile de découvrir des progrès réels amenés par cette école. Ses représentants (p. ex. Brøndal) commencent leurs études en général par un résumé historique de la question depuis Aristote, mais, à ce qu'il nous semble,

leur propres découvertes sont rarement d'une portée plus longue que ceux des philosophes de l'antiquité classique.

La langue est un fait social par excellence, mais nous pouvons y trouver encore des tendances à une stratification sociale de plus en plus minutieuse (cf. Pisani, p. 28 ss.). Plusieurs langues de l'Extrême Orient, p. ex. le tibétain et le japonais nous en offrent bien des exemples, surtout dans le vocabulaire et dans la phraséologie. Le coréen en a fait un système grammatical rigoureux, comme le montre très nettement la grammaire de Ramstedt (p. 62): »la montagne est haute» se dit *sani nopta* en monologue ou en s'adressant aux enfants et aux servants, mais *sani nopso* quand on parle aux amis ou à des personnes qui ne sont pas considérablement plus élevées en grade (ou plus âgées), et *sani nophimnida* quand on le dit à une personne estimée, ou bien *sani noptoda* dans un monologue absolu. Quant à la stratification du vocabulaire, cf. aussi Alan S. C. Ross, *Linguistic Class-indicators in Present-day English*, dans ce même *Bulletin*, vol. LV, 1954, pp. 20—56.

Une autre tendance de la différentiation sociale de la langue est représentée par une langue propre réservée aux femmes, dont on pourrait citer plusieurs exemples (cf. Pisani, p. 29). Parmi les dialectes sumériens se trouve un qui se nomme *emesal* 'la langue des femmes'. Il présente souvent une forme phonétique spéciale et est utilisé dans certaines parties des textes épiques rédigés pour le reste en langue »normale». Chez les mongols les femmes doivent — *ominis causa* — remplacer par *y-* la consonne initiale dans les noms des proches parents mâles et aussi dans les mots indécents (voir Ramstedt, *Einführung*, II, p. 251).

La question de l'affinité linguistique est, enfin, très compliquée, comme le note M. Pisani (p. 34). J'ai présenté (*Marginal Notes on Pashto Etymology* by G. J. Ramstedt, publ. by Pentti Aalto, *Studia Orientalia* XVII: 5) du matériel morphologique et lexical commun aux langues altaïques, surtout le mongol, et au pashto. Des matériaux de ce genre sont en géneral utilisés pour prouver la parenté des langues en question. Ici, cependant, toute parenté est exclue, et par conséquent, ces ressemblances ne pourraient être dues qu'à un emprunt ou bien au hasard. Mais combien de cas semblables ne rencontrons-nous pas ailleurs où nous croyons à une parenté sans avoir la possibilité de vérifier nos arguments! Comment les ressemblances imaginaires peuvent être utilisées à l'appui d'une »parenté» linguis-

tique est montré par l'article *Remarques sur les six premiers noms de nombre du turc* de M. Dumézil (*Studia linguistica*, VIII: 1, Lund 1954), cf. aussi les études de Hevesy sur les relations hypothétiques du finno-ougrien et des langues mounda (*Finnisch-ugrisches aus Indien*, Vienne 1932, *Neue finnisch-ugrische Sprachen*, Atti del Congresso di Linguistica 1933, Firenze 1935, pp. 275—284).

M. Pisani traite (p. 89) des hypothèses concernant la parenté entre l'indo-européen et des autres familles de langues. A propos de cette question, les études de M. Sinór sur certains mots communs à l'ouralo-altaïque et à l'indo-européen (*T'oung Pao* XXXVII, 1944, pp. 226—264), qu'il considère comme des emprunts, ainsi que l'article de Ramstedt *The Relation of the Altaic Languages to Other Language Groups* (JSFOu 53: 1, pp. 15—26) sont d'un intérêt particulier.

La celtologie est un domaine de la linguistique extrêmement difficile à aborder pour tous ceux qui ne sont pas des spécialistes. L'exposé de M. Pokorny est en général très clair et rend le matériel aussi accessible que la nature de celui-ci le permet. Les études les plus importantes sur l'histoire et la préhistoire des peuples celtiques sont, elles aussi, exposées dans le livre que nous présentons. Les découvertes importantes qui nous permettent de fixer la date des monuments mégalithiques de Stonehenge étant plus récentes que l'exposé de M. Pokorny, ne sont naturellement pas mentionnées. Le savant auteur nous donne aussi un exposé approfondi des études du folklore celtique. Il signale avec une grande précision des détails d'intérêt celtologique aussi dans des œuvres non-celtologiques, comme p. ex. (p. 154) l'étude de M. Dumézil sur la geste de *Cú Chulainn* dans ses *Horaces et les Curiaces* (Paris 1942). Ici l'épisode des femmes nues envoyées pour calmer la colère de Cú Chulainn est un motif folklorique dont il existe de nombreux parallèles. Nous en trouvons un exemple déjà dans l'épopée de *Gilgamesh* et dans le roman d'Alexandre. Ce motif a été étudié à fond par M. C. A. Williams (*Univ. of Illinois Studies in Language and Literature* X 2, XI 4, XVIII 1—2, Urbana 1925—26—35).

Il faut espérer que la renaissance de l'intérêt pour les sciences humaines, dont nous pouvons déjà voir des signes, va aussi accroître l'intérêt du public lettré pour l'étude des miracles de la langue. La plus grande invention de l'homme n'est pas, quoi qu'il en soit, la bombe A, ni même la bombe H, c'est la langue.

Pentti Aalto

Erhard Lommatzsch, *Kleinere Schriften zur romanischen Philologie*. Berlin, Akademie-Verlag, 1954. 248 pages grand in-8 et sept planches.

L'énergique héritier de Tobler n'a pas seulement réussi à conduire, dans un laps de temps relativement court, le monumental *Altfranzösisches Wörterbuch* jusqu'à la fin du troisième tome (fasc. 31, *frequentacion - futur*, avec additions et corrections), il a aussi trouvé le loisir nécessaire pour réunir et retoucher une suite de dix-sept articles déjà imprimés qui forme le contenu du présent livre. Cette réédition dispense le lecteur de la peine de les chercher dans diverses publications pour la plupart peu accessibles. Ainsi une première rédaction de l'article le plus important du recueil, *Deiktische Elemente im Altfranzösischen*, placé de droit en tête du volume, avait paru en partie dans les Mélanges Ph.-Aug. Becker (1922), en partie dans le *Jahrbuch für Philologie*. Dans cette nouvelle rédaction, l'article occupe 56 pages et, muni d'un index alphabétique très complet de quelque trois cents rubriques est d'une grande utilité. Ce sont des formules où la personne qui parle joint le geste à la parole, exemples: *baiser* (ou *faire claquer*) *son pouce*, *fermer la main*, *crever l'œil*, *montrer au doigt*, *par mes cheveus*, *par ci le me taille*[1], *ce ne coi*, *tant ne cant*.

Important également mais appartenant à une sphère d'idées différente est le n° 4, *Die Legende von der Schmiedin der Kreuzesnägel Christi* (p. 82—125), paru d'abord dans la *Zeitschrift für romanische Philologie* (1928). Selon cette légende, les trois clous qui devaient servir à la crucifixion manquaient[2]. On alla les chercher chez un forgeron, mais celui-ci se récusa. C'est sa femme — la *fevresse* — qui forgea les trois clous de la croix de Jésus:

> Femme fist les clous, ce sachiés,
> Dont Dieu fu en croix attachiés.

---

[1] De la formule peu fréquente *ausi com par ci le me taille* on trouve un exemple dans *Un dit d'Amours* anonyme publié par moi dans les *Neuphilologische Mitteilungen*, IX (1907), str. VI, v. 2 (p. 11 et note p. 17).

[2] Dans un récent livre appréciable, *The Medieval French Drama* (Oxford, 1954), Mme Grace Frank mentionne en passant (p. 127, 141 et 175) le motif de la *smith's wife*, mais elle ne semble pas avoir eu connaissance de l'étude de M. Lommatzsch dont la première rédaction est de 1928.

Cet épisode figure d'abord (1), au XIII[e] siècle, dans la Passion dite des jongleurs, puis (2), entre 1295 et 1301, dans les *Lamentations* de Mathéolus (c'est de la traduction des *Lamentations* que proviennent les deux vers cités ci-dessus), puis, successivement, (3) dans la Passion du Palatinus, (4) la Passion d'Autun, (5) la Passion de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, (6) la Passion de Semur, (7), celles d'Eustache Mercadé, (8) d'Arnoul Greban, (9) et Jehan Michel, (10) celle de Valenciennes de 1547, en Angleterre (11) dans la *Northern Passion* et dans celle de Cornouailles. Le folklore moderne des Hébrides a conservé des réminiscences de cette légende.

D'autres numéros du volume sont des mélanges philologiques de peu d'étendue, des discours académiques (sur Dante, Cervantes), ou bien des notices nécrologiques (H. Morf, M. Friedwagner), enfin des lettres de Tobler échangées avec Diez et Morf. Des petits articles, les lecteurs des *Neuphilologische Mitteilungen* (c'est-à-dire ceux qui ont remarqué mon compte rendu au t. XLI, 1940, p. 186) connaissent déjà celui qui, intitulé *Anatole France und Gautier de Coincy*, a été imprimé pour la première fois dans la *Zeitschrift für romanische Philologie* de 1938. On y trouve une description du magnifique frontispice de l'ancien manuscrit de Soissons et constate que l'illustre académicien n'a pas dédaigné de démarquer la prose du bon abbé Poquet . . . La lecture du volume de M. Lommatzsch, outre qu'il est très instructif, procure au lecteur des plaisirs de diverse nature.

ARTHUR LÅNGFORS

ÖSTEN SÖDERGÅRD, *Du Chevalier au barisel*, un cinquième manuscrit. Reprinted from Studia Neophilologica, XXVI, Nos. 2—3 (1954), p. 109—114.

Ce beau conte pieux avait déjà été imprimé par Méon en 1808, puis, d'après quatre manuscrits bien connus (fr. 837, 1109, 1553 et 25.462) de la Bibliothèque nationale, au moins trois fois (en 1899, 1911 et 1919) par O. Schultz-Gora dans un petit volume intitulé *Zwei altfranzösiche Dichtungen: La Chastelaine de Saint Gille, Du chevalier au barisel*. Si M. Södergård avait eu l'idée de consulter mes *Incipit des poèmes français antérieurs au XV[e] siècle*, répertoire bibliographique établi à l'aide de notes de Paul Meyer (Paris, 1917), il aurait vu que le cinquième

manuscrit qu'il vient de publier (Oxford, Bodléienne Fr. f. 1) y est bel et bien signalé (p. 136, inc. *Entre Normendie et Bretaigne*): on y apprend que c'est le n° 32.220 du *Summary Catalogue* de Madan, que le texte est incomplet, des feuillets ayant été coupés, et que le fragment commence avec le v. 733 des copies complètes.

Le fragment d'Oxford, bien que assez corrompu, n'est pas entièrement dépourvu d'intérêt. M. S. aurait facilité le travail du critique s'il avait indiqué les lacunes par des pointillés et mis en marge aussi la numérotation du texte complet. Je me permets de proposer quelques corrections aux lectures de l'éditeur. V. 106 (= 925 du texte complet) *A grant rui li courent les larmes*, lire *riu* (Schultz-Gora *A granz flos en issent les lermes*). V. 137 (= 962) *Bien est ses cuerz a Dieu tandus*. M. S. a sans doute pris un *r* pour un *t*. Sch.-G. a en effet la bonne leçon *renduz*. V. 79 (qui n'a pas de correspondant dans Sch.-G.), au lieu de *Et adieu vous commanderai*, imprimer *Et a Dieu . . .* V. 53 et suiv., la ponctuation est fausse.

L'absence de certains signes diacritiques conventionnels se fait sentir. Imprimer *veés* 7 (= 39), *jamés* 70 (= 885), 84 (= 899) non *vees*, *james; seürz* 162 (= 989), *peüsse* 82 (= 897) non *seurz, peusse*. Le tréma est indispensable dans *nïez* 121 (= 944): il s'agit en effet du participe passé de *nïer* 'nettoyer, purifier'.

Le problème essentiel qui se pose est celui de savoir dans quelle mesure ce fragment corrobore la supériorité généralement admise du manuscrit *A* (837) dont le texte est souvent élégant mais d'une fidélité douteuse. Ce qu'en dit M. S. est trop sommaire pour contribuer efficacement à la solution du problème.

A. Långfors

Luís da Câmara Cascudo, *Literatura oral*. Rio de Janeiro, J. Olympio, 1952. 465 S. = *História da literatura brasileira*, sob a direção de Álvaro Lins, vol. VI. (Coleção Documentos Brasileiros 63 A).

Der Aufschwung, den die volkskundlichen Studien in Brasilien in den letzten Jahren genommen haben, ist ausserordentlich, sowohl in bezug auf den Umfang des veröffentlichten Materials als auch in bezug auf die methodische Durchforschung und Darstellung. Unter allen brasilischen Volkskundlern ragt

Luís da Câmara Cascudo hervor, der ohne Zweifel in seinem Lande der beste Kenner der volkskundlichen und ethnologischen Literatur des Auslandes ist und der der brasilischen Forschung methodisch neue Wege gewiesen hat. Von den in den letzten Jahren erschienenen hervorragenden Werken Câmara Cascudos, der auch Präsident der Sociedade Brasileira de Folk-Lore ist, heben wir heraus: *Contos tradicionais do Brasil* (Rio 1946), *Geografia dos mitos brasileiros* (Rio — São Paulo 1947), *Meleagro* (Rio 1951), *Anubis e outros ensaios* (Rio 1951), alles Werke, die den hohen Stand der heutigen brasilischen Volksforschung zeigen und die die Grundlage für weitere Forschungen bilden. Niemand in Brasilien war sachlich und methodisch besser vorbereitet eine zusammenfassende Darstellung der *Literatura oral* Brasiliens zu geben als Câmara Cascudo, und in der Tat, das nunmehr vorliegende, in den Jahren 1945—1949 geschriebene umfangreiche Werk ist ein Handbuch der volkstümlichen Literatur, das allen Ansprüchen gerecht wird und das geeignet erscheint, lange Zeit als Standardwerk über die brasilische Volksliteratur zu dienen. Im Rahmen der auf 15 Bände berechneten Literaturgeschichte (die übrigen Bände sind noch nicht erschienen) erfüllt der Band etwa die Rolle, die den beiden ersten Bände der grossen argentinischen Literaturgeschichte von R. Rojas für Argentinien zukommt. Von grossem Nutzen für das Erschliessen des umfangreichen Bandes wäre ein Wörterverzeichnis gewesen, das leider fehlt.

Das besondere Streben war darauf gerichtet herauszuschälen, was typisch brasilisch ist und den Anteil zu bestimmen, den an den einzelnen Erscheinungen den drei Komponenten der brasilischen Volkskultur, dem portugiesischen, dem indianischen und dem afrikanischen Element zukommt, und zwar ist dies mit besonderer Gründlichkeit geschehen. Verschiedentlich wird gezeigt, wie die drei Ströme, die das brasilische Volkstum gespeist haben, so eng in einander verschlungen sind, dass sie nicht mehr mit aller Schärfe getrennt werden können. Das verarbeitete Material ist sehr umfangreich, die bibliographischen Angaben sind reichlich und geben manches ausserhalb Brasiliens unbekannte Werk zur Kenntnis. In weit ausgreifender Weise ist Vergleichsmaterial aus aller Welt herangezogen. Auch mit der afrikanistischen Forschung ist C. C. durchaus vertraut, doch wird auf die deutsche afrikanistische Forschung kein Bezug genommen.

Im einzelnen werden behandelt: die Tänze nach Melodie,

Rhythmus, Figuren, nach den Tänzern und ihrer Anordnung. Auch die Instrumente werden berücksichtigt. Das afrikanische Element äussert sich ausser in Rhythmus auch in den Figuren und Schritten. Dramatische Tänze (*autos e danças*) sind insbesondere im NO verbreitet. Mit Recht weist C. C. auf die individuellen Variierungsmöglichkeiten in den Tänzen hin. Die Namen der Tänze und der Feste sind sehr mannigfaltig. Ein anderer Name weist durchaus nicht immer auf sachliche Verschiedenheit hin. Es folgen Kinderspiele, Kinderlieder, Abzählverse, Reimereien und Zählverse. Dabei werden portugiesische, aber auch französische, englische, spanische und italienische Parallelen mitgeteilt. In den Kinderliedern finden sich beachtenswerte französische Einflüsse. Dann die Rätsel. Ausdrücklich weist C. C. auf das besondere Alter der Anekdoten hin. Leider sind ja Anekdoten und Sprichwörter in Brasilien recht spärlich gesammelt worden. Beachtenswert sind die Ausführungen (S. 82—84) über die sprachliche Bedeutung des Tupi sowie über den Reichtum des indianischen Erzählgutes (S. 86). Die ganze Brasilien betreffende indianische Mythologie wird mitgeteilt. Von indianischen Volksliedern sind einige im Tupi-Original wiedergegeben (S. 138, 142/3). Nachdrücklich weist C. C. darauf hin, dass sich in den Märchen, die die schwarzen Ammen und Kinderfrauen erzählen, portugiesisches und afrikanisches Erzählgut mischen. Er macht auch aufmerksam auf den (nicht näher bestimmbaren) Einfluss der entlaufenen Negersklaven auf die Indianer.

Was die Märchen betrifft, so gibt C. C. eine Einführung in die vergleichende Märchenkunde, behandelt die mittelalterlichen Erzählstoffe als gedruckte Quellen volkstümlichen Erzählens, gibt auch eine allgemeine Analyse des Märchenstils und unternimmt eine systematische Gliederung der verschiedenen Gattungen des Märchen. Diese mehr theoretischen Ausführungen, von hoher wissenschaftlicher Warte aus unternommen, werden ergänzt durch eine kleine Märchenanthologie (S. 271—355), die charakteristische Märchen der verschiedenen Gattungen im vollen Text vorführt, unter Beifügung gehaltvoller stoff- und motivgeschichtlicher Anmerkungen. Bei Bezugnahme auf arabische und indische Märchensammlungen verweist C. C. auf Übersetzungen. Die in Bd. II und III der *Cuentos populares españoles* von A. M. Espinosa (Madrid 1947) enthaltenen »notas comparativas» hat C. C. für seine Anmerkungen noch nicht benutzt. Es sei noch besonders hervor-

gehoben, dass C. C. auch des Erzählkreises und der Gesten des Erzählers gedenkt.

Unter den Volksliedern sind bemerkenswert solche nach dem ABC, nach dem Ave Maria usw., die bis ins 19. Jahrhundert bewahrten portugiesischen Romanzen, dann die Lieder des *Ciclo do Gado:* Lieder anlässlich des Einfangens der Rinder (Trennung der gemeinsam weidenden Tiere nach den einzelnen Besitzern) sowie Lieder, in denen Ochsen, Stuten oder Jaguar ihre Lebensgeschichte erzählen. Die volkstümlichen Dichter ergreifen in den letztgenannten Liedern stets die Partei des verfolgten Tieres, niemals die des *vaqueiro* oder seines Pferdes. Wieder andere Lieder besingen die Tapferkeit, den volkstümlichen Helden, der ein bewunderter Räuber oder Schmuggler sein kann.

Besonders dankenswert sind C. C.s Ausführungen über die volkstümlichen dramatischen Vorführungen. Er gibt genaue Analysen der einzelnen Stücke, die insofern wichtig sind, als bislang, zum mindestens ausserhalb Brasiliens, über den Ablauf der Vorführungen noch mancherlei Unklarheit herrschte. Die musikalischen Elemente sind europäischen Ursprungs, selbst in den *Congadas* oder *Congos* fehlen beim Tanz die Schlaginstrumente afrikanischer Herkunft. Das Hauptmotiv des *Fandango*, der *Marujada* und der *Barca* ist die portugiesische Romanze von der *Nau Catarineta.* Bei der Aufführung werden im Orchester nur Saiteninstrumente verwendet. Ausser den Ablauf der Ereignisse teilt C. C. den Text des *Fandango* mit. In ausführlichem Beweis erhärtet C. C., dass die brasilische *Chegança*, die eine gewisse motivliche Verwandtschaft zu den spanischen und mexikanischen *Moros y Cristianos* aufweist, eine selbständige brasilische Schöpfung und Ausgestaltung ist, die weder in Portugal noch in Spanien und dem spanischen Amerika eine Parallele hat. Den *Congos* (nordbrasil.) oder *Congadas* (südbrasil.), die ausschliesslich von Negern aufgeführt werden, mit Tänzen afrikanischer Herkunft, liegt afrikanische Sage zugrunde, die sich an die historische Gestalt der afrikanischen Königin Ginga anschliesst. *Bumba-meu-boi* oder einfach *Boi*, das in Rio Grande do Sul und in Minas Gerais unbekannt ist, erscheint C. C., im Gegensatz zu der portugiesischen Überlieferung in *Fandango* und *Maruja* und zu der afrikanischen der *Congos-Congadas*, das Werk der Mestizen und Mulatten, eine örtliche Schöpfung aus verschiedenen Einzelelementen, entstanden im Kreise der Viehwirtschaft. Jedenfalls lässt sich

das Motiv des »tanzenden Stiers» anderswo nicht nachweisen. Mit Recht lehnt C. C. Zusammenhänge mit dem portugiesischen Stierkampf ab. Trotz seiner eingehenden Untersuchung bleibt aber der Anteil der einzelnen ethnischen Elemente an diesem Spiel ungeklärt. Sehr zu begrüssen sind die reichen Angaben über die regionalen Varianten sowie über die Verbreitung der einzelnen dramatischen Vorführungen innerhalb Brasiliens.

Vieles, was C. C. herausgearbeitet hat, dürfte endgültig sein, anderes regt zu erneuter Nachprüfung an. Sein umfangreiches Wissen und seine in unmittelbarem Umgang mit dem Volk gewonnenen Einsichten, sein fachlicher Weitblick und sein methodisches Durchdenken der Probleme machen die *Literatura oral* zum verlässlichen Handbuch für dieses wichtige Teilgebiet der geistigen Volkskunde.

Einzelheiten: S. 28: Zur Definition der Volkskunde siehe insbesondere noch A. Spamer, *Wesen und Aufgabe der Volkskunde* und A. Haberlandt, *Volkskunde und Völkerkunde*, beide in *Die deutsche Volkskunde*, hrg. von A. Spamer, I, Leipzig 1934 (S. 1—16 bzw. 42—58) sowie R. Weiss, *Volkskunde der Schweiz*, Erlenbach—Zürich 1946, S. 3—44. S. 42: Zu den Wiederholungen im Volkslied vgl. die Parallelstrophen bzw. Parallelverse der altportugiesischen *Cantigas d'amigo*, asturianischer Volkslieder, der katalanischen Romanze vom *Compte Arnau*, altfranzösischer Volkslieder (z.B. *Nous estions troys jeunes filettes*; Glaser, *Altfrz. Lesebuch* S. 46), romagnolischer Arbeitslieder (*Il Folklore Italiano* III, 455 ff.) sowie auch ukrainischer und serbischer Volksepen (*Smrt majke Jugovića*, *Predrat i Nenad*, *Kraljević Marko* u.a.). Auch in russischen Bylinen finden sich derartige Elemente. Zu dem S. 56 zitierten englischen Abzählvers vgl. deutsch *Edelmann, Bedelmann, Doktor, Pastor, / Ratsherr, Bürgermeister, Schneider, Major.* S. 62: Es berührt eigentümlich, wenn man von »velhos estudos» von Robert Petsch im Gegensatz zu den »modernos» von Archer Taylor liest, wo doch beide Gelehrte Zeitgenossen sind. S. 91—97: In den Tupi-Märchen spielt der *jabuti* (eine Schildkrötenart) eine besondere Rolle (u.a. gibt es von ihm eine Geschichte *Yauti suasu iruma*, siehe C. Tatevin, *La langue tapihiya*, Wien 1910, S. 270, die unserer Geschichte vom Wettlauf des Hasen mit dem Swinegel entspricht), die Schildkröte spielt aber auch eine bedeutende Rolle in der Überlieferung der Neger am unteren Niger und an der Sklavenküste. Die Frage, ob die Indianer das Motiv der Schildkröte

von den Negern übernommen hätten, muss wohl mit C. C. verneint werden. Für Indianer und Neger gilt hier wohl Bastians Elementargedanke. Wäre das Motiv den Indianern durch die Afrikaner vermittelt worden, so versteht man nicht, dass es nicht auch in brasilischen Märchen in portugiesischer Sprache auftritt, was bei dem ungeheueren Einfluss der schwarzen Kinderfrauen doch eigentlich zu erwarten wäre. C. C. weist auch darauf hin, dass die afrikanischen Spinnengeschichten nur selten einmal den Weg zu den Mestizen gefunden haben. C. C. rechnet natürlich auch mit einem starken Einfluss der Indianermärchen auf die der Mestizen, nimmt aber an, dass diese aus psychologischen Gründen das (in sich ruhende) indianische Totemtier durch raschere Tiere ersetzt hätten, nämlich durch Affe, Fuchs und Katze, die ja in ähnlichen Rollen, wie sie die Indianer dem *yauti* (brasil. *jabuti*) zuschreiben, schon in der portugiesischen Tradition verankert waren. S. 192: Unter den »livros-fontes» wären noch die *Jātakas* zu nennen, auch Somadevas *Kathāsaritsāgara*. S. 194 und 258 ff.: Zu Trancosos *Dom Simão* siehe noch meine Ausführungen *Revue de littérature comparée* XVIII, 152—160 und *Biblos* vol. XVI, t. II, 645—650. Baskische Fassungen der Geschichte finden sich im *Anuario de Eusko-Folklore* XIV, 122—126 und bei R. M. de Azkue, *Euskalerriaren yakintza* II, Madrid 1942, S. 252—254. S. 211 ff.: Für die Geschichte von dem dankbaren Toten (*História de João de Calais*) möchte ich noch auf einige Varianten verweisen, die bislang nicht verzeichnet wurden: die bulgarische im *Sbornik ot blgarski narodni umotvorenija* VIII—IX, Sofia 1892, S. 263, die syrisch-arabischen in H. Schmidt und P. Kahle, *Volkserzählungen aus Palästina*, Göttingen 1918, No. 34 und 35 (S. 84 bzw. 90) und die irische Version *Giollamán corrach* bei L. Mühlhausen, *Zehn irische Volksmärchen aus Süd-Donegal*, Halle 1939, S. 41 (Übers. S. 90). S. 214: *Die História da Donzela Teodora* ist die »Erzählung von der Sklavin Tawaddud» aus »Tausend und eine Nacht» (eine bequeme Ausgabe mit Umschrift und Glossar dieser Geschichte erschien Heidelberg 1924). S. 241 ff.: Über Einleitungs- und Schluss-formeln romanischer Märchen siehe meine Studien *Zur Morphologie der Märchen der Romanen* (*Miscelanea filológica dedicada a D. A. M.a Alcover*, Palma de Mallorca 1932, S. 19—59) und *Formelhafte Anfänge und Schlüsse italienischer Volksmärchen* (VKR XV, 172—185). Über entsprechende baskische Formeln handelte ich *Rev. Inter. des Études Basques* XXII, 524—525 (vgl. auch Azkue, op.cit., II,

14—15). Über Schlussformeln im allgemeinen siehe noch R. Petsch, *Formelhafte Schlüsse im Volksmärchen*, Berlin 1900. Eine ältere Sammlung italienischer Schlüsse bietet E. Filippini, *Archivio per lo studio delle tradizioni popolari* XX, 489—506. S. 245: Das Motiv des Papagaien, der die Tugend der Frau bewahrt, findet sich bereits im indischen *Śukasaptati* und im *Jātaka* No. 198. S. 248 macht C. C. wichtige Angaben über den Wechsel der Sprache des Erzählers, je nach der Verschiedenheit der sprechenden Personen. Beachtlich ist, dass der Erzähler (wie in Portugal) die »almas-do-outro-mundo» durch die Nase sprechen lässt. S. 249: Vgl. über die Rolle der »Sieben» als magischer Zahl im Märchen meine Zusammenstellung *Miscelanea Alcover* S. 27. S. 250: Über Kiltgang, der übrigens durchaus nicht »coabitação prévia» bedeutet, in den deutschsprachigen Gebieten siehe G. Buschan, *Das deutsche Volk in Sitte und Brauch*, Stuttgart o.J., S. 324. Verwandte Sitten bestanden in Savoyen vor der Industrialisierung des Sennbetriebes. Sie sind ferner bekannt aus dem gebirgigen Norden Leóns. Über den entsprechenden Brauch in Galicien und Asturien siehe E. Casas Gaspar, *Costumbres españolas de nacimiento, noviazgo, casamiento y muerto*, Madrid 1947, S. 160—162. Über weitere (nicht immer ganz klare) Spuren der gleichen Sitte in Frankreich (Saint-Omer, Montbéliard, Vendée etc.) siehe A. van Gennep, *Manuel de folklore français contemporain* I, 1, S. 260 ff. (bes. 262—263). Der Brauch ist in Skandinavien weit verbreitet, auch bei Südslaven und Ungarn. S. 269: Mit Pedro Malazarte liessen sich ausser Eulenspiegel noch vergleichen der türkische Nasreddin Hoğa, Jaka Bodo oder Si Pandie auf Java, Mau Loha auf Timor.

S. 300: Die spanische Übersetzung des *Directorium humanae vitae* des Johann von Capua (*Calila e dimna*) ist von 1493 (*1943* ist offenbar ein Druckfehler). S. 302—303 *A rapôsa e a onça:* Siehe jetzt Espinosa III, 420—431, Anm. zu No. 264. S. 307—310 (*O macaco e o manequim de cera*): Zum *Tar-baby*-Motiv siehe jetzt die wichtige neue Studie Espinosa II, 163—227, mit Karte (zu Espinosa No. 35). S. 313 (*O macaco, a onça e o touro*): Ausser der von C. C. erwähnten Geschichte der Maputo in Moçambique, wo die Wildkatze die Rolle des Affen und Flusspferd und Elefant die des Jaguars und des Stiers innehaben, wäre die entsprechende Duala-Geschichte heranzuziehen, die anstelle des Affen (Wildkatze) die Landschildkröte aufweist. Die beiden anderen Tiere sind die gleichen wie in

Moçambique. Deutsche Übersetzung bei C. Meinhof, *Afrikanische Märchen*, Jena 1921, No. 42 (nach *Archiv f. Anthropologie* XIII, 33). S. 316 (*O sapo e o veado*): Zu der Mangbetu-Geschichte von dem Wettlauf zwischen Elefant und Chamäleon ist noch zu stellen die Geschichte vom Wettlauf zwischen Elefant und Schildkröte bei den Konde (Bantu nördl. des Njassa-Sees); siehe Schumann, *Grundriss einer Grammatik der Kondesprache*, Berlin 1899, S. 82—85 und Meinhof, op.cit., No. 17. S. 323 (*O preço do sonho*): Über baskische, spanische und arabische Varianten dieses Traummotivs und ihre Zusammenhänge habe ich gehandelt *Rev. Inter. des Études Basques* XV (1924), S.191—194; XIX (1928), S. 313—314 und zuletzt *Eusko-Jakintza* V (1951), S. 153—157. S. 323—325 (*A mulher da tesoura*): Zum Thema der eigensinnigen Frau vgl. das Thema des eigensinnigen Mannes: siehe etwa die champagnische Anekdote 7 a in E. Herzog, *Neufranzösische Dialekttexte*, Leipzig 1914, S. 11. S. 342: Zum Motiv der ein Geheimnis verratenden Natur siehe die serbische Fassung der Midas-Geschichte (Geschichte des Königs mit den Eselsohren und des Barbiers) bei Vuk Stef. Karažić, *Srpske narodne pripovijetke*, 2. Ausg., Wien 1870, S. 150—152, auch bei E. Berneker, *Slavische Chrestomatie*, Strassburg 1902, S. 213—215 (*U cara Trojana kozje uši*). In den irischen Versionen handelt es sich um Pferdeohren, siehe *Stories from Keating's History of Ireland* hrsg. v. O. Bergin, 3. Aufl., Dublin—London 1930, S. 1—2: *Dá chluais chapaill ar Labhraidh Loingseach*; K. Müller-Lisowski, *Irische Volksmärchen*, Jena 1923, S. 1—5: *König Eochaidh hat Pferdeohren*. In einer marokkanisch-arabischen Geschichte verrät eine üppige Traube den Mord des Barbiers, siehe M. Alarcón y Santón, *Textos árabes en dialecto vulgar de Larache*, Madrid 1913, S. 1—6: *Heikáia lhachchám maa lli kaihéssel lu* (span. Übers. S. 87—91). S. 368—369 spricht C. C. aus Anlass der im NO Brasiliens noch häufigen Wettgesänge nach Art der altprov. *tenzone* über die Geschichte und Verbreitung der Gattung von den alten Griechen (Homer, Theokrit) und Vergil über die arabischen Dichter, die mittelalterlichen Troubadoure und Minnesänger bis zu den südital. *contrasti* und den volkstümlichen Formen in Tirol und Skandinavien. Er vergisst auch nicht die spanisch-amerikanische *payada de contrapunto*. Es handelt sich offenbar um eine allgemeine volkstümliche Erscheinung des Wechselgesangs, die unter bestimmten Bedingungen literarische Form annehmen kann. Vielleicht ist der Ausgangspunkt in Hirten-

gesängen zu suchen. In Yemen sind Wechselgesänge der Soldaten üblich; siehe E. Rossi, *L'arabe parlato a San'â*, Rom 1939, S. 109—111 und 117. Abwechselndes Wettdichten ist auch üblich bei den baskischen *bertsolari* (siehe M. de Lekuona, *Literatura oral euskerica*, San Sebastián 1935, S. 29 und 131—133). S. 399: Über den spanischen *fandango* siehe A. Capmany in *Folklore y costumbres de España* II, Barcelona 1931, S. 249 ff. (Kastilien) und S. 332 ff. (Andalusien). S. 402: Über die Verbreitung der Romanze von der *Nau Catarineta* in Katalonien, Asturien, Portugal und Frankreich siehe auch M. Lohse-Barrelet in *Iberica* V, Hamburg 1926, S. 58, wo auch Anfang und Schluss der entsprechenden mallorkinischen Romanze *La carta de navegá* aufgezeichnet ist.

Hamburg

Wilhelm Giese

The Letters of Daniel Defoe, edited by George Harris Healey. Oxford, At the Clarendon Press, 1955. Pp. xxii—506. 42s. net.

To the student of early eighteenth-century history this edition of Defoe's correspondence will be invaluable. It contains 235 letters written by Defoe and 16 sent to him by various writers. Out of the total only six are printed here for the first time, but it is convenient to have between the covers of one volume an accurate transcript of material that was previously dispersed. Mr. Healey's careful notes add greatly to the usefulness of the work.

Very few people would read these letters nowadays were it not for the fact that, when he was almost sixty, Defoe produced a book that is known to everyone, *Robinson Crusoe*. In the next five years he brought out another five remarkable narratives and one masterpiece of invention, *Moll Flanders*. We turn to his correspondence with eagerness, hoping that it will tell us more about the creator of these delightful works and will indicate the source of this inspiration. From this point of view the letters are something of a disappointment.

The vast majority of them belong to the years 1703—1714, when Defoe was a pamphleteer, government hack and spy. Mr. Healey and other searchers have been unable to find any covering the formative period of Defoe's life, his first thirty-

four years. From hints in his works and other references we understand that he was in arms under Monmouth, that he failed in business and that under William III he began his career as a secret agent. These periods in his life are not represented. Similarly, his really creative years (1719—1724) are hardly illuminated by the one letter (No. 239) available. Mr. Healey is in no way to blame for this: every editor is at the mercy of time.

The interest of this edition to students of literature lies in what they can infer about Defoe from his many reports to the officers of state. It becomes clear as we read the collection that Defoe had an extraordinary power of identification with other people's points of view, so much so that his ability to change parties overnight and denounce today what he had advocated yesterday may be linked with his talent for writing first-person narratives in the character of prostitute or thief. *Moll Flanders* seems far removed from the reports to Harley, but on closer inspection they are not quite so dissimilar. The attitude of both is amoral. In one of the letters (p. 211), Defoe writes: »In my management here I am a perfect emissary. I act the old part of Cardinal Richelieu. I have my spies and my pensioners in every place and I confess tis the easiest thing in the world to hire people here to betray their friends.» If this seems cynical, we have to remember that Defoe disliked inefficiency; he wished to see everything under control and was not squeamish about the methods used.

Yet, like Harley, he wished to keep to the middle way. »How difficult it is», he writes, »to struggle with the follies of men.» On another occasion he told his master: »I am among those who look on the times with grief and indignation, to see the violence and rage of party drive men who at the same time make a profession of religion and call themselves Christians, to such dreadful extremes.» Of course, it did not prevent him from writing certain unbalanced pamphlets himself.

It is pleasant to find in his letters some of the traits that distinguish his stories. His love and knowledge of geography, so evident in *Captain Singleton* and *Colonel Jacque*, are indicated here in letter 171. We are bound to notice, too, his use of biblical allusions, for he even apologises for them. And his homely prose style gains much by his use of simile and proverbial saying. We recognise Defoe best of all in letter 162 (previously unpublished), where he ponders on the ways of the

Almighty and characteristically decides that God looks after His own. Defoe means, quite plainly, himself and friends.

It only remains for me to say that the book is produced with that distinction commonly associated with the name of the Oxford press. I observed four small errors: '(Abe Beyer)' should be 'Abel Boyer' on p. 395; 'Athenaeum' is misspelt on p. 455, and 'creditors' on p. 474. In the index, Sir Roger L'Estrange appears as Sir Robert L'Estrange.

Cecil Price

Erik Erämetsä and Roland Carter, *A Course in Spoken English. Näin puhutaan englantia.* Helsinki, Otava, 1953. 104 pp.

A comparative analysis of two phonemic structures is of particular interest when it involves languages so dissimilar as Finnish and English. Therefore we must greet with satisfaction the brief phonetic introduction of Dr. Erämetsä's and Mr. Carter's attractive little book, which is intended for Finns wishing to brush up their spoken English.

The authors have excellent reasons for believing that, at least to speakers of a language such as Finnish whose phonemic structure is throughout based upon the distinction of lengths, it is better to define English vowels simply as so many distinct primary qualities.[1] Their transcription reflects this very good principle. Among the symbols that differ from traditional ones are [ė] for the vowel in *sit* and [ȧ] for that of *put*, the vowels of *see* and *too* being transcribed as [i:] and [u:]. Considering the qualities of the Finnish high front unrounded vowels, there is much to defend the [ė], although I should still prefer the common and established [ɪ] and [ʊ] of the »narrow» international alphabet to the cumbersome new symbols. One wonders, too, whether [ė] does not tempt Finns to use their native [e] in both *sit* and *set*. It is surprising that the authors have not applied their principle consistently by using the [ɒ] sign of the »narrow» I.P.A. alphabet for the vowel in *hot*; they transcribe *saw* as [sɔ:], *hot* simply as [hɔt]. Another question that may be discussed is whether it would not be advantageous to dispense

[1] See A. C. Gimson's interesting article »The Phonemic/Chronemic Grouping of English Vowels.» *Acta Linguistica*, V: 2, 94—100 (1949), and Dr. Erämetsä's own paper, »Kansallinen kielitottumus ja kielenopetus», *Via* 1951—52, 48—53.

with the length-mark, [:], altogether, or to regard it only as a prosodic sign. New in Finnish textbooks of English are also the symbol [əu] for the diphthong in *go*, and the consistent marking of the aspiration of unvoiced stops [p^h, t^h, k^h].

Although the authors' choices of symbols may perhaps be criticized, I should like to stress that their principles are sound. They have been well aware of the special difficulties Finns experience when learning English pronunciation. Many of these difficulties are easily overcome; yet deplorably few Finnish teachers and students seem to have been aware of them. This is partly a consequence of the extensive use of the »broad» I.P.A. transcription, which to Finns (as well as to speakers of Finland Swedish) is singularly misleading because of its length-marks which in fact indicate quality rather than length. Altogether, then, the transcription of *A Course in Spoken English* is a step in the right direction, and writers of future textbooks of English for Finns will ignore its principles at their own peril.

So far, and of course owing to no fault of Dr. Erämetsä's and Mr. Carter's, we still know too little about the exact differences between English and Finnish phonemic structure. Thorough, methodical and scholarly investigations would be eminently worth while at a time when more Finns than ever before are learning English. Among the problems in need of attention are the exact structural functions of length as contrasted with quality both in English and in Finnish (which could be examined in a series of relatively simple listening experiments); the »phoneme areas» of English and Finnish both in acoustic and in physiological vowel charts; the part played by the third formant (Bar III) in the identification of Finnish (which has two front series, one rounded and one unrounded) and of English vowels; and the best methods to wean students of various ages and sensibilities from the Finnish system of 8 basic vowels, all of which occur both short and long and whose distribution is relatively free, to the R.P. system of at least 12 basic vowels, whose distribution is more restricted, whose length is prosodic rather than phonemic, and whose differences in quality are correspondingly more delicate. Meanwhile we can only note with great satisfaction that Dr. Erämetsä and Mr. Carter have realized these needs and have been prepared to draw some of the important conclusions.

Nils Erik Enkvist

MITTEILUNGEN

Professor Dr. Emil Öhmann wurde von der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin zum korrespondierenden Mitglied gewählt.

Professor Dr. Pekka Katara wurde von der Königlichen Humanistischen Gesellschaft in Lund zum ausländischen Mitglied gewählt.

Einheimische Veröffentlichungen. — Reino Hakamies, Zur Entstehung der europäischen Kaufmannssprache (Liiketaloudellinen Aikakauskirja, 1954, No. 3, Sonderabdruck). Helsinki. 14 S.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen. — V. Kiparsky, Russisch *burun* und *burunduk* (Festschrift für Dmytro Čyževśkyj, Berlin, 1954, S. 143—5); Sur la chronologie de quelques altérations phonétiques en slave (Scando-Slavica, I, 1954). — Erich Kunze, Wirkungsgeschichte der finnischen Dichtung im deutschen Sprachbereich (Deutsche Philologie im Aufriss, hrsg. von Wolfgang Stammler, Bd. III, Sp. 35—46). Berlin, 1954. — Viljo Nissilä, Einige niederdeutsche Personennamen in Finnland (Quatrième Congrès international de sciences onomastiques, Uppsala, 1952, éd. par Jöran Sahlgren, Bengt Hasselrot et Lars Hellberg, Vol. I: Programme, deuxième édition). Uppsala, A. B. Lundequistska Bokhandeln; København, Rosenkilde & Bagger, 1954, pp. 395—407. — Emil Öhmann, Die ältesten germanischen Lehnwörter im Finnischen (Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, I, Philologisch-historische Klasse, Jhg. 1954, Nr. 2).

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen. — Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 84 (Festschrift Emil Öhmann), bespr. von William H. Bennett in Speculum, XXX, 1955, 130—1; von F. Mossé in Etudes Germaniques, 1954, 173—4. — Elsa Enäjärvi-Haavio, The Finnish Schrovetide (Folklore Fellows' Communications, 146, publ. by the Finnish Academy of Science and Letters), reviewed by J. Atkinson in the Slavonic and East European Review, XXXIII, 1954, 283—4. — Erik Erämetsä, Verzeichnis der etymologisch behandelten finnischen Wörter, II (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 77, 1), bespr. von Alan S. C. Ross in The Modern Language Review, XLIX, 1954, 398. — Hans Grellmann, Goethes Wirkung in Finnland von Porthan bis Lönnrots Tod (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 61, 3),

bespr. von Helmut Henning in Euphorion, 49, 1955, 113—16. — Reino Hakamies, Etude sur l'origine et l'évolution du diminutif latin (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 71, 2), compte rendu par L. Kukenheim Ezn. dans Museum, 58, 1953, 62—3; par L. Mourin dans la Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XXXI, 1953, 568—70. — Martta Jaatinen, Die mnd. Übersetzung der sog. Hieronymusbriefe nach der Lübecker Hs. (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 65, 2), bespr. von C. Soeteman in Museum, 58, 1953, 130—1; von A. van Loey in Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XXXI, 1953, 876; von J. Moors in Le Moyen Age, LX, 1954, 234—6; von F. Maurer in Archiv für das Studium der neueren Sprachen, 190, 1954, 328. — Pekka Katara, Speygel der Leyen (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 77, 2), bespr. von H. D. Sacker in The Modern Language Review, XLIX, 1954, 98—9; von J. H. Scholte in Neophilologus, XXXVIII, 1954, 316—7; von J. G. De Brouwere in Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XXXII, 1954, 580—2. — V. Kiparsky, L'histoire du morse (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 73, 3), compte rendu par W. Giese dans Romanistisches Jahrbuch, V, 1952, 392—5; par K. Sneyders de Vogel dans Neophilologus, XXXVII, 1953, 246; par K. Roelandts, dans la Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XXXI, 1953, 846. — Erik v. Kraemer, De la bonne empereris qui garda loiaument sen mariage, miracle mis en vers par Gautier de Coinci (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 82, 2), compte rendu par Albert Henry dans la Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XXXII, 1954, 1144—7; par F. Lecoy dans la Romania, LXXV, 1954, 409—13; par W. Mary Hackett dans The Modern Language Review, L, 1955, 78—9; par Urban T. Holmes, Jr., dans Speculum, XXX, 1955, 110—1. — Erich Kunze, Die deutschen Übersetzungen finnischer Schönliteratur (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 63, 3), bespr. in Nordisk Tidskrift för Bok- och Biblioteksväsen, 37, 163—4; Deutsche Literaturzeitung, 72, 1951, Sp. 161—4; Rivista di Letterature Moderne, 1951, 394; The Modern Language Review, XLVII, 1953, 108; Handbuch der Bibliothekswissenschaft, 2. Aufl., I. Bd., 1027; Euphorion, 49, 1955, 116—8. — Auvo Kurvinen, Sir Gawain and the Carl of Carlisle in Two Versions (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 71, 2), reviewed by F.-L. Flutre in Zeitschrift für romanische Philologie, 69, 1953, 456—60. — Ilmari Lahti, La dénasalisation en français (Neuphilologische Mitteilungen, LIV, 1953, 1—33), compte rendu par M. Delbouille dans la

Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XXXII, 1954, 900. — Id., Le franco-provençal est-il un dialecte fictif? (Neuphilologische Mitteilungen, LII, 1951, 6—9), compte rendu par M. Delbouille dans la Revue Belge de Philologie et d'Histoire. — Arthur Långfors, La prière de Thibaut d'Amiens (Studies . . . Presented to John Orr, 1953), compte rendu par F. Lecoy dans la Romania, LXXV, 1954, 404. — Kaj B. Lindgren, Die Apokope des mhd. *-e* (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 78, 2), bespr. in Archiv für das Studium der neueren Sprachen, 191, 1954, 69; von E. Polomé in Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XXXII, 1954, 217—18; von J. Erben in Deutsche Literaturzeitung, 75, 1954, Sp. 531—4. — Tauno F. Mustanoja, Les neuf joies Nostre Dame (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 73, 4), reviewed by H. H. Lucas in French Studies, VII, 1953, 349—50; by Albert Henry in Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XXXII, 1954, 903—4; by R.-L. Wagner in the Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, 1953. — Tauno Nurmela, Manuscrits et éditions de Corbaccio de Boccace (Neuphilologische Mitteilungen, LIV, 1953, 102—33), compte rendu par C. F. Goffis dans La Rassegna della Letteratura Italiana (Genova), anno 57, serie VII, 1953, No. 4. — Emil Öhmann, Die mhd. Lehnprägung nach afrz. Vorbild (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 68, 3), bespr. von M. Delbouille in Revue Belge de Philologie et d'Histoire, 32, 1954, 344—5; von E. Luginbühl in Vox Romanica, 1954, 431—4. — Id., Zum sprachlichen Einfluss Italiens auf Deutschland, XIII: Administrative Ausdrücke (Neuphilologische Mitteilungen, LIV, 1953, 226—37), bespr. von B. Migliorini in Lingua Nostra, 1954. — Esko Pennanen, Chapters on the Language in Ben Jonson's Dramatic Works (Annales Universitatis Turkuensis, B XXXIX), reviewed by E. G. Stanley in The Modern Language Review, XLIX, 1954, 368—9. — Holger Petersen Dyggve, Gace Brulé, trouvère champenois (Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki, XVI), compte rendu par O. Jodogne dans Les Lettres Romanes, VIII, 1954, 383—4; par M. Delbouille dans la Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XXXII, 1954, 558—9. — Irma Rantavaara, Virginia Woolf and Bloomsbury (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 82, 1), reviewed by S. B. Liljegren in Studia Neophilologica, XXVI, 1954, 174—5; by B. Harkness in The Journal of English and Germanic Philology, LIII, 1954, 137—8; by L. Borinski in Euphorion, 48, 1954, 496—7. — Veikko Väänänen, »Il est venu comme ambassadeur», »il agit en soldat» (Annales Academiæ

Scientiarum Fennicæ, B 73, 1), compte rendu par G. Gougenheim in Le Français Moderne, XXI, 1953, 156—8; par V. D. Elcock dans The Modern Language Review, XLIX, 1954 77—8; par L. Mourin dans Vox Romanica, XIII, 1953, 120,—4. — Id., D'une fame de Laon, miracle de Gautier de Coinci (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 68, 2), compte rendu par M. Delbouille dans la Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XXXII, 1954, 339—400. — Eva Vilamo-Pentti, La Court de Paradis (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 79, 1), compte rendu par M. D. Legge dans The Modern Language Review, XLIX, 1954, 393—4; par Urban T. Holmes, Jr., dans Speculum, XXIX, 1954, 626—7; par C. A. Robson dans French Studies, VIII, 1954, 159—60; par Albert Henry dans la Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XXXII, 1954, 904; par Anne-Marie Bouly de Lesdain dans Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, CXI, 301—2. — Lia Wainstein, L'Expression du commandement dans le français actuel (Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki, XV), compte rendu par J. Engels dans Museum, 58, 1953, 73—5.

MIDDLE ENGLISH *WITH AN O AND AN I*

With a Note on Two Shakespearean »O-I« Puns

The phrase *with an O and an I* is a familiar feature to students of later Middle English poetry. It occurs in a number of poems of religious, political, and didactic character. The majority of these are in English, while a couple are in Latin. The phrase occurs invariably at the beginning of the refrain. In one of the poems, a hymn on the passion of Christ in MS. Douce 126, fol. 90 b, the first stanza reads thus —

Godys sone þat was so fre,
into þis world he cam
And let hym naylyn upon a tre,
al for þe love of man.
His fayre blod þat was so fre,
out of his body it ran;
A dwelful syȝte it was to se,
his body heng blak and wan.
Wiþ an O and an I,
his coroune was mad of þorn
And prikkede into his panne
boþe byhynde and aforn.[1]

---

[1] Printed by W. Heuser, together with eight other *O and I* poems in English and one in Latin, in *Anglia*, XXVII, 1904, 283—319. For these poems, and for other printed editions, see Carleton Brown and Rossell Hope Robbins, *The Index of Middel English Verse* (New York, 1943; abbreviated in this article as *Index*), Nos. 412, 701, 1001, 2021, 2663, 3921. One of the poems shows *I-E* and *E-O* refrains instead of *O-I* (No. 3921; cf. Brown, *Religious Lyrics of the XIVth Century*, p. 270) and one manuscript of No. 701 an *O-U* refrain.

A long *O-I* poem in Latin was printed by Thomas Wright in *Political Poems and Songs*, Vol. I, pp. 253—63.

An alphabetical poem with *O and I* as a refrain-element (*Index* No. 1320) was printed by Miss Beatrice Daw Brown in *The Bodleian Quarterly Record*, VII, 1932—34, pp. 2—3.

A Latin poem printed by Wright, *Political Poems and Songs*, pp. 253—63, begins —

> Heu, quanta desolatio Anglie prestatur,
> Cuius regnum quodlibet hinc inde minatur,
> Et huius navigium pene conquassatur;
> Regnum nec consilio nec ope iuvatur.
> With an O and an I, pre dolore ventris,
> Meum iam consilium iacet in vi mentis.

The *O and I* element has not been satisfactorily explained, though Dr. Karl Hammerle[1] rendered a useful service by bringing it into connection with the exclamation *hey-how*, which occurs in many popular songs, such as *The False Fox*[2] —

Prof. Karl Brunner printed two *O and I* poems (*Index* Nos. 3069 and 3567) in *Anglia*, LIV, 1930, 288—91.

Two *O and I* poems (*Index* Nos. *69 and 4083) were printed by Dr. K. Hammerle in *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, CLXVI, 1935, 195—9. Instead of *O and I*, one of the poems (No. 4083) shows an *U and I* variant.

Three *O and I* poems, including a satire against the worldliness of priests, were printed by Prof. A. H. Smith in *London Mediaeval Studies*, II, 1951, 33—49, from Additional MS. 45896.

A didactic *O and I* poem (*Index* No. 3363) was printed by the present writer in *The Good Wife Taught her Daughter* (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B LXI, 2; Helsinki, 1948), pp. 173—5.

Some of the poems here listed have also been printed by Carleton Brown in his anthologies of Middle English poetry, and a few also appear in some other printed collections. See *Index*.

An edition of two poems with the *A-I* and *O-U* variants of the refrain, by Dr. Rossell Hope Robbins, will appear in one of the forthcoming numbers of *Anglia*.

[1] *Anglia*, LIV, 1930, 292—6.

[2] Last printed by Dr. Rossell Hope Robbins from the late fifteenth-century manuscript Ee.1.12 in the University Library, Cambridge, in his *Secular Lyrics of the XIVth and XVth Centuries* (Oxford, 1952), pp. 44—5.

The fals fox came unto our croft,
And so our gese ful fast he sought.
With how, fox, how! with hey, fox, hey!
Come no more unto our howse to bere our gese
awaye! —

and in some songs of Shakespeare's, as in —

With a hey and a ho and a hey nonino.
(*As You Like It*, V.iii.)

Medieval Parallels. — On the other hand, however, it seems that the refrain-element *with an O and an I* is also to be associated with the general medieval practice of building refrains entirely or partly on a repetition or variation of vowels. Such refrains, which doubtless have their origins in popular dance-songs, are common in medieval poetry all over Europe, also in those written in Latin, whether of religious, amorous, or trivial character. They have been studied in some measure by Dr. Hans Spanke.[1] Among the specimens he quotes there is one from the thirteenth-century Harleian MS. 978, a passage from *Planctus Samsonis*, written in France. Dalila cries out —

Philistei, Philistei, surgite,
Clipeos et lanceas arripite.
I et E, I et O;
Hostem victum teneo,
I et E, I et O,
Calvatum derideo.[2]

[1] »Klangspielereien im mittelalterlichen Liede» (*Studien zur lateinischen Dichtung des Mittelalters: Ehrengabe für Karl Strecker zum 4. September 1931*, Dresden, 1931, pp. 171—83). Cf. also F. J. A. Raby, *A History of Secular Latin Poetry in the Middle Ages*, Vol. II, pp. 329—31.

[2] An inferior text of the *planctus*, from MS. H. B. I Ascet. 95 in the Landesbibliothek, Stuttgart (second half of the thirteenth century) is included in *Analecta Hymnica*, Vol. XXI, pp. 169—71 (No. 239). In this version the vowel-element of the refrain runs *I et E, A et O.*

A hymn to S. Stephen in the mid-fourteenth-century Mosburg Gradual (MS. 156 in the University Library, Munich) begins —

Dulces laudes tympano
Cum melodis organo
Referentes Domino
Gratulemur Stephano.
A et E, O et I,
Mira virtus Stephani.[1]

On the other hand, medieval poems show a remarkable variety of vowel patterns in their refrains. A few more examples will be given in the following. Another hymn from the Mosburg Gradual, to the Blessed Virgin, begins —

Verbum patris humanatur,
O, O,
Dum puella salutatur,
O, O,
Salutata fecundatur
Viri nescia.
Ey, ey, eya,
Nova gaudia![2]

MS. H. B. XIII. poet. germ.1 in the Landesbibliothek, Stuttgart, written at Constance in the fourteenth century, contains a macaronic poem in German and Latin, which begins —

---

[1] *Analecta Hymnica*, Vol. XXI, pp. 88—9 (No. 134). Another hymn to S. Stephen, structurally similar except that the vowel element before the refrain is missing, is printed in *Anal.Hymnica*, Vol. XXI, p. 89 (No. 135). It begins —

Martyr fuit Stephanus
Primus, postquam Dominus
Natus est de virgine.
Quem laudamus hodie.
Mira virtus Stephani.

[2] *Analecta Hymnica*, Vol. XX, pp. 104—5 (No. 121).

Ich was ein chint so wolgetan,
Virgo dum florebam,
Do brist mich diu werlt al,
Omnibus placebam.
Hoy et oe!
Maledicantur tilie
Iuxta viam posite.[1]

A song in MS. fr. 20,050 of the Bibliothèque Nationale runs thus —

Gaite de la tor, gardez entor les murs, se Deus vos voie,
C'or sont a sejor dame et seignor, et larron vont en proie.
Hu et hu et hu et hu,
Je l'ai veü la jus soz la coudroie,
Hu et hu et hu et hu,
A bien pres l'ocirroie.[2]

A *Conductus ad Tabulam*, part of a liturgical parody sung at subdeacons' mummeries after Christmas in honour of the newly-elected »episcopus stultorum», begins —

Orientis partibus
Adventavit asinus
Pulcher et fortissimus,
Sarcinis aptissimus.
Hez, Sir Asne, hez![3]

Another part of this liturgy, *Conductus ad Subdiaconum*, has as its refrain —

---

[1] *Carmina Burana*, edited by Alfons Hilka and Otto Schumann, Vol. I, 2: *Die Liebeslieder* (Heidelberg, 1941), pp. 310—11 (No. 185).

[2] Quoted by H. Spanke (see above) p. 177.

[3] *Analecta Hymnica*, XX, pp. 217—18 (Anhang I, No. 2).

Hoc, in hoc, hoc, in hoc,
Hoc in hoc solemnio
Concinat hæc concio.[1]

Wherever such vocalic elements appear as refrains or as parts of refrains, in religious or secular, Latin or vernacular poetry, they are obviously to be traced back to popular dance-songs.[2] For a refrain is originally nothing but a series of modulations sung by a single person or by a chorus when accompanying a dance with a melody. These modulations were necessarily invariable, otherwise a chorus would not have been able to sing them without difficulty. At first they were merely a series of vowels or simple syllables: *a, a, a, a; — o, o, o, o; — hey-how; — troly loly; — nonino.* Later, an invariable series of simple words was used for reproducing the modulations.[3]

Linguistic Background. — It seems, then, that the Middle English refrain *with an O and an I*, the variant forms of which show *A-I*, *U-I*, *I-E*, *E-O*, and *O-U* gradation, is to be associated with the more or less exclamatory vowel repetitions and variations inserted in Latin and vernacular poems all over Europe, and that it has its origin in the dance.[4] But for a fuller

---

[1] *Analecta Hymnica*, XX, pp. 225—6 (Anhang I, No. 17). The rhythm-pattern of *hoc in hoc hoc in hoc* is '⏑' '⏑', or the same as in *I et E, I et O*, for example (p. 163). It is a lively reproduction of a dance-rhythm; with some amount of imagination, one might almost take it as an echo of some English carol burden —

Ho and ho, ho and ho.

[2] It seems possible, though somewhat unlikely, that the medieval fondness of letter symbolism has something to do with the appearance of these elements in religious Latin poetry.

[3] A. Jeanroy, *Les origines de la poésie lyrique en France au moyen âge*, 3rd ed., Paris, 1925, p. 105.

[4] The writer hopes that he will have an opportunity in a later paper to bring forth more detailed evidence for the connection of the *O-I* refrain and its variants with popular dance forms.

understanding of the character of the *O and I* refrain a discussion of its linguistic background is necessary.

Gradation between *i* and *o*, closely associated with the gradation between *i* and *a*,[1] is a phenomenon of considerable linguistic interest as well in English as perhaps in all languages of the world. It is one of several types of vowel alternation often found, for example, in certain repetitive patterns of expression. Patterns of this kind play an important part in word-formation and have therefore been studied mainly from the point of view of word-formation and lexicography. Considering the large number of treatises devoted to this subject[2] it would

---

[1] The present writer is thinking of the pronunciation of Middle English short *a* before its fronting into *æ* (the vowel we have in Mod. E. *hat*) began in the fifteenth century (according to Wyld, *A History of Modern Colloquial English*).

[2] The following studies may be mentioned: — Henry B. Wheatley, *A Dictionary of Reduplicated Words in the English Language* (Appendix to the Transactions of the Philological Society), London, 1866. — C.-F. Koch, *Linguistische Allotria: Laut-, Ablaut- und Reimbildungen der englischen Sprache*, Eisenach, 1873; 2nd ed., 1880. — Max Müller, *Die Reim- und Ablautkomposita des Englischen*, Strassburg diss., 1901. — J. van Ginneken, *Principes de linguistique psychologique*, Amsterdam, 1907, pp. 390—9. — Leo Spitzer, *Stilstudien, I: Sprachstile* (Munich, 1928), Chapter 9, »Zwillingsformeln: Singen und Sagen — Schorlemorle», pp. 85—100. — H. Koziol, *Handbuch der englischen Wortbildungslehre* (Heidelberg, 1937), pp. 211—18. — E. Eckhardt, »Reim und Stabreim im Dienst der ne. Wortbildung» (*Englische Studien*, 72, 1937, 161—91); for the controversy between Eckhardt and Koziol caused by this article see *Englische Studien*, 73, 1938—39, 158—9 and 317—18. — Y. M. Biese, »Neuenglisch 'tick-tack und Verwandtes» (*Neuphilologische Mitteilungen*, XL, 1939, 146—205). — P. Fijn van Draat, »Reduplicatory Emphasis» (*Englische Studien*, 74, 1940—41, 156—67). — O. Jespersen, *A Modern English Grammar*, Vol. VI (Copenhagen, 1942), pp. 173—83. — H. Koziol, »Die Silbenverdoppelung im Englischen» (*Englische Studien*, 75, 1942, 67—73).

be waste of space to repeat here what has been said about it many times before. It will suffice to mention that three principal patterns are usually distinguished: — (1) repetition without alteration of sounds (*ay-ay*, *no-no*, *so-so*, *tick-tick*, etc.); — (2) repetition with vowel gradation, but without alteration of the consonants (*flip-flap*, *dingle-dangle*, *tick-tack*, *chip-chop*, *pip-pop*, *sing-song*, *titter-totter*, etc.); — (3) repetition without vowel gradation, but with alteration of the initial consonant or consonant-group (*clap-trap*, *hob-nob*, *helter-skelter*, etc.). It is the second of these patterns involving a vowel gradation that is of interest for the purposes of the present study.

In the field of morphology, the particular vowel gradation with which we are here concerned (*i-o*, *i-a*), like certain other types of gradation, serves among other things for distinguishing the various tenses of strong verbs (as in *drive-drove*). The distinction is based on differences in vowel quality (pitch and place of articulation). The greater the difference, the more striking is the distinction. The *i-a* and *i-o* variations are particularly well suited for purposes of distinction because *i*, a front vowel with the highest pitch of all vowels is far remote from the back vowel *a* and even more remote from *o*.[1] In fact the distance between *i* and (open) *o* is the greatest possible in the English vowel system.

This alternation of vowel quality, which, by the way, always seems to be associated with a variation in stress, is a much more common means of linguistic expression than is generally assumed, and its functional sphere extends far beyond the areas of word-formation and morphology.

It has been pointed out by many scholars that the kind of reduplication and vowel variation discussed in the present study, although it is often used to imply a mere contrast —

---

[1] A stimulating study of the vowel *i* is to be found in Jespersen s *Linguistica* (Copenhagen, 1933), pp. 283—303, in the chapter entitled »Symbolic Value of the Vowel 'I'».

more or less emphatically —, is frequently emotional in character and is thus a convenient means of expressing a wide range of human emotions, such as sorrow, compassion, contempt, indignation, surprise, irony, and so on.

This polarity and flexible emotionality of the *i-o* (and *i-a*) variation give human speech added vigour and colour and make it more suggestive of various mental associations. It is possible that variation of this kind is reflected in the sound-contrast implied in the ancient tradition of the strife between the Holly and Ivy, and we no doubt have a highly similar sound-effect in the ominous hoot of the owl, *to-whit, to-whoo.* And one can hardly think of a line of poetry which does not play on the *i-o* or *i-a* gradation.[1]

As an example of how a poet may use sound repetition and variation let us quote a passage from Shakespeare's *As You Like It,* II. vii. 26—7 —

> And so, from hour to hour, we ripe and ripe,
> And then, from hour to hour, we rot and rot.

As Prof. Helge Kökeritz shows in his recent important book on Shakespeare's pronunciation[2], Jaques' well-known speech, from which the above passage has been quoted, »is nothing but a cleverly sustained piece of double-entendre;» *hour to hour* is a pun based on the homonymy of *hour and whore* and *ripe and ripe* another based on the homonyms *ripe* 'search' and *ripe* 'ripen'.[3]

---

[1] A classical example of the *a-i* gradation is *Jack and Jill* of the familiar nursery rhyme.

[2] *Shakespeare's Pronunciation* (New Haven and London, 1953), pp. 58—9.

[3] The two lines here quoted are, of course, based on old proverbial wisdom, often met in the form *soon ripe, soon rotten.* The saying occurs, for example, in Chaucer's *Canterbury Tales* (Group A, Reeve's Prologue, 3875): *til we be roten, kan we nat be rype.* Cf. also Dekker's *Honest Whore,* Part II: *Women are like medlars (no sooner ripe but rotten).*

But the two lines quoted must not be taken merely as a playground for obscene quibbling. Quite apart from all this, they provide a fine example of Shakespeare's complex art of diction, as it appears in his use of repetitive rhetorical patterns. Patterns with identical sounds occur four times: *from hour to hour* (twice), *we ripe and ripe*, *we rot and rot*. Repetition of this kind, in which the quality of the sounds involved is not altered, is generally expressive of a steadily progressing action or a permanent state; thus *from hour to hour*, *we ripe and ripe*, and *we rot and rot* may be taken, each in itself, as forcible symbols of the invariable course of human life. In fact, the sound effect is almost the same in both lines, with practically the only exception that the ends of the lines show an *i-o* gradation: *ripe and ripe*, *rot and rot*. The first member of this variation (*ripe and ripe*) has a high-pitched front vowel and may be taken to symbolise busy, restless action; the second member (*rot and rot*), with a low-pitched back vowel, implies something that is sluggish, inert, and depressing. There is a falling cadence as we advance from *i* to *o*, with an implication of a sinking to a lower level, of deterioration and decline, and also of finality.

But we must examine yet another aspect of the *i-o* (*i-a*) gradation. It seems to be a universal impression among linguists that some idea of distance is inherent in this particular type of vowel variation. It has been suggested,[1] for example, that distance is what — among other things — it symbolised to the primitive man: voices coming from near sounded shriller in his ear than those coming from afar. Shrill vowels, accordingly, are believed to express nearness and duller and more open vowels remoteness, as suggested by such linguistic doublets as *this-that*, *these-those*, *ci-là*, *hier-da* (*dort*).[2] However this may be, some idea of distance often seems to be implied in the *i-o* (*i-a*) gradation. The variation

---

[1] V. d. Gabelentz, *Sprachwissenschaft*, p. 250, quoted by Spitzer, *Stilstudien*, I (see above), p. 93.

[2] Cf. Jespersen, *Linguistica*, *loc.cit.*

in vowel quality draws the hearer's attention from one pole of interest to another, and back again; when the same variation is repeated, the hearer's attention is made to swing to and fro between the two poles, with the result that the repeated variation comes to symbolise a swinging movement, as in *zigzag*, *criss-cross*, and possibly also in *tick-tack*. It seems to be largely on account of this idea of a swinging movement inherent in the *o-i* gradation that this type of vowel variation has become a symbol of a certain kind of dance movement and has developed into the well-known types of *o-i* refrain.[1]

One little point remains to be discussed. In ordinary speech the gradation normally occurs in the *i-o* (*i-a*) order, with the shrill front vowel coming first and the dull back vowel following (*sing-song*, *zigzag*), while in the refrain-elements of poetry the *o-i* order is very frequent. This is quite in agreement with what one would expect: in unemphatic statements of everyday speech and normal prose a falling tune is natural, and even in dance-songs a vowel alternation ending in an open sound is sometimes desirable as a symbol of a slowing down or of a longer, slower swing (*heygh-ho*! — *with a heigh and a ho*!). A rising tune, *o-i*, seems to be particularly suited for reproducing a livelier movement: *with an O and an I*.

A NOTE ON TWO SHAKESPEAREAN PUNS ON *O* AND *I*

A good example of Shakespeare's fondness of word-play is the noun *eye*, which he uses in homonymic puns with *ay* and especially with the personal pronoun *I*. A striking case of this is a passage in *Romeo and Juliet*, III. ii. 43—51 —

[1] It is reasonable to assume, however, that there have also been other factors which have contributed to this development. One of these must have been the emotional character of this vowel gradation.

> *Juliet.* — What devil art thou that dost torment me thus?
> This torture should be roar'd in dismal hell.
> Hath Romeo slain himself? say thou but 'I',
> And that bare vowel 'I' shall poison more
> Than the death-darting eye of cockatrice:
> I am not I, if there be such an 'I';
> Or those eyes shut that make thee answer 'I'.
> If he be slain, say 'I'; or if not, 'no':
> Brief sounds determine of my weal or woe.

For other instances of Shakespeare's play on the homonymy of *eye-I-ay* see Professor Helge Kökeritz's authoritative book on *Shakespeare's Pronunciation*, pp. 92—3.[1]

From this point of view, line 188 of Act III, Scene ii, in *A Midsummer Night's Dream* is of some interest. The four Athenians are overtaken by the night in an enchanted forest —

---

[1] Prof. Kökeritz's list does not include a few instances in which other Shakespearean scholars have seen puns on *eye*. Although he may be right in omitting them, two of them seem to be worth at least a passing mention. Prof. T. G. Tucker (*The Sonnets of Shakespeare*, Cambridge, 1924), for example, believes that line 2 of Sonnet CIV contains such a pun —

> To me, fair friend, you never can be old,
> For, as you were when first your eye I eyed,
> Such seems your beauty still.

Prof. Tucker takes *your eye* to be a pun on *your I*, »yourperson».

The other case is more obvious. Lines 8 and 9 of Sonnet CXLVIII read —

> Love's eye is not so true as all men's no.
> How can it — o, how can love's eye be true. . .

The punctuation of these lines in the quarto of 1609 has aroused much discussion, but the majority of commentators seem to be inclined to take *love's eye* as a pun on *love's ay(e)*, i.e., loves's »Yes»—

> Love's »ay» is not so true as all men's »no».
> How can it — o, how can love's »ay» be true. . .

Hermia. What love could press Lysander from my side?
Lysander. — Lysander's love, that would not let him bide,
Fair Helena, who more engilds the night
188 Than all yon fiery oes and eyes of light.

H. Cuningham, who edited the play for the Arden Shakespeare series[1], took *oes and eyes* to be a pun on *o's and i's*. What has been said in the present discussion on the *o-i* vowel gradation gives strong support to his opinion.

Dr. L. Wurth[2] assumed that Sir Toby's saucy *O, ay* in *Twelfth Night*, II. v. 133, is another pun, based on homonymy between *I* and *ay*. This is possible, for throughout the whole passage in which it occurs Shakespeare is playing with homonymous *I, ay*, and *eye*.[3] It is worthy of note, however, that the reading *O, ay* in line 133 is a modern editorial emendation, unnecessary, it seems, the Folio text of 1623 reading *O I*. Malvolio, trying to make out the sense of the cryptic letters *M, O, A, I* in the faked letter, says —

Softly, *M. O. A. I.*
Sir Toby. — O I, make vp that, he is now at a cold sent (= scent).

It seems reasonable to assume that *O I* in line 133, like *oes and eyes* in *A Midsummer Night's Dream*, is an echo of popular exclamations based on *o-i* gradation and used, among other things, as refrain-elements in dance-songs.

Tauno F. Mustanoja

---

[1] London, 1905 (second edition, 1922).

[2] *Das Wortspiel bei Shakspere* (Wiener Beiträge zur englischen Philologie, Vol. I), Vienna and Leipzig, 1895.

[3] Line 148 in the same scene, for example, reads (according to modern editors) *Ay, and you had any eye behind you...* The Folio reads *I, and you had any eye behinde you...*

TROILUS AND CRISEYDE, IV, 607

Of Fered

Stanza 87 in Book iv of Chaucer's *Troilus and Criseyde* reads —

> And though thy lady wolde a lite hire greve,
> Thow shalt thi self thi pees hereafter make;
> But as for me, certeyn, I kan nat leve
> That she wolde it as now for yvel take.
> 607 Whi sholde thanne of fered thyn herte quake?
> Thenk how that Paris hath, that is thi brother,
> A love; and whi shaltow nat have another?

Earlier in the present volume (*Neuphilologische Mitteilungen*, LVI, pp. 90—94), I discussed the Middle English phrase *wery of wandred* »weary for having wandered», my argument being that the construction was sufficiently attested in Middle English literary texts to be taken as a real variant of the more frequent type *wery for wandred*. As shown by Prof. L. Spitzer (*Neuphilologische Mitteilungen*, LV, 1954, 161—77), parallels to both types are to be found in Romance and other languages.

In all the instances quoted by me an essential feature was the presence of the adjective *wery* »weary». While reading *Troilus and Criseyde* a short while ago I came across the expression *of fered* in line 607 of the passage quoted at the beginning of this paper. It had never occurred to me before that *of fered*, which had baffled modern editors like F. N. Robinson and R. K. Root[1], was a phrase comparable to (*wery*) *of wandred*, meaning »because of being frightened».

---

[1] Prof. Root (*The Book of Troilus and Criseyde*, Princeton, 1945) suggests tentatively that the phrase might mean either (1) »frightened off» or (2) »because of being frightened». Prof. Robinson expresses some doubts concerning the former of these interpretations, but accepts the latter with a question mark.

What evidence do we have for taking *of fered* as a combination of the preposition *of* and a past participle and not as a past participle in which *of* is merely a verbal prefix (*of-fered*)?

There are, it is true, instances in which *of* is a prefix to the verb *feren*, such as *vort to offeren him* (*Ancrene Riwle* [ed. Day, EETS.], 103). It is striking that in the majority of recorded instances of *of-feren*, particularly in the early ones (as in those of *of-dreden*, which has practically the same meaning), *of* is prefixed to the past participle form (*oferd*). However this may be explained (there seem to be more than one possibility to account for it), it seems natural to ask whether *of fered* in the Chaucer passage quoted ought not to be taken simply as a past participle, *of-fered* »frightened off».

Let us glance at the critical apparatus in the late Prof. Root's edition of *Troilus and Criseyde*. Line 607 of Book iv, in the form quoted at the beginning of this paper, follows the readings of MS. 61 in Corpus Christi College, Cambridge, and of MS. L. 1 in St. John's College, Cambridge. Two other manuscripts, Gg. 4. 27 of the University Library, Cambridge, and Harley 4912, read *for ferd*. Bodleian MS. Selden B. 24 and MS. V. ii. 13 of Bishop Cosin's Library at Durham have *of fere*. Phillipps MS. 8250 and Caxton's edition read *for fere;* this is also the reading in Thynne's text of 1532. Harley 2392 has a slightly more altered reading, *thyn herte for feer*. Harley 3943 reads *thyne herte for drede* and Rawlinson Poet. 163 *thyn herte thanne of fer*.

Thus it seems reasonably clear that the scribes who copied *Troilus and Criseyde* took *of* in *of fered* as a preposition with causal force and not as a verbal prefix. The manuscripts which provide the basis for Prof. Root's edition read *of fer(e)d*, while two other manuscripts have *for ferd*. Of these, it is obviously *of fered* which goes back to the original, for it is unlikely that two scribes should have replaced the more common type of expression (*for* followed by a past participle) by the much less

common one (*of* followed by a past participle).[1] The majority of the scribes, as might be expected, found the combination of a preposition and a past participle unfamiliar and replaced it by a combination of a preposition and a noun. It is worthy of note that among these variants there are three which also have the preposition *of* (*of fere*).

It seems, then, that the expression *whi sholde thanne of fered thyn herte quake* is comparable to Spanish *el, de rendido, sobre la hierba se quedó dormido* (»because of being tired, he lay [remained] on the grass, sleeping») and to Middle English *the Miller that for dronken was al pale* or *rizt for astoneid I stode in a traunce*. In other words, *of fered*, meaning »because of being frightened», belongs to the type *wery of wandred*, to which I called attention on pp. 161—77 of the present volume.

---

[1] The construction *for fered* is not infrequent in the fourteenth and fifteenth centuries. The recent *Middle English Dictionary* edited by Hans Kurath and Sherman M. Kuhn (Ann Arbor) quotes many instances of it s.v. *fērd(e)*, noun (b). The earliest is from *Sir Otuel* (version in couplets), line 1463: *Certes þis is a foul þing, þat ze schule fle for ferd*. Another quotation comes from *Sir Gawain and the Green Knight*, 2272: *now þou fles for ferde er þou fele harmez*. A line in *The Stanzaic Versions of the Life of Saint Anne* (edited by R. E. Parker, EETS. 174, 1928), first version, line 672, provides a striking verbal parallel to the Chaucer passage: *for ferd scho quake allway*. The phrase occurs repeatedly in Chaucer, too: — *and hast for ferde caught attricioun*? (*Troilus and Criseyde*, i, 557) and *styntynge in my tale For ferde. . . Ful ofte I wex bothe pale and red* (*Book of the Duchess*, 1213).

The *Middle English Dictionary* is no doubt right in assuming that the rather advanced stage in the substantivation of the participle *fered* seen in quotations from the end of the fourteenth century and from the fifteenth is accounted for by its occurrence in the phrase *for fered* »for being frightened», which appears in the earliest quotations.

On the other hand, the fact that the majority of scribes altered *of* (*for*) *fered* in the passage discussed into *of* (*for*) *fere* suggests that they were not accustomed to take *fer(e)d* as a noun.

In all the instances discussed on that occasion the adjective *wery* was an essential feature, while it does not appear in the present instance (*of fered*). Chaucer's *of fered* is thus comparable to the numerous instances of the *for*-type without the adjective *wery* which Prof. F. Mossé listed in *Études Anglaises*, V, 1952, 300—303 (*for feynt, for unknowe, for pure ashamed*, etc.).

There are, then, instances with and without the adjective *wery* not only of the *for*-type (*wery for wandred, for astoneid*), but also of the *of*-type (*wery of wandred, of fered*). The phrase in Chaucer, *of fered*, suggests that in *wery of wandred* the preposition *of* is probably not to be taken simply as an equivalent of the Old English genitive case governed by *werig*, as I was inclined to think earlier (pp. 93—4) on the basis of the material available to me at that time. In *of fered* we have a representative of the type which in the Romance languages appears in expressions like *de rendido, de puro molido*, etc., while it is possible that *wery of wandred* represents a fusion of two constructions, *wery of* (*werig* governing the genitive) and *of wandred* (*of fered, de rendido*).

Although I am sure that a systematic search will bring to light other instances of the type *of fered*, the variant readings in Prof. Root's edition of *Troilus and Criseyde* imply that this type of expression was not common in Middle English. Considering its rarity, the unfamiliarity of even experienced textual critics with it is not surprising.

Tauno F. Mustanoja

DAS FORTLEBEN EINIGER MHD. BEZEICHNUNGEN FÜR DEN WEINHANDEL AM OBERRHEIN

KULTURGESCHICHTLICHER ÜBERBLICK

In dieser Zeitschrift (1954 Ss. 275—289) sind das Fortleben und die Verbreitung des mhd. *îchen* und seiner zahlreichen Synonyme am Oberrhein behandelt worden. Daran schliesst sich die Frage nach der Lebenskraft einiger anderer mhd. Ausdrücke für den Weinhandel.

Von der grossen Bedeutung des Weinhandels für das altdeutsche Wirtschaftsleben zeugt schon das ahd. Wort *coufo*, mit verdeutlichendem Zusatz *coufman*, ags. *céapman*, (dazu das Verb *coufôn*, ags. *céapian*), aus lat. *caupo* 'Schenkwirt, Verhöker', da der Wein der wichtigste Einfuhrartikel der römischen Händler war. Die Bedeutung der Rheinstrasse in dem Handel dieser Zeit ist von H. Aubin (Der Rheinhandel in römischer Zeit. In: Bonner Jahrbücher 130, S. 17 ff.) betont worden. Auf die Periode des Weinhandels folgt im 4. Jh. diejenige der nachahmenden, produktiven Tätigkeit, die auch den Handel natürlich nicht ausschliesst.

Im älteren Mittelalter ging der Weinverkauf zum grössten Teil in die Hände der Äbte über, obgleich von Weinhandel im strengen Sinne hierbei nicht die Rede sein kann, weil Handelsgeschäfte der Geistlichkeit frühzeitig untersagt wurden. In jedem Falle bietet das Vorkommen der Besitzungen fremder (namentlich schweizerischer) Klöster im oberrheinischen Weinbaugebiet den einzigen sicheren Hinweis auf die bedeutsame Ausfuhr. So hatten z.B. die Klöster von Muri und Einsiedeln Besitzungen am Kaiserstuhl und die von Reichenau und St. Gallen in Rotweil, Schallstadt, Ebringen und Norsingen (vgl. Hektor Ammann, Der Weinbau des Breisgaus. In: Oberrheinische Heimat, Jahresband 1941, S. 250 ff.).

Im späteren Mittelalter dringt die Weinkultur mit dem Fort-

schreiten der christlichen Kirche und dem wachsenden Besitz der Klöster immer weiter nach Norden und Osten, bis die Klöster von der Selbstversorgung abgingen und die entfernten u. deswegen gefährdeten und wirtschaftlich unbequemen Besitzungen aufgaben. Mit dem Selbständigwerden der grössten Handelsstädte des Mittelalters und der Begründung der Hansa war es nunmehr die Bürgerschaft, die den Weinhandel übernahm. Die ersten Nachrichten (Schankordnungen der kleineren u. grösseren Städte) über diesen Handel setzen im 14.Jh. ein. Die Hauptabsatzgebiete für die Breisgauer Weine waren die Schweiz und der Schwarzwald bis zum Allgäu u. bis ins bayrische Donautal. Aber neben dem Elsässer Wein konnte der Breisgauer mit dem Frankenwein, dem Neckarwein und anderen nur eine zweitrangige Rolle spielen. Besonderen Aufschwung nahm der Weinhandel seit dem 12.Jh., in dem er sich auch mehr und mehr auf den Südwein-Import verlegte.

Beim Weinhandel waren die Käufer und Verkäufer in den meisten Fällen auf die *Weinsticher* (= Weinmakler, -vermittler) und die *Weinlader* angewiesen. Zu diesen gesellten sich im Elsass noch die *Schwenker* (= Reiniger der Fässer) und die *Spanner* (Auflader). Der gesamte Weinhandel lag gewöhnlich in den Händen der Weinsticher, welche die Weine auf ihre Qualität prüften. Um die Qualität zu bestimmen, musste das Fass angestochen werden, daher der Name *Weinsticher*. Im Elsass ist dieser einst gemeingültige Ausdruck noch heute üblich, bezeichnet aber jetzt gewöhnliche Weinkommissionäre.

Kam ein Fremder zum Weineinkauf in die Stadt, so führte ihn der Weinsticher in den verschiedenen Kellern umher, bis der Käufer den richtigen Wein gefunden hatte. Der Handel wurde dann in Gegenwart des Weinstichers zwischen Käufer und Verkäufer abgeschlossen. In Gebweiler waren die Weinsticher bis in die 30er Jahre des 19.Jhs. städtische Beamte, deren Amt jährlich erneuert und ausgeschrieben wurde (vgl. Ch. Wetterwald, Handwerk und Handwerker im alten Gebweiler, Gebweiler 1934, S. 171 ff.). Wenn der Kauf abgeschlossen

war, besorgten die Weinläder das Übrige. Vor Verladen des Weins hatten noch Anf. des 18.Jhs. die in städtischen Diensten stehenden *Schwenker* (auch *Stopfer* genannt) die Fässer zu putzen und auf ihren guten Zustand zu prüfen. Die Fässer wurden auch geeicht (vgl. oben S. 178). Zur Erhöhung der städtischen Einnahmen diente der Weinzoll. Vor dem Abtransport sorgten die *Spanner*, dass die Fässer auf dem Wagen gut verladen waren und gaben das Geleite bis vor das Stadttor oder über die Grenze des Bannes. Noch heute kennt man die Spanner in den Dörfern des elsässischen Weinlandes.

Auf den Weinreichtum des späteren Mittelalters folgt die Zeit der ungeheuren Verwüstungen des 30jährigen Krieges und der folgenden Kriege. Während der Kriege ging der für den Weinbau so wichtige Rheinhandel meistens in die Hände holländischer und frz. Kaufleute über. Das Darniederliegen des Weinhandels im 18.Jh. förderte das Emporkommen der Weinkommissionäre, die später zu den unentbehrlichsten Vermittlern zwischen Weinhandel und Weinproduktion geworden sind. Das hauptsächlichste Merkmal dieser merkantilistischen Zeit ist der weitgehende Eingriff des Staates in den Bereich privater Tätigkeit. In dieser Periode fangen die Wirtschaften und Gasthäuser an, eine grössere Rolle zu spielen.

Erst nach der frz. Revolution wird die Stellung des Winzers durch die Aufhebung des Abgabensystems und anderer alten Feudallasten freier; er muss aber jetzt für Bau und Verkauf des Weins allein Sorge tragen. In dieser Not ist ihm seit dem Ende des 19.Jhs. eine Hilfe durch Genossenschaftsbildungen entstanden.

WIRTSCHAFT

Im Lichte der obigen kulturgeschichtlichen Einleitung versteht es sich von selbst, dass die Ausdrücke, die sich auf das Schenken des Weins beziehen, insbesondere die verschiedenen Bezeichnungen für Schenkwirtschaften, einen wichtigen Teil der Weinhandelsterminologie ausmachen. Da hier auch die land-

schaftlichen Unterschiede deutlicher hervortreten, behandeln wir am besten zunächst diese Gruppe.

Das echt südd. Wort für diesen Begriff ist WIRTSCHAFT. Schon die Ausgangsbed. 'Tätigkeit, Gewerbe des Gastwirts' kommt nach D.Wb. 14, 2, 668 auch am Oberrhein vor (*würtschaften* in Bad. Weist. 1, 1, 108), aber meistens bedeutet das mittelalterliche Wort 'Bewirtung, Gastmahl' (vgl. Scherz-Oberlin, Gloss. 2044). Mit der stärkeren Ausbildung selbständiger Berufe tritt im 16.Jh. die Bed. 'Schenk-, Gastwirtschaft' hervor. In unserem Gebiet ist *würtschaften* in den Stadtrechten von Überlingen S. 254 (v. 1594) u. S. 655 (v. 1731) bezeugt. Etwas unsicher ist die Bed. von *würtschafft* in den Stadtrechten von Schlettstadt S. 355 (v. 1460). Heute ist das Wort die allgemeine, populäre obd. Bezeichnung für das offizielle Gasthaus (vgl. u.a. Fischer 3, 86 u. Martin-Lienh. 2, 859).

WIRTSHAUS

Durchaus lebendig ist auch WIRTSHAUS, das zunächst nur im Obd. u. Westmd. verbreitet war und von vornherein die verschiedensten Gaststätten bezeichnen konnte. Das mhd. *wirts-hûs* ist seit dem 14.Jh. belegt. Im 15.Jh. kommt das Wort öfters in den Stadtrechten von Colmar (S. 325: *würtshúser*), Schlettstadt und Neuenburg vor (S. 56: *wurts haus*), im 16.Jh. auch in Überlingen (Stadtrechte Ss. 195, 228, 251 u. 271). Ein badischer Beleg auch bei Mone, Zeitschr. f.d. Gesch. d. Oberrheins 29, 395: *würtshäussern* (v. 1652). Ferner vgl. Martin-Lienh. 1, 384 (u.a. bei Geiler), D.Wb. 14, 2, 698 (Bayern, Untermosel), Fischer 6, 881 u. Schweiz. Id. 2, 1737. Die Aussprache mit *ü* ist wohl durch den vorausgehenden Konsonanten bedingt.

Später hat *Wirtshaus* ältere und vielfach speziellere Benennungen wie *Schenke*, *Tafern*, *Leithaus*, *Kretscham* und *Herberge* verdrängt oder auf die Mundarten beschränkt, so dass z.B. *Schenke* fast nur noch in Thüringen u. Sachsen, *Kretscham* in Schlesien u. Lausitz und *Krug* nd. (bes. nördl. u. östl.) üblich sind.

WEINHAUS

Neuerdings abgekommen ist dagegen das einst über das ganze Sprachgebiet verbreitete WEINHAUS (schon ahd. *wîn-hûs*, ags. *winhús*). Die ältesten Freiburger Belege stammen aus dem 13.Jh. Wilhelm, Corpus d. altd. Originalurk. 3, 98 verzeichnet *winhvs* v.J. 1293 und Schreiber, Urk.b.d. Stadt Freiburg i.B. 1, 76 *winhuz* v.J. 1275. Zu beachten ist die mnl. Bed von *wijnhuus* 'auch das Haus, in dem die Kelter steht' (Verwijs-Verdam 9, 2492). Sowohl D.Wb. 14, 1, 936, Fischer 6, 617 als Schweiz. Id. 2, 1736 bieten nur historische Belege, aber nach der Materialsammlung von Prof. Ochs ist das Wort im J. 1952 wieder in Freiburg i.B. bezeugt worden (1933 eingeführt?). Der Untergang des Wortes ist in erster Linie auf den Rückzug des Weines vor dem Bier zurückzuführen, daneben auf den Umstand, dass im Weinhaus auch gegessen wird. Ferner weist D.Wb. 14, 1, 936 auf die gedrängtere Bauweise unserer Städte hin, die dem Weinschank nur wenige Räume zubilligt, während er früher ganze Häuser einnahm.

TAFERN

Veraltet bzw. ausgestorben ist TAFERN (häufiger in *Tafernwirtschaft*), mhd. *tavërne*, *tafërne*, *tabërne*, ahd. *taverna*, as. *taƀerna*, wenigstens z.T. aus dem ital. *taverna*. Wegen mnd. *taverne* vgl. Katara, Das frz. Lehngut in den mnd. Denkmälern des 13.Jhs. S. 553 in Annales Academiae Scientiarum Fennicae B.L.). Lat. *taberna* ist aber auch schon früher ins Deutsche entlehnt worden, wie die Ortsnamen *Zabern* i.E. (vgl. Schmeller 1, 587 f.: »*Zu den dreyen Tauern, im Latein ad tres Tabernas, ist jetzt Zabern*» Avent. Chron. 255), *Rheinzabern* i.d. Pfalz, *Bergzabern* usw. zeigen.

Unter *Tafern* verstand man früher die sog. »Schildwirtschaft». Der »Schildwirt» (vgl. unten S. 187) durfte ein Schild aushängen und das ganze Jahr hindurch wirten. Dem Schild-

oder Tavernwirt war es erlaubt, neben dem Getränk auch Speisen zu geben und den Fremden Nachtherberge anzubieten. Nach Fischer 2, 18 scheint der techn. Unterschied zwischen *Tafern* und anderen Wirtschaften (namentlich sog. *Gassenwirtschaften*, in welchen Wein u. Bier nur über die Gasse verkauft wurde, vgl. unten S. 186) schon im 19. Jh. abgeschwächt. Im Schwäb. ist *Tafern* jetzt nur noch in Ortsnamen erhalten.

Die meisten Belege im D.Wb. 11, 1, 25 f.u. bei Lexer 2, 1411 sind bayr.-österr., aber schon frühzeitig tritt das Wort auch am Oberrhein auf. Ochs, Bad. Wb. 1, 401 verzeichnet *taffern* v.J. 1477 in Leibertgarten-Messkirch (nach Fürstenb. Urk. b. 7, 118) und Mone, a.a.O. 26, 262 *tafern*, *taferen* v. 15.Jh. in einem Weist. von Herthen bei Lörrach. Interessant ist eine Stelle in den Stadtrechten v. Überlingen v. 1731 (S. 655), wo *Tafernen* zusammen mit *Würtschaften* steht. Es ist schwer zu entscheiden, ob das Wort hier pleonastisch verwendet worden ist (vgl. *torggeln* und *vsdrukken* in den Überlinger Urkunden bei Mone, a.a.O. 10, 472) oder ob hier etwa ein technischer Unterschied vorliegt.

Schmeller 1, 587 f. hebt hervor, dass man unter *Tafern* Ende des 19.Jhs. soviel wie ehemals unter *Etafern* oder *êhafte Tafern* ('gesetzlich erlaubte Schenkwirtschaft', vgl. Rosenqvist, Frz. Einfluss S. 236) verstand und es fast nur noch in rechtlicher Beziehung gebrauchte. Dieser Konzessionscharakter hatte dann auch auf beiden Seiten des Rheins die Bed.-entwicklung 'Schild, der die staatliche Konzession anzeigt' zur Folge (vgl. *taffere* bei Hebel 1, 172 u. die neueren Belege bei Martin-Lienhart 2, 654, s.v. *Tafere*^{n}). Weitere els. Belege für die erstere Bed. bei Schmidt, Hist. Wb. 351, Fischart, Gargantua 71 (*tabern*) und Scherz-Oberlin, Gloss. 1611. Nach Ochs, Wb. 1, 401 ist das Wort noch heute in Baden u.a. in Brombach (Lörrach), Unterbaldingen, Stahringen (in der Nähe des Bodensees) u. Weiler (Villingen) üblich.

Die ausgestorbene Zus.-setzung *Weintafern* (mhd. *wîntabërne*, mnd. *wyn-taverne*, mnl. *wijntaverne*) kommt für unser

Gebiet kaum in Betracht, da sowohl die älteren als die neueren Belege (vgl. Lexer 3, 915 u. Fischer 6, 630) eher als schwäbisch zu bezeichnen sind.

Das entsprechende Verb *tabernieren* 'Schenken besuchen, schlemmen' kommt bei dem Strassburger Gastwirtssohn Seb. Brant (Narrenschiff 160, 17) vor wie auch das aus dem vorigen Verb gebildete Subst. *tabernierer* 'Schenkwirt, Schenkenbesucher'. Die Form *tavernierer* bei Scherz-Oberlin 1614 u. 1625 (Alsatia Diplomatica n. 98 a).

Erheblich älter ist *Taferner*, mhd. *tavern(a)er(e)*, ahd. *tavernari*, lat. *tabernarius* 'Schenkwirt', zuweilen auch 'Schenkenbesucher'. Die meisten Belege sind wieder österr. oder bayr. Im Schwäbischen lebt das Wort nur noch als Familienname fort (Fischer 2, 19: *Daferner*), aber auch dem Els. ist es nicht fremd gewesen. Schmidt, Wb. 25 belegt *tavernern* v. 14.Jh. (Weist. 4, 208 u. Als. Dipl. 2, 163).

Schliesslich seien noch die Zus.-setzungen *Tafernwirtschaft* (Schmidt, Wb. 351, 15.Jh.) und *Taferngeld* erwähnt. Ochs, Wb. 1, 401 verzeichnet die letztere im Sinne von 'jährl. Abgabe einer Schildwirtschaft an die Herrschaft' v. 1477 in Messkirch (nach Fürstenb. Urk.b. 7, 117) und v. 1631 (Werenwag). Schwäbisch wie wohl auch anderswo ist das Wort schon längst abgekommen.

WEINSTUBE, TRINKSTUBE

Diese Wörter, von denen besonders *Weinstube* heute als gemeingültig zu betrachten ist, sind für unseren Zweck weniger interessant. Beide sind schon im 15.Jh. in den Stadtrechten von Überlingen S. 137 belegt, und das erstere kommt nach der Materialsammlung von Ochs heute u.a. in Lörrach vor.

HECKENWIRT

Beachtenswerter sind die Benennungen für einige besondere Arten von Schenkwirtschaften und Wirtshauszeichen. Zunächst kommt hier der Ausdruck HECKENWIRT in Betracht,

der eigentlich den Wirt bezeichnet, der eine Winkelschenke unterhält (*Hecke* wie *Winkel* oft in der Bed. des Heimlichen, Verbotenen oder Verdächtigen). Am Rhein bezeichnet es aber den Wirt, der während einiger Wochen nach der Lese seinen selbstgezogenen Wein verzapft und zum Zeichen dafür einen Fassreif, Strauss, Busch, Kranz u.dgl. an sein Haus steckt (daher die Bezeichnungen *Strausswirt, Maienwirt, Kranzwirtschaft* u.ä.). Schon in einer Verordnung Karls des Grossen wird von *coronae de racemis* gesprochen (nach Bassermann-Jordan, Gesch. des Weinbaus, S. 186, Anm. 7).

In unserem Gebiet bezeugt Mone, a.a.O. 29, 423 *heckenwürt* in einer Wirtsordnung von Durlach v. 16.Jh. Ferner vgl. Schmeller 2, 1010, Fischer 3, 1321, Rhein. Wb. 3, 298, D.Wb. 4, 2, 749 u. Unger-Khull, Steir. Wortschatz 335. Ältere Belege bei Lexer 1, 1202. Im Schwäb. ist das Wort ausgestorben, aber nach der Materialsammlung von Ochs ist *Heckenwirtschaft* neuerdings in Königshofen belegt worden.

In diesem Zusammenhang könnte auch auf die Benennung *Heckenwein* hingewiesen werden, die im Elsass einige schlechte Weinsorten des sog. krummen Elsass bezeichnete. In der »Dissertatio physica de vino» von Joh. Boecler (Argentorati 1716) heisst es S. 27: »vina Alsatiae superioris et inferioris, Oberländer und Unter-Elsass, ex quibus illa, quae in tractu, das krumme Elsass appellato, proveniunt, a multo vocantur die *Heckenwein*». Gemeint sind die Weine von Achenheim, Ittenheim, Haussbergen, Dangelsheim, Dütteln und Westhoffen.

REIF und KRANZ

Schon früh kam der Brauch auf, einen Fassreifen als Wirtshauszeichen auszuhängen (vgl. das nhd. Sprichwort: »Ein gutes Wirtshaus bedarf keines Reifes»). Die ältesten Belege für diesen Ausdruck stammen aus dem Elsass, vgl. Schmidt, Wb. 92 (s.v. *Essigen*): *O Weinschenck, was glorierest du in dem Reif vor dem Haus* (Geiler, Narr. 69[a]). Ein anderer Beleg von

Geiler bei Martin-Lienh. 2, 238: *Niemant steckt einen raif aus um eines gastes willen.* Bildliche Verwendung von *ain Raiff ausstecken* im Sinne von 'mit seinen Vorteilen prahlen' bei Murner, Der Schelmen zunfft 70.

Auch als Wirtshauszeichen ist *Reif* den benachbarten Maa. nicht fremd gewesen, vgl. Fischer 5, 259, Schmeller 2, 64, Schweizer. Id. 6, 654 f. u. D.Wb. 8, 620 f. An diese Bed. schliessen sich das nomen agentis *reifer* 'Schenkwirt' bei Lexer 2, 387 und die Zus.-setzung *Reif-wirt* bei Fischer 5, 263. Nach Fischer durften die Reifwirte nur zu trinken, nichts oder nur Käse und Brot zu essen geben.

Später wird zu demselben Zweck auch ein *Kranz* oder eine Kanne verwendet. So heisst es bei Fischart (Bienenkorb 83[a]): *wie daselbs gemeynlich ein reyff, oder ein grüner krantz, oder ein kan aushengt. Kranzwirtschaft* ist die südwestd. Bezeichnung für eine Wirtschaft, in der ursprünglich nur Wein ausgeschenkt wurde. Noch jetzt wird nach Martin-Lienh. 2, 238 neuer Wein durch einen Kranz aus Rebenranken angezeigt.

GASSENWIRT, GÄSSLIERER

Unter *Tafern* (s. oben S. 183) ist schon der Ausdruck GASSENWIRT erwähnt worden. Nach Alemannia 4, 49 ist er im 16.Jh. im Breisgau und in Rastatt ein Synonym zu *Strausswirt* (s. oben S. 185) gewesen (vgl. die Wirtsordn. von Durlach v. 16.Jh. bei Mone, a.a.O. 29, 425), und dieselbe Bed. scheint der Ausdruck auch in zahlreichen elsässischen Quellen zu haben, z.B. in einigen Urkunden v. Schlettstadt und Türckheim vom 17.Jh. (vgl. die Stadtrechte v. Schlettstadt S. 392 u. André Billich, Histoire d'un vignoble: Türckheim, Colmar/Paris 1940, S. 53). Weitere Belege bei Fischer 3, 82 u. im D.Wb. 4, 1, 1453.

Hierher gehört aber auch die Bezeichnung GÄSS(E)LIERER, deren Bed. nicht immer klar ist. Dieses Wort erscheint häufig in den Stadtrechten von Überlingen im 16/18.Jh. (S. 182: *gesselierern*, S. 480: *gesslierer*), auch die Zus.-setzung *gesslier-*

haus (S. 561: *in den wirts-, gesslier-, zünften- oder anderen heusern*). Nach Schauenburg, Der süddeutsche Weinbauer, Lahr, 1908, 1, 128 waren *Gässelierer* Wirte, die keinen eigenen Wein bauten und kauften, sondern für andere Wein verzapften, während Karl Müller, Gesch. des badischen Weinbaus, Lahr 1938, S. 52 die Ansicht vertritt, dass es sich hier um Besen- (also Strauss-) wirtschaften handelt, die in einer festgelegten Reihenfolge von den einzelnen Winzern aufgemacht und von deren Freunden und Bekannten besucht wurden. Jedenfalls scheinen sie eine erhebliche Absatzquelle für den Überlinger Wein gewesen zu sein.

SCHILDWIRT

Auch dieses Wort ist schon früher (s.u. *Tafern*, S. 182) erklärt worden. In allen benutzten Quellen sind die SCHILDWIRTE oder »steten Wirte» den Gelegenheitswirten — sie mögen nun Hecken-, Strauss-, Reif-, Gassenwirte oder sonst wie heissen — gegenübergestellt. Es ist klar, dass die ersteren aus den letzteren sich entwickelt haben, aber die Bezeichnung *Schildwirt* ist auch schon im 16.Jh. belegt worden (vgl. Mone, a.a.O. 3, 274). Dazu *schildwürt* in den Stadtrechten v. Schlettstadt S. 1033 (v. 1676). Das Wort ist auch dem Schwäb., Bayr. u. Schweizer. bekannt gewesen, vgl. Fischer 5, 834, Schmeller 2, 407 u. D.Wb. 9, 140. Über das Fortleben im Hess. vgl. Weigand, D.Wb. 2, 710.

HAUPTKANNE

Spezifisch elsässisch ist der eigentümliche Ausdruck HAUPTKANN(E) M. 'Zunftwirt, Kellner auf den Zunftstuben'. Damit sind wir zum wichtigsten Merkmale der Zeit der Städtewirtschaft gekommen, die mit Recht die Zunftzeit genannt werden könnte. Neben der rein landwirtschaftlichen Tätigkeit ist im heutigen Süddeutschland im 12.Jh. ein anderes und neues

Streben wachgeworden: Gewerbe und Handel. In dem grossen Verbande der Stadt ist auch Platz für engere Interessenvereinigungen. So entsteht der Genossenschaftsverband desselben Gewerbes: die Zunft. Unter den Zünften spielten die städtischen Rebzünfte eine nicht geringe Rolle. So kommt es, dass die alten Stadtrechte und andere Quellen oft auch Rebbauordnungen und Rebzunftbriefe enthalten, welche die Lage der Rebbauern jener Zeit ausführlich schildern.

Ausser den zahlreichen Belegen bei Lexer 1, 1349 f. erscheint *Hauptkanne* in mehreren Spielarten im Sinne von 'Inhaber der wichtigsten Schenke' in den Stadtrechten von Schlettstadt (*houbtkannen* S. 692, Anf. des15. Jhs., *houbtkann* S. 695 v.J. 1550, *hauptkhann* S. 687 v.J. 1597 und *haubkande* S. 896 v.J. 1588) und von Reichenweier (*houptkann* S. 15 Anf. des 16.Jhs., *hauptkant* S. 71 v. 1611 und *hauptkan uf der rebleutstuben* S. 65 v. 1609). Ein oberelsässischer Beleg für *Hauptkandt* 'aubergiste du poêle, chef de chambrée' v.J. 1546 bei Billich, a.a.O. S. 103. Martin-Lienh. 1, 445 verzeichnet das Wort in zahlreichen Urkunden von Strassburg im 15/17.Jh. und bei Geiler. Dazu der Beleg im D.Wb. 4, 2, 617: *lieber hört sagen von einem gůten houbtkannen dann von einem gůten prediger* (Keisersberg Bilg. 48[a]).

Mit der Sache ist der Begriff Hauptkanne schon längst abgekommen.

VORLOGEL, -LAGEL

Merkwürdig ist auch ein anderer altelsässischer Ausdruck VORLOGEL oder VORLAGEL, den D.Wb. 12, 2, 1249 im Sinne von 'Ausschenker' anführt: *der zapfener oder der vorlagel* (Eheberg, Verfassungsgesch. v. Strassburg 1, 376). In den Strassburger Verordnungen des 15.Jhs. (Brucker) ist mit dieser Bezeichnung der Einnehmer des Kaufpreises von Wein gemeint, was damit übereinstimmt, dass nach E. Bender, Weinhandel und Wirtsgewerbe im mittelalterlichen Strassburg (Diss.,

Strassburg 1914) S. 3 die Weinmakler der Stadt aus ehemaligen Weinrufern, Weinmessern und Vorlogeln hervorgegangen waren. In einem anderen Aufsatz (S. 218) wird auf die Herkunft dieses Ausdruckes zurückzukommen sein.

LEITERER

Mit dem vorhergehenden Wort sind wir endlich in den Bereich des eigentlichen Weinhandels getreten. Oben (S. 179) sind schon die gemeingültigen Ausdrücke *Weinsticher* (schwäbisch auch *Weinstichel*) und *Weinlader* angeführt worden. Zum Laden der Weine waren vereidigte LEITERER (auch *Auflader* genannt) bestimmt, denen sich im Notfalle sog. *Weinträger* zugesellten. Die letzteren hatten hauptsächlich auf richtiges Mass und unverfälschten Wein zu achten. Heute werden sie nicht mehr von den Leiterern unterschieden.

Nach D.Wb. 6, 736 ist *leiterer* ein Fuhrmann, aber auch einer, der Fässer mittels der *leiter* (Schrotleiter, auf welchem man schwere Fässer herabrollt) verlädt. In dieser Bed. kommt das Wort schon im J. 1393 in den Stadtrechten von Colmar S. 219 vor, später auch in den anderen Reborten des Ostens, z B. in dem Ratbuch v. Reichenweier Ss. 9 u. 11 (Anf. 16.Jh.), in einigen Urkunden von Ammerschweier v.J. 1561-1563 (Les anciens règlements municipaux d'Ammerschwihr S. 59: *leytterer*, *leytern*) und von Türckheim v.J. 1655 (Billich, a.a.O. S. 59). Ferner vgl. Scherz-Oberlin, Gloss. 912 (*leyttere* oder *winlader*). Elsässisch ist auch der Beleg für die Zus.-setzung *laitererampt* 'Amt des Leiterers' in den Stadtrechten von Reichenweier S. 69 (Anf. 17.Jh.).

KÄRCHELZIEHER

Südwestdeutsch ist auch die Benennung KÄRCHELZIEHER (rheinisch *Karch* = 'zweirädriger Wagen', mhd. *karrech*, *karrich*, ahd. *karrŭh*, lat. *carruca*). Nach Schmidt, Wb.d. Strassburger

Mundart S. 57, der das Wort u.a. bei Fischart (Flöhkatz 895) belegt, waren damit früher (bis zum 19.Jh.) die Fasszieher gemeint, die nicht nur vom Weinmarkt aus die Fässer zu transportieren hatten, sondern vom Kaufhaus aus die in Fässern, Tonnen usw. verpackten Waren. Seit 1349 hatten sie eine eigene Zunft gebildet, die mit der der Weinrufer u. -messer vereinigt war. Sachlich vgl. noch Hanauer, Etudes économiques sur l'Alsace ancienne et moderne, Paris—Strasbourg 1878, II 323.

D.Wb. 5, 208 gibt einen Beleg von Simplicissimus 1, 1 und führt auch die Zus.-setzung *Kärchelzieherwein* 'geringer Landwein' an.

(WEIN)SCHLAG, WEIN SCHLAGEN

Schon für das 15.Jh. ist die Praxis des WEINSCHLAGS als bestehend nachzuweisen. Darunter verstand man den örtlichen Herbstpreis, zu welchem der Wein von Grundherren übernommen wurde, oder den vom Staate aufgestellten und einzuhaltenden Durchschnittspreis des Weins. In einer Weinsticherordnung von Kienzheim im Elsass v. 1459 heisst es: *win, den man etwa pflag gesten und heimischen kaufflüten in einem gemeynen schlag zu verkauffen.* Auf den Weinschlag fussen die unbestimmten Käufe: »auf den höchsten Kauf», »auf den mittleren Schlag», »auf die mehrsten Verkäufe» (vgl. Schauenburg, a.a.O. S 115 ff.). Der *Mittelschlag* war derjenige Weinpreis pro Ohm, der unter den Weinkäufern die meisten Stimmen bekam. In der Herbstordnung des Speyerer Kapitels v. 1498 erscheint nach Mone, a.a. O. 3, 293 der Ausdruck *uff den schlag.* Noch heute sagt man nach Fischer 5, 872 *auf Schläge (mittlere Schläge) kaufen*, d.h. 'auf den Preis, wie er sich als üblich herausstellen wird'.

Später kommt *Weinschlag* in einer Urk. von Türckheim v. 1655 vor (vgl. Billich, a.a.O. S. 89). Im Elsass ist es nach Martin-Lienh. 2, 456 jetzt ausgestorben, aber auf der rechten

Rheinseite ist *Schlag* nach Mein Heimatland, 14. Jg. S. 243 und der Materialsammlung von Ochs neuerdings bezeugt worden. Ferner vgl. Fischer 5, 627 u. Schweiz. Id. 9, 193 u. 251.

Von den anderen Zus.-setzungen mit *-schlag* scheint *Anschlag* in einer bad. Urk. v. 17.Jh. bei Mone, a.a.O. 22, 341 im Sinne von 'Weinschlag' verwendet worden zu sein, während Ausdrücke wie *Hohenschlag, Schuldschlag, Wirtschlag* und *Zinsschlag* hier unbeachtet bleiben müssen.

Das entsprechende Verb (WEIN) SCHLAGEN ist ebenfalls schon recht früh belegt, zunächst in einer Urk. v. Rufach v.J. 1498 (Theob. Walter, Urkundenbuch d. Pfarrei Rufach S. 93): *ist der om geschlagen worden für VI. ß*, etwas später in einer Dorfordnung von Mittelbergheim bei Barr v.J. 1544 (nach Elsässische Monatschrift f. Geschichte u. Volkskunde, Jg. 1913, S. 301, dazu vgl. D.Wb. 9, 330).

BLETSCHWEIN, AUF BLETSCH, AUF ZIEL

Zuletzt sei noch eine Wortgruppe behandelt, die sich auf die Zahlungsfrist bezieht.

Im Ratb. v. Reichenweier S. 12 (Anf. 16.Jh.) heisst es: *Wenn einer wein nimpt von einem andern burger, uf herbst andern wein zu geben, also ein tausch, ist bletschwein.* Auf derselben Seite erscheint auch das entsprechende Verb: *Wollicher gast ouch im herbst wyn machet von denen, die gebletst und ufgenomen hant.* Zweifellos erklärt sich *bletsch* hier durch den altelsässischen Ausdruck *uff bletsche* ('auf Borgen, auf Kredit') *nemen*, vgl. Martin-Lienh. 2, 173.

Durchaus lebendig ist dagegen das gleichbedeutende AUF ZIEL, das auch im übrigen Handelsleben jetzt allgemein ist und hier nur vergleichsweise angeführt wird. Schon mhd. heisst es *ein zil versitzen* (Augsburg 1283, vgl. Schirmer, Wb.d.dt. Kaufmannssprache). In unserem Gebiet kommt *uf zil* in den Stadtrechten von Schlettstadt im 17/18.Jh. vor (S. 399: *wein uf zil und nit um par geld verkaufen*).

ZUSAMMENFASSUNG

Eine dialektgeographische Untersuchung der deutschen Weinhandelsterminologie gibt es noch nicht. In seiner »Wortgeographie der hochdeutschen Umgangssprache» hat Kretschmer sie ausser Acht gelassen und auch in den Werken, die die Winzersprache gewisser Teilgebiete behandeln, haben diese Wörter keine oder sehr wenig Bearbeitung gefunden. Zwar sind viele von ihnen von jeher gemeingültig gewesen, und der Handel hat zu weiterer Gleichförmigkeit der Bezeichnungen beigetragen, aber es bleiben jedenfalls eine Menge interessanter Ausdrücke übrig, die auf den sprachlichen Aufbau Süddeutschlands und besonders des oberrheinischen Raumes Licht werfen.

In der obigen Darstellung sind zunächst die verschiedenen Bezeichnungen für Schenkwirtschaften besprochen worden. Es stellt sich heraus, dass nur eines (*Tafern*) von den angeführten 6 Wörtern ein ausgeprägtes Lehnwort ist. Auf der oberrheinischen Tiefebene und in Schwaben hat es vor den siegreichen *Wirtschaft* und *Wirtshaus* weichen müssen und auch sonst kann es nur mit Mühe seine Stellung behaupten. Die Gründe für den Untergang von *Weinhaus* sind schon oben (S. 182) erörtert worden.

Die zweite Gruppe besteht aus den Benennungen der verschiedenen Wirtshauszeichen und einiger besonderer Arten von Wirtschaften. Die Verbreitung dieser Ausdrücke hängt von gewissen sachlichen Faktoren ab, wobei landschaftliche Unterschiede eine geringere Rolle spielen.

Um so deutlicɹəɥ treten die elsässischen Eigenheiten uns in der folgenden Gruppe entgegen. Hier handelt es sich um Bezeichnungen für gewisse Personen, die sich an dem Weinverkauf bzw. -ausschank beteiligen. Alle diese Wörter — *Hauptkanne*, *Vorlogel*, *Leiterer* und *Kärchelzieher* — zeugen von der Bedeutung des Weinhandels für das Elsass, das nach Fischart eher den Namen »Weinsass» als »Oelsass» verdiente, und heben die Stellung von Strassburg hervor als einen zentralen Weinhandelsplatz, der seinesgleichen in Baden nicht hatte.

Weitverbreitet auf beiden Seiten des Rheins war dagegen *Weinschlag*, dessen zweiter Bestandteil Grundwort einer wirtschaftsgeschichtlich interessanten Wortsippe geworden ist.

Mit Rücksicht auf die bescheidene Rolle der Lehnwörter überrascht es nicht, dass das angeführte Material nichts Wesentliches zu der Dreiteilung des oberrheinischen Sprachraumes beiträgt. Nur in der ersten Gruppe ist die »Schwarzwaldbarriere» als Grenze offensichtlicher.

Eero Alanne

DAS FORTLEBEN EINIGER MHD. GEFÄSS- UND HANDWERKERNAMEN AM OBERRHEIN

Mit der Entwicklung des Weinbaus und Brauwesens steht die des Böttcherhandwerks in naher Verbindung. Im Mittelalter steht die Zunft der Fassbinder immer in naher Beziehung zu der der Weinbauern und -händler, und in manchen Gegenden haben sich die Böttcher und Küfer bis in die neueste Zeit mehr mit Weinhandel und Kellergeschäften als mit der Ausübung ihres eigentlichen Gewerbes befasst.

Für die Wortgeographie sind die deutschen Handwerkernamen von besonderem Interesse, da sie oft eine reiche landschaftliche Synonymik aufweisen. Kein Wunder, dass diese Ausdrücke Gegenstand einiger verdienstvoller Darstellungen gewesen sind; hier sei nur auf »Landschaftliche Synonymik der deutschen Handwerkernamen» von *L. Ricker* (Diss. Freiburg i.B. 1917) und »Wortgeographie der hochdeutschen Umgangssprache» von *P. Kretschmer* (Göttingen 1918) hingewiesen.

Man sollte aber nicht versäumen, das Problem in grösserem Zusammenhang zu sehen. Einerseits könnte die Heranziehung der entsprechenden Gefässnamen, bei denen sich auch landschaftliche Verschiedenheit geltend macht, auf die Mannigfaltigkeit der Handwerkernamen Licht werfen. Andererseits

haben die obenerwähnten Werke der Herkunft, dem Alter und der Lebenskraft der Ausdrücke nicht genügend Beachtung geschenkt, was besonders bei den rheinischen Böttcherwörtern am Platze wäre, weil die Böttcherei hier in Zusammenhang mit dem Weinbau dem fremden Einfluss ausgesetzt gewesen ist.

Im folgenden werden zunächst die Benennungen der Gefässe behandelt, die zur Weinlese und Weinbehandlung dienen. Man muss aber bedenken, dass sie oft — in einigen Fällen sogar meistens — auch zu anderen Zwecken verwendet werden. Mit diesen Böttcherwörtern werden die entsprechenden Handwerkernamen besprochen. Das zweite Kapitel behandelt die Bezeichnungen für einige einzelne Teile dieser Gefässe. Das dritte Kapitel umfasst Benennungen der Schenk- und Trinkgefässe. Zu beachten ist, dass solche gemeingültige oder wortgeographisch weniger interessante Ausdrücke wie *Becher*, *Fass*, *Flasche* weggelassen sind.

I

Zunächst werden die Trauben in kleinere Körbe oder Auslesegeschirre gesammelt und dann ins Ernte- oder Lesegefäss gelegt, dass früher immer aus Holz war. Diese Holzgefässe heissen entweder *Kübel*, *Gelten* oder *Eimer*.

KÜBEL, KÜBLER

Kübel ist erst mhd. bezeugt; ahd. kommt nur das Dimin. *chubili* als Ausdruck des Milchwirtschaft in der Zus.-setzung *miluh-chubili* vor. Die Herkunft des Wortes ist umstritten; am nächsten steht nach Kluge-Götze mlat. *cupellus*, erweicht zu *cubellus* (zu *cupa*), das allerdings »Becher, Trinkgefäss» bedeutet. Nach Frings, Germania Romana S.149, ist es mit der jüngeren (karolingischen) Weinkultur aus Oberitalien eingezogen (vgl. tosk. *cupile* im REW 2401).

In unserem Gebiet verzeichnet Schmidt, Hist. Wb. S. 212 *küwel* in einer Strassburger Urk. v. 1456. Sonst kommt das Wort erst Anf. des 16. Jhs. vor und zwar in den Stadtrechten von Überlingen S. 288 und in »Alt-Strassburger Weingruss» (»*Selig sei der leser, der dich abzwacket und dich in ainen kübel legt*», nach Elsassland, A travers les Vosges, Jg. 1924, S. 310). Ferner erscheint es nach D. Wb. 5, 2485 ff. bei Seb. Brant, Narrenschiff 16, 90: *Kübeln*, nach Martin-Lienhart, Els. Wb. 1, 418 bei dem Elsässer Dasypodius, wo auch das Dimin. *kübelein*, und in der »Beschreibung des Schwedischen Krieges 1630—1647» von Sebastian Bürster, einem Mönch zu Salem, S. 17. Später verzeichnet Mone, Zeitschr. f.d. Gesch. des Oberrheins, 10, 314 den Ausdruck *an den kúbel* 'bis zu der Traubenlese'. Die Ausdrücke vom »*zehnten Kübel*» und »*am Kübel bauen*» erklären sich nach Schauenburg, Der süddeutsche Weinbauer (Lahr, 1908) 1, 103 dadurch, dass zu der Zeit der Zehnt- und Teilweinabgaben der Teil für die Herrschaft sofort in Traubenform in ein bereitstehendes Fass geleert wurde.

Noch heute gilt *Kübel* nach Kretschmer, a.a.O.S. 187 f. besonders in Baden, Württemberg, Bayern, Österreich und der Schweiz, unumgelautet auch in mehreren Orten Mitteldeutschlands (vgl. Fischer, Schwäb. Wb. 4, 802 f., Schmeller, Bayr. Wb. 1, 1218 und Schweiz. Id. 3, 110). Im Bayr. -österr. scheint es aber eher ein Wasserschaff oder eine Schöpfgelte zu bezeichnen. Das elsässische *Kell* geht auf die Form *khiwl* zurück, die nördlich der *Stuwe/Stube*-Linie im Elsass, in Baden und weiter nördlich herrscht (vgl. auch Rhein. Wb. 4, 1627).

Die Ableitung KÜBLER, mhd. *kübelaere* 'Kleinbinder', ist seiner Bed. gemäss nur in den Gebieten anzutreffen, wo *Küfer* für den Grossbinder üblich ist, also namentlich im Alem. u. Schwäb. Die vielerorts durchgeführte Trennung des Handwerks in *Grossbinder*, die grosse Gefässe, Fässer, Tonnen, Kufen u. dgl. herstellen, und *Kleinbinder*,die offene Weingefässe wie Kübeln, Gelten und andere kleinere Erzeugnisse anfertigen, ist schon in den Anfängen des zünftigen Lebens der Städte nach-

weisbar. Zu allgemeinen Bezeichnung des Handwerks ist *Kübler* nur in den Orten geworden, wo von Hause aus die Küferei hinter der Küblerei zurückstand. Im Gegensatz zu Küfer befasst sich der Kübler nicht mit Kellergeschäften. Als Gewerbe sind die *kübeler* in Strassburg seit dem 13. Jh. bekannt (vgl. Ch. Schmidt, Strassburger Häuser- u. Gassennamen, Strassburg, 1887), und schon im J. 1299 kommt das Wort als Eigenname in einer Urk. von Strassburg vor (Urk.b. d. Stadt Strassburg 3, 129): *Conradus dictus Kubeler*. Als Appellativ erscheint *kúbeler* in den Stadtrechten von Schlettstadt v. 1461, S. 355. In Freiburg i.B. sind die Kübler als besonderes Handwerk seit 1536 bezeugt (vgl. Veröffentlichungen d. Archivs d. Stadt Freiburg 4, 7. 57. 89). Eine vom Fassbinderhandwerk völlig unabhängige Sonderstellung hatten die Kübler von altersher im Schwarzwald, wo sie nach Ricker, a. a. O. S. 65 Holzgefässe aller Art, namentlich für den Hausbedarf, herstellten. Heute gilt *Kübler* nicht nur im Alem. (vgl. Schweiz. Id. 3, 117 u. Martin-Lienh. 1, 419) und Schwäb. (Fischer, 4, 805), sondern auch in den fränkischen Nordteilen Badens und Württembergs und in den moselfrk. Randgebieten Lothringens (Ricker, a. a. O. S. 98). Interessant ist die Übernahme von *Kübler* ins Frz. (*koeblēr*, daneben *koeblĭ*, *b* ist bewahrt, ist also vor der els. Lockerung entlehnt, vgl. Eisemann, Das alem. Wortgut in der ostfrz. Ma. v. Schnierlach in den Vogesen, Diss. Berlin, 1938, S. 18).

In den Stadtrechten von Überlingen v. 1556 S. 466 belegt Ricker, a. a. O. S. 85 *kübelbinder*, das heute in Spottversen auf die Kübler und Küfer gebräuchlich ist.

Aus der Zeit der Zehntweinabgaben stammt die Zus.-setzung *kübelschwankh* (auch *wein-schwank*),die nach Mone, a. a. O. 40, 35 f. in einer Urk. v. Waldshut v. 1729 erscheint. In der Urkunde beschweren sich einige Gemeinden beim röm. Kaiser darüber, dass das Kloster St. Blasien seit 3 Jahren statt des Traubenzehnten, den sie über 300 Jahre in Form des sog. Kübelschwanks unter dem Kloster Königsfelden (in der Schweiz)

und später dem Kanton Bern geleistet hatten, nun einen Zehntkübel eingeführt habe, der mit Wein gefüllt den Zehnten darstelle (vgl. K. Müller, Gesch. d. badischen Weinbaus, Lahr/Baden, 1938, S. 69). Der Ausdruck rührt daher, dass der an einem Bengel quer über dem Zuber hängende Kübel zur Messung des Zehnten sich um seine eigene Achse drehen musste, worauf der in dem Kübel bleibende Most abzugeben war (Mone, ib.).

GELTE

Eine andere Benennung des Erntegefässes ist GELTE, ahd. *gellita, gellida*, as. ags. *gellet*, mhd. mnd. mnl. *gelte*, die aber auch einen Weinzuber (bes. in der Nordostschweiz, vgl. Schweiz. Id. 2, 281), ein Weinmass und ein Schöpf- oder Aufbewahrungsgefäss für Flüssigkeiten im allgemeinen bezeichnen kann. Ursprung und Wanderung des mlat. *galeta* 'Gefäss, Kübel' sind nicht bekannt; es ist anzunehmen, dass die Klöster und kaiserlichen Pfalzen das Wort mit Zurückziehung des Akzents in karolingischer Zeit von Westen übernahmen und nach Süd- u. Mitteldeutschland verbreiteten, wo es das ältere *sehstari* z.T. verdrängte (vgl. D. Wb. 4, 1, 3062 f.).

In unserem Gebiet erscheint das Wort schon im 14. Jh. in den Stadtrechten von Colmar S. 292. Schmidt, Wb. S. 129 f. verzeichnet *gelten* in S. Thomas Fabrik v. 1416, *gölten* in einer Urk. v. Strassburg v. 1494 und *gilten* in Gulden Spil 52. Wie noch heute *Krug*, hatte es die Bed. 'Schenke, Weinhaus' in einer Urk. v. 1286 (die Äbtissin von Niedermünster hatte zu Sermersheim eine *gelte*, vgl. Hanauer, Les constitutions des campagnes 39). Martin-Lienhart 1, 217 belegt *gelte* bei Dasypodius. Weiter östlich kommt es in dem obenerwähnten Werk von Seb. Bürster S. 17 und nach der Materialsammlung von Prof. Ochs im J. 1519 in Villingen vor. Heute gilt das einst verbreitete *Gelte* obd. vom Elsass bis Kärnten, in Thüringen und der Pfalz; nur im bayr. Oberlande hat es *Sechter* noch

nicht verdrängt (vgl. Fischer 3, 299 u. Schmeller 1, 908). In Hessen und der Schweiz erfährt es eine Einschränkung durch *Zuber* od. *Züber*. Was die Bed. 'Erntegefäss' betrifft, ist das Verhältnis des Wortes zu seinem geographischen Korrelat *Kübel* in Baden leider nicht aufgeklärt, da die betr. Hefte des Bad. Wörterbuches noch nicht erschienen sind. Über die Nordostschweiz vgl. Weber, Die Terminologie des Weinbaus im Kanton Zürich, in der Nordostschweiz und im Bündner Rheintal (Frauenfeld 1949) S. 149.

EIMER

Eine vielseitige Verwendung findet der EIMER 'Gefäss mit einem beweglichen Griff, aus Holz, jetzt meist aus Blech'. In erster Linie dient er wohl zum Transportieren des Wassers, aber bei seiner ausserordentlichen Handlichkeit wird er auf allen möglichen Wirtschaftsgebieten gebraucht. Schon die ahd. Glossen (Summarium Heinrici) zählen ihn unter dem Titel *De rebus cellarii*, ferner wird er unter Kelter-, Gär- und Abziehgefässen genannt. Von altersher ist der Eimer auch als Weinmass verwendet worden.

Über die Herleitung der ältesten ahd. Form *ambar*, as. *embar*, ags. *ámber*, *ómbor*) von lat. *amphora* (daneben das Volkswort *ampora*, vgl. bayr. *Amper*) und die volksetymologische Anlehnung der jüngeren Formen *eimbar*, *einbar* an *ein* und *bëran* 'tragen' vgl. Kluge-Götze. Diese Anlehnung war vollzogen, nachdem sich die zweiohrige Kruke zum Kübel mit Henkel gewandelt hatte.

Unter den mhd. Belegen für *einber*, *eim(b)er*, *ember*, *emer*, *emmer* (vgl. mnd. *amber*, *ammer*, *emmer*, mnl. *emere*, *eemer*, *emmer*) sind die obd. Maa. stark vertreten, aber heute nimmt der Gebrauch des Wortes nach Kretschmer a. a. O. S. 186 nach Süden zu ab. Umgangssprachlich wird es von *Bütte* u. *Kübel*

zurückgedrängt. Nur als Masseinheit scheint es bes. in den bayr. u. österr. Alpenländern üblich zu sein.

In unserem Gebiet ist *eimer* schon spätahd. in den els. Gloss. Herradinae als Weinmass belegt. In den Stadtrechten v. Schlettstadt S. 1015 erscheint es noch im 16. Jh. Heute ist es im Elsass an vielen Orten (z.B. Colmar, Mülhausen, Herbitztal) unbekannt. Martin-Lienh, 1, 37 verzeichnet es nur in der Bed. 'Eimer, Kübel'.

Rechts des Rheins bezeugt Hefele, Urk.b.d. Stadt Freiburg i.B. 1, 293 *eimer* in einer Urk. v. 1279 und Wilhelm, Corpus d. altd. Originalurk. 2, 353 *amer* als Mass in einer Urk. v. Breisach v. 1288: *zwene ameren* (*weissen*) *wingeltes* — — — *drie ameren rotes wingeltes*. Dazu ein frühnhd. Beleg von Simplicissimus S. 86: *Eymer*. Weiter östlich ist die Schreibweise mit *-ai-* regelgerecht vorherrschend, z.B. in den Stadtrechten v. Überlingen S. 467 (16. Jh.) und bei Bürster, a. a. O. S. 14. Als Mass erscheint es nach Fischer 2, 577 auch in einer Urk. v. Überlingen (Meersburg) v. J. 1444.

Nach Mone, a. a. O. 14, 30 f. war *Eimer* noch im vorigen Jahrhundert als Mass in Baden üblich, aber nach Ochs, Wb. 1, 643 ist die Bezeichnung heute veraltet. Wo es als Gefässname neben *Kübel* steht, ist es ein davon unterschiedenes Gefäss. Nach Kretschmer, a. a. O. S. 187 f. ist der Eimer in Baden höher, der Kübel niedriger und weiter.

In der Schweiz ist *Eimer* als Gefässname allgemein, als Mass im Aussterben (vgl. Schweiz. Id. 1, 221). In der Bed. 'Erntegefäss' konkurriert es nach Weber, a. a. O. S. 149 in der Nordostschweiz mit *Gelte* und *Kübel*. Wegen der verschiedenen Spielarten des Wortes im Schwäb. u. Bayr. vgl. Fischer 2, 577 u. Schmeller 1, 75. Als Masseinheit ist es zu verschiedenen Zeiten in verschiedenen Städten von verschiedener Grösse gewesen, aber nach Fischer wird in Württemberg noch immer beim Wein nach Eimern (ein Eimer = 300 Liter) gerechnet.

BÜTTE, BÜTTNER

Wenn die Kelter nicht weit ablag, so trug man die Trauben gleich in Handkörben hin. War hingegen der Weg zur Kelter weit, so leerte man die Kübel in grössere Tragkörbe oder in hohe, aus Dauben gefügte Bütten. Vorzugsweise wurden wohl die letzteren benutzt, da sie den Saft der etwa zerdrückten Beeren nicht ausfliessen liessen, wie diese Gefässe ja auch dem Transport von Flüssigkeiten selbst dienten und noch heute dienen.

Die meisten Belege für das ahd. *butina* (Graff 3, 87) weisen auf das Alem. Aus den lat. Lemmata *dolium* und *cupa* ist ersichtlich, dass das Gefäss auch der Lagerung des Weines diente. Zugrunde liegt mlat. *butina* 'Weingefäss, -schlauch', das nach Frings, Germania Romana Ss. 90 u. 207 von der Rheinlinie in karolingischer Zeit nach Süddeutschland und Britannien (vgl. ags. *byden*) vorgestossen sein muss. Ernst nhd. haben die *n*-losen Formen den Sieg davongetragen (mhd. *büten, büte, bütte*, mnd. *bodene, boden, bode, bodde*). Nach Weigand, D. Wb. S. 315 sind die umlautlosen Formen jetzt namentlich md. Zuweilen wird zwischen *Bütte* 'grösserer Zuber' und *Butte* 'kleineres Daubengefäss mit Handgriff', besonders 'Rükkentraggefäss' unterschieden. Die letztere Form erscheint in den hd. Redensarten *Hand von der Butte.* (es sind Weinbeeren darin) = 'Nicht anrühren!' und *Wer nicht* (Trauben) *lesen kann, muss Butten tragen* = 'Wer wenig Geschick hat, muss mit geringem Amte vorlieb nehmen' (D. Wb. 2, 580). Heute ist das Wort zwar weitverbreitet, geht aber im Hd. stark zurück und gewinnt mundartlichen Charakter.

Am Oberrhein erscheint *butte* in einer Urk. v. Strassburg v. J. 1334 (Urk.b. d. Stadt Strassburg 7, 17), umgelautet im Ratsb. v. Reichenweier S. 12: *in die bůtt* (Anf. 16. Jh.) und *bütte* (Ende 17. Jh.). Aus dem badisch-württembergischen Randgebiet stammt der Beleg bei Wilhelm, a. a. O. 2, 173: *daz ich in sezzen sol in die kaltherre zwo bvthen* (Grossgartach,

Ende 13. Jh.). Heute kommt das Wort in mehreren Spielarten auf beiden Seiten des Rheins vor, aber in Baden ist die umlautlose Form im Sinne von 'Rückentraggefäss' fast immer deutlich von *Bütte* 'grosser Zuber, bes. auf dem Herbstwagen' unterschieden (vgl. Ochs, Wb. 1, 385). Auf das mhd. *büten* gehen die Formen *Büttene* und *Bütteme*, auch *Fuhrbütteme* (wo das *m* sekundär analogisch ist) zurück. Die erstere gilt als *büdənə*, *bi̯dənə* hauptsächlich im Markgräflerischen, während die letztere (*bi̯dəmə*) typisch für Freiburg und den Kaiserstuhl ist. Im nördlichen Kaiserstuhl erscheint auch das kürzere *bi̯dä* (die Entrundung des *ü* reicht von Weinheim im Norden bis Müllheim im Süden, im Elsass noch weiter nach Süden, vgl. Ochs, Mundart, in: der Kaiserstuhl, Freiburg i.B. 1939, S. 172). In der Bed. 'Rückentraggefäss' sagt man für *Butte* namentlich im badischen Oberlande und den angrenzenden Teilen der Schweiz *Bücki* (s. unten S. 202).

Martin-Lienh. 2, 120 verzeichnet *Bütt*^{e} und *Bütten*^{e} in mehreren Spielarten im Sinne von 'Bottich', die erstere auch in der Bed. 'Kübel, in welchen der Most von der Kelter fliesst'. Das Schweizer. u. das Schwäb. machen denselben Unterschied zwischen *Butte*^{n} 'Traggefäss' und *Bütte*^{n}, *Büttene*^{n} (schwäb. auch *Büttem*) 'Kufe' wie das Badische (vgl. Schweiz. Id. 4, 1910 ff. u. Fischer 1, 1562). Ferner vgl. Schmeller 1, 310 (*Butte*, *Butten*, *Bütte*) u. Rhein. Wb. 1, 1166 (*Bütte*). Rhein. *Botte* gehört zur weitverbreiteten Sippe des lat. *buttis* (mnd. *bot*, *bote*, frz. *botte* 'Weinfass').

Die Ableitung BÜTTNER, mhd. *büten(a)er(e)*, war in älterer Zeit bes. dem ostfränkischen Dialekt eigen, strahlte aber schon früh zu den oberpfälz., böhm., hess., thür. u. sächs. Nachbaren aus. Heute ist es ausserhalb dieser Dialekte nur als Eigenname gebräuchlich (vgl. Ricker, a. a. O. S. 96 mit Karte 2, Fischer 1, 1568 u. Schmeller 1, 310). In unserem Gebiet erscheint *pütner* nur in dem obenerwähnten (S. 195) Alt-Strassburger Weingruss um 1510. Am Bodensee ist es nach Meichle, Die Sprache der Weinbauern am Bodensee (Schriften d. Vereins f. d. Gesch. d.

Bodensees u. seiner Umgebung, Heft 63, Friedrichshafen a. B. 1936) S. 233 durch das schwäb. *Küfer* ersetzt.

Hierher gehört auch die Zus. -setzung *Buttentrager* (mit umlautlosem *u*, weil es sich um das Traggefäss handelt), die in den Stadtrechten von Überlingen S. 23 schon im 14. Jh. (vgl. auch Mone, a. a. O. 10, 311) und in einer Kislauer Urk. v. 1595 (Mone 3, 207: *den buttentregern* vorkommt.

BÜCKI, BOTTICH, BÖTTCHER

Wie schon oben (S. 201) angedeutet wurde, kann das Rückentraggefäss alemannisch auch BÜCKI, BUCKI (N., an einigen Orten F.) heissen. Das Wort ist formell Dimin. zu *Bock(t)en*, aus mhd. *boteche* (nhd. *Bottich*), ahd. *botahha* F., wohl zu mlat. *butica* 'Kübel' (vgl. Ochs, Wb. 1, 278 u. 360 und Schweiz. Id. 4, 1138 u. 1143). Zum Wandel von *-tch-* zu *-k-*, *-kt-* vgl. schweizer. *fecken* und *fechten* 'eichen' in Neuphilol. Mitteilungen Jg. 1954, S. 278. Im Schweizer. bezeichnen *Bucki* und *Bocke*^{n} auch eine fassartige Kufe für Wein usw., während *Bochte*^{n} (Id. 1, 1010) in erster Linie ein grosser Behälter für Wasser ist. Nach Ochs (ib.) gilt *Bücki* in mehreren Spielarten im Markgräflerischen, während die entrundete Form weiter nördlich, in der Nähe von Freiburg und am Kaiserstuhl üblich ist (vgl. *büdənə* u. *bi̯dəmə* oben S. 201 u. A. Wolfhard, Vom Kaiserstühler Volkstum und Sprachschatz in: Mein Heimatland, 9. Jg. S. 72, wo auch die Zus.-setzungen *Bickiträger* und *Bickistecke* 'ein Rebstecken, auf den sich der Bickiträger stützt, wenn er zum Herbstwagen geht'). Wegen der Verbreitung von *Bücki* in der Nordostschweiz vgl. Weber, a. a. O. S. 150 f.

In der Zus.-setzung *Tragpocken* ist *Bock(t)en* schon im J. 1540 in einer Urk. von Schliengen belegt (Mone, a. a. O. 17, 239: *by den Tragpocken in den reben*). Auch heute sind die Belege für *bog(d)* bei Ochs, Wb. 1, 278 markgräflerisch (dazu *Botche* aus Wolfenweiler).

BOTTICH selbst ist vor allem ein Ausdruck der Bierbrauerei, der der *Bütte*, der *Kufe* oder dem *Zuber* in der Kelterei ent-

spricht. So versteht es sich, dass das Wort am Rhein nur spärlich bezeugt ist, Im Sinne von 'Rückentraggefäss' kommt *buttich* jedoch um 1450 in einem Rebleutebrief der Stadt Freiburg vor (nach Schauenburg, a. a. O. 1, 54). Auf der linken Rheinseite erscheint der Plur. *bůttichen* im Ratsb. von Reichenweier S. 12 (Anf. 16. Jh.). Dazu *buttgen* in einer Urk. v. Strassburg v. 1537 (nach Elsässiche Altertümer 1, 88, Strassburg, 1911) und *büttgen* in »Specimen inauguralis de viti-cultura Richovillana» von F. G. Faudel, S. 23 (Argentorati 1780). Über den heutigen Geltungsbereich von *Bottich*, *Buttich*, *Büttich*, *Bittich* vgl. Ochs, Wb. 1, 301 u. 388, Martin-Lienh. 2, 118 u. 120, Schweiz. Id. 4, 1907 u. 1911, Fischer 1, 1327 und Schmeller 1, 309).

Spezifisch oberelsässisch sind die Zus.-setzungen *Hochbittich* (auch *Hochbüttel*) 'Holzbüttchen mit zwei Traggürteln zum Austragen der Traubenernte' und *Karre*^{n}- oder *Karchbüttge* 'Bütte, in welcher man die Trauben zur Kelter bringt' (Martin-Lienh. 2, 120). Die erstere erscheint schon in einer Urk. von Colmar v. J. 1646 (nach Alemannia 16, 223). Weiter verbreitet ist *Tragbüttich*, vgl. Ochs, Wb. 1, 522, Schweiz. Id. 4, 1911 (*tragbudky* im J. 1525) und Schmidt, Hist. Wb. 61 (*tragebüttichin* in Weist. 4, 135 von Sulzmatt, 15. Jh.). Damit vgl. *Tragbocken* oben S. 202.

Wie bei *Kübel* und *Bütte* wird auch hier der Handwerker nach dem Erzeugnis seiner Arbeit benannt, aber BÖTTCHER ist nur im grösseren Teil des nd. Sprachgebiet (*bodeker*, *boddeker*, *bödeker* usw.) und dem nördlichen Teil des Ostmd. von altersher heimisch. Nachdem es durch Luther in die Schriftsprache gelangt ist, lässt sich sein weiteres Vordringen in die Umgangssprache der angrenzenden Landstriche beobachten (vgl. Ricker, a. a. O. S. 95).

BRENTE, BRENKE

Zu verschiedenen Diensten wird das südd. u. schweizer. BRENTE, BRENKE gebraucht. Im Schweizer. ist es Synonym zu dem obenerwähnten *Bucki* 'Rückentraggefäss bes. für Milch

und Wein', aber auch ein hölzernes Gefäss überhaupt. Sonst bezeichnet es gewöhnlich ein kübelartiges, meist rundes Wein- oder Wassergefäss mit niedrigem Rande.

Zugrunde liegt rätoroman.-oberitalien. *brenta*, dessen Ursprung dunkel ist (vgl. mailändisch *brenta* 'Weingefäss'). Vielleicht handelt es sich hier um ein vorröm. Wort, das zunächst ein Ausdruck der Milchwirtschaft gewesen ist und dann in verschiedenen Formen und Bedeutungen bis zur Mosel vorgedrungen ist. Ahd. ist das Wort noch nicht bezeugt; die Entlehnungszeit wird aber mit der von *Kübel* und *Gelte* im grossen und ganzen zusammenfallen. Viele von den mhd. Belegen stammen aus Tirol (vgl. auch Öhmann, Zum sprachlichen Einfluss Italiens auf Deutschland, in: Neuphilol. Mitt. 1941, S. 105).

Das nhd. Verbreitungsgebiet umfasst namentlich den Ober- und Mittelrhein; nach Kluge-Götze gilt *brente* von Lothringen bis Kärnten und nordwärts in den weinbauenden Landschaften bis zu der Linie Worms — Nürnberg. Die Nebenform mit *-k-* herrscht nach Fischer 1, 404 im Elsass, der Pfalz, in Frankfurt und Aschaffenburg. In der Schweiz geht *-t-* bis zum äussersten Westen; in Baden ist *Brente* mit Hofstetten im Kinzigtal als nördlichstes Zeugnis neben *brenkle*, *brenk(e)* mit Emmendingen als südwestlichstes Zeugnis üblich (vgl. Ochs, Wb. 1, 319 f.), während es für das Elsass von Martin-Lienh. 2, 194 nur in der Bed. 'Milchfass' angeführt wird. Sonst vgl. noch D. Wb. 2, 346 u. 371, Schweiz. Id. 5, 753 ff. und Schmeller 1, 362 f. Die Stelle bei Fischart, Gargantua S. 73: *wurff in die prenten* bezieht sich auf ein Spiel »de Tüfel heile» oder »chistrar la brentina», das in einem grossen romanisch-deutschen Grenzraum bekannt ist. In diesem Zusammenhang versucht Jud im Schweizer. Archiv f. Volkskunde Jg. 1948, S. 262 ff. den Gefässnamen auf *brenta* 'Nebel, Rauhfrost' zurückzuführen.

HOTTE, HUTTE

Zu den obenerwähnten Benennungen des Rückentraggefässes gesellt sich auch ein einheimisches Wort HOTTE mit seiner oberrheinischen Form HUTTE, das namentlich den Tragkorb bezeichnet, worin die Trauben in die am Wege stehenden Bottiche oder nach der Kelter getragen werden. Man versteht aber darunter auch eine Bütte zum Transportieren von Most, Wein, Mist und Erde (vgl. Martin-Lienh. 1, 389, Schweiz. Id. 2, 1778, Fischer 3, 1935 und Weber, a. a. O. Ss. 191 u. 199). In der Schweiz und in Württemberg, wohl auch an der Mosel, ist sie aus Weiden geflochten.

In unserem Gebiet erscheint *hotte(n)* im Stadtbuch v. Sennheim,Oberelsass S. 142 (16. Jh?). Neuere Belege für *Hutte* bei Martin-Lienh. 1, 389 und in der Materialsammlung von Ochs (Auggen, Hinterzarten, Müllheim, Schopfheim). Wegen der Verbreitung im Mittel- und Rheinfränkischen vgl. Rhein. Wb. 3, 850. Die Wortkarte auf Sp. 847, nach der HOTTE an der Mosel und südlich davon gilt (sonst *Kipe* und *Köze*) bezieht sich nur auf die Hotte des Händlers.

Das rheinisch-schwäbische Wort ist schon sehr früh ins Frz. übernommen worden (vgl. REW 4246), und das schweizerische *hutte* hat nach Gignoux, La terminologie du vigneron dans les patois de la Suisse romande (Diss. Halle a. S. 1902) S. 12 das in der frz. Schweiz vorkommende *lota* ergeben.

Für *Hottenträger* fehlen historische Belege. Im Elsass hat das Wort eine reiche Synonymik. Nach Revue d'Alsace, Jg. 1949, S. 80 heisst er in der Gegend von Mülhausen *Hutteman*, sonst *Uestrajer*, *Herbsterknecht* oder *Mistler*.

ZUBER

Der ZUBER wird in der Weinwirtschaft in verschiedener Grösse und zu verschiedenen Zwecken verwendet. Ein kleinerer Zuber kann dazu dienen, die Trauben gleich nach dem

Schneiden zum Transport aufzunehmen, während ein grösserer auf dem Traubenwagen steht. Auf einer kurzen Leiter steigt der Buttenträger hinauf und leert sein Traggefäss, ohne es abzustellen. In dieser Bed. sind die geographischen Korrelate *Stande* und *Kufe* (für die Nordostschweiz vgl. Weber, a. a. O. S. 152). Wie *Ständel* (vgl. unten S. 210) bezeichnet es aber auch das Auffanggefäss vor dem Kelterbett (Weber S. 173) und als Syn. zu *Stande* und *Bütte* das offene Gärgefäss (Weber S. 166).

Ahd. *zubar, zwibar* ist wahrscheinlich rein einheimischen Ursprungs und bedeutet eigentlich 'Zweiträger', da das Gefäss wegen seiner Grösse wohl mit beiden Händen, wenn nicht von zwei Personen getragen werden musste. Über das Gegenwort *einbar, eimbar* vgl. oben S. 198.

Es ist nicht immer leicht zu sehen, in welchem Sinne mhd. *zuober, zwuber* (mnd. *tover, tober*, mnl. *tover*), daneben md. *zober*, verwendet wird. Ausserdem hat man Zuber auch als Mass benutzt, dessen genauer Grösse sich jedoch nicht konstatieren lässt. In unserem Gebiet stammen die ältesten Belege aus dem Elsass, vgl. Schmidt, Wb. 28: *zuber* in Weist. 1,665 (v. J. 1320) und bei Hanauer, Constitutions 3463 (15. Jh.). Dazu Martin-Lienh. 2, 891: *ein zwuber mit win* aus Oberhergheim (Kr. Gebweiler) v. J. 1429 nach Alsatia Jg. 1854, 74 und *weder zůber noch kübel* in einer Strassburger Stadtverordnung v. 1495 (Brucker 162). Auf der rechten Rheinseite kommt zunächst der obenerwähnte Rebleutebrief der Stadt Freiburg v. etwa 1450 in Betracht (S. 161: *zuber*). Im 16. Jh. wird das Wort häufiger. In den Stadtrechten von Überlingen erscheinen *zůber* (Ss. 204 u. 478) und *zeuber* (S. 244), in den Stadtrechten v. Reichenweier *zůber* (S. 9), *zůber* (S. 10) u. *zuber* (S. 58) und in den Schlettstadter Stadtrechten *zuber* (S. 532). Ferner belegt Weigand, D. Wb. den Plur. *Züber* aus dem obenerwähnten Werk von Bürster S. 260 (17. Jh.).

Wegen der heutigen Verbreitung vgl. namentlich Martin-Lienh. 2, 891 und Fischer 6, 1281. Beide verzeichnen auch die obd. Form *züber* (*tsîwər, tsiwe̯r* usw.). Interessant ist, dass die

innerelsässische Grenze zwischen *b* und *w* (vgl. *Kübel* oben S. 195) rechts des Rheins sich auch in diesem Falle weiter stromabwärts fortsetzt. So heisst es *tsûpər*, *tsîpər* im Kr. Altkirch und *dsü̯bər* im Markgräflerland, während z. B. Gengenbach und Eschbach nach der Materialsammlung von Ochs *ds̥iwər* aufweisen. Weiter östlich sind die Formen mit *-w-* nach Fischer entschieden fränkisch.

KUFE, KÜFER

Eine andere Benennung des Traubenzubers ist die KUFE, die aber auch ein geschlossenes, hölzernes Weinfass bezeichnen kann, das der Lagerung und dem Transport dient. Ahd. *kuofa*, as. *kôpa* geht auf mlat. *cōpa* (lat. *cupa*, *cuppa* 'Fass, Tonne') zurück und gehört somit zu der älteren Schicht der Gefässnamen, die die Germanen schon vor der karolingischen Zeit, wahrscheinlich vor dem 5. Jh., übernahmen. Diesem nordgallischen Stoss, der auch obd. Spuren in altalem. *cupa* und Notkers *chûfa* hinterlassen hat (vgl. Frings, a. a. O. 149 Anm. 2 u. S. 201), stehen am Oberrhein, wo der römische Weinbau rechts des Rheins die Stürme der Völkerwanderung nicht ununterbrochen überleben konnte, die einheimischen *Zuber* und *Fass* gegenüber (vgl. den Parallelismus zwichen *Kelter* und *Trotte* in Festschrift Öhmann Ss. 644—657). Für kleinere Gefässe hat sich das jüngere südliche *Kübel* durchgesetzt. So versteht es sich, dass *Kufe* im allg. unserem Gebiet fremd ist. Häufiger ist es weiter östlich, vgl. Fischer 5, 820 u. Schmeller 1, 1230.

Um so weiter verbreitet ist das entsprechende nomen agentis KÜFER 'der Weinfässer verfertigt und den Wein im Keller besorgt'. Besonders im Alem. u. Schwäb. ist es meistens für den Grossbinder üblich, im Gegensatz zu *Kübler*, vgl. oben S. 195). Aus den Belegen bei Lexer 1, 1786 geht hervor, dass das Wort zunächst auf alem. Sprachgebiet bezeugt ist. Schmidt, Strassburger Häuser- u. Gassennamen Ss. 29 u. 109 verzeichnet es in Strassburg seit dem 13. Jh. (in Strassennamen wie

Under Küfern, Küfergasse), vgl. auch Urk. b. d. Stadt Strassburg 3, 60: *deme küffere*, v. 1285 und 3, 173: *küfer* v. 1305. Nach Veröffentlichungen d. Archivs d.Stadt Freiburg 3, 48 u. 4, 10. 34 ff. sind *küfer* unter den Einwohnern der Stadt 1415, 1460, 1555 usw. bezeugt, vgl. auch Schreiber, Urk. b. d. Stadt Freiburg i. B. l, 636. Nach D. Wb. 5, 2532 f. heisst es bei Fischart, Aller Praktik Grossmutter 71 (Sch. 602): *faszbinder zu Cöln, kieffer zu Freiburg* und S. 651 (Sch.): *die elsäszische schwebelstinkige kifer.* Ausserdem erscheint das Wort in zahlreichen Stadtrechten des 15. u. 16. Jhs., z. B. in den von Villingen, Überlingen, Neuenburg a. Rh., Reichenweier und Schlettstadt. Mone, a. a. O. 32, 355 belegt es in einer Urk. d. Stadt Oberkirch (in der Nähe von Offenburg) vom 16. Jh. Die Nebenform mit dem *-n-* der schwachen Bildung kommt in den Colmarer Stadtrechten 1, 130 vor: (*under*) *kuffnern* (v. J. 1356). Heute ist *Kufner* od. *Küfner* bes. dem Ostschwäb. u. dem Bayr. der Oberpfalz eigen. Später hat *Küfer* sich allmählich weite Gebiete nach Norden und Osten zu erobert, überall den älteren *binder* verdrängend, vgl. Fischer 4, 821, Schmeller 1, 1230, Rhein. Wb. 4, 1657 u. D. Wb. 5, 2756 (nd. *Küper* ist lautlich nicht genau dasselbe wie hd. *Küfer*). Über die heutige Verbreitung vgl. noch Martin-Lienh. 1, 427, Schweiz. Id. 3, 178, Kretschmer, a. a. O. S. 144 (für Baden sind besonders Freiburg, Donaueschingen, Rastatt, Heidelberg u. Handschuhsheim angeführt), L. Glattes, Die Wortbildung durch Ableitung im Oberen Markgräflerischen (in: Vogel Greif, Heft 5, Lahr i. B. 1933) S. 28 und Ricker, a. a. O. S. 96 f. mit Karte 2.

Ferner kommt das Wort in einigen Zus. -setzungen vor: *kiefer-arbeit* in einer badischen Taxordn. v. 1647, *kiefer-meister* in den Schlettstadter Stadtrechten v. 1701, *küffer-antwercke* in einer Urk. v. Strassburg v. 1395 (nach Schmidt, Hist. Wb. 48, s. v. *Bodem*) und *küefer-haus(s)* bei Bürster a. a. O. Ss. 9 u. 164 (17. Jh.). Wegen der sog. *Kieffer-* oder *Keller-Rechte*, die in Versform sagen, wie sich der Gast im Keller zu verhalten habe, vgl. Müller, Gesch. d. badischen Weinbaus, Ss. 57 u. 63 (das

Bodenseegebiet) und Jahrbuch des Vogesen-Clubs, Jahrg. 10, Strassburg 1894, S. 62 (Ingweiler).

Mit Rücksicht auf die Geltungsbereiche von *Kufe* und *Küfer* scheint es, dass die Beziehung des letzteren Wortes zu dem ersteren sich schon früh im Sprachgefühl verdunkelt haben muss. Bei *Bütte* und *Büttner* ist es umgekehrt das nomen agentis, das dem oberrheinischen Raum fremd geblieben ist (vgl. oben S. 201).

STANDE, STÄNDEL

Die dritte Bezeichnung für den Transportzuber ist das einheimische STANDE, ahd. *standa, stanta*, as. *standa*, 'Stellfass, Kufe, die kurze Füsse besass', mhd., mnd., mnl. *stande*. Von vornherein ist das Wort auch für das offene Gärgefäss üblich gewesen. Wegen der geographischen Korrelate zu der ersteren Bed. in der Nordostschweiz vgl. *Zuber* u. *Kufe* oben Ss. 206 u. 207 und Weber, a. a. O. S. 152. Für die letztere Bed. kommt neben *Zuber* auch *Bütte* in Frage (s. oben S. 200 u. Weber, a. a. O. S. 166). Nach Ochs, Wb. 1, 534 ist (*Trauben*)*stande* grösser als die Gelte, aber kleiner als ein Zuber. Rohr, Die Gefässe in den ahd. Glossen S. 40 (Diss. Greifswald, 1909) weist darauf hin, dass man in alter Zeit in Standen und Kufen Trauben durch Treten mit den nackten Füssen kelterte (daher die ahd. Lehnübersetzung *trota*, Schwundstufe zu *tretan*, vgl. Festschrift Öhmann, S. 644 ff.).

In unserem Gebiet ist *Stande* u. a. bei Bürster, a. a. O. S. 17 (*standen, kübell, gelten*) und bei Dasypodius bezeugt (nach D. Wb. 10, 2, 734 ff.). Auch sonst ist es heute in Maa. weit verbreitet, vgl. Glattes, a. a. O. S. 113, Schweiz. Id. 11, 1042 (auch *Stanne*^{n}), Fischer 5, 1632 und Schmeller 2, 768 (*Standen, Stanne*).

Schon mhd. erscheint *Stande* in einigen Ableitungen wie *stander, stender* und das obd. *standener, stentner* 'stehender Gegenstand, Bütte für Wein'. Schmidt, Hist. Wb. S. 339

belegt *stentener* in der Bed. 'ein flaches, einer Hürde ähnliches Gestell, auf dem die Trauben nebeneinander gelegt werden' in einem Inventar v. 1499: *Ein zynnen stentener mit wintrübel.* Als Kellergerät erscheint *stentner* im Strassburger Hausratgedicht v. 1514.

Uns interessiert besonders das Dimin. STÄNDEL 'längliches Stellfässchen oder eine nach oben sich erweiternde Bütte mit 2 Tragriemen zum Tragen der Trauben'. Das Wort ist namentlich im Elsässischen üblich; Schmidt S. 339 bezeugt es in den Strassburger Stadtverordnungen v. 1495 (Brucker): *Bütten und stendel und ander geschirre der kübeler.* Martin-Lienh. 2, 604 unterscheidet zwischen unterels. *Ständel* und oberels. *Ständle.* Rechts des Rheins kommt *stendel* in einer Urk. d. Stadt Oberkirch v. 16. Jh. vor (nach Mone, a. a. O. 33, 384). In seiner Materialsammlung verzeichnet Ochs die Formen *šdœndl* 'Stellfässlein' für Rheinbischofsheim und *šdę̄nd l* u. *šdęndl* 'Bütte' für Steinbach u. Altschweier b/Bühl. Wie schon oben (S. 206) gesagt wurde, bezeichnet das schweizer. *Ständli* auch das Auffanggegäss vor dem Kelterbett (als geographisches Korrelat zu *Zuber*).

Wie *Kübler* ist auch *Ständle* ins Frz. übernommen worden. Nach Eisemann, a. a. O. S. 25 erscheint *tãndlĭ* in der Ma. v. Schnierlach in den Vogesen. Die Entlehnung muss schon sehr früh, vor dem Abschluss der Palatalisierung des *a* im Alem., erfolgt sein; das anlautende *s* ist vor *p* und *t* aufgegeben. Über die Gründe dieser Entlehnungen vgl. Festschrift Öhmann, S. 645.

ORKEL(EIN)

Ausgesprochen oberrheinisch ist auch eine andere Bezeichnung für den Zuber oder Kübel ORKEL(E), die in mehreren Spielarten in unserem Gebiet nachweisbar ist. Hier liegt eine südliche Entlehnung vor, die nach Ochs, Vom Weinbau am Oberrhein (in: Zeitschr. f. deutsche Mundarten, Jg. 1920)

S. 170 über das Klosterlatein mit der karolingischen Weinkultur ins Südwestdeutsche eingedrungen ist, obgleich das Wort erst nhd. belegt ist. Zugrunde liegt lat. *orcula* 'Tönnchen, Gelte'. Zu beachten ist, dass während *Ständel* südwärts bis nach Schaffhausen und Zürich reicht, es *Örkeli* nicht gelungen ist, in den Ortenau vorzudringen. Im Elsass ist es aber in einem Inv. v. Strassburg schon im J. 1537 bezeugt worden (vgl. Elsässische Altertümer 1, 88: *Item drey erckli*). Martin-Lienh. 1, 66 f. führt *Örkele* nur im Sinne von 'kleiner Wasserzuber' an, und alle Belege sind oberelsässisch. Einen badischen Beleg von Breisgau — Zähringen verzeichnet Birlinger in Alemannia 10, 201: *da ist jung und alt — — — mit Kiblen und Ergelen hinaussgegangen* (Mallinger Hs.). Ferner vgl. Schweiz. Id. 1, 447 und Fischer 5, 81.

In Südbaden erscheint das Wort heute nach der Materialsammlung von Ochs u. a. in folgenden Spielarten: *örgeli, örgele örkele, ärgeli,ärgele, ärkele* (auch 'zweihenkliger Kübel'), *ergeli, ergele, ergili, erkele, erkelein*. Ochs, a. a. O. S. 170 macht darauf aufmerksam, dass es gerade da fehlt, wo *retzle*^{n} für 'Nachlese halten' gilt. Die Grenze liegt zwischen Ringsheim und Herbolzheim, so dass der Kaiserstuhl und das Markgräflerische diese Formen kennen.

LEITFASS

Früher (S. 203) ist darauf hingewiesen worden, dass die Bütte, in welcher man die Trauben zur Kelter bringt, im Oberelsass (Mülhausen, Colmar, Rappoltsweiler) *Karre*^{n}*büttge* (*Karrebütje*) heisst. Im Unterelsass (der Gegend von Molsheim und Strassburg), aber auch anderswo, sagt man dafür LEITFASS. Es ist gewöhnlich ein Fass mit weiter Öffnung, aus dem sich die Trauben leicht herausschütten lassen. Dagegen scheint die mhd. Bed. 'Fass zum Transportieren des Mostes von der Kelter in den Keller' heute in einigen Maa. vergessen zu sein. Der erste Bestandteil ist allem Anschein nach mhd. *leite* 'Fuhre,

Wagenladung', obgleich das Wort manchmal auch in der Form *Ladfass* vorkommt.

In unserem Gebiet datieren die frühesten Belege im Inv. des Klosters Eschau in Rufach v. 1437, einem Molsheimer Inv. v. 1522 und im Inv. des Klosters Ittenweiler v. 1609 (nach Elsässische Altertümer 2, 311. 339. 368), dazu Voc. 1482 bei Scherz-Oberlin 912. Über den heutigen Geltungsbereich vgl. Martin-Lienh. 1, 147, Schweiz. Id. 1, 1051 und Fischer 4, 1169. In Baden reichen die Belege in der Materialsammlung von Ochs vom Markgräflerischen bis nach Handschuhsheim.

(FASS)BINDER, FÄSSLER, FASSMACHER

Es bleibt noch übrig, einige Handwerkernamen zu behandeln, die sich auf das Wort *Fass* beziehen.

Der uns am frühesten (in den Monseeischen Glossen v. 9. Jh.) bezeugte Name des Böttchers ist das einfache BINDER. Ahd. *bintari* bezeichnet aber sowohl den Lagerer als den Schröter, und erst viel später wird dieses Gewerbe von dem des Fassbinders deutlicher unterschieden. Der Name war einst über den grössten Teil von Oberdeutschland und Westmitteldeutschland verbreitet. Schon mhd. kommt neben *binder* auch *bender* vor (eigentl. 'Bandmacher', vgl. *Singer* und *Sänger*), auch mnd. *binder* u. *bender*. Nach Kretschmer, a. a. O. S. 143 f. ist es bes. in Hessen, Sachsen, Braunschweig und Schlesien üblich gewesen.

In unserem Gebiet sind *binder* und *bindermeister* nur in einer Urk. des Bodenseegebiets v. J. 1433 bezeugt (nach Mone, a. a. O. 6, 400 ff.). Weiter westlich erscheint die Zus. -setzung *binderlohn* im Ratsb. v. Reichenweier S. 57 (16. Jh.). Heute ist von dem früheren einheitlichen Verbreitungsgebiet von *Binder* nur der südöstliche Teil, vor allem der obd. Teil Österreichs, das bayr. Sprachgebiet Bayerns und der Osten Schwa-

bens erhalten. Im Westen ist es vom *Küfer* neuerdings fast völlig zurückgedrängt worden (vgl. Ricker, a. a. O. S. 97 mit Karte 2, Fischer 1, 1120, Schmeller 1, 249, Rhein. Wb. 1, 702 u. D. Wb. 2, 34).

Jüngeren Ursprungs ist FASSBINDER, mhd. *vaʒbinder*, mnd. *vatebinder*, mnl. *vatbinder*, das nach Ricker, a. a. O. S. 99 zunächst eine Spezialisierung der Grossböttcherei zu bedeuten scheint. Bald ist es aber für den Grossbinder überhaupt im Gegensatz zum Kleinbinder üblich geworden. Heute ist das Wort fast überall im dt. Sprachgebiet anzutreffen. Mundartlich gilt es hauptsächlich im Rheinland, in Westfalen, im nördl. Hessen und der Prov. Sachsen. In unserem Gebiet ist es nach Ochs, Wb . 2, 18 gewöhnlich ungebräuchlich. Auch in der Schweiz und im Württemberg ist es heute nicht üblich (vgl. Schweiz. Id. 4, 1354 u. Fischer 2, 965).

Dagegen fehlt es nicht an älteren oberrheinischen Belegen für FÄSSLER und FASSMACHER. Mhd. *vezzeler* erscheint nach Lexer 3, 332 in Chr. 8, 14 (Strassburger Chron. vom 14/15. Jh.), und Ricker, a. a. O. S. 59 bezeugt das letztere bei dem Elsässer Dasypodius als Syn. für *Küffer*.

BODEN

Zum Schluss sei noch ein Ausdruck angeführt, der in der Regel nur einen Teil des Fasses bezeichnet, aber gelegentlich als Repräsentant des Fasses überhaupt (*pars pro toto*) verwendet wird: BODEN. Schon in den Überlinger Stadtrechten des 13. Jhs. S. 9 heisst es: *von iedem boden ain phunt.* In dieser Bed. erscheint es auch bei Schmidt, Hist. Wb. S. 48: *von yedem boden ein halb viertel wins* (Weist. 4, 39 v. 1420). Auch dem Bayr. ist diese Verwendung des Wortes bekannt (vgl. Schmeller 1, 211).

II

Die obenerwähnten Holzgefässe, die in der Weinlese und Weinbehandlung eine so grosse Rolle spielen, bestehen — von Körben abgesehen — aus Dauben, Reifen, einem oder zwei Böden und meistens auch einer oder zwei Handhaben bzw. einem Tragbogen. Die Gefässe, die zur Aufbewahrung dienen, haben in der obersten Daube des liegenden Fasses einen Spundloch mit einem Spund zum Eingiessen und unten im vorderen Boden einen Zapfloch mit Zapfen zum Ablassen. Die alten Fässer waren nur mit einer oberen Öffnung zum Ein- und Abfüllen versehen.

(FASS)DAUBE, -DAUGE

Während das Ags. und An. für die FASSDAUBE ein einheimisches Wort zur Verfügung haben (vgl. ags. *stæf* 'Stab'), deutet die deutsche Bezeichnung auf roman. Einfluss hin. Zugrunde liegt frühmlat. *doga* 'Gefäss' mit der Nebenform *dova* (frz. *douve*), die in der seit Luther üblichen (im Els. aber schon seit dem 15. Jh. nachweisbaren) deutschen Form mit *b* vorzuliegen scheint. Die Entlehnungsbahn des ahd. *dûga*, mhd. *dûge*, mnl. *duge*, ist unsicher, es ist aber anzunehmen, dass auch dieses Böttcherwort in der Periode der Karolingerherrschaft über die Alpen ins Deutsche eingedrungen ist.

Die mhd. Form mit *g* hat sich im Süden unseres Gebietes erhalten und ist auch im Südschwäbischen allgemein. So heisst es in den Stadtrechten von Colmar S. 332 (14. Jh.) und von Schlettstadt S. 356 (15. Jh.) *tugen*, in den Stadtrechten von Überlingen S. 476 (16. Jh.) *taugen* u. S. 463 *vasstaugen*. Martin-Lienh. 2, 668 verzeichnet *tugen* in den Stadtverordnungen von Strassburg vom 15. Jh. (Brucker) und *fasstugen* bei Dasypodius. Schmidt, Hist. Wb. 48 belegt *tugen* in einer Urk. v. Strassburg v. J. 1395 und *tug* bei Geiler 2, 66[a]. Die Verbreitung der neueren Belege für *tʏ̈k(ə)* und *tôj*, *tōj* bei Martin-Lienh. stimmt mit der

sage^{n} /*saje*^{n}-Linie überein, so dass die Sulzmatter Form (Kr. Gebweiler) in Alsatia 1868, 204 *Dugen* lauten muss. Über die Verhältnisse in Baden und Schwaben vgl. Ochs, Wb. 1, 440 u. Fischer 2, 111, Nach Ochs ist *dūg* noch 1915 in Oberweier (Rastatt) belegt worden.

Die ältesten Belege für die Form mit *-b-* verzeichnen Schmidt, Wb, 69: *von eim fuder tuben* (Weist. 5, 406 v. 15. Jh.) und Martin-Lienh. 2, 643 f.: *ein zu dauben gefallen Fässlein, un tonneau tombé en douves* (Martin, Parlement Nouveau 173). Dazu die Zus. -setzung *Dupholtz* ('Daubenholz') in einer unterels. Dorfordnung v. Mittelbergheim v. 1544. Moderne Spielarten bei Martin-Lienh. und nordbadische Belege bei Ochs, Wb. 1, 435. Zu beachten ist, dass derPlur. oft *dūwə*^{n} lautet. Schon Keisersberg, Post. 1, 217 hat: *die tauwen eines Fasses mit reifen und banden.* Ferner gehören hierher die bayr. -österr. Formen mit *-f-* (vgl. Schmeller 1, 491). Über die mittelrheinischen Entsprechungen von *Daube* und *Dauge* vgl. Rhein. Wb. 1, 1278.

GARGEL

Unter GARGEL versteht man den Falz oder die Furche am Ende der Fassdaube, in den der Fassboden eingefügt wird. Auch dieses Böttcherwort ist fremden Ursprungs und geht auf lat. *gargellum* (zu *garga* 'Schlund') zurück. Das Wort ist erst mhd. bezeugt, ist aber nach Frings, GR S. 72 f., mit der karolingischen Weinkultur übernommen worden. Ob es direkt von Süden gekommen ist, steht nicht fest; die Verbreitung am Oberrhein und in der Schweiz spricht für die frz. Schweiz als Durchgangsland (vgl. Martin-Lienh. 1, 231, Schweiz. Id. 2, 461 u. schweiz. *dzerdzi* 'Fassrinne' im REW 3685). Sonst ist das Wort auch in Württemberg, dem Rheinland und in Luxemburg heimisch (vgl. Fischer 3, 68, Rhein. Wb. 2, 1029 u. D. Wb. 4, 1, 1357). Der früheste Beleg datiert in einem breisgauischen Weistum v. 1284: *so der banwin vf gargele gande wirt* (Wilhelm, Corpus 2, 92). Glattes, a. a. O. S. 36 belegt es im Markgräfleri-

schen, und nach der Materialsammlung von Ochs erscheint es auch weiter nördlich, u. a. in Gengenbach und Handschuhsheim. Glattes verzeichnet auch das entsprechende Verb *garglə* im Sinne von 'die Fassdauben salzen'.

Obd. ist der Unterschied zwischen *Gargel* und *Kimme* nicht bekannt; über das md. u. nd. *Kimme*, das übrigens das md. *Kimmer* (bremisch *Kimker*) 'Böttcher' ergeben hat, vgl. D. Wb. 5, 705 f.

SPUND, SPUNDLOCH

Erst mhd. ist auch SPUND bezeugt, das nach Kluge-Götze mit dem italien. Weinhandel im 11. Jh. eingedrungen ist. Die Zus. -setzung SPUNTLOCH ist im 12. Jh. belegt (Graff, 2, 141). Zugrunde liegt lat. (*ex*)*punctum* 'Stichloch', italien. (*s*)*punto* 'Stich', das die urspr. Bed. 'die Öffnung im Fasse' gibt. Bald wird das Wort aber auch für den kurzen Verschlusszapfen verwendet; parallele Entwicklung zeigen *bonde* im Frz. u. *bondon* in der frz. Schweiz (vgl. Gignoux, a. a. O. S. 46).

Die Formen ohne anlautendes *s* sind noch am Oberrhein und in der Schweiz üblich, sonst untergegangen. Dem lat. Etymon am nächsten stehen *Punkten* im handschriftlichen Sulzmatter Thalbuch (1574—1674), nach »Zur Geschichte des Thals u. d. Gemeinde Sulzmatt im oberen Mundat», Alsatia, Colmar 1873, S. 179, und *puncten* (nach anderen Ausgaben aber *Punten*) bei Seb. Brant, Narrenschiff S. 102, 18 (757). Martin-Lienh. 2, 60 führt an: *das vass versigeln vnd versorgen am bunten* (Strassburger Stadtverordn. v. J. 1461, Brucker 541) und *ein Punde un bondon* (Martin Colloques 179). Frühelsässisch sind auch die Belege für *punten* im D. Wb. 7, 2242 (Keisersberg, Evang. 217^{b} v. 1517 u. Murner, Narrenbesch. 18, 91). Dazu Scherz-Oberlin S. 1546 und Schmidt, Hist. Wb. 272. Über den heutigen Geltungsbereich vgl. Martin-Lienh. (ib.), Ochs, Wb. 1, 371, Schweiz. Id. 4, 1399 f. und Fischer, 1, 1529.

Viel spärlicher sind die Formen mit *s* in unserem Gebiet bezeugt. Scherz-Oberlin. S. 1546 verzeichnet *Spunt;* weiter östlich kommt die eigentümliche Form *Spaumten* nach Fischer 5, 1605 in den Stadtrechten v. Überlingen vom 16. Jh. S. 258 vor. Neuere Belege bei Martin-Lienh. 2, 544 und Ochs, Wb. 1, 371. Im Schwäb. ist *Spunt(e^{n})* allegemein.

Die Zus. -setzung SPUNDLOCH erscheint nach Schmidt, 272 ohne *s* bei Pauli, Schimpf und Ernst S. 23: *puncktenloch.* Martin-Lienh. hat moderne Belege sowohl für *Puntenloch* (1, 552) als *Spunde^{n}loch.* Nach der Materialsammlung von Och ist *šbundloχ* auch rechts des Rheins u. a. in Rohrbach u. Weingarten bekannt.

III

LÄGEL, LOGEL

Trinkgeräte teilt man ein in Schenkgefässe und eigentliche Trinkgefässe. Als Daubengefäss hätte LÄGEL auch im ersten Kapitel dieser Darstellung behandelt werden können, da es aber oft in so kleinem Format hergestellt wird, dass es als Trag- und Schenkfässchen Verwendung findet, kann das Wort ebenso gut in diesem Zusammenhang besprochen werden.

Ahd. *lagella* gesellt sich zu den zahlreichen Gefässnamen, die in der Karolingerzeit von Oberitalien ins Deutsche vorgedrungen sind. Zugrunde liegt mlat. *lagella,* lat. *lagoena* 'Flasche'. Von vornherein ist das Wort auch als Massbezeichnung üblich gewesen. Mhd. erscheint es in mehreren Spielarten: *lâgel(e), laegele* sw. st. F., *lâgel, laegel* st. N., *lagen* st. F., vgl. auch mnd. *lage(n)* u. mnl. *lagele,* das im Ndl. ausgestorben ist. Die Verbreitung schreibt Frings, GR S. 71, Anm. 1, der Klostersprache zu.

Schon spätahd. ist das Wort in unserem Gebiet belegt worden, vgl. Gloss. Herradinae 187^{b}: *Lagel vel crûg lagena.* Voller Endvokal ist in der Form *legellun* erhalten (in einer Urk. v. Freiburg v. 1283 bei Hefele, a. a. O. 1, 336, 24 ff. und

noch im J. 1350 in einer Urk. v. Glottertal nach Mone, a. a. O. 20, 473). Bekanntlich ist die Abschwächung der ahd. vollen Endvokale im Alem. (namenlich in der Südschweiz) noch heute nicht vollendet. Das Fürstembergische Urk. b. 5, 314 belegt *legelle* in einer Urk. v. St. Georgen v. 1312. Die umlautlose Form *lagel* erscheint nach Schmidt, Hist. Wb. 213 in Weist. 1, 741 (15. Jh.) und nach Martin-Lienh. 1, 571 in Zab. Hexenprozess (1620) und bei Dasypodius. Schon früh setzt aber die oberrheinische und rheinpfälz. Verdunkelung des langen *a* ein (vgl. auch Schweiz. Id. 3, 1167). In der nicht mehr üblichen Zus. -setzung *Vorlogel* 'Einnehmer des Kaufpreises von Wein' (nach Schmidt so genannt, weil er vom jedem Fass ein Logel im voraus nahm, vgl. auch Neuphilol. Mitt. 1955, S. 188 f.) kommt diese Form in Strassburg seit 1355 vor. Auf *St. Othmars Lägelein* (ein Gefäss, das gar nicht leer wird, mit Bezug auf ein Wunder dieses Heiligen) bezieht sich die Dim.-Form *lögle* bei Fischart, Bienenkorb 83^b: *wass hilfts, dasz man die sechs krüg ausz Cana anbett, wann sie nicht wein geben, wie s. Otmars lögle.* Dazu *s. Otmars fläschenlögelein* in Aller Praktik Grossm. S. 115 (nach D. Wb. 6, 61 f.). Ferner ist *logeln* in den Schlettstadter Stadtrechten S. 873 (v. 1606) bezeugt. Rheinfränkisch sind die Belege für *logell* (v. 1559) und *Logel* (v. 1570) in den Urkunden des Klosters Schönau bei Mone, a. a. O. 3, 269, Anm. 7 u. 290. Über die heutige Verbreitung dieser Form im Markgräflerischen und in der Gegend von Freiburg vgl. Mein Heimatland, Jg. 14, S. 245 und Badische Heimat Jg. 1920, Ss. 121—131. Im Elsass stimmt der Geltungsbereich von *Lókl, Lúkl* einerseits und *Lójl, Lójl* andererseits mit der *sage*^{n} */saje*^{n}-Linie im grossen und ganzen überein. Die Form *lojelas* 'petits tonnelets' in Revue d'Alsace, Jg. 1949, S. 94.

Weiter östlich ist *Lägel* vorherrschend. So kommen der Plur. *lägelen* bei Seb. Bürster, a. a. O. 164 (17. Jh.) und die Zus. -setzung *legelnsinner* 'Eicher der Lägel' im Eidbuch d. Stadt Villingen (v. 1573) S. 139 ff. vor. Nach der Materialsammlung von Ochs war *lägel* zu Anfang des letzten Jhs. auch in

Handschuhsheim üblich. Im Schwäb. u. Moselfrk. ist es noch heute allgemein (vgl. Fischer 4, 921 u. Rhein. Wb. 5, 290). Über bayr. *Lagen* vgl. Schmeller 1, 1435.

ANGSTER

Ausgestorben oder im Schwinden begriffen ist ANGSTER 'hohe enghalsige Flasche oder Krug'. Für die Herleitung von dem gleichbed. italien. (bes. florent.) *anguistàra, inguistàra* (zu lat. *angustus* 'eng') spricht auch die Verbreitung des Wortes, das namentlich im Südosten und Südwesten heimisch ist. Näheres bei Öhmann, Zum sprachl. Einfl. Italiens auf Deutschland, S. 104).

Auch in unserem Gebiet ist das Wort nur im Südosten (in den Stadtrechten v. Überlingen v. 1560, S. 515) und im Südwesten bezeugt. Martin-Lienh. 1, 55 belegt *angster* in Onomasticon latinogermanicum a Golio (v. 1582) und *Engster* bei Martin, Parlement Nouveau (v. 1637). Dazu *Angster* bei Schmidt, Wb. 12 (Geiler, Evangelia) und mehrere Belege von Gargantua im D. Wb. 1, 360. Von einigen schweizer. Maa. abgesehen kommt das Wort aber seit der zweiten Hälfte des 18. Jhs. in der lebenden Sprache nicht mehr vor (vgl. Schweiz. Id. 1, 340, Fischer 1, 213 f. und Schmeller 1, 105 f.).

GUTTER(E), GUTROLF

Eine andere süddeutsche Benennung für die enghalsige Flasche ist der GUTTER, der meistens bauchig ist und noch heute am Oberrhein, im Schwäb. und im Bayr. bekannt ist.

Einen mhd. Anhalt bietet die Dimin. -Form *gutrel*, die nach Suolahti, Der frz. Einfl. auf d. deutsche Sprache im 13. Jh. (In: Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki VIII, Helsinki 1929) S. 102 wahrscheinlich eine nicht lokalisierbare Entlehnung aus lat. *gutturnium* oder mlat. *guttarium* 'Giesskanne' ist. Im Elsass scheint *gutter* ein Synonym zu

angster bei Martin-Lienh. 1, 55 zu sein (s. die frühelsässischen Belege oben S. 219). Ferner vgl. Martin-Lienh. 1, 247: *ein gutter un goutteron* (Martin, Colloques v. 1628). Dazu das Dimin. *Gütterlin* in einer Urk. v. 1456 bei Schmidt, Wb. 161. Zu beachten ist, dass *Güterle* nicht nur ein Glasfläschchen, sondern auch ein kleines hölzernes Fässchen bezeichnen kann.

Auf der rechten Rheinseite ist der Plur. *gudteren* bei Bürster, a. a. O. S. 188 belegt. In der Materialsammlung von Ochs reichen die modernen Belege für *Gutter(e)*, *Guttern* und *Gudere* von Lörrach bis Karlsruhe und Bruhrain. Sonst vgl. Martin-Lienh. 1, 247, Schweiz. Id. 2, 532, Fischer 3, 971 und Schmeller 1, 963.

Eine Weiterbildung zu *gutter* ist GUTROLF, mhd. *gutterolf*, das vom 14. bis 17. Jh. namentlich im Sinne von 'Weinflasche, Trinkgefäss', nach Lexer 1, 1904 auch 'langes, enges Glas', erscheint. Für unser Gebiet kommen die folgenden Belege in Betracht: *langhälsige Guterruff* Fischart, Bienenkorb 113 v. J 1580 (nach Martin-Lienh. 1, 247) und »*Flaschen, Angster und Gutteruff*», *der letzte ist eng geseckelmeulet am Weidengewundenen Kranchshals* Fischart, Gargantua 150 (nach Martin-Lienh. 1, 55 s. u. *Angster*). Fischart macht hier also einen Unterschied zwischen *Gutrolf* und *Angster* in der grotesken Ausdrucksweise, der ihm eigen ist. Schmidt, Wb. 161 verzeichnet *gutterolf* im Distillierbuch v. Brunschweig (Strassburg 1509); ausserdem kommt es bei Pauli, Schimpf und Ernst 2, 72 vor.

BOLLE

Benecke, Mhd. Wb. 1, 119[a] verzeichnet *bolle* in der Bed. 'Kanne zum Auffüllen und Abziehen des Weins' (vgl. mnd. *bol(l)e* 'Schale, Gefäss'). Über die Bed. -entwicklung des ahd. *bolla* von der Grundbed. 'Knollenartiges' zu 'Knospe, rundliches Gefäss, Schale' vgl. Kluge-Götze S. 68. Die Bed. 'Schale' ist auch in ags. *bolla*, an. *bolle* vorhanden.

In diesem Sinne ist das Wort nhd. nur spärlich belegt. Bei Scherz-Oberlin 173 wird es mit *vas vinarium* übersetzt. Fischart,

Garg. 434 führt es mit anderen Gefässnamen wie *Schenckkandel* und *Pocalen* an. Im Rheinhess, ist das Wort noch heute in der Bed. 'Schöpfgefäss' lebendig. Sonst vgl. Fischer 1, 1275 u. Schmeller 1, 386.

Mit diesem Wort nicht zu verwechseln ist das els. *boll* 'Gefäss, in dem Glühwein aufgetragen wird' (Martin-Lienh. 1, 34), das über frz. *bol* auf engl. *bowl* 'Napf' (von dem obenerwähnten ags. *bolla*) zurückgeht, das im 18. Jh. nhd. *Bowle* ergeben hat.

KANNE, KANTE

Ahd., as. *kanna*, ags. *canne* 'Kanne, Schenkgefäss' geht nach Frings GR S. 129 f. und Weigand, D. Wb. 1, 979 auf lat. *canna* 'Rohr', mlat. auch 'Kanne' zurück. Für die Form der römischen Tongefässe war die Ausgussröhre charakteristisch. Bei der Übernahme des Wortes ins Deutsche hat somit der Teil (Rohr) den Namen für den ganzen Gegenstand abgegeben. (vgl. *Boden* oben S. 213). Später ist das Gefäss überwiegend aus Metall hergestellt worden. Die Entlehnung ist wahrscheinlich in der Karolingerzeit über die Maas — Moselstrasse erfolgt.

Mhd. *kanne*, nhd. *Kanne* ist zu unserem Zweck weniger interessant als die abweichende südwestd. Form KANTE, die auf ahd. *kanta*, *kanneta*, mhd. *kante* beruht. Zugrunde liegt mlat. **cannata* 'Krug', nach Frings GR S. 130 eigtl. *olla cannata* 'der mit Ausgussröhre versehene Topf'.

In »Untersuchungen zur alem. Urkundensprache des 13. Jhs.» (Bern, 1946) macht B. Boesch darauf aufmerksam, dass sich lautlich oft eine westalemannische Gruppe von einer östlichen abhebt. Kerngebiet der Westgruppe ist Basel mit dem Breisgau und dem Elsass. Mittelpunkt der Ostgruppe ist Konstanz mit dem Thurgau und dem Allgäu, während Villingen (u. Vorwald) eine Mittelstellung einnimmt. Boesch hat hier in erster Linie die »Schreiblandschaften» (z. B. die Schreibweisen *ei* und *ai*) im Auge, aber mit dieser Einteilung stimmt auch die Verbreitung von *Kante* und *Kanne* in einem gewissen

Grad überein. Schon in der älteren Sprache kommt nur *Kante* in den Urkunden der Ostgruppe vor, z. B. in den Überlinger Stadtrechten S. 320 (16. Jh.), dazu das Dimin. *kåntli* S. 10 (14. Jh.) u. *kentli* S. 62 (um 1400). Auch Villingen hat *kante* (Stadtrechte Ss. 192 u.207 v. 1592 u. 1668), eine Form, die dort noch jetzt gebräuchlich ist. Heute bezeugt Fischer 4, 195 f. *kante* von Mergentheim bis Tuttlingen, Bodensee u. Allgäu, mit Einschluss der Nordostschweiz (vgl. auch Schweiz. Id. 3, 373).

Westlich der »Schwarzwaldbarriere» ist *Kanne* u. a. in den Stadtrechten von Colmar S. 292 (14. Jh.) und von Schlettstadt S. 414 (16/18. Jh.) vorherrschend. Martin-Lienh. 1, 445 belegt es bei Fischart, Garg. 213: *ich glaub du hast in die Kannen geguckt.* Dazu das Dimin. *kennlin* in den Stadtrechten von Reichenweier S. 16 (16. Jh.) In den alten Quellen kommt aber auch *Kante* vor, z. B. bei Pauli, Schimpf u. Ernst 1, 130 und in den Stadtrechten v. Reichenweier S. 93 (17. Jh.), ferner bei Dasypodius, Geiler und Moscherosch (nach Martin-Lienh. 1, 452, vgl. auch Schmidt, S. 187). D. Wb. 5, 172 verzeichnet es bei Seb. Frank 2, 105, Geiler (Sünden d. M. 5^a), Fischart Bienenkorb 89 und Gargantua 98^b u. 99^a. Für Baden ist *kanden* in Simplicissimus 2, 259 belegt; über die heutigen Verhältnisse bin ich nicht genau unterrichtet.

Parallel verhält es sich mit *Kannengiesser* und *Kantengiesser.* Das letztere erscheint in den Stadtrechten von Villingen S. 152 (v. 1573), aber auch bei Geiler, Narrensch. 105^b, während die Schlettstadter Stadtrechte S. 322 (15. Jh.) *kannengiesser* aufweisen.

STUNZE

Einheimisch ist mhd. STUNZE, mnd. *stunz* 'kleiner Zuber' (von *stunz* 'abgestutzt, kurz, stumpf'), das nach Fischer 5, 1922 in älteren schwäbischen Quellen auch ein edleres Geschirr, etwa 'Schenkkanne, Pokal' bezeichnet. In unserem Gebiet erscheint es in den Überlinger Stadtrechten S. 461 (v. 1555): *8 stünzen*

(*wein*) und bei Bürster, a. a. O. S. 188. Sonst vgl. Schweiz. Id. 11, 1144 und D. Wb. 10, 4, 550 f. In der neueren Sprache ist das Wort insbesondere als Bezeichnung für ein Milch- und Wassergefäss in den nd. u. westmd. Maa. bezeugt.

STÜTZE

In naher Beziehung zu *Stunze* steht mhd. STUTZE sw. F. 'Gefäss von Böttcherarbeit in Form eines abgestutzten Kegels', das noch heute in den obd. u. md. Maa. lebendig ist. Meistens ist damit ein grösseres Trinkgefäss gemeint, am Oberrhein aber gewöhnlich ein Küferkübel (nach der Materialsammlung von Ochs u. a. in Mahlberg, dagegen in Odenwald ein kleiner Krug). Martin-Lienh. 1, 92 (s. v. *Gfächt*) verzeichnet *Stets* vom Kochersberg und dem Zornthal. Unsicher ist, ob der ältere Beleg von Metzeral Anf. 15. Jh. (Alsatia 1854, 75): *Vnd tzwein* (*sol man geben*) *einen stösse rots wines* hierher gehört, wenn in *stösse* ein Schreibfehler vorliegt (Schmidt, Wb. 341 liest: *einen stouff*).

Ferner ist *Stütze* am Oberrhein als veraltetes Flüssigkeitsmass bekannt (vgl. Martin-Lienh. 2, 621 und Mein Heimatland, 14. Jg. S. 240).

BAREL

Auf frz. *baril*, mlat. *barillus* 'Fässchen' geht mhd. *barel*, *parel*, mnl. *bareel* 'Pokal, Becher, Fässchen, Flasche' zurück. Nach Suolahti, a. a. O. S. 61 ist die Entlehnung spätestens im 13. Jh. erfolgt. Schmidt, Wb. 21 führt einen elsäss. Beleg v. J. 1300 an: *zwen barel und fünf amen rotes wines* (Codex diplom. S. Thomae, nach Scherz-Oberlin 95). Heute ist das Wort überall ausgestorben (vgl. Fischer 1, 646, Schweiz, Id. 4, 1444 und D. Wb. 1, 1133).

KOPF

Ein nicht lokalisierbares, aber schon in vorkarolingischer Zeit übernommenes Lehnwort ist ahd. *koph* M. 'Trinkgefäss, ein runder Becher' (vgl. ags. *cuppe* F., an. *koppr*). Zugrunde liegt die Nebenform *cuppa* (später 'Trinkgefäss, Becher') des lat. *cupa* 'Kufe'. Seit dem 11. Jh. wurde das Wort auf die Hirnschale übertragen, aber noch heute lebt die urspr. Bed. u. a. in *Tassenkopf* und dem rhein. *kebxə*, *kẹpkə* 'kleine henkellose Obertasse' (vgl. Rhein. Wb. 4, 1206) fort.

Mhd. *kopf*, *koph* (mnd. *kop*, *koppe*, mnl. *cop*, *coppe*) ist weit verbreitet und auch als Füssigkeitsmass üblich. In unserem Gebiet kommt es nach Lexer 1, 1676 in Tristan (Gottfr. v. Strassburg) und in den Strassb. Chron. vor. Fischer 4, 613 belegt es auch für das Bodenseegebiet in einer Überlinger Urk. v. 1481: *ainen zimlichen Kopf mit Wein.*

Das Wort ist aber noch im 16. Jh. und länger in voller Geltung (vgl. Schmeller 1, 1274 f.). Frühelsässische Belege bei Heyne, D. Wb. 2, 431: *schöpfen den osterwein ausz hohen köpfen* (Garg. 183), Schmidt, Wb. 203: *den kopff darausz er trank* (Gulden Spil 38) und Martin-Lienh. 1, 459: *Joseph liess ein güldinen kopff in seinen sack stossen* (Geiler, Sünden d. M. 16). Ein goldener Kopf gehörte zu den Kleinoden des Hauses. Als Weinmass erscheint das Wort bei Scherz-Oberlin 814: *mensurae liquidorum species.*

Ein kleinerer Becher hiess ahd. *kuphili*, also mit ungebrochenem *u*, mhd. *köpfelîn*. Schmidt, Wb. 203 belegt es bei Geiler (Postill 2, 67 : *Ein Köpflin Malfasier.* Als Mass gelten sowohl *Kopf* als *Köpfle* bis jetzt, vgl. Fischer 4, 613, Schweiz. Id. 3, 411 f. u. Rhein. Wb. 4, 1206 (veraltet).

KRAUSE

Erst mhd. ist *krûse* 'Krause, Krug, irdenes Trinkgefäss' belegt, die Entlehnung muss aber in die karolingische Zeit fallen (vgl. ags. *crúse*, mnd. *krôs*, *krûs*, mnl. *croese*). Suchardt

(Rom. Etymologien II, Sitzungsberichte der Wiener Akademie 1899, Ss. 51 u. 21) führt es mit ahd. *kruog, krôg* auf mlat. *clocca, *clocia* 'Glocke' zurück, das mit der Sache von altirischen Mönchen nach Nordfrankreich gebracht worden sei (vgl. REW 1995). Von vornherein hat es ein einfacheres Trinkgeschirr bezeichnet als *Becher*.

Am Oberrhein ist das Wort spätmhd. u. frühnhd. reichlich belegt. Schmidt, Wb. 209 verzeichnet *krůse* u. a. v. J. 1457; *kruse* kommt auch bei Pauli, Schimpf u. Ernst 1, 62 und in den Schlettstadter Stadtrechten S. 889 (Anf. 16. Jh.) vor. Die diphtongierte Form erscheint bei Seb. Brant (Narrensch. 666), Geiler (Das irrig Schaf 19[a], Dasypodius und Fischart (Bienenkorb 158[a] u. Garg. 259[b]). Aus dem pfälzischen Randgebiet Dilsberg) stammt der Beleg in den Bad. Weistümern u. Dorfordnungen 1, 217. Wegen der heutigen Verbreitung vgl. Martin-Lienh. 1, 524, Fischer 4, 702 f., Schweiz. Id. 3, 861, Schmeller 1, 1380, Rhein. Wb. 4, 1425 (nur noch vereinzelt) u. D. Wb. 5, 2093 f.

Auf der ahd. Ableitung *crûsul* 'Becher, Krause' beruht das mhd. Dimin. *krûselîn* 'Trinkgefäss', das Schmidt, Wb. 209 in einer Urk. v. 1446 belegt. Obd. lebt es im elsäss. *Krüsle, Krüsel*, bad. *Chrüsli*, schweizer. *Chrûsel, Chrûs(e)le*[n], *Chrüsli* u. schwäb. *Kräusle*[in], *Krausel* bis heute weiter (vgl. die obenerwähnten Wörterbücher und Glattes, a. a. O. S. 47).

STAUF

Ein gemeingermanisches Wort war ahd. *stouf*, as. *stôp*, ags. *stéap* 'Stauf, Becher ohne Fuss', das im Deutschen durch die Lehnwörter *Becher, Kelch* verdrängt ist, das aber selbst ins Mlat. übergegangen ist (vgl. *staupus, stoupus, stopus, stopa* im D. Wb. 10, 2, 1169). Einer der ältesten Belege ist hochalemannisch (Notker Ps. 10, 7: *stouph*), und noch heute lebt das Wort im Schweizer. fort in der Bed. 'Humpen, d. i. Becher von bes. Grösse'. Sonst kommt es nur landschaftlich, namentlich in

obd. Geländenamen, vor (vgl. die andere Bed. 'kegelförmiger Berg') Vorübergehend (vgl. mhd. *stouf*, mnd. *stôp*, mnl. *stoop*) war das Wort auch ein bestimmtes Mass. Heute sagt man dafür lieber *Stübich* oder *Stübchen*. Schmidt, Wb. 341 und D. Wb. 10,2, 1169 f. belegen es in einigen elsässischen Weistümern des 15. Jhs. (4, 138: *einen stůf* 4, 198: *einen stôffe rots wines*) Auf den letzteren Beleg ist schon oben (S. 223) hingewiesen worden. D. Wb. belegt *stauff* bei Dasypodius und in Gargantua S. 129 u. 123 (*stauffen von hohen stauffen*, Wortspiel mit der obenerwähnten anderen Bed.). Ferner erscheint es bildlich bei Geiler, Narrensch. 11[b] u. Scherz-Oberlin 1562. Im Schwäb. u. Bayr. ist das Wort untergegangen (vgl. Fischer 5, 1670 u. Schmeller 2, 735), sonst vgl. Schweiz. Id. 10, 1417 f.

Ein kleiner Stauf oder Becher hiess ahd. *stoufili*, mhd. *stoufelîn*. Der elsässische Beleg bei Lexer 2, 1216: *stouphilîn*, *bothonicula* (Glossae Schlettstadienses antiqua in Dief. gloss. 79 c) gehört eher der ahd. Zeit an. Später bezeugt D. Wb. 10, 2, 1175 *ein silberin stöuffel* v. J. 1440 (vgl. auch Schmidt 342) und *stöufflin* in Keisersb. Post. 2, 41[a].

ZUSAMMENFASSUNG

So haben wir den Weg des Weins von dem Anfang der Weinlese bis zu dem Tage verfolgt, wo er sich im Fasse abgeklärt hat. Dann kann man zu einem Trinkgefäss greifen — es mag nun Glas, Becher, Gutter oder sonst wie heissen — und mit Freidank sagen: *Lûter wîn, reine unde guot, der junget alter liute muot; Kranker wîn, trüebe unde kalt, der machet schiere jungen alt.*

Aus dieser Fülle der verschiedenartigsten Ausdrücke gilt es nun ein Gesamtbild herauszuarbeiten. Es ist schon hervorgehoben worden, dass viele Gefässnamen von vornherein auch als Masseinheiten üblich gewesen sind. Bekanntlich ist die Verschiedenheit der letzteren öfters auf die früh einsetzende

politische Zersplitterung zurückzuführen. So versteht es sich, dass dem anderen Mass des anderen Herzogtums meist auch andere Weingefässe entsprachen.

Mit der Anerkennung dieser Tatsache ist das Problem aber noch nicht gelöst. Für die nähere Betrachtung des angeführten Materials müssen die Rolle und Lebenskraft des einheimischen Wortguts, das Alter und der Entlehnungsweg der Lehnwörter und die Verbreitung der Ausdrücke im Lichte der politischen und wirtschaftlichen Entwicklung unseres Sprachraumes massgebend sein.

Zunächst ergibt sich, dass die Anzahl der einheimischen Wörter ziemlich klein ist (*Hotte*, *Zuber*, *Stande*, *Leitfass*, *Bolle*, *Stunze*, *Stutze*, *Stauf*, gelegentlich auch *Binder*), dass aber die meisten von ihnen in unserem Gebiet sehr zählebig sind, was für die Starrheit und Widerstandsfähigkeit des Alemannentums sprechen könnte. Gerade Gefässnamen werden aber sehr häufig entlehnt, so dass die Anzahl der Entlehnungen immerhin recht gross ist. Hier spielen nun gewisse politische Faktoren hinein. Der römische Weinbau konnte rechts des Rheins die Völkerwanderung nicht ununterbrochen überleben, so dass die ältesten Entlehnungen (z. B. *Kufe*) hier gewöhnlich nicht Fuss fassen konnten. In der Karolingerzeit wir der Rhein aber völlig in ein Staatsgebiet eingebettet und seine Wirtschaftskraft erlebt einen gewaltigen Aufschwung. Dazu kommt die durchgreifende Christianisierug des Volkes und die Errichtung immer zahlreicherer Klöster, deren Bedeutung auch für die materielle Kultur kaum überschätzt werden kann. Neue Kulturgewächse, Getränke, Spezereien und besonders auch Geräte sind Kennzeichen dieser Periode.

Kein Wunder, dass unter den Gefässnamen, die jetzt übernommen wurden, und die schon die Römer teilweise auf Holzgefässe übertragen hatten, auch manche wichtige Winzerwörter sind. Was die kleineren Geschirre betrifft, die namentlich als Lesegefässe verwendet sind, kamen in erster Linie das südliche *Kübel* und das westliche *Gelte* in Betracht. Demgemäss ist

Gelte noch heute dem Südosten (dem bayr. Oberland) fremd geblieben, wo *Sechter* und *Schaff* gelten. Üblicher ist *Kübel*, das auch das ältere *Eimer* zurückzudrängen scheint.

Für das Rückentraggefäss hatte man am Oberrhein mehrere Benennungen zur Verfügung. Das umlautlose *Butte* ist besonders dem Bodenseegebiet eigen. Im bad. Oberlande gilt *Bücki* (weiter nördlich *Bicki*), im Elsass das einheimische *Ständel*, *Ständle* (auch nordbadisch), während das einheimische *Hutte* zu beiden Seiten des Rheins für den Tragkorb üblich ist.

Weiter verbreitet ist das umgelautete *Bütte* 'Zuber', das sonst im Hd. stark zurückgeht. Das konservative Südbaden hat die mhd. Form *bütene* in mehreren Spielarten beibehalten. Das nomen agentis *Büttner*, das zum Bodensee vorgedrungen war, musste dort vor *Küfer* weichen.

Zu den kleineren Weingefässen zählt noch das südliche *Brente*, *Brenk(l)e*. Es ist bezeichnend, dass die letztere Form, die in Nord-und Mittelbaden gilt, links des Rheins das ganze Elsass erobert hat.

Ferner ist zu beachten, dass die Zus. -setzungen des alten *Buttich*, *Büttich* im Elsass wenigstens bis nach Colmar reichen.

Das spezifisch oberrheinische *Orkele* ist früher auch in Strassburg belegt worden; die modernen Belege (in der Bed. 'Wasserzuber') bei Martin-Lienh. stammen aus dem Oberelsass. Auf dieses Wort wird noch in einem anderen Aufsatz zurückzukommen sein.

Die Gründe für den Untergang des schriftsprachlichen *Kufe* sind schon oben (S. 207) erörtert worden. Über die Verdunkelung des Sprachgefühls dem *Küfer* gegenüber vgl. S. 209.

Das grössere Weingefäss heisst am Oberrhein *Zuber*, *Fass* oder auch, wenn es etwas kleiner ist, *Stande*. Hier geht Bayern wieder seine eigenen Wege (vgl. *Amper*, *Kueffe* usw.). In Schwaben und der Schweiz sind *Zuber*, *Stande* und *Kufe* Konkurrenten.

Zählebig, wohl durch *Fass* unterstützt, ist auch der dritte einheimische Ausdruck *Leitfass* (geogr. Korrelat im Oberelsass

Karrebütge), während *Binder* allein steht und schon früh den Kampf gegen *Küfer* verloren hat.

Nach K. Wagner, Deutsche Sprachlandschaften (in: Deutsche Dialektgeographie Heft 23, Marburg 1927) S. 70 sind die Gegenden von Strassburg und Rastatt Reliktgebiete, die gern ältere Formen beibehalten. So erklärt sich vielleicht, dass die südliche Form *Dūg* im *Dūb*-Gebiet nicht nur in den älteren Urkunden von Strassburg, sondern noch in unserem Jh. um Rastatt bezeugt sind.

Zu den im karolingischen Zeitalter von Oberitalien übernommenen Böttcherwörtern gesellt sich noch *Lägel*. Hier macht sich die »Schwarzwaldbarriere» insofern bemerkbar, dass die Belege von dem Bodenseegebiet und Villingen in Übereinstimmung mit dem Schwäbischen *-ä-* aufweisen, während westlich davon *-o-* gilt. Genau so verhält es sich mit dem westlichen *Kanne, Kante;* früher ist *Kante* aber auch wenigstens im Elsass gebräuchlich gewesen. Ferner kommt die Eigenart dieser Ostgruppe auch bei einem einheimischen Wort, *Stunze*, zum Vorschein, das allerdings heute obd. ausgestorben ist.

Seitdem die gläsernen Weinflaschen und Trinkgläser üblich geworden sind, haben die Mundarten viele Benennungen der verschiedenartigen Schenk- und Trinkgefässe aufgegeben. So sind die jüngeren Entlehnungen *Angster*, *Barel* und *Gutrolf* aus dem Gebrauch gekommen, aber dasselbe Schicksal hat auch das altehrwürdige *Kopf* getroffen. Von den anderen Lehnwörtern geht *Krause* im Hd. zurück, aber das Dimin. (*Kräusele* usw.) ist mit *Gutter* am Oberrhein durchaus lebendig.

Fremden Eindringlingen musste *Stauf* in unserem Gebiet schon früh unterliegen, während *Stütze* immer noch gebräuchlich ist. Die Erklärung ist wohl darin zu suchen, dass das Grundwort des letzteren noch klar im Bewusstsein ist, und dass dieses Gefäss am Oberrhein eine vielseitige Verwendung hat.

In Anbetracht dieser Tatsachen gelangt man zu dem Schluss,

dass die alten politischen Grenzen bei den Böttcherwörtern eine beträchtliche Rolle gespielt haben, während die weitere Einteilung des oberrheinischen Raumes bei den verschiedenen Spielarten der Benennungen für Schenk- und Trinkgefässe deutlicher hervortritt. Sprachgeographisch ist das Problem aber nicht einfach, wenn man bedenkt, dass dieselben Gefässe an demselben oder an verschiedenen Orten zu verschiedenen Zwecken verwendet werden, und dass man unter derselben Bezeichnung an verschiedenen Orten verschiedene Geräte verstehen kann.

Eero Alanne

BESPRECHUNGEN

S. Ullmann, *Précis de sémantique française* (Bibliotheca Romanica. Series prima, Manualia et Commentationes IX). Berne, Francke, 1952. 334 pages. Fr. S. 15.

Depuis la *Sémantique* de Kr. Nyrop (*Grammaire historique de la langue française, IV*), vieillie et, d'ailleurs, épuisée, on ne disposait pas d'un manuel en français faisant le bilan des progrès réalisés dans ce domaine. C'est cette lacune que le *Précis* de M. Ullmann est appelé à combler. Auteur d'un traité général de sémantique (*Principles of Semantics*, 1951), M. Ullmann a procédé cette fois à une mise au point spécialement consacrée au français.

Pour l'économie de son livre l'auteur s'inspire de la formule de Ferdinand de Saussure en distinguant entre le point de vue descriptif ou synchronique et le point de vue historique ou diachronique. Quels que soient les avantages et les inconvénients d'une telle division de la matière, on ne saurait manquer de constater quelque disproportion entre les deux parties du livre. M. U. a consacré plus de deux tiers de son exposé aux phénomènes sémantiques, examinés, analysés et classés selon les critères synchroniques, en se contentant d'une centaine de pages pour présenter le processus souvent compliqué des changements de sens, pourtant objet essentiel de toute recherche sémantique.

Après un chapitre traitant des »fonctions sémantiques des sons français», question délicate souvent débattue, M. U. passe à l'étude des dominantes du mot français, sur les trois plans de la phonologie, du lexique et de la syntaxe. C'est à ce propos qu'il discute et essaie de définir l'autonomie sémantique du mot, affaiblie sinon anéantie par les valeurs affectives et expressives, la polysémie et l'homophonie. En étudiant les »mots arbitraires et les mots motivés» l'auteur s'arrête entre autres à l'étymologie populaire (terme auquel M. U., avec raison, voudrait substituer »association étymologique») et finit par constater que le mot français, par suite des changements phonétiques, de la défaillance de la dérivation et de la composition ainsi que par l'importation de mots savants, est essentiellement arbitraire. Les valeurs affectives font l'objet d'un important chapitre, suivi d'un exposé de la synonymie, de la polysémie et de l'homonymie, facteurs dont les conséquences désastreuses pour l'autonomie sémantique du mot sont mises en relief avec vigueur.

Les trois derniers chapitres s'occupent du mécanisme du changement de sens. Pour ce qui concerne les causes de l'évolution sémantique M. U. montre l'insuffisance du système de Meillet (causes linguistiques, historiques et sociales) qui laisse de côté les facteurs psychologiques, d'une importance capitale à ce sujet. Ceci donne lieu à l'auteur d'analyser particulièrement la théorie de H. Sperber sur les »centres d'expansion et d'attraction», fructueuse surtout pour l'explication des transpositions métaphoriques. En étudiant le processus des changements de signification M. U. adopte ainsi un classement fondé sur les facteurs psychologiques: 1) ressemblance entre les deux sens (métaphore), 2) contigüité entre les deux sens (métonymie), 3) ressemblance entre les deux noms et 4) contigüité entre les deux noms.

Y a-t-il des »lois sémantiques»? M. U. répond à cette question en adoptant une attitude circonspecte. Les changements de sens ne sont pas régis par des lois rigoureuses; néanmoins certaines tendances générales se dégagent des données sémantiques. A ce propos M. U. renvoie à quelques articles ou il a fait un dépouillement de l'œuvre de certains poètes (Leconte de Lisle, Théophile Gautier) pour classer les métaphores au point de vue de leur provenance et de leur terme. Une telle enquête, dont les résultats sont nécessairement sujets à caution, a permis à M. U. de constater certains traits communs chez les différents poètes surtout quant aux transpositions sensorielles.

Dans le chapitre final M. U. aborde la sémantique structurale. La théorie des »champs sémantiques» de Jost Trier y fait l'objet d'une analyse claire et concise. On souscrit à l'idée de l'auteur lorsqu'il met en garde contre une adoption intégrale de la méthode structurale dans les recherches sémantiques, aux dépens des méthodes traditionnelles.

M. Ullmann nous a donné un manuel que l'on consultera avec profit. Son livre a le mérite de présenter avec clarté et précision l'essentiel des phénomènes sémantiques à la lumière des théories tant anciennes que modernes. Une abondante bibliographie ajoute à la valeur du livre, de même qu'un index terminologique. On regrette cependant de ne pas trouver une table des mots ayant servi d'exemples au cours de l'exposé.

Erik v. Kræmer

Kenneth Sisam, *Studies in the History of Old English Literature*. Oxford, Clarendon Press, 1953. Pp. vii—314. 30s. net.

Lucidity and terseness of expression behind a seemingly rambling way of presentation characterise the work under review, a collection of important and revealing studies of the textual transmission of Old English texts.

There are altogether thirteen chapters, which deal with various problems; many of them are articles and reviews published previously in learned journals, mainly in the 1920's and 1930's.

Like all good books, *Studies in the History of Old English Literature* has a lesson to teach, or rather two lessons. The first is that modern workers in the field of Old English literature should rely less on manuscript catalogues and printed editions. The paradox of the life-work of Humfrey Wanley, who at the beginning of the eighteenth century published his catalogue of ancient septentrional literature, is that every piece of information included in this monumental work is based on first-hand examination of the manuscripts, but that the very thoroughness of his catalogue, however much it stimulated and facilitated the new systematic study of early English literature which began in the latter half of the nineteenth century, encouraged

the workers to neglect what Dr. Sisam chooses to call a pre-systematic examination of the manuscripts themselves.

The other lesson is this: fruitful as the first-hand study of the manuscripts is, the modern approach to the textual transmission of Old English works is too uncritical, i.e., it is marked by too great a faith in the authority of the surviving manuscript readings. The bulk of extant Old English poetry is preserved in unique manuscripts of comparatively late date. When a medieval scribe copied a Latin text, he was at any rate expected to give an accurate reproduction of his original. But in copying texts written in his own language, i.e., in the vernacular, he found it not only easy, but often desirable to introduce alterations into his text, to make it conform better with the conditions of his own period and dialect. The obvious advantages of the modernisation of ancient texts provided favourable ground for free copying. There is ample reason to assume, therefore, that the extant manuscripts of early Old English poetry are not particularly faithful reproductions of their originals and that their authority is consequently a great deal more questionable than the conservative textual critics of our day are willing to admit. »To support a bad manuscript reading is in no way more meritorious than to support a bad conjecture, and so far from being safer, it is more insidious as a source of error.«

The author's study of the extant transcript of the Old English poem on the *Seasons of Fasting*, for example, gives support to his argument that the manuscript transmission of Old English poetry is not so satisfactory as has been assumed. *Seasons of Fasting* is a poem of which only the incipit, recorded by Wanley from the burnt MS. Otho B. xi, was known until the 1930's, when the late Dr. Robin Flower discovered a transcript of it in MS. Addit. 43703. The transcription had been carried out by Laurence Nowell in 1562. The poem, rather mediocre from the poetical point of view and imperfect at the end, consists of some 230 lines arranged in eight-line stanzas. It dates from about 1000 A. D. and was published by Prof. Dobbie in his *Anglo-Saxon Minor Poems* (1942).

Signs of free copying reveal themselves in the Exeter Book, too. The extant manuscript of this collection was copied in the South-west of England about the middle of the tenth century. Dr. Sisam believes that the signs of adaptation which appear in the manuscript suggest that the original miscellany was compiled in the time of Alfred or of his successors Edward and

Athelstan. The choice of pieces for the collection does not seem to have followed any recognisable principles.[1]

The Beowulf manuscript differs from the Exeter Book in that it shows signs of mechanical copying rather than those of free adaptation. There is another striking difference between the two collections. While the compilation of the Exeter Book seems to have been done in a rather haphazard way, the Beowulf manuscript is a collection of marvellous stories, or stories of monsters, in prose and verse, with the exception of the last piece, the end of the story of Judith, which seems to have been added later to the collection, possibly for the mere reason that there was some space left at the end of the volume.

There seems to be some reason to assume that the *Passion of St. Christopher*, the first item in the volume, written in the second half of the tenth century, is also a late addition to the original collection. But *Christopher* conforms with the other pieces in representing the saint as a monster, *healfhundisces mancynnes*, a Cynocephalus or dog-headed cannibal.

The Wonders of the East, which follows *Christopher* in the manuscript, was translated from Latin in the late ninth or early tenth century; the Latin original, probably compiled in England in the eighth century, goes back to a pretended *Letter of Fermes to the Emperor Hadrian*, preserved in a ninth-century manuscript, but presumably translated much earlier into Latin from a Greek original. The *Wonders* is a collection of tales of eastern monsters; they are a conspicuous feature also in the next piece, the *Letter of Alexander to Aristotle*, which precedes *Beowulf* in the manuscript and was probably translated in the latter half of the ninth century from a Latin text, which, again, was a translation of a Greek original. *Beowulf*, of course, to the Anglo-Saxon reader, was also essentially a story of monsters.

The Latin original of *The Wonders of the East* is related to the *Liber Monstrorum* or *De Monstris et de Belluis*, a work known to students of *Beowulf* for the fact that it mentions the death of Hygelac, king of the Geats. In an interesting note on pp. 288-90 Dr. Sisam points out the significance of this reference

[1] In a note at the end of his book Dr. Sisam discusses the arrangement of the Exeter Book in some detail. He finds only one point which may be of some significance: *Deor* and the old »First Riddle» occur both on fol. 100. Since these are the two extant Old English poems with refrains, Dr. Sisam is inclined to think that they were copied from the same source.

from the point of the Old English heroic legend. According to the generally-accepted view, the stories on which the English heroic legends are based were brought to England by the latest Anglian settlers. Now one of these stories is the account of King Hygelac's death on an island near the mouth of the Rhine, included in the *Liber Monstrorum*. The late Antoine Thomas, who examined the extant manuscript of this work, believed that the work was not of continental origin, but written in England (possibly, as Dr. Sisam thinks, in the eighth or early ninth century). The author of the *Liber* tells us that the gigantic bones of Hygelac, preserved on the island in the Rhine, were still shown to travellers in his time.[1] In other words, the story of Hygelac, king of the Geats, reached England through travellers who had seen the bones or (what is more likely) had been told that they could still be seen on the island, and not through the Germanic settlers (provided, of course, that the assigning of the *Liber Monstrorum* to England is correct). This is in keeping with the recent view that the Anglo-Saxons maintained a lively intercourse with their neighbours across the Channel.[2]

[1] Cf. also F. P. Magoun, Jr., »The Geography of Hygelac's Raid on the Lands of the West Frisians and the Hætt-ware, ca. 530 A.D.» (*English Studies*, XXXIV, 1953, 160—163).

[2] A puzzling fact, for which no satisfactory explanation has so far been suggested, is that while Hygelac is a king of the Geats to the authors of *Beowulf* and the *Liber Monstrorum*, Frankish historians make him king of the Danes.

It is perhaps not irrelevant to refer in this connection to the much-debated question of the identity of the Geats in *Beowulf*, though it is not my intention to advocate the generally rejected view that the Geats are the Jutes. (The theory, it seems, was first put forward by P. Fahlbeck, »Beovulfskvädet såsom källa för nordisk fornhistoria», in the *Antikvarisk Tidskrift för Sverige*, VIII, 1884, 1—88; its last advocate seems to have been E. Wadstein, »The Beowulf Poem as an English National Epos», in *Acta Philologica Scandinavica*, VIII, 1933—34, 273—91. Wadstein believes that Old English *Gēatas* goes back to **Iātar*, the assumed Old Frisian form of Old Scandinavian *Iūtār*, *Iōtar* »Jutes». For the grounds on which the theory has been rejected see particularly Kemp Malone, »The Identity of the *Geatas*» in *Acta Philologica Scandinavica*, IV, 1929—30, 84—90).

But even assuming that the name *Gēatas* refers to a tribe which once lived in the southern part of Sweden, the possibility is not excluded that there was some confusion concerning the Geats and Jutes among tribes living at some distance from them. I think we ought to take this possibility into consideration when looking for explanations of the fact that in some sources Hygelac is a Dane and in others a Geat.

According to the prevailing opinion, the extant Beowulf manuscript was copied about 1000. Its linguistic features suggest that the original collection was made in some locality in Mercia where West Saxon influence was strong. The compilation probably took place in the second half of the tenth century. While emphasizing the fact that the localisation of Old English manuscripts is a matter which must be done with the greatest reservations, Dr. Sisam suggests that London, where the Mercian and West Saxon dialects met, might have been the place where the contents of the Beowulf collection were put together.

In an important chapter the author discusses the assumed dialect origins of the earlier Old English poetry, a problem to which attention has also been called by Miss Dorothy Whitelock in her *Audience of »Beowulf«*.[1] Dr. Sisam casts well-founded doubts on the widely-accepted view that the earlier Old English poetry in its entirety is of Northumbrian or of Anglian origin. He points to the fact that little documentary evidence of the distribution of dialectal features in Old English has survived, particularly for the period extending from the seventh to the early ninth century, to which the earlier poetry of the Anglo-Saxons is commonly assigned. He discusses a few generally accepted dialectal criteria and finds, for example, that the occurrence of long forms like *bindest* and *bindeð* instead of short ones, like *binst*, *bint*, in early Old English poetry is no reliable sign of an Anglian origin. Dr. Sisam also emphasizes the fact that, as far as the assumed dialectal features of Old English vocabulary are concerned, we are confronted with difficulties arising from the use of artificial and archaic expressions and set phrases in the language of poetry.[1] There are no sufficient grounds for believing that Northumbria is a likelier home for early poetry than Mercia; it has to be borne in mind that the kingdom of Mercia played an important role in the history of England from the mid-seventh to the mid-ninth century. It is probable, however, that it is not only Anglia, but all the areas of Anglo-Saxon England that produced poetry; Dr. Sisam feels that »more attention should be given to the probability that

---

[1] Reviewed by me in *Neuphilologische Mitteilungen*, LIII, 1952, 434—7.

there was a body of verse, anonymous and independent of local interest, which was common stock for the entertainment or instruction of the English peoples.»

One of the author's two principal arguments, that critical re-examination of well-known manuscripts may shed new light on many problems which have remained unsolved mainly because they have been studied on the basis of printed texts, is amply supported by his own experience. His study of the marginal notes and scribbles in the Vercelli codex is a good example of this approach. Unlike their Irish colleagues, Anglo-Saxon scribes did not have the habit of recording topical or personal matters on the margins of their manuscripts. Consequently, marginal and interlinear jottings are scanty in the Vercelli Book, but the little that there is does not favour the opinion that the manuscript remained in England after the Norman Conquest.

A Latin entry, an excerpt from Psalm xxvi in small Caroline minuscule, with neums, has been added on the first blank space in the manuscript. Dr. Sisam shows that this is an important clue to the date when the collection was transferred from England to Vercelli in Northern Italy. On consulting authorities on medieval liturgy, music, and palaeography, he finds that there is good reason to believe that the Psalm verse was written in Northern Italy in the eleventh century. This means that the theory according to which the manuscript was taken to Italy in the sixteenth century has to be discarded. It is possible, Dr. Sisam thinks, that some eminent Englishman who made a journey to Rome in the first half of the eleventh century had the book with him, evidently for the purpose of having good reading available during the many delays which were inevitable on such a long journey. The eminent traveller probably took the usual route through the Alps by the Great St. Bernhard Pass, stopped at Vercelli, and for reasons which can only be guessed at left the volume in the Cathedral library.

The importance of a first-hand study of manuscripts is also emphasized in the chapter which deals with Ælfric's *Catholic Homilies*. Since the contents of this chapter have been previously published in *The Review of English Studies*[1], it seems

---

[1] Vols. VII, 1931, p. 7 ff., VIII, 1932, p. 51 ff., and IX, 1933, p. 1 ff.

unnecessary, in the short space allowed for a rewiew, to attempt to give an abstract of Dr. Sisam's well-known discoveries resulting from his careful and expert examination of MSS. Bodley 340 and 342. For the same reason, it is necessary to pass over the author's study of »The Authenticity of Certain Texts in Lambard's *Archaionomia* (1568)».[1]

Dr. Sisam also reprints an article from the *Modern Language Review*[2] in which he prints the text of the Old English translation of a letter from Wynfrith to Eadburga from MS. Cotton Otho C i. In the original article he suggested that in the manuscript quoted (second volume, fol. 1) the first line of the verse preface to Wærferth's Old English version of Gregory's *Dialogues*, *Me awritan het Wulfstan bisceop*, originally had *Wulfsige* for *Wulfstan*. Prof. E. Dobbie (*Anglo-Saxon Minor Poems*, pp. cxvi f. and 112) doubts the validity of this emendation. In the volume under review Dr. Sisam takes up the matter again and discusses it in detail. Careful re-examination of the manuscript has convinced him that the last three letters of *Wulfstan* (*tan*) have been written on an erasure in a blacker ink and in a different hand. There is a deep erasure below the line where the tail of the letter *ʒ* of *Wulfsiʒe* would fall. This makes it reasonably certain that the prefatory verses were written by Bishop Wulfsige — probably Wulfsige, bishop of Sherborne, to whom Alfred sent a copy of his translation of Gregory's *Pastoral Care* and possibly also a copy of Gregory's *Dialogues*.

There are a number of detailed notes at the end of Dr. Sisam's book. In addition to those already discussed, there is one which deals with the relationship of Æthelred's codes V and VI. In another note the author points out that the criteria which have led scholars to conclude that the Old English verse translation of Boethius's Metres was not made by King Alfred himself are not acceptable; it is highly probable that it was the king himself who turned his own prose translation into metre. — There is also an interesting note on the order of Ælfric's early books.

The first chapter of *Studies in the History of Old English Literature* deals with Cynewulf,[3] »the first man of letters in Eng-

---

[1] This is from a review in the *Modern Language Review*, XVIII, 1923, p. 100 f.

[2] XVIII, 1923, p. 253 ff.

[3] The Sir Israel Collancz Memorial Lecture for 1933.

land whose name and works are known,» and the last with Humfrey Wanley.[1] It is perhaps not without symbolic significance that a collection dealing mainly with early poetry begins with an account of a poet and ends with a description of the career of an Anglo-Saxon scholar. After all, the scholar, the philologist is the poet's best friend, as a teacher of mine once remarked.

*

It is heartening to read this exceptionally stimulating book of a great scholar at a time when a Dark Age is looming on the horizon, when there is little encouragement of humanistic thinking, and when humanistic research itself seems to be suffering from a lack of enthusiasm and new ideas.

Tauno F. Mustanoja

EINGESANDTE LITERATUR

Draper, John W., *Shakespeare and India.* Reprinted from Annales publiées par la Faculté des Lettres de Toulouse: Littératures: Études de littérature moderne, II. Toulouse, 1953. Pp. 12.

—»— *Patterns of Tempo in »Measure for Measure».* Reprinted from Philological Papers in the West Virginia University Bulletin, Vol. 9, 1953, 11—19.

—»— *The Date of Henry IV.* Overdruk uit Neophilologus, XXXVIII, 1954, 41—44.

Les Eglogues de Pey de Garros suivies du Chant Nuptial: texte de 1567, avec une traduction, des notes et un glossaire par André Berry. Bibliothèque Méridionale publiée sous les auspices de la Faculté des Lettres de Toulouse, 1re série, tome XXIX. Toulouse, Édouard Privat, 1953. Pp. 144.

Enkvist, Nils Erik, *Två engelska skådespel om Gustav Vasa.* Särtryck ur Finsk Tidskrift, CLV, 1954, 160—9.

L'Enseignement des langues vivantes et la compréhension internationale. Mémoires et documents scolaires, n:o 2. Paris, Service d'édition et de vente des publications de l'Éducation nationale.

---

[1] A lecture in a series on Great Scholars, read at Oxford in 1935.

Erich Freiherrn von Guttenberg zum Gedächtnis. Jahrbuch für fränkische Landesforschung, Bd. 11—12. Kallmünz, Verlag Michael Lassleben, 1953. 434 S.

L'Estoire de Griseldis, edited by Barbara M. Craig. University of Kansas Publications, Humanistic Studies, No. 31. Pp. viii—72. Lawrence, Kansas, 1954. $ 2.50.

Estudis Romànics, III, 1. Barcelona, 1951—1952.

Études Germaniques, 1954, n:o 1. Lyon, J A C.

Everitt, E. B., *The Young Shakespeare.* Anglistica, II. Copenhagen, Rosenkilde and Bagger, 1954. Pp. 188 + facsimiles. D. Crowns 27.50.

Fabularum Prætextarum quæ extant, edidit Lydia Pedroli. Pubblicazioni dell'Istituto di Filologia Classica, Università di Genova, Facoltà di Lettere. Genova, 1954. Pp. 247.

Falk, Paul, *»Pir» + suff. 'fuseau' à la lumière du celtique.* Språkvetenskapliga Sällskapets i Uppsala Förhandlingar 1952—1954, p. 27—36.

Felna, 17—18. Über die rætische Kulturwörtersammlung. Copenhague, 1953.

Festgabe Anton Ernstberger, dargebracht zum 60. Geburtstag am 22. November 1954. Jahrbuch für fränkische Landesforschung, Bd. 14. Kallmünz, Verlag Michael Lassleben, 1954. VII—302 S.

Filologia, año I, 1949 1—2; año II, 1950, 1—3; año III, 1951, 1—3. Ministerio de Educación, Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Buenos Aires. Instituto de Filología Románica.

Folkmålsstudier, utgivna genom V. E. V. Wessmann, E. Hummelstedt och Ivar Westman, XV—XVI, 1954.

Fraenkel, E., Giese, W., Scholz, F., *Die Linguistik an der Universität Hamburg.* Orbis, III, N:o 1, Louvain, 1954, S. 189—195.

Frank, István, *Répertoire métrique de la poésie des troubadours*, I, Introduction et répertoire. Bibl. de l'École des Hautes Études, 302e fasc. LII—195 pages. Paris, Champion, 1953.

Franz, Erich, *Mensch und Dämon: Goethes Faust als menschliche Tragödie, ironische Weltschau und religiöses Mysterienspiel.* Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1953. Pp. 225. Kart. DM 11.60, Ln. geb. DM 13.80.

Frassinetti, Paolo, *Fabula Atellana: Saggio sul Teatro Popolare Latino.* Pubblicazioni dell'Istituto di Filologia Classica, Università di Genova, Facoltà di Lettere. Genova, 1953. Pp. 148.

AN EPITAPH FOR DUKE HUMPHREY
(1447)

The murder of Humphrey, Duke of Gloucester, in 1447, created a major sensation which indeed reverberated for years beyond the deaths of those most deeply implicated. The circumstances of his death are summarized in Hall's *Chronicle* (1542):

»So for the furtheraunce of their purpose, a parliament was somoned to be kept at Bery, whether resorted all the peres of the realme, and emongest them, the duke of Gloucester, whiche on the second daie of the session, was by the lorde Beaumond, then high Constable of Englande, accompanied by the duke of Buckyngham, and other, arrested, apprehended, and put in warde, and all his seruauntes sequestered from hym, and xxxii of the chief of his retinue, were sent to diuerse prisons, to the greate admiracion of the common people. The duke the night after his emprisonement, was found dedde in his bed, and his body shewed to the lordes and commons, as though he had died of a palsey or empostone: but all indifferent persons well knewe, that he died of no natural death but of some violent force: some iudged hym to be strangled: some afferme, that a hote spitte was put in at his foundement: other write, that he was stiffeled or smoldered betwene twoo fetherbeddes . . . When the rumor of the dukes death, was blowen through the realme, many men wer sodainly appalled and amased for feare: many abhorred and detested ye faict, but all men reputed it an abhominable crueltie, and a shameful tiranny. But the publique wealth of the realme of Englande, by the vnworthy death of this pollitique prince, susteined greate losse, & ran into ruyne, for surely the whole waight and burden of the realme, rested and depended vpon him, as the experience afterward did declare.«[1]

---

[1] *Hall's Chronicle*, ed. Henry Ellis, London 1809, pp. 209—210.

Gloucester died on Thursday, 23 February 1447, and, »on the Fryday next folewyng», according to a contemporary tract, »the lordes spirituelle and temporelle, also knyȝtes of the parlement, and whosoeuer wolde come, saugh hym dede. And ageyne even he was bowelled and rolled in seryd cloth, and leyde in a cheste of leede, and thenne aboue the leede a cheste of popeler boorde.»[1] The body was transported by way of Newmarket and Ware for interment at St. Alban's.

One of the literary byproducts of the Duke's death is the epitaph [2] once erroneously attributed to Lydgate. At the end of the *Siege of Thebes* in Speght's 1598 edition of *Chaucer*, Stow listed among Lydgate's works »81. Epitaph on Humphrey Duke of Glocester» (Ritson's No. 139). Recent scholars rightly deny the ascription to Lydgate, for example, Schick [3], and MacCracken, who says »certainly not by Lydgate. It is a very feeble thing indeed, written in his manner, but has no MS. support for Lydgate's name, or any accordance with a known poem of his.»[4] Though Vickers assumed Lydgate the author, he thought as little of it: »Finally, he lived long enough to write the 'Epitaphium Ducis Gloucesterie', a piece of doggerel which almost surpasses its predecessors.»[5]

Perhaps abashed by these criticisms, no editor has chosen to print the offending poem. Nevertheless, as the only piece ever attributed to Lydgate or discussed in works about him [6] which is still unpublished, it is presented here so that scholars can examine an uninspired formal political poem, the

---

[1] John Silvester Davies, *An English Chronicle*, London 1856, Camden Society 1xiv., p. 117.

[2] Carleton Brown and Rossell Hope Robbins, *The Index of Middle English Verse*, New York 1943, No. 3206.

[3] J. Schick, *EETS* 1x., p. xcvi.

[4] Henry Noble MacCracken, *EETS* cvii., p. xi.

[5] K. H. Vickers, *Humphrey Duke of Gloucester*, London 1907, p. 390.

[6] Walter F. Schirmer, *John Lydgate*, Tübingen 1952, p. 238.

equivalent of the mid fifteenth-century dull, aureate effusions to the Virgin and the catalogues of physical charms.

The poem occurs in B. M. MS. Harley 2251, a large collection of Lydgate-type poetry of the third quarter of the fifteenth century; and repeated in the sister MS., Additional 34360.[1] The text is presented as it appears in the MS., punctuation only being editorial.

Epitaphium eiusdem Ducis Gloucestrie [f. 7r]

Souerayne Immortal, everlastyng god,
Almyghti most mercyful, verray welle of grace,
Late nat of thy vengeaunce the dredeful rod
Towche vs to-fore for gilt of oure trespas;
How-be-it we synne, yit graunt vs tyme and space
Oure forfetes to bewayle while oure lyf may dure,
Sith worship, riches, and al thyng shal pas —
Se be hym buryed in this sepulture.

O secrete counceyle, o divyne purviaunce,
O nature, thy principles how hastow conveyed,
O elementes iiij sette in grete variaunce,
Yowre stryf contynuel hath my lord downe leyd.
Allas, for his lyf why ne had ye purveyed
Hym to conserve, whiche for vs all had cure;
But syth thy wille, lord, may nat be geynseyd,
Have mercy on hym buryed in this sepulture.

---

[1] Addit. MS. 34360, *olim* Phillipps 9053, f. 65v; for MS. see *Anglia*, xxviii. 1 ff.

7 Cf. *Index*, No. 769: All thingis passene, and so most I algate.

9 counceyle] divine plan; cf. Wyclif, Ps. xxxii. 11: The counseill forsothe of the Lorde withoute ende abit.

Compleyne al yngland this goode lordis deth, [f. 7ᵛ]
ffor and ye considre youre causes ben right grete,
He hath with his wisdom, while hym lasted breth,
And with his richesse made the grete hete
Of oure enemyes to kele, wold they werre or trete;
But ageyn mortalite there lith no recure;
Now lord, syn nonother remedye may be gete,
Have mercy on hym beryed in this sepulture.

Thy mercyes bene grettest, and his wag grettest also,
Thow foryaf oure trespas and so dide he his certayne;
Of mercy and pite ther were suche no mo.
And syth thy mercy, lord of grace, is nat bareyne,
Late it be fertible to hym that dide his peyne
To sue thi steppis folowyng the scripture
By dauid seyde and notified ful pleyne,
Have mercy on hym beryed in this sepulture.

Remembre, goode lord, that to the body of man
Thow inspired a soule to thyne owne lykenesse,
And sythen is he turned into that thow began,
In-to the erth, meane I (as thi-self dost witnesse),
Take thyn ymage and with thy aungels dresse
In thy perfite Ioye, euerlastyng to endure,
Turnyng from the terestre vale, the contrey of derknesse,
And have mercy on hym buryed in this sepulture.

Put ferre from hym the prince of derknesse,
And take hym neere — he is thyn owne alye,
fforged of thyn hand (thow knowest it expresse),
And nought of straunge goddis, but only of the.

---

27 MS. nomo.

29 fertible] fruitful. An aureate nonce-word, not in *N. E. D.* or *M. E. D.;* fertile first rec. N. E. D. 1460.

39 vale] Cf. *Index*, No. 1498 (Lydgate): mortal vale.

Although he synned thurgh fragilite
Of ygnoraunce, as fil his aduenture,
He denyed the neuer, conceyve his humilite, [f. 8r]
And have mercy on hym buryed in this sepulture.

Dispice nat thy part, that with thy precious bloode
Shed on the crosse and boughte so deere,
And for the love of hir that at thy feete stoode —
Thy moder, I meane — and Iohn that was hir feere.
Whan the sharp spere went thy hert so neere,
That thurgh thy deth thow madest vs al sure,
Crowne hym in hevene, that in his dayes had no pere,
And have mercy on hym buryed in this sepulture.

Now blessid lady, for thy Ioyes fyve,
Specialy whan gabriel dide his glad message,
Which fest he honowred terme of his lyf,
ffailyng neuer hardily to his vttremest age.
Now shewe thy bounte, lift vp thy fayre visage
Vnto thy sone so meke and demure,
To defend his werk, the printe of his ymage,
And prayed for hym buryed in this sepulture.

Comend hym to thi sone, as he dide the to Iohn,
And as he was to the, be thow to hym wardeyn;
As his singuler trust was to the alon,
So quyte the to hym, as his lady souerayne.
Now blessid virgyne, of hym have no disdayne;
He was noble in vertue as wele as in nature;
And if he be distressed with any temporal peyne,
Yit pray for hym buryed in this sepulture.

---

54 sure MS. *blotted.*
59 fest] The Annunciation, March 25.
60 age] old age.

He was verray fader and protectour of the land,
  Ingland, I meane, that is thyn owne dowarye;
Neuer man had more ȝele, as I vndrestond,
  Ne redyer to redresse alle transgressis by and by;
  I dare wele say it sat his hert so ny. [f. 8^{v}]
    Cowde none make hym in any Ioye to endure
  Vnto his lyf passed; therfor to the I cry,
    So pray for hym buryed in this sepulture.

Behold of thy chirche the myghti piler stronge,
  Euer to withstande and redy to bataile;
Ageyne the chirche, enemyes he wold suffre no wronge
  Vnto hir to be done, whiles he myght aught availe;
  ffor he hath emprised many a travaile
    Opinly, without shame or discomfiture;
  Rescow hym, therfor, whan his enemyes wil assaile,
    And pray for hym buryed in this sepulture.

And like as he endured with these graces thre —
  With wisdam, with riches, and with nobley —
So blessid lady, we al beseche the,
  Knele before thy sone and to hym prey,
  Whan of Iugement shal approche the dredeful day,
    He may be endowed beforne his figure
  Impassible, Immortal, with clerenesse lastyng ay —
    God it hym graunt buryed in this sepulture.

---

76 redyer] i.e. ne (was) redyer.

77 tr. he was so seriously concerned about it. *N.E.D.* heart sb. 43.

83 MS. suffre do no; wronge MS. *cut.* Cf. Prologue to Reader in *Fall of Princes*, 1. 403: That in this londe no lollard dar abide.

95 impassible] not subject to suffering. Cf. de Worde, *Ord. Crysten Men:* They shall be Immortal and Impassyble.

'Studye, labour, and merit for comvne wele;
ffor reward, smal thank, or worship in recompense
Departith from me; go your wele, fare-wele.
Sollicitith other fallen in suche diligence.
Oure lord hath clepid me vnto his divyne presence,
ffro this short lyf to that euer shal dure;
My soule to hym I yield at my goyng hens,
To the erth my body, as for my sepulture.'

MacCracken has applied the rhyme test to these lines and demonstrated their non-Lydgate pattern: e.g. st. 6, abye: the; st. 9, dowarye: by: ny: I cry, etc.[1] More positive repudiation is the poet's approach to his subject matter. Even allowing for the disillusion which struck Lydgate at Gloucester's marriage to Eleanor Cobham, his first wife's lady-in-waiting, expressed in his »Complaint»[2], Lydgate in a final peroration would surely have shown some of the admiration and respect he had previously felt for the great Renaissance scholar and humanist. In the *Fall of Princes*, although not dedicated to Humphrey, he inserted seven stanzas praising the all-round skills of his patron:[3]

In vndirstonding all othir of his age,
And hath gret Ioie with clerkis to commune;
And no man is mor expert off language,
Stable in studie alwei he doth contune,
Settyng a-side alle chaunges of fortune;
And wher he lōueth, ȝiff I schal not tarie,
Withoute cause ful loth he is to varie.

---

97 merit] imperative pl. deserve well. Merit as verb not rec. *N. E. D.* until 1526, and common by xvii century.

[1] MacCracken, p. xi, footnote.

[2] *Index*, No. 92.

[3] Erroneously listed separately in *Index* as No. 711; actually vv. 372—420 of the *Fall of Princes*.

The mediocrity of the Epitaph suggests it might have been written by some chaplain or secretary in Gloucester's train, who accompanied the corpse to St. Alban's;[1] the poem is unmistakably contemporaneous with the event.

There are few similar epitaphs in Middle English verse; such as exist are the personal laments for a dead patron, for example, Skelton's aureate and coloured poem on Jasper, Duke of Bedford[2], the Vernon-Simeon epitaph on Edward III,[3] and the nostalgic poem for Edward IV.[4] These are private compositions, restricted at most to the circle of mourners. The refrain of this epitaph to Gloucester, however, may indicate its employment as a scroll to be exhibited near the tomb at the time of burial; Gloucester had had an elaborate monument prepared in advance.[5] So Claudio, in *Much Ado About Nothing* (V. iii), reads an epitaph on Hero and hangs the paper on her tomb.

Handbill verse was not unusual. In addition to the Arma Christi rolls[6] and political lampoons attached to church doors, the more formal type of Lydgatian verse was publicly displayed. Lydgate's two proclamations, to the Image of Pity[7] and to Our Lady,[8] and his genealogical verses on the Kings of England[9] were posted, possibly in church or hall. Bodleian MS. Douce g. 2 is a roll; and so are the later redactions, MS. Ashmole 25[10] and Bodleian MS. Addit. E. 7.[11] The former is very carefully written and illustrated, and shows signs of

---

[1] Camden Soc. lxiv. 118.

[2] *Index*, No. 520.

[3] *Index*, No. 5.

[4] *Index*, No. 4026; refrain: All men of England ar bounde for hym to pray.

[5] Described by Vickers, pp. 439—41.

[6] See Robbins, *MLR*, xxxiv. 415—21.

[7] *Index*, No. 2588.

[8] *Index*, No. 490.

[9] *Index*, No. 3632.

[10] *Index*, No. 444.

[11] *Index*, No. 3431; list together with No. 444.

frequent handling. The latter is not the little roll a ballad singer might carry with him, but a bulky scroll with the lines of descent (as in Ashmole MS.) very clearly indicated by strokes and circles. No doubt it served only a slightly less direct purpose than the poem commissioned in 1423 by the Regent of France, the Duke of Bedford, from Lawrence Calot,[1] a royal notary, to explain a pictorial genealogy which hung in Notre Dame. »The picture is in fact a perfect interpretation of the Treaty of Troyes, and if hung in the churches might easily have helped to persuade a simple people that Henry's claim was just.»[2] Lydgate, commissioned in 1426 by the Duke of Warwick, »durst not withsey», translated the French, and added a rambling introduction and conclusion;[3] some lines are incorporated into his Kings of England. In the Bodleian Addit. MS., »The titull of Fraunce», a prose justification of Henry's claim to that country, follows the poem.

Alternatively, »Have mercy on hym buryed in this sepulture» might have been incorporated into the ceremonies of interment: »And on the Fryday they come to Seynt Albones, and there was done his Dyryge, and on the morewe his Masse, and thanne put into a feyre vout wheche was made for hym by his lyffe, and so closed and mured vp: on whose sowle God haue mercy, and on alle Cristen sowles. Amen.»[4] Many of his admirers might have wished for the opportunity to hear some encomium of the Duke, and this Epitaph may have been designed for just such a function.

Katsbaan Onderheugel
Saugerties, New York ROSSELL HOPE ROBBINS

[1] *Revue des études historiques*, July 1909.
[2] B. J. H. Howe, *Library*, xiii. 82.
[3] *Index*, No. 3808.
[4] *English Chronicle*, p. 118.

SHAKESPEARE'S *RUNAWAYS EYES* AND *CHILDREN'S EYES*

The beginning of Act III, Scene ii, in *Romeo and Juliet* shows Juliet waiting with impatience for the arrival of darkness, when Romeo, banished for killing Tybalt, might come unobserved to meet her —

> *Juliet.* — Gallop apace, you fiery-footed steeds,
> Towards Phœbus' lodging: such a wagoner
> As Phaethon would whip you to the west
> And bring in cloudy night immediately.
> Spread thy close curtain, love-performing night,
> That runaways eyes may wink, and Romeo
> Leap to these arms untalk'd-of and unseen.

Runaways eyes, in line 6, is one of the most debated expressions in Shakespeare. In his *Variorum* edition H. H. Furness devoted no less than twenty-eight pages to a summary of the interpretations and emendations of this textual crux which had accumulated by 1870. It would be idle to attempt even a short review of all the comments here. It will suffice to mention one favourite interpretation of the expression, viz. that *runaways* is a genitive singular referring to the sun (Phœbus) or day: »Night, make ready your bed, that the runaway Phœbus may close his eyes in sleep and thus give Romeo an opportunity of coming to my arms without anyone seeing him and reporting his coming.» A large number of emendations have also been suggested, by earlier editors in particular. Recent authorities seem to prefer the original reading, which they usually take to be a genitive plural meaning »of runagates».

This interpretation, however, does not seem to be entirely satisfactory. Apart from *Romeo and Juliet*, the noun *runaway* occurs in five plays of Shakespeare's. In four of them the meaning of the word is clearly »one who runs away», »a fugitive». Only in one instance — *Richard III*, V. iii. 317, »a sort of vagabonds, rascals, and runaways», — is it possible, though by no

means necessary, to take *runaway* to mean »a runagate». The *New English Dictionary* quotes no instance of *runaway* in the meaning »a runagate», »a vagabond». One may also ask, with Henry N. Hudson, why runagates and vagabonds should have proved a greater danger to Romeo than respectable citizens walking in the streets.

An interesting discussion of the phrase *runaways eyes* was published by Professor John W. Draper some time ago.[1] He believes that Juliet in using the word *runaway* has Romeo in mind. *Runaways eyes*, Prof. Draper says, is an instance of the free Elizabethan use of the objective genitive (like *my sceptre's awe*, *the fault's love*, *your lady's love*, and *confusion's cure*) and means, not »the eyes of runaways», but »eyes spying for runaways». He paraphrases the passage as follows: »Juliet urges the night, which helps lovers, to lend darkness so that the eyes on the lookout for runaways be closed and thus Romeo can reach her arms unobserved.»

This interpretation, which, as Prof. Draper remarks, has the advantage that it makes textual emendation unnecessary, gives the expression a fully satisfactory meaning. On the other hand, the case is somewhat weakened by the fact that Professor Draper, apart from listing a large number of objective genitives from Shakespeare's plays, particularly from *Romeo and Juliet*, fails to quote exact parallels to the phrase in question from contemporary literature.

He has obviously overlooked another passage in Shakespeare which, there seems to be good reason to believe, contains an exact parallel to *runaways' eyes*. The passage occurs in Sonnet IX —

> The world will be thy widow and still weep
> That thou no form of thee hast left behind,
> When every private widow well may keep,
> By children's eyes, her husband's shape in mind.

[1] »The Objective Genitive and 'Run-awayes Eyes'» (*The Journal of English and German Philology*, LI, 1952, 580—3).

This is one of the initial group of sonnets in which the poet urges a young friend to marry and to preserve his features to posterity in his children. In this particular sonnet (IX) Shakespeare plays on the widow-theme borrowed from Sidney.[1] Should the friend die without an offspring, the world would mourn him as a widow mourns her lost husband. »The world will be your widow and will never cease to bewail the fact that you have left no form of yourself behind, while every other widow can recall her husband's shape 'by children's eyes'.»

What exactly does the phrase *children's eyes* mean in this passage? To judge from Prof. Hyder E. Rollins' *Variorum* edition of the Sonnets,[2] it has elicited comparatively little comment. It is obvious that the majority of those who have read the sonnet, familiar with the notion that the child's eyes often remind us of those of the father, have taken the line to mean that to every widow the husband's shape is reflected in their children's eyes. This interpretation, which most readers have obviously found to agree well with present-day English linguistic usage, sounds passable — provided, of course, that this is how Shakespeare himself intended the phrase to be understood. There is, however, the difficulty of reconciling the noun *eyes* with *shape*, i. e., of seeing how a person's *shape* can be reflected in another person's eyes. Even for this reason it seems to be worth while to submit the sonnet line to a brief critical examination.

There are several passages in Shakespeare's sonnets, poems, and plays based on the idea that a parent's image is to be seen in his or her children. Line 127 of Act V, Scene i, of *The Winter's Tale* may serve as an example —

> Your father's image is so hit in you,
> His very air, that I could call you brother.

---

[1] T. W. Baldwin, *On the Literary Genetics of Shakespere's Poems and Sonnets* (Urbana, 1950), p. 203.

[2] *A New Variorum Edition of Shakespeare: the Sonnets.* Vol. I (Philadelphia and London, 1944).

Children are mirrors reflecting their parents' features. A striking parallel to line 8 of Sonnet IX occurs in *Richard III*, II. ii, lines 49—50 —

> I have bewept a worthy husband's death,
> And liv'd by looking on his images:
> But now two mirrors of his princely semblance
> Are crack'd in pieces by malignant death,
> And I for comfort have but one false glass,
> That grieves me when I see my shame in him.

The old Duchess of York had kept alive by looking at her sons, who had preserved for her the likeness of her dead husband.

Briefly, the idea of children being their parents' images occurs repeatedly in Shakespeare, but there is no implication that the parent's *shape* is reflected in the child's *eyes*, unless, of course, we are to assume that this is what line 8 of Sonnet IX means. But there is no evidence to support such an assumption. When Shakespeare says that the features of a person are to be seen in someone else's eyes — and he plays with this idea in a number of sonnets, e.g. —

> Mine eyes have drawn thy shape (XXIV. 10),
>
> My heart doth plead that thou in him dost lie —
> A closet never pierc'd with crystal eyes —
> But the defendant [i.e., my eye] doth that plea deny
> And says in him thy fair appearance lies (XLVI. 8), —

he does not mean that a person's features are *reflected* in another person's eyes, i.e., that by looking at a person's eyes one can obtain a vivid recollection of someone else's general appearance. He simply means that the eyes are the organs through which one can perceive visible phenomena of life. He thinks of the eyes as organs of seeing, not as mirrors.

It was probably this difficulty of bringing *eyes* and *shape* into a satisfactory logical connection with one another that made Thomas Tyler in his 1890 edition of the Sonnets suggest another possibility of understanding the phrase *children's eyes*. He assumed that the noun *eyes* stood for features and appearance in general, the »eyes» thus enabling the widow to keep her husband's shape in mind.

This explanation, however, is not entirely convincing. Among other things, there does not seem to be sufficient evidence of the use of the noun *eyes* in this particular sense. The *New English Dictionary*, for example, does not record a single instance in which the singular *eye* or the plural *eyes* occurs in the sense of »features» or »appearance», or in any related meaning.[1]

It is unlikely, therefore, that *eyes* is to be taken in the general meaning of »features» or »appearance».

Professor T. G. Tucker, who brought out a useful annotated edition of Shakespeare's sonnets in 1924, also finds it somewhat difficult to bring the words *eyes* and *shape* into logical agreement with each other. While admitting that the eyes are the feature which most distinctly or appealingly recalls the father, he finds that »most suitable to the whole line (with *shape*) is the sense 'the sight (or eyeing) of her children'.» In other words, he takes the plural noun *eyes* to be used figuratively for »sight» and interprets the expression *children's eyes* as an objective genitive, equivalent to such constructions as *thy sight* and *thy picture's sight* in Sonnet XLVI. He can claim to have some lexicographical

---

[1] Line 5 of Sonnet I —

> But thou, contracted to thine own bright eyes
> Feed'st thy light's flame with self-substantial fuel —

does not seem to have any bearing on our problem, even though it is often and no doubt with reason compared to *Venus and Adonis*, line 157 —

> Is thine own heart to thine own face affected?

support for this interpretation, for there are many instances in Shakespeare's works alone in which *eye* and *eyes* occur for »sight», »view», »look», and »glance». In this meaning the noun is quite frequent in the phrase *in the eye(s) of* (e.g., *in your parents' eyes, Timon of Athens*, IV. i. 8; — *in the public eye, Ant. & Cleop.*, III. vi. 11). Fortinbras, in *Haml.*, IV. iv. 6, says —

> If that his Majesty would aught with us,
> We shall express our duty in his eye.

In the *Two Gentl. of Verona*, I. iii. 32, Panthino says —

> There shall he practise tilts and tournaments,
> . . . . . .
> And be in eye of every exercise.

Ant. & Cleop., III. ix. 2, reads —

> Set we our squadrons on yond side o'the hill,
> In eye of Cæsar's battle;[1] from which place
> We may the number of the ships behold.

In *Haml.*, II. ii. 308, Hamlet, talking to Guildenstern and Rosencrantz, says aside, »Nay, then, I have an eye of you.»[2]

In *The Merry Wives of Windsor*, I. iii. 56, Falstaff writes a letter to Paget's wife, »who even now gave me good eyes too, examined my parts with most judicious œillades; sometimes the beam of her view gilded my foot, sometimes my portly belly.» Prospero, in *Tempest*, I. ii. 442, says —

> At the first sight
> They have chang'd eyes.[3]

In some of the passages quoted the context makes it clear that the construction in which the noun *eye* occurs is an ob-

---

[1] Embattled army.
[2] I keep an eye on you, I watch you.
[3] Exchanged looks of love.

jective genitive. In the quotation from *The Two Gentl. of Verona*, for example, *in eye of every exercise* obviously stands for »where he sees every exercise», just as we say nowadays »in sight of land».

There seems, then, to be a great deal to say for Tucker's interpretation, which presumes a metonymical use of the plural noun *eyes* for »sight» or »eyeing» in a construction usually referred to as an objective genitive.

But there is yet another possible way of looking upon the phrase *children's eyes*, still construing it as an objective genitive, a way which supplies a simpler and, it seems, even more natural explanation than is Tucker's. For it is possible — I should like to say probable — that the phrase means simply »eyes looking at [her] children», just as the phrase *runaways eyes*, according to Prof. Draper's interpretation, stands for »eyes spying for runaways». In both cases this interpretation brings the phrase into perfect logical agreement with the context. Both expressions, when understood in this way, fit in naturally with Shakespeare's poetic language, so suggestive in its extremely complex imagery. And they also fit in perfectly with Shakespeare's general use of the objective genitive, of which lines 5—8 of Sonnet XLIII give such a striking example —

> Then thou, whose shadow shadows doth make bright,
> How would thy shadow's form form happy show
> To the clear day with thy much clearer light,
> When to unseeing eyes thy shade shines so!

According to a consensus of scholarly opinion, *thy shadow's form* means »the form which casts thy shadow.»

In an illuminating recent article on »Shakespeare and Elizabethan English»[1] Miss Gladys Willcock once again emphasizes the fact that in Shakespeare criticism »the language is basic and this language is Elizabethan; wherever the critic ends, he

[1] *Shakespeare Survey*, 7, 1954, 12—24.

must begin from a recognition of the Elizabethan factors in the language.»

It seems, then, that serious consideration ought to be given to the possibility that *runaways eyes* in *Romeo and Juliet*, III. ii. 6, and *children's eyes* in Sonnet IX, 8, are parallel expressions, objective genitives used for »eyes spying for runaways» and »eyes looking at children».[1]

There will perhaps be those who, unable to see any violation of English usage in taking line 8 of Sonnet IX to mean that the children's eyes reflect their father's shape, think that the interpretation of *children's eyes* as an objective genitive is not necessary though it may be possible, and is therefore to be rejected; and who think that pointing out a new possibility instead of a new fact does not really add anything to what we know already. But do we really know how Shakespeare intended the sonnet phrase to be understood? And do we know the right way to construe *runaways eyes* in *Romeo and Juliet*? I think that in the course of the present discussion it has become reasonably clear that the generally accepted interpretation of line 8 of Sonnet IX is not entirely free from objections and that looking upon *runaways eyes* and *children's eyes* as objective genitives, while it brings them into perfect logical agreement with their contexts, does not involve any violation of Elizabethan — we might say Shakespearean — grammar or idiom. It may be that in pointing out new possibilities one does not add much to what is already known; yet it is necessary now and then to do so, not only to suggest fresh lines of interpretation, but also because it is often the only way to advocate critical reassessment of assumptions which in the course of time have come to be accepted as established facts. It seems that even in our

[1] I notice that Prof. T. W. Baldwin in his recent analysis of Shakespeare's poems and sonnets (*op. cit.*, p. 203), also avoids the juxtaposition of *eyes* and *shape* in the sonnet line under discussion. He paraphrases the passage as follows: — »when every private widow may by her children keep her husband's shape in mind.»

day many readers of Shakespeare, when faced with more than one possibility of explaining a difficult word or phrase in his works, are all too ready to accept the interpretation which best agrees with present-day usage, never thinking that this may be particularly treacherous for the simple reason that it looks so safe.

Tauno F. Mustanoja

BROUGHAM, LONGFELLOW, AND *KALEVALA*

A contemporary satirical comment — which has not been previously associated with Longfellow's literary borrowings from Scandinavian writings and, in particular, with the question of his indebtedness to *Kalevala* — appeared in the humorously veiled yet nonetheless pointed remarks by John Brougham in the Prolegomena or Preface to *Po-co-hon-tas, or The Gentle Savage.*

The source of Brougham's popular burlesque, which was first performed in New York, December 24, 1855, was said to have been an epic poem found in the vest pocket of a man in armor dug up near Cape Cod by the »Danish poet, the Chevalier Viking, *Long Fellow*, of the Norwegian Academy of Music, who flourished Anno Gothami 235.»[1] That curious and ancient manuscript contained several square yards of verse in the Finnish tongue. No specimen of the »peculiar Finnish» was given, but a few lines supposedly illustrated the exotic language from Northern Europe:

---

[1] In other words, the Viking poet Long Fellow was flourishing in 1855. Apparently Brougham dated New York or Gotham from 1620 rather than 1625 as an approximate date for the Dutch colony of New Amsterdam of the 1620s or, perhaps, to make it as ancient as Plymouth in New England.

Ask you — How about these verses?
Whence this song of Pocohontas,
With its flavor of Tobacco,
And the Stinceweed — the Mundungus,
With its pipe of Ole Virginny,
With its echo of the Breakdown,
With its smack of Bourbonwhiskey,
With the twangle of the Banjo; . . .

The unrimed trochaic tetrameter, the simple, even prosaic, diction, and the parallelism of the lines clearly parodied the opening of *The Song of Hiawatha*, published earlier in 1855.

Well acquainted with literary matters and very likely aware of the views of his late friend Poe about Longfellow the plagiarist, Brougham probably knew the sensational articles, first printed in the *Mercersburg Review* in November, 1855, in which W. C. Porter accused the poet of using material from *Kalevala* as well as taking over its meter for *The Song of Hiawatha.*

Thus, the discussions about Longfellow's Finnish »sources,» along with the popularity of *The Song of Hiawatha* itself, doubtless inspired Brougham's topical reference to Longfellow and his »Finnish» poetry about the Indians in his own burlesque treatment of an Indian theme.

Stephen A. Larrabee

AHD. *ö*

Was die Überschrift ankündigt, steht im Widerspruch zur bisherigen Darstellung des Althochdeutschen. Wo neben *o* ein Umlaut denkbar ist, bleibt gewöhnlich altes *u* erhalten, das im Mittelhochdeutschen als *ü* zu Tage tritt; Prägungen wie nhd. *Göttin* sind verhältnismässig junge Neubildungen. Es gibt aber altes *ő* schon ums Jahr 1000 bei den Vertretungen von nhd. *dort*, das bei Otfrid *thorot* lautet.

Ich habe im Badischen Wörterbuch 1,512 die Irrlehre zurückgewiesen, dass es dazu einen Ablaut *dert* mit germanischem *ë* gebe. Dieser müsste in der oberrheinischen Ebene weithin als überoffenes *därt* erscheinen, wie in *Speck* und *Dreck*, für die ich im Bad. Wb. besser ein -ä- mit untergesetztem Linksbogen verwende; aber diese Aussprache fehlt bei *dert* überall. Vielmehr liegt Umlaut vor aus Satzverbindungen wie *dort ist* (*sind, bin*); das ergibt im Gebiet erhaltener Rundung *dǫ̈rt* oder *dörˌt*, sonst weithin *dęrt*; in gewissen Dörfern *dęrt*, weil das *ę* vor *r* (z.B. auch bei *erben*) mässig geöffnet wird; am badischen Bodensee dagegen Verengung zu *dirt*.

Der Umlaut ist bereits in den Handschriften von Notkers Werken erkennbar. Im zweiten Buch des Boethius beginnt ein Satz mit *Téret* (Sehrt-Starck 1,97). Das ist zunächst eine Warnung vor gemeinalthochdeutsch *-ōt;* hätte Notkers Vorstufe Länge gehabt, so würde er mindestens die Qualität des Endungsvokals bewahren. Die Schrift De interpretatione (Piper 1,563) überliefert *derit* und *dérit*; darin steckt kein seltsames, Umlaut wirkendes Suffix mit echtem *-i-*, sondern unsicheres spätalthochdeutsches *-e-*.

Die Psalmen bieten *téret* (Piper 2,348); *dóret* (Piper 2,352.480, *dóret ist* 491). Für die zwei letzten Belege hat der Wiener Notker *dort*.

Eine Zusammenschau der *té-* und *dó-* in Notkerhandschriften ergibt *dö-*, und zwar vermutlich schon bei Notker selbst. Dabei behaupte ich nicht, dass er bereits entrunde; eher kann man leichte Öffnung vor *-r-* annehmen.

Ähnlich führt Notkers *guuúnnen* ('gewinnen') neben *g(e)uuínnen* zum berechtigten Ansatz von *ű*, gesprochen *ű̧*.

Ein Gegenstück zu Notkers *téret* ist *vrómedemo* im ersten Buch des Boethius, von Sehrt-Starck 1,22 geändert zu *vrémedemo;* das Richtige wird auch hier *-ǫ̈-* sein; diese Lösung wird sicher durch Piper 1,676 + 2,60. Die Rundung von *fremd* zu *-ǫ̈-* wird 1955 im zweiten Band des Badischen Wörterbuchs Seite 226 in erwünschtester Weise bestätigt.

Wichtiger ist, dass die ehrwürdigen alemannischen Predigten, die Franz Karl Grieshaber 1844—1846 herausgegeben hat, in beiden Punkten zu meiner Deutung der Notker-Belege stimmen: es herrscht einerseits umgelautetes *do^{e}rt*, anderseits gerundetes *fro^{e}mede* (z.B. im zweiten Band Seite 78. 144); vgl. Beitr. 14, 486.

Freiburg i. Br. Ernst Ochs

MHD. *QUAST*

Prof. Martti Räsänen, Neuphilologische Mitteilungen 1955 S. 50 f., wirft die Frage auf, ob nicht mhd. *quast* 'Laubbüschel, Badewedel' ein Lehnwort aus dem slav. *xvostъ* im Sinne von 'Badequast' sei. Das ist eine Frage, die man kurzerhand verneinend beantworten muss. Das mittelhochdeutsche Substantiv gehört zu einer Wortsippe, in der *a* (< *o*) mit *e* wechselt. Ich nenne als Beispiel ahd. *questa* 'die Scham bedeckende Laubschürze', ein Wort, das in mhd. *queste* 'Laubbüschel, die Scham bedeckende Laubschürze' fortlebt. Diese Substantiva darf man doch von mhd. *quast* etymologisch nicht losreissen. Bei ahd. *questa* kann der Vokal *e* keineswegs als sekundäre Entwicklung aus *a* aufgefasst werden, sondern er muss altüberkommen sein. Mit anderen Worten kann man also sagen, dass mhd. *quast* und ahd. *questa* in Ablaut miteinander stehen. Es ist ganz ausgeschlossen, dass bei germanischen Entlehnungen aus dem Slavischen sich der Vokalwechsel, den man mit Ablaut bezeichnet, zeigen kann. Denn die ablautschaffenden Faktoren wirkten in der Zeit der indoeuropäischen Urgemeinschaft, durchaus nicht nach der Spaltung der Ursprache. Über die Folgerungen, die Räsänen aus den in Rede stehenden germanischen Wörtern ziehen will, kann man sich getrost hinwegsetzen. Zum Schluss sei hervorgehoben, dass es in den indoeuropäischen Sprachen tatsächlich eine Reihe von Fällen gibt, in denen der Ablaut *u̯e* (ahd. *questa*) : *u̯o* (mhd. *quast*): *u* vorliegt.

Eino Nieminen

GEFÜHLSBETONUNG UND SPRACHGESTALTUNG

Es hat jeder ernste und gewissenhafte Forscher den löblichen Trieb, nach immer grösserer Klarheit zu streben, d.h. nicht nur über die vielen Begriffe, mit denen er in seiner Wissenschaft zu arbeiten hat, ins Reine zu kommen, sondern auch sein eigenes Arbeitsfeld mit dessen leider allzu oft so dunklen und unaufgeklärten Winkeln und Ecken wenigstens einigermassen überschauen zu können. Das letztere ist wohl eine natürlich gegebene Möglichkeit nur bei den Naturwissenschaften, die ja im allgemeinen mit Gegenständen sinnlicher Wahrnehmung zu tun haben, also mit Objekten, die der Forscher selbst bei jeder selbständigen Untersuchung mit eigenen Augen sehen und mit den eigenen Sinnen beobachten kann. Dieser Beobachtung kann dazu auch durch die methodische Exaktheit — z.B. durch Messung und Wägung, durch Vervielfachung und Isolierung der betreffenden Experimente — eine kaum zu übertreffende Zuverlässigkeit verliehen werden.

Eine ganz andere Bewandtnis hat es mit den sog. Geisteswissenschaften, wohl vor allem deshalb, weil hier ein historisches und entwicklungsgeschichtliches Moment hinzukommt, das sich leider häufig der unmittelbaren und genauen Beobachtung entzieht. Eine seltene Blume, z.B., kann man unter die Lupe legen, sie genau betrachten und beschreiben; aber ein schwerzudeutendes Wort in einer alten Handschrift steht nur auf dem Pergament oder Papier da, das Schriftbild war vielleicht bereits beim Niederschreiben sehr unvollkommen, und das wirkliche, damals lebendige Phonem ganz genau zu bestimmen, ist in vielen Fällen mit fast unüberwindlichen Schwierigkeiten verbunden. Ja, sogar bei der direkten Untersuchung eines modernen Dialekts muss vieles in der Schwebe bleiben, denn auch bei dem feinsten Gehör und Sprachgefühl ist das Aufgezeichnete in vielen Fällen nur ein abstraktes Allgemeines im Vergleich zu dem lebendigen

Lautbild. Dass in diesem besonderen Fall die neuen akustischen Erfindungen und Hilfsmittel einen wesentlichen Fortschritt bezeichnen, liegt auf der Hand.

Es ist vielleicht aus diesem allgemeinen Gefühl der Unsicherheit heraus, dass man von zahlreichen philologischen Kreisen her immer wieder auf die Entfernung jener Willkür gedrungen hat, die gerade in dieser mehr oder minder anstössigen Begriffsunklarheit liegt, d.h. man hat allgemeingültige Definitionen aufstellen wollen für alle wichtigen Begriffe, die im Bereich der Philologie und Linguistik Verwendung finden. Besonders auf dem sehr subtilen Gebiet der Bedeutungslehre hat man danach gestrebt, ein festes und scharf umrissenes System von Begriffen und Definitionen zu schaffen. Erwähnenswert ist hier vor allem der Versuch von G. Stern, die Begriffsbestimmungen für die semantische Wissenschaft auf einem sichereren Grund aufzubauen. Ganz geläufige Wörter und Begriffe wie etwa *Wort*, *Zeichen*, *Sprache*, *Bedeutung*, *Bedeutungswandel*, *Affekt* usw. müssten nach diesem Forscher zuerst genau definiert werden, ehe man mit diesen Begriffen operiert. Er sagt z.B.: »We find writers attempting to analyse sense changes and establish systems of classification without first stating what it is that changes, i.e. without first giving an adequate definition of meaning. It stands to reason that such a neglect of the most elementary methodical principles can only lead to unreliable results».

Wenn nun ein solches Streben an sich sehr rühmenswert genannt werden muss, so kann jedoch gegen diese Forderung nach allgemeingültigen Definitionen eingewendet werden, dass sie auf dem heutigen Stand der Sprachwissenschaft nicht erfüllt werden kann, und zwar einfach deshalb, weil die meisten der hierhergehörigen Begriffe nicht genau und völlig einwandfrei definiert werden können. Dies gilt nicht nur für solche Begriffe wie »Ablaut», »Umlaut», »Lautverschiebung», bei denen wir über die tieferen Ursachen leider noch im Ungewissen sind, sondern auch für mehrere andere, ganz geläufige Begriffe wie

»Sprache», »Wort», »Mundart» u.a.m. Es wäre doch sinnlos, für solche Begriffe auf eine genaue und ganz einwandfreie Definition zu drängen, da die betreffenden Worte in jeder sprachwissenschaftlichen Arbeit in einer sinnvollen und für alle begreiflichen Bedeutung verwendet werden, ohne zu Missverständnissen Anlass zu geben.

Mit Bezug auf die sog. E m o t i o n und deren Einwirkung auf die sprachliche Ausgestaltung im allgemeinen, besagen nun die obigen Gedanken, dass es für uns weniger darauf ankommt, eine klare und definitive Grenzlinie zwischen der Sprache des Intellekts und des Willens einerseits, und der des Gefühls andrerseits zu ziehen, als vielmehr darauf, denjenigen sprachlichen Erscheinungen und Veränderungen nachzuspüren, bei deren Entstehung das logische und verstandesmässige Element mehr in den Hintergrund zu treten scheint. Wollte man dabei die herkömmliche Definition der Sprache als e i n e s I n s t r u m e n t e s z u m A u s d r ü c k e n v o n I d e e n als höchste Richtschnur anerkennen, dann würde wohl für die gefühlsmässigen und affektiven Elemente in der sprachlichen Ausgestaltung nicht viel Raum übrig sein. Als Ausgangspunkt wählen wir statt dessen eine bekannte Aussage des deutschen Philologen H. v o n d e r G a b e l e n t z, welche folgendermassen lautet: »Der Mensch verwendet die Sprache nicht nur dazu, etwas auszudrücken, sondern auch dazu, s i c h s e l b e r auszudrücken.» — Nach dieser Betrachtungsweise wäre es wohl richtiger, nicht von v e r s t a n d e s m ä s s i g e r (rationeller) und e m o t i o n e l l e r (affektiver) Sprache zu reden, sondern statt dessen von o b j e k t i v e r und s u b j e k t i v e r. Freilich würde dann der Begriff »subjektiv» einen etwas weiteren Umfang erhalten, insofern er auch andere Elemente, die ausserhalb des rein Emotionellen liegen, in sich schliessen würde.

Als »subjektiv» oder »emotionell» in diesem Sinne ist nun jeder sprachliche Ausdruck zu bezeichnen, der nicht ausschliesslich der blossen Mitteilung oder trockenen Feststellung dient.

Ausgeschlossen von der subjektiv beeinflussten Sprachform sind demnach von vornherein gewisse grammatische Kategorien und formative Elemente sowie gewisse Stilarten, die ihrer Natur nach im Dienste des Rationellen und Informatorischen stehen. Solche sind im allgemeinen die Zahlwörter, gewisse Verba und Pronomina, Präpositionen und Bindewörter; unter den Tempora natürlich vor allem die sog. erzählenden, wie z.B. das einfache Perfekt. Unter den verschiedenen Stilarten gehören hierher der informatorische Stil in Rapporten und Berichten, Kundgebungen und Erzählungen allerlei Art sowie auch die rein intellektuelle, nüchterne Stilart der Wissenschaft und der trockene Stil des öffentlichen Lebens, vor allem der sog. Kanzleistil.

Es versteht sich von selbst, dass jedes beliebige Wort gelegentlich von einer Gefühlsbetonung getroffen werden kann, ohne dass der darin ursprünglich inhärente Begriff an sich geeignet schiene, zu einer solchen Entwicklung zu prädestinieren. Das Wort *tausend* z.B., das bekanntlich für die sog. Wissmannsche Lautverschiebungstheorie eine gewisse Rolle spielt — darüber weiter unten — bezeichnet natürlich an sich einen ganz nüchternen, objektiven Begriff; dies hindert ja nicht, dass das Wort gelegentlich emotioniert werden kann, z.B. um mein Erstaunen oder meine Bewunderung auszudrücken. Andrerseits gibt es auch Wörter, die gerade durch ihre inhärente Bedeutung entweder an sich gefühlsbetont oder doch für eine solche Entwicklung sozusagen prädestiniert sind. Die Ausbildung solcher emotionellen Bedeutungen ist sicher aber auch von anderen Faktoren abhängig; auch der Klang des Phonems, also der rein musikalische Gesamteindruck, kann dabei eine nicht unwesentliche Rolle spielen. Dazu ist natürlich auch das isolierte Wort von dem Milieu abhängig, in dem es vorkommt: es kann dadurch dem an sich objektiven und nüchternen Wort ein Stimmungsgehalt geschaffen werden, der es sozusagen auf eine höhere Stufe erhebt, wie dies z.B. in der Sprache der gehobenen Poesie so oft vorkommt.

Will man nun denjenigen sprachgestaltenden Kräften eingehender nachspüren, die in der gefühlsmässigen und subjektiven Sphäre zu suchen sind, so findet man einen sehr angemessenen Ausgangspunkt in einer Feststellung des französischen Sprachforschers Vendryes, der in der bekannten Arbeit *Le Langage* zum betreffenden Problem folgende Aussage hat: »*L'expression d'une idée n'est jamais exempte d'une nuance de sentiment.*«

Dies Urteil gilt selbstverständlich in erster Linie für die lebendige, konkret-anschauliche Sprache des alltäglichen Lebens, die wohl als der eigentliche Einfuhrweg des affektiven Elementes anzusehen sein dürfte. Es ist demnach zu erwarten, dass dieser Einfluss sich zunächst auf die Artikulation selbst, d.h. auf die Tätigkeit der Sprechorgane, bemerkbar machen muss. Dies ist ja ein Vorgang, der in jedem lebenden Idiom nachgewiesen werden kann. Aber auch andere Seiten des Sprachlebens kommen hier in Betracht, und zwar nicht nur die grammatische Struktur, sondern auch und vor allem die begriffliche Sphäre, also diejenige Erscheinung, die wir gewöhnlich mit dem sehr vieldeutigen Wort »Bedeutungswandel« bezeichnen. Morphologische und syntaktische Erscheinungen, Semasiologie und Artikulation sind also die Gebiete, auf denen wir in erster Linie die Auswirkungen des subjektiven oder emotionellen Elementes zu erwarten haben.

Bevor wir diese Behauptung durch einige wichtigere Einzelheiten näher beleuchten, wird es angebracht sein, ein typisches Beispiel zu geben für die Entstehung und Entwicklung eines sog. gefühlsbetonten Wortfeldes. Da die englische Sprache durch ihre vielgestaltigen Ausdrucksmittel oft verschiedene Wörter für die subjektive und die objektive Bedeutung verwendet, wählen wir das bekannte Wortfeld der englischen Wörter *large — great — small — little.*

Im Altfranzösischen bedeutet das Wort *large* ursprünglich »freigebig, verschwenderisch«, eine Bedeutung, die auch ins

Englische entlehnt wurde: *a large man* war also ein Synonym für »a generous man». Ähnlich ist z.B. das Adjektiv *fool-large* ein altes Wort für »foolishly generous» oder »extravagant». Das Wort *large* hatte indessen bereits im Altfranz. die zusätzliche Bedeutung »breit» als Gegensatz von »lang» entwickelt, die im modernen Französischen noch lebendig ist. Die genannten Bedeutungen des Wortes *large* finden wir im Englischen der Chaucerschen Zeit wieder. Als nun aber das Wort *great* seinerseits eine zusätzliche Bedeutung emotioneller Art erhalten hatte und ein nicht-affektives Synonym vonnöten war, so wurde dies Bedürfnis dadurch zufriedengestellt, dass das Wort *large* seine Bedeutung änderte. Der gewöhnliche Gegensatz dieses Wortes im Sinne von »breit» war das alte Wort *small*, von Anfang an mit der Bedeutung »narrow, slender». Als nun *large* mit *great* synonym wurde, so blieb der alte Gegensatz von den Wörtern *large* und *small* bestehen, so dass letzteres Wort nunmehr dieselbe Bedeutung hat wie das Wort *little*, in dessen ursprünglicher Bedeutung.

Dies Beispiel, das uns eine sehr gute Illustration der wichtigen Rolle des emotionellen Elementes liefert, mag wohl als besonders charakteristisch für die englische Sprache gelten, in der durch den grossen Wortreichtum ein so vielgestaltiges Ausdrucksmittel zur Verfügung steht. Aus dieser Sprache können wir auch eine andere Belehrung holen. Will man nämlich über die Ursachen der Entstehung einer solchen Gefühlsbetonung oder »emotional connotation» ins Klare kommen, so dürfte man wohl als erste Forderung aufstellen müssen, dass die Ausgangsbedeutung des betreffenden Wortes innerhalb des Rahmens einer Emotionierung liegen muss; aber es scheint auch möglich, dass das *äussere Phonem*, also die Lautgestalt des Wortes selbst, eine gewisse Rolle spielen kann. Um wieder ein Beispiel aus dem Englischen zu nehmen, ist es nämlich auffallend, wie oft gerade lange und massive Wörter romanischen Ursprungs, darunter vor allem Adjektive, einen gefühlsmässigen Nebensinn erhalten. Lehrreiche Beispiele sind die

Adjektiva *enormous, extraordinary* und *extravagant*, die besonders geeignet sind, einen starken Akzent zu tragen. Ein Ausruf wie »That's extraordinary, to be true!» im Sinne von »Das ist ja unerhört!» lässt die Rolle des starken, akkumulativen Akzents hervortreten, durch den unserer Verwunderung oder Entrüstung Nachdruck verliehen wird. Es scheint auch möglich, dass die starke Reduktion der unbetonten Silben in diesem Falle mit dem emotionell verstärkten Akzentdruck in Zusammenhang steht. Zu vergleichen ist auch der entsprechende deutsche Ausdruck: »Das ist ja unglaublich!» in dem die Akzentverlegung auf die zweite Silbe durch den affektischen Charakter veranlasst worden ist.

Aus den angeführten Beispielen ist nun der Schluss berechtigt, dass es vor allem Akzent, Rhythmus und Intonation sind, die in der lebendigen, gesprochenen Sprache die wichtigsten Ausdrucksmittel des Emotionellen darstellen. Aber der Einfuhrweg dieses Elementes in die übrigen Bereiche der Sprache ist ein sehr breiter, vielleicht doch viel breiter als man sich das im allgemeinen vorzustellen geneigt ist.

Zunächst finden sich auf dem Gebiet sowohl des Lexikalischen als auch des allgemein Grammatisch-stilistischen eine beträchtliche Menge Erscheinungen, von denen im folgenden einige der wichtigsten erwähnt werden sollen.

Vor allem gehören hierher zwei der vornehmsten Stilmittel, nämlich die Wortwahl und die Wortfolge. Was die erstere angeht, so kann ohne weiteres behauptet werden, dass eben die Wortwahl ein stilistisches Ausdrucksmittel darstellt, das in weitem Ausmass von affektiven Faktoren abhängig ist. Wohl liegt es nahe bei der Hand, anzunehmen, dass bei der sprachlichen Wiedergabe eines gewissen Gedankeninhalts das rein Verstandesmässige die Wahl der Worte ausschliesslich bestimme. Aber dem ist sicher nicht so. Die Wortwahl ist ohne Zweifel mehr eine Art Intuition, ein Vorwärtstasten oder ein Vorfühlen als ein nur intellektueller Vorgang; es ist vielleicht auch kein Zufall, dass mehrere Sprachen diese Er-

scheinung — oder allgemeiner die Empfindlichkeit für Klang und Inhaltswert der Worte — durch solche Ausdrücke wie Sprachgefühl, linguistic sense oder Instinkt bezeichnen. Vergleichsweise sei hier das sog. musikalische Gehör erwähnt, d.h. nicht das absolute Gehör, sondern vielmehr die Eigenschaft, die man auf musikalischem Gebiet als »Klang-sinn» zu bezeichnen pflegt. Denn die Wahl eines gewissen Wortes ist doch im Grunde von den übrigen Worten der betreffenden Phrase abhängig, kann also nicht als ein isolierter, intellektueller Vorgang bezeichnet werden. Im übrigen ist natürlich die Wortwahl von einer Menge anderer Faktoren abhängig, wohl vor allem von dem Milieu des fraglichen Gedankens. Bei der Ausbildung der verschiedenen Stilarten hat gewiss auch die im Grunde auf emotionelle Faktoren zurückzuführenden, künstlerischen und stilistischen Motive eine grosse Rolle gespielt. Die Sprachform des gehobenen Stils, der Poesie und im allgemeinen die der nicht trocken registrierenden Stilarten würde sicher bei einer näheren Untersuchung offenbaren, wie sehr das intellektuelle Moment hier in den Hintergrund tritt.

Wenden wir uns nun dem anderen Stilmittel — also der Wortfolge zu — so ist es eine bekannte Tatsache, dass Abweichungen von der normalen Wortfolge sehr oft nicht nur durch rhythmische, sondern auch durch affektive Faktoren veranlasst werden. Verschiedene Sprachen haben hierbei verschiedene Ausdrucksmittel, je nachdem die Wortfolge überhaupt als grammatisches Ausdrucksmittel eingetreten ist oder nicht. Je fester die Wortfolge, je ausdrucksvoller wird natürlich eine Abweichung von dem Normalen. Aber auch in einer so synthetischen Sprache wie der lateinischen ist es keineswegs gleichgültig, ob ich von der normalen Wortfolge eine Abweichung mache. Sage ich z.B. *homo invidiosus est*, so ist das eine nüchterne Definition mit einem Anstrich von Allgemeingültigkeit. Aber bei einer Inversion vom Typus *invidiosus homo est* kommt noch etwas anderes hinzu: die hässliche Eigenschaft des Neides

wird dadurch mehr ins Relief gesetzt. Die eigentliche Bedeutung der Phrase ist wohl im ganzen unverändert, aber durch die Umstellung der Wörter ist immerhin eine Nüance hinzugekommen, die nicht im Bereich des Verstandesmässigen liegt.

Natürlich darf man die Rolle des gefühlsmässigen Elementes bei der Ausgestaltung einer gewissen Wortfolge nicht überschätzen. Denn auch andere wichtige Faktoren sind dabei mit im Spiele, sowohl rhythmisch-musikalische als auch rein grammatische. Die herkömmliche Einteilung der Sprachen in s y n t h e t i s c h e einerseits, in denen die Wortfolge naturgemäss freier ist, und a n a l y t h i s c h e, in welchen ausgestorbene grammatische Ausdrucksmittel durch eine festere Wortfolge ersetzt worden sind, ist bekanntlich eine Einteilung auf Grund solcher grammatischen Verschiedenheiten des sprachlichen Gebäudes. Versucht man nun aber in die Geheimnisse einzudringen, die hinter den oft sehr verwickelten und zusehends mehr mechanischen Wortfolgeprinzipien einer so analythischen Sprache wie der englischen verborgen liegen, so kommt man bald zu der Einsicht, dass bei der Ausbildung einer gewissen Wortfolge sehr oft rhythmische und akzentuelle Verhältnisse bestimmend gewesen sind, die nicht selten auf ein ursprüngliches a f f e k t i v e s Element zurückgeführt werden können. Ich erinnere an solche sprachliche Gebilde wie den fallenden Rhythmus in der englischen Phrase *the góod old times* für die *gute, alte Zeit* (schwed. *den gamla góda tiden*) oder an die so typische Inversion in gefühlsschweren Ausrufen wie sie besonders im Deutschen häufig sind. Um meinem Abscheu, bzw. meiner Bewunderung Nachdruck zu verleihen, sage ich z.B.: *Ist er scheusslich, dieser Lump von einem Menschen!* Oder auch: *Hat sich der Mann Mühe gemacht!* Ähnlich z.B. *Kann dér aber schwimmen* statt des einfach konstatierenden: *Er schwimmt sehr gut* u. dgl. m.

Diese typische Voranstellung des Verbum findet sich bereits im Althochdeutschen; interessant ist die Beobachtung, dass dadurch eine gewisse lebhafte oder gemütliche Teilnahme des

Sprechenden am Eintreten der Handlung zum Ausdruck gebracht wird. In der Dichtung des 9. Jahrhunderts hat z.B. das *Hildebrandslied* bereits diese Umstellung im folgenden Satz: *want her do ar arme / wuntane bouga / cheisuringu gitân /.* Auch bei Otfrid ist diese Inversion häufig; er schreibt z.B. *was liuto filu in flîze* oder *fuar thô druhtîn thanana.* Besonders tritt oft, nachdem die Erzählung ruhig in einfacher Wortfolge begonnen hat, im zweiten Satz Voranstellung des Verbums ein; im Fortschreiten der Erzählung steigt dann die Teilnahme an der Handlung. Auch in den späteren Sprachperioden ist trotz der Anwendung des satzeröffnenden *es* die Freiheit erhalten geblieben, das Verbum ohne dasselbe nachdrucksvoll voranzustellen. Die Erzählung erhält dadurch oft einen volkstümlich lebhaften Charakter. So hat z.B. Luther im Joh. 4, 9 die Wortstellung *spricht zu ihm das weib* und Goethe sagt z.B. im Götz: *weiss kein Mensch, was aus den Dingen werden kann!* Später ist dies Wortgefüge in gewissen Fällen ganz fest geworden; vor allem bei lebhaftem Ausruf mit eingeschobenem *doch.* Goethe schreibt z.B. im Hermann und Dorothea: *Hab ich den Markt und die Strassen doch nie so einsam gesehen! Ist doch die Stadt wie gekehrt, wie ausgestorben!* Oder: *Sieht man am Hause doch gleich so deutlich, wes Sinnes der Herr sei!*

Es ist bereits aus diesen Beispielen ersichtlich, dass es vor allem die lebendige, gesprochene Sprache ist, in die eine so emotionell bedingte Ausdrucksweise von Anfang an Eingang gefunden hat. Dieser Umstand führt uns nun in der Tat zu einer Schlussfolgerung allgemeinen prinzipiellen Inhalts, und zwar der, dass der wesentliche Unterschied zwischen der logisch-verstandesmässigen und der affektiven Sprachform gerade in der Ausgestaltung der lebendigen Phrase selbst zu suchen ist. Besonders deutlich tritt dieser Gegensatz hervor, wenn wir die Gestalt der geschriebenen Phrase mit der lebendigen Umgangssprache vergleichen. Die grammatische und logische Stringenz der ersteren erscheint in der letzteren entweder gar nicht oder höchstens in einer sehr

abgeblassten und gelockerten Gestalt. In formaler Hinsicht ist im allgemeinen die Vorliebe für die Subordination das charakteristischste Merkmal des geschriebenen Satzes, während dagegen die eindrucksvollere und situationsmalende Juxtaposition das besondere Kennzeichen des gesprochenen Satzes ist. Was bei einer langen und elaboraten Periode der Schriftsprache zum Ausdruck gebracht wird, das kommt bei dem gesprochenen Wort in aneinandergereihten, kurzen Hauptsätzen viel eindrucksvoller und anschaulicher, sehr oft in elliptischer und lapidarischer Form, zum Vorschein.

Es kommt nun weiter zuweilen vor, dass eine ähnlich entstandene, von Haus aus gefühlsbetonte Wortstellung auch das rein grammatische Gebiet beeinträchtigt, also mit einem traditionell gewordenen grammatischen Typus in scharfen Wettbewerb tritt, ja bisweilen ihm sogar den Garaus macht. Als ein typisches Beispiel hierfür wähle ich die besonders im Niederdeutschen aber auch anderswo beliebte Redensart *meinem Vater sein Haus* für das gewöhnliche *das Haus meines Vaters*, welche durch die Verwendung des Possessivpronomens die sog. *Prolepsis* mit dem Gebrauch des Dativs vereinigt. Diese anschauliche Konstruktion dürfte ursprünglich auf einen *Dativus commodi* zurückzuführen sein, der nach der Art des *Dativus ethicus* einem mehr oder minder gefühlsbetonten Element seine Entstehung verdankt. In der älteren Sprache erscheint hier oft der Genetiv statt des Dativs, eine Konstruktion, die auch in der Sprache der Klassiker nicht selten vorkommt. So schreibt beispielsweise Lessing in der *Minna von Barnhelm: Da, nimm meinen Ring, verwahre ihn und gib mir des Majors seinen.* — Später wird der Dativ weit häufiger. Auf diese Weise entstehen Fügungen wie: *Wem sein Hut ist das? Es ist dem Vilhelm seiner.* Oder wie Moltke in einem Brief schreibt: *Da schlägt Fritz seine Pendule elf Uhr.*

Von der Konstitution und Ausgestaltung der lebendigen Phrase ist der Schritt nicht weit zu der Frage, inwieweit der grammatische Bau der Sprache durch emotionelle Faktoren

beeinflusst werden kann. Ein tieferes Eindringen in dies verwickelte Problem ist in einem übersichtlichen Zusammenhang nicht möglich; ich begnüge mich damit, aus den hierhergehörigen Erscheinungen ein paar der interessantesten herauszugreifen.

Unter den grammatischen Kategorien finden sich nicht wenige, die ihrer Natur nach besonders geeignet sind, gefühlsmässig beeinflusst zu werden. Bleiben wir zunächst einen Augenblick vor dem Begriff und Wesen des T e m p u s stehen, so lässt sich hier ein sehr auffallender Unterschied feststellen zwischen den Tempora der Vergangenheit einerseits und denen der Zukunft andrerseits. Jene sind ausgeprägt o b j e k t i v, weil die Vergangenheit eben vergangen ist, also nicht mehr auf unserem Willen beruht, sondern völlig ausserhalb unserer Aktionsmöglichkeit liegt. Die Zukunft dagegen ist eingehüllt in das Dunkel der Ungewissheit, der Unsicherheit, der Eventualität. Das Futur ist also im Grunde kein reines Tempus: es hat immer an sich einen notionellen Nebenbegriff, sei es einen des Vorsatzes, des Willens oder gar einen mehr gefühlsbetonten, wie Wunsch, Hoffnung, Befürchtung oder dgl. Wenn ich z.B. sage: *Ich werde das schon morgen tun*, so hülle ich diese Aussage in eine Atmosphäre der Subjektivität, nach der sie in meinen eigenen Augen in sehr verschiedenartigen Nüancen gefärbt werden kann; je nach dem Zusammenhang können hier die der Futurform innewohnenden Nebenbegriffe allerlei Notionen enthalten, z.B. solche der Furcht oder Hoffnung, des Wunsches oder der Zustimmung, des Zwanges oder der Abneigung u. dgl. m.

Die Geschichte des Futurs in verschiedenen Sprachen bestätigt diese Behauptung zur Genüge. Es ist nämlich eine interessante Beobachtung, dass das Futur in manchen Fällen durch ein Mittel ausgedrückt wird, dessen Semem ganz einfach dem des Willens oder des Wunsches gleichkommt. Aus einem umfangreichen Material wähle ich folgende Einzelheiten aus:

Das Neuenglische mit dem bekannten *I shall, I should*, neben *I will, I would;* bemerkenswert ist bei diesen Wörtern auch der Umstand, dass die ursprünglichen Begriffsverba in *I will, I would* in der lebendigen Sprache auf Vormarsch begriffen sind, also die Formen *I shall, I should* als reine Hilfsverba des Futurs und des Konditionalis ganz zu verdrängen drohen.

Eine andere, weiter entfernte Sprache, das Chinesische, bildet ihr Futur durch ein Verbpräfix, dessen Form von einem ursprünglichen Semem mit der Bedeutung »wollen» ihren Ausgang genommen hat. Eine ähnliche Bewandtnis hat es übrigens auch mit dem Neugriechischen, das das alte Futur durch eine analythische Konstruktion von ursprünglich notionellem Charakter ersetzt hat. Unter den slavischen Sprachen hat das Bulgarische eine ähnliche Bildung aufzuweisen, in welcher ein von Anfang an notionelles Verb mit der Bedeutung »wollen» als futurelles Hilfsverb verwendet wird. Auch das gewöhnliche Futur im Französischen dürfte auf diese Weise zu beurteilen sein, da in der zugrundeliegenden Umschreibung mit lat. *habeo* dies Verb eine subjektive Bedeutungsnüance zum Ausdruck gebracht haben wird. Dies stimmt auch gut zu der Beobachtung, dass verschiedene Dialekte in dieser Sprache nicht selten das gewöhnliche Futur durch eine Umschreibung mit dem Verb *vouloir* ersetzen, also etwa in der Phrase »*il ne veut pas pleuvoir* statt des gewöhnlichen »*il ne pleuvra pas*».

Ein anderes grammatisches Gebiet, auf dem die Gefühlsbetonung naturgemäss eine wichtige Rolle spielt, ist das des Konjunktivs. Eine ausgedehntere, vergleichende Untersuchung dieses Themas würde ohne Zweifel ein sehr interessantes Material zu bearbeiten haben; in diesem Zusammenhang seien nur einige Gesichtspunkte hervorgehoben, die ein allgemeineres Interesse beanspruchen können.

Wenn man mit den oft recht kategorischen Grammatikern konstatiert, dass der Indikativ der Modus des Wirk-

lichen und Objektiven, der Konjunktiv dagegen der Modus des Irrealen und Subjektiven sei, so ist das eine Wahrheit, die weiterer Erklärung und Modifikation bedarf. In Wirklichkeit ist der Konjunktiv ein so vielseitiges Ausdrucksmittel, dass sein Wirkungsbereich überhaupt mit keiner Definition genau begrenzt und beschrieben werden könnte.

Bleiben wir zunächst bei den hauptsächlichen Funktionen des Konjunktivs im Deutschen, so fällt vor allem der Umstand auf, wie weit sein Wirkungsbereich auch in der modernen Sprache ist. Von unserem gegenwärtigen Gesichtspunkt aus verdient der ausgedehnte Gebrauch des Konjunktivs in der *oratio obliqua* ein besonderes Interesse, eben weil hier der Sprache ein so feinfühliges und behendes Ausdrucksmittel zur Verfügung steht. Die Bedeutungsdifferenz zwischen den beiden Modi ist nämlich oft nur ein subtiler Unterschied im gefühlsmässigen Standpunkt des Sprechers; in anderen Fällen liegt diese Differenz tiefer und muss in anderen Sprachen, z.B. im Englischen, durch umschreibende Ausdrucksmittel wiedergegeben werden. Sage ich z.B.: *Ich kann doch nicht behaupten, dass er krank ist*, so würde das etwa besagen: *I hesitate to announce the fact of his sickness*, während der entsprechende Satz im Deutschen mit dem Konjunktiv — also *Ich kann nicht behaupten, dass er krank sei* — folgenden Sinn ergeben würde: *I hesitate to pretend him to be sick.*

Es ist tatsächlich nicht so einfach, in diesem Falle ein gerechtes Urteil darüber zu fällen, welche Sprache die besten Ausdrucksmittel besitze. Auch *die* Frage ist vielleicht besser zu umgehen, ob es ein Gewinn oder ein Verlust sei, dass in der modernen deutschen Sprache, und zwar besonders im Süden, der Indikativ auf Kosten des Konjunktivs auf stetem Vormarsch begriffen ist; wenn z. B. A. Schnitzler in der *Liebelei* schreibt: *Alle sagen, dass du mich verlassen wirst* oder etwa *Ach so, ich habe gemeint, er spielt Bassgeige, nicht Violin*, so ist das vielleicht am Ende ebenso ausdrucksvoll als die entsprechende Form des Konjunktivs.

Auch in der *oratio recta* gibt es mehrere Funktionen des Konjunktivs, in denen der ursprünglich emotionelle Charakter deutlich erkennbar ist. Das eklatanteste Beispiel ist die rhetorische Frage, die bereits im Gotischen durch den Konjunktiv præteriti ausgedrückt wird. So heisst es z.B. in der *Skeireins: Jau ainshun þizē reikē galaubidedi imma?* (d.h. glaubt wohl irgend einer der Mächtigen an ihn?). Auch im Althochdeutschen ist dieser Gebrauch häufig, so bei Notker: *wer getorsti fone gote so sprechan*, d.h. »wer hätte es gewagt, so von Gott zu sprechen?» — Im Mittelhochdeutschen ist diese Verwendung des Konjunktivs sehr häufig. Ein Beleg aus dem Nibelungenlied genügt: *wie möcht ich den mit ougen iemer angesehen, von dem mir armen wîbe so leide ist geschehen?*

Wesensverwandt ist der Conjunctivus potentialis, der seiner Natur nach etwas von zaudernder Bescheidenheit enthält. Er tritt im Mhd. sehr ausgiebig auf; so schreibt z.B. Hartmann von Aue: *mir waere herberge nôt*, und im Nibelungenlied heisst es z.B.: *diu maere wesse ich gerne* oder *boten ich bedörfte in des wilden Hagenen lant.*

Leichter nachweisbar ist die Rolle, die das gefühlsmässige Moment bei der Ausgestaltung des Konjunktivs im Französischen gespielt hat, indem hier bekanntlich die meisten emotionellen Ausdrücke den Konjunktiv sozusagen ins Schlepptau nehmen. Will ich z.B. meinem Erstaunen über das plötzliche Auftauchen einer nicht erwarteten Person Nachdruck verleihen, so kann ich den elliptischen Ausruf *Sie hier!* — also *Vous ici!* — durch einen vollen Satz mit dem Konjunktiv ersetzen, also etwa: *Je m'étonne vraiment que vous soyez ici!* — Bezeichnenderweise hat das Englische in diesem Falle eine modale Umschreibung für den fehlenden Konjunktiv: *I am really astonished that you should turn up here!* — Ein ähnlicher gefühlsbedingter Unterschied kommt übrigens auch im Englischen zutage, indem das einfache Tempus ein Feststellen an sich ausdrückt, während dagegen die Umschreibung mit dem Hilfsverb *should* das mehr oder minder Gefühls-

mässige der Phrase dem Hörenden oder Lesenden anschaulicher macht.

Es wäre wohl möglich, die obige Ährenlese auf dem grammatischen Feld durch weitere Einzelheiten zu vermehren: ein sehr interessantes und ergiebiges Material würde u.a. ein näheres Eindringen in die Funktion und Verwendung des bestimmten Artikels in verschiedenen Sprachen an den Tag bringen. Da indessen ein solches Unternehmen hier allzu weit führen würde, lasse ich es bei den angeführten grammatischen Kategorien bewenden. Nur noch eine Erscheinung, die mehr in die Wortbildungslehre gehört, möchte ich hier kurz erwähnen.

Es ist dies die Reduplikation. Als die wichtigsten Gründe für dies in den meisten Sprachen auftretende Phänomen ergeben sich die folgenden:

1. Zur Wiederholung einer gewissen Lautung können Schalleindrücke Anlass geben, die sich dem Wesen der Sache nach zu wiederholen pflegen, z.B. griech. *pipízō*, lat. *pipiare*, *pipilo* (dazu auch altind. *píppakā*, »Vogel», griech. *píppos*, »junger Vogel», altpreuss. *pippalins*, »Vögel», lett. *paîpala*, »Wachtel» etc.). — Lat. *ululare*, »wehklagen», *ulula*, »Kauz» etc.

2. Verdoppelung tritt auch ein, wenn in einem bestimmten Einzelfall ein mehrfaches Vorhandensein von etwas, eine Kontinuation, eine stetige Zunahme oder dgl. ausgedrückt werden soll, z.B.

lat. *quis-quis*, »jedesmal wer»; griech. *pro-pro*, »fort und fort, immer vorwärts».

3. Iteriert wird aber auch, wenn ein starkes Gefühl des Sprechenden einem Begriff eine besonders grosse Bedeutung beilegt, z.B.

lat. *me me*, »gerade mich» oder ahd. *selbselbo*, »idem ipse».

Letzteres Ausdrucksmittel ist in der lebendigen Umgangssprache überaus häufig; hierher gehören Ausdrücke wie *Armes, armes Kind, komm, komm!* oder *Lieber, lieber Freund, Verzeihung, Verzeihung* u.dgl.

Die Grenzen zwischen diesen drei Kategorien sind natürlich fliessend; an der Bildung der sog. intensivierenden Verba vom Typus lat. *murmuro* (vgl. ahd. *murmuron*, mhd. nhd. *murren* etc.) sind vielleicht alle drei Kategorien beteiligt gewesen.

Die umstrittene Frage nach Bildung und Entstehung der Perfektreduplikation ist ohne Zweifel in Zusammenhang mit den oben kurz dargelegten Gesichtspunkten zu beurteilen. Unbestreitbar ist zunächst, dass eine gewöhnliche Ursache der Verdoppelung eben auf dem Gefühlsfeld zu suchen ist. Von Anfang an ist das wohl eine Art Betonung oder Emphase, die der gesprochenen Phrase einen grösseren Nachdruck verliehen hat. Hierfür spricht auch die Tatsache, dass der Superlativ in mehreren Sprachen nicht durch Umschreibungen oder Endungen, sondern lediglich durch Wiederholung des Adjektivs ausgedrückt wird. Hier liegt also ein evidenter Fall vor, in dem ein grammatischer Usus sich aus einem gefühlsbetonten entwickelt hat. Allmählich aber hat die Form ihren Gefühlswert verloren: Eine Redensart wie etwa *Es ist schön, schön* hat somit einfach die Bedeutung *Es ist sehr schön* angenommen.

Der Ursprung der Perfektreduplikation liesse sich demnach etwa folgendermassen erklären. Da die wesentliche Funktion des reduplizierenden Perfekt ja darin besteht, die eben vollendete Handlung zu bezeichnen, könnte man sich den Vorgang so vorstellen, dass man durch die Wiederholung der ersten Silbe gewissermassen eine Art Inständigkeit bezeichnen wollte, die dem semantischen Inhalt der betreffenden Verbalform entsprochen hätte. Es wäre dabei wohl möglich, dass die Reduplikation von Anfang an nur eine iterative Funktion und Bedeutung gehabt hätte, woraus später andere verbale Bedeutungen entwickelt worden wären.

Nach dem obigen kurzen Streifzug auf dem grammatischen Feld möchte ich mit einigen Worten unser Augenmerk auf das eingangs erwähnte semantische Gebiet richten. Die affektischen Einwirkungen sind hier natürlich leichter spürbar, im einzelnen aber ziemlich schwer näher zu fixieren.

Ein Definitionsjäger auf der Suche nach einer »einwandfreien« Definition der beiden Begriffe *Lautwandel* und *Bedeutungswandel* ist sicher geneigt, den ersteren als eine dem Worte selbst inhärente, zwangsweise eintretende Erscheinung, den letzteren aber als einen vom sprechenden Individuum selbst herausgehenden Vorgang zu definieren. Für unsere Zwecke genügt es, festzustellen, dass es wirklich Gesetze gibt, sowohl für den Lautwandel als auch für den Bedeutungswandel. Sind wir nun über die Ursachen der lautlichen Veränderungen sehr oft im Ungewissen, so lassen sich die Voraussetzungen des Bedeutungswandels in vielen Fällen direkt nachweisen. Dies gilt nicht zum mindesten gerade für diejenigen, die in das emotionelle Feld fallen; sie sind wohl gerade durch das affektische, d.h. je nach den Umständen moralische, ironische, humoristische, grell-gegensätzliche etc. Moment so eklatant, dass uns die tatsächliche Ursache greifbarer erscheint als bei den nichtaffektischen Veränderungen. Die wichtigste der hierhergehörigen sog. Tropen, die in allen Sprachen eine so grosse Rolle spielen, die sog. Metapher oder translatio ist nämlich nicht durch eine lange Bedeutungsentwicklung aus einer Urbedeutung entstanden, sondern die neue Bedeutung entsteht ganz plötzlich, durch einen Schöpfungsakt des Sprechenden, bzw. Schreibenden. Bei den nichtaffektischen Veränderungen müssen wir oft eine lange Reihe von vermittelnden Zwischenstufen konstruieren oder ausfindig machen, ehe die beiden Bedeutungen miteinander verbunden werden können; man vergleiche etwa die z.T. völlig gegensätzlichen Begriffe, die das alte germ. Adjektiv *fast-* (firmus) in den germ. Sprachen gezeitigt hat.

In der semantischen Wissenschaft hat man bekanntlich ein ganzes Arsenal von Figuren, die zur gefühlsbetonten Kategorie gehören. Es sind dies u.a. die Hyperbel, die Ironie, die Catachresis, die Litotes, die Periphrasis u.a.m. Die als dichterisches Stilmittel beliebteste ist ohne Zweifel die oben erwähnte Metapher und ihre nahe Verwandte, die Hyperbel; der Unter-

schied zwischen diesen beiden liegt wohl vor allem in der Stärke des Gefühlstones. Die Metapher sucht die Wirklichkeit zu verschönern, die Hyperbel stellt eigentlich ein gröberes Vergrössern der Dimensionen dar, ja bisweilen sogar eine Übertreibung ins Masslose. Wenn ich z.B. von *der Kälte des Empfanges* oder von *der Höhe einer Weltanschauung* rede, so sind das sehr prägnante und ausdrucksfähige Redensarten. Dasselbe gilt natürlich von der Sprache des Dichters, z.B. wenn W o r d s w o r t h von »der Tiefe der Seele» sagt: *The gods approve / the depth and not the tumult of the soul.*

Der Hyperbel fehlt meistens diese Schönheit oder Angemessenheit des Ausdrucks: sie übertreibt oft ins Sinnlose, oft mit einem Beigeschmack von Billigung oder Missbilligung. Die Übertreibung kann sowohl positiv wie negativ sein. So kann z.B. ein Offizier sagen, wenn ein Soldat mit offenem Knopfloch zum Dienst kommt: *Kommt der Kerl halbnackt zum Dienst!* Der Soldat selbst kann aber behaupten, *er habe sich mit einer Handvoll Leute tapfer verteidigt.*

Nicht selten hat die Hyperbel einen ironischen Anstrich, der auf Kontrastwirkung beruht; in diesem Fall entsteht das bekannte *oxymoron*, wie z.B. das *splendide mendax* von Horaz oder das *dum tacent clamant* von Cicero. Sowohl im Deutschen als auch in anderen germ. Sprachen werden oft Adjektive von dieser ironischen Bedeutungsentwicklung erfasst, so z.B. die Wörter *nett* und *fein*. Auch das Wort *albern* dürfte auf diese Weise zu seiner heutigen Bedeutung gekommen sein.

Einen ähnlichen Zweck wie die Hyperbel hat die *Litotes*, die durch einen scheinbar verkleinernden Ausdruck die Wirkung zu erhöhen strebt. Sie ist besonders häufig in der mhd. Dichter- sprache, vor allem in den sog. »schwachen» Ausdrücken wie *genuoc*, *selten* u.dgl., die gerade das Gegenteil besagen wollen.

Als die bei weitem typischsten Vertreter des emotionellen Bedeutungswandels gelten wohl aber die beiden, mehr ins moralische Gebiet gehörenden Erscheinungen, die als *Euphemis-*

mus und *Pejoration* bekannt sind, und die in der Geschichte der Wörter eine so wichtige Rolle spielen.

Der Euphemismus besteht in der Substitution eines angenehmeren Wortes für ein anstössiges, das aus religiöser Furcht, sittlicher Scheu oder sonst aus Taktgefühl vermieden wird. Ein gewisser Sprachgebrauch richtet sich also in diesem Fall unmittelbar nach einem stark gefühlsmässigen Instinkt; vielleicht liegt dahinter auch eine Art Intuition, nämlich die, dass es eigentlich keine Waffe gibt, die so schwer und tief verwunden kann wie ein allzu starkes, hartes oder ungerechtes Wort. Das Wort Euphemismus selbst hat einen Anstrich erhabener Zeremonie, indem die Imperativform *euphemeite* eine feierliche Warnung an den Anbeter im Tempel war, das Opfer nicht durch Sprechen zu stören, eine Formel, die die Römer mit dem bekannten *Favete linguis* zum Ausdruck brachten. Es ist daher nicht verwunderlich, dass es vor allem die gefühlsschwere Atmosphäre des Erhabenen und Geweihten, des Heiligen und des Todes ist, in der diese verschönernde Umschreibung zu finden ist. Ein Vergleich zwischen verschiedenen Sprachen zeigt z.B. für den Begriff »sterben» eine ganze Menge von Euphemismen; so im Lat. *defungi*, seine Tätigkeit aufgeben, *decedere*, abscheiden, ital. *spirare*, die Seele aushauchen; im Deutschen u.a. die Ausdrücke *entschlafen, hinscheiden, das Zeitliche segnen;* im Französischen z.B. *trépasser, sortir du monde, fermer les yeux, cesser de souffrir* oder im Englischen, wo auch mehrere vulgäre Ausdrücke zu finden sind, z.B. *to pass away, to depart, to breathe one's last, to kick the bucket* u.a.m.

Einer ganz konträren Tendenz verdankt die P e j o r a t i o n ihre Entstehung. Wenn z.B. Schiller sagt: »*Es liebt die Welt das Strahlende zu schwärzen und das Erhabene in den Staub zu ziehen*», so kann man diese wahrhaft leuchtende Erkenntnis auch auf die Welt der Wörter beziehen. Ein paar Beispiele für diese so ausgeprägt gefühlsbedingte Entwicklung mögen meine kurze semantische Übersicht abschliessen:

Das griech.-lat. Wort *despota*, tyrannus, bedeutete so lange

»Herrscher» überhaupt, bis die demokratische Kritik den pejorativen Sinn in das Wort hineinlegt. Entsprechend bedeutete lat. *indolentia* von Anfang an nur »Freisein von Leidenschaften». Später aber wurde die leidenschaftslose Ruhe als »Faulheit» gedeutet, eine Bedeutung, die im modernen Französisch allein gebräuchlich ist.

Als Abschluss meiner Betrachtungen über die affektischen Einwirkungen auf die Sprache im allgemeinen möchte ich einige Worte hinzufügen über die Art und Weise, wie man sich solche Einflüsse auf die Aussprache selbst, also auf die Artikulation der Laute vorzustellen hätte. Ich werde dabei die Gelegenheit benutzen, um die neueste, sog. Wissmannsche Lautverschiebungstheorie in ihren Hauptzügen vorzulegen.

Es ist bekannt, dass starke Gefühle auf die Funktion körperlicher Organe einen direkten Einfluss ausüben können. So wie die Herztätigkeit dadurch modifiziert werden kann, so kann natürlich auch der Sprechakt selbst, die Artikulation, beeinflusst werden. Nicht nur die Dauer, sondern auch die Stärke und Höhe eines gewissen Sprachlautes kann durch eine gefühlsbedingte Intensivierung wesentlich verändert werden. Da nun die genannten Eigenschaften des Sprachlautes kaum als voneinander unabhängig betrachtet werden können, ist es wohl in manchen Fällen unmöglich zu entscheiden, wo ein solcher Einfluss von Anfang an eingesetzt hat. Ein Gefühlsakzent auf einem gewissen Vokal führt oft spontan eine Verlängerung der Quantität mit sich, in vielen Fällen auch eine Modifikation der Tonlage. Die Intonation wird dadurch modifiziert und die Sprachlaute verlieren ihr Gleichgewicht. Namentlich treten solche Einflüsse zutage, wenn es sich um den Akzent handelt: nicht nur der Wortakzent — der dynamische wie der musikalische — sondern auch der Satzakzent kann hierbei erhebliche Modifikationen erfahren, wie dies ohne Zweifel in allen Sprachen nachgewiesen werden kann.

Erwägungen dieser Art mögen hinter der bekannten Lautverschiebungstheorie von Wilhelm Wissmann liegen. Dieser Forscher will nämlich die Verschiebungen im Konsonantensystem durch affektische Lautverschärfung erklären. Mehrere Fälle einer ähnlichen Lautverschärfung liessen sich nämlich gerade in solchen Wörtern nachweisen, die eine besonders heftige Tätigkeit ausdrücken (vgl. z.B. *zucken* : *ziehen*, *ritzen* : *reissen*, *schnitzen* : *schneiden*, *nicken* : *neigen* etc.). Oft wären auch solche Wörter von dieser Verschärfung getroffen worden, die mit einem emotionellen Element irgendwie verknüpft erschienen; so z.B. zahlreiche Kosenamen wie *Fritz*, *Otto* u.dgl.

Für die Verschiebung der indg. Mediae *b*, *d*, *g* zu den Tenues *p*, *t*, *k*, verweist Wissmann auf Fälle wie nhd. *Tausend*, dessen anl. *t* für germ. *þ* nicht im gewöhnlichen Gang der hochd. Verschiebung zu erklären ist, sondern durch eine affektische Aussprache des anlautenden Konsonanten — etwa durch den Respekt vor der grossen Zahl 1000 — zu erklären sei. Wissmann verweist auch auf die bekannte Affrizierung der Laute *p*, *t*, *k* im Dänischen, wo eine ähnliche Verschärfung eingetreten ist.

Dass die betreffende »Verschärfung» in gewissen Wörtern eine Rolle gespielt haben kann, ist wohl unbestreitbar. Aber dass eine rein emotionelle Ursache eine mit solch eiserner Konsequenz durchgeführte Umgestaltung des Konsonantensystems hätte zustande bringen können, ist nicht möglich. Die Ursachen liegen ohne Zweifel tiefer und sind sozusagen die Folgen einer allgemeinen Entwicklungstendenz sämtlicher Sprachlaute, in welcher der akkumulative, stark zentralisierte und expiratorische Akzent der primus motor gewesen ist. Ich verweise auf meinen Aufsatz Lautwandel und Lautverschiebung in den *Studia Linguistica*, Lund 1954, S. 69—89.

Nils Törnqvist

ÜBER SKANDINAVISCHE LEHNWÖRTER IM DEUTSCHEN

So gering auch die Anzahl der skandinavischen Lehnwörter im Deutschen sein mag, lassen sie sich doch in zwei deutlich voneinander trennbare Gruppen einteilen: Solche, die der gelehrten — und später dichterischen und überhaupt künstlerischen — Beschäftigung mit dem nordischen Altertum und vor allem der nordischen Mythologie entspringen (und die man auf schwedisch 'litterära lån' genannt hat) einerseits, und andererseits solche, die zufolge kultureller Berührungen als sogenannte »Kulturwörter» übernommen worden sind.

Bei den Wörtern aus dem mythologischen Gedankenkreis kann der Name Richard Wagners nicht unerwähnt bleiben, der zwar in den meisten Fällen nicht der Urheber dieser Entlehnungen gewesen ist, durch dessen künstlerisches Schaffen sie sich jedoch erst fest im Deutschen einbürgern konnten.

An Entlehnungen aus der Mythologie sind folgende Wörter zu nennen:

A l l v a t e r aus anord. *alfǫðr*, welches einer der eddischen Beinamen Odins ist und 'Vater der Gefallenen in Walhall' bedeutet.

Nach Kluge (Neuphil. Mitt. 1924) tritt das Wort erstmalig schon bei Gottsched i.J. 1745 auf, bei Klopstock, der durch seinen Aufenthalt in Dänemark natürlich besonders leicht Eindrücken dieser Art zugänglich war, in seiner »Hermannsschlacht», sowie in Schillers Jugenddichtung »Semele».

Ein anderer Beiname Odins war *valfǫðr*. 'Vater der Walstatt, des Kampfplatzes'. Simrock bildete hieraus dtsch. 'Walvater' und Wagner bedient sich des Wortes in seiner Oper 'die Walküre', ein Wort, das auch zu den hier zu besprechenden gehört.

W a l k ü r e ist nach anord. *valkyrja* gebildet, dessen zweiter Bestandteil mit anord. *kjósa*, got. *kiusan*, dtsch. *kiesen* im grammatischen Wechselverhältnis steht. Die Grundbedeutung

ist 'wählen, prüfen'. In dem gotischen Worte hat übrigens nach Setälä (FUF 13) auch finn. *kiusata* seinen Ursprung. Das ebenfalls hierauf beruhende neuschw. *tjusa, förtjusa* ist wegen seiner etymologisch »falschen» Rechtschreibung interessant.

N o r n e ist nach dem anord. *nornir* (f.pl.) gebildet und wird zuerst von Klopstock und Herder gebraucht.

G ö t t e r d ä m m e r u n g. Dieses Wort ist insofern besonders interessant, als es sich hier um eine unrichtige Deutung des anord. *ragnarǫk* handelt, deren sich allerdings schon Snorri Sturluson selbst schuldig gemacht hat. Der zweite Bestandteil *rǫk* (n.pl.) ist vom Verb *rekja* abgeleitet und bedeutet 'Grund, Ursache, Zeichen, Wahrzeichen, Ende'. *Regin* (n.pl.) ist ein Kollektivum mit der Bedeutung 'Götter', sodass also korrekt 'das Ende der Götter' zu übersetzen wäre. *Rǫk* ist jedoch schon von Snorri und vor ihm in der Lokasenna in der Liederedda zu *røkr* und *røkkr* umgedeutet worden, was 'Dämmerung, Zwielicht' bedeutet. Daher dtsch. 'Götterdämmerung', wie übrigens auch engl. 'Twilight —' oder 'Dusk of the Gods'. Im Neuschw. ist die Umdeutung noch weiter gegangen, indem *røkkr* nach Abfall des maskulinen Nominativ-r's formell mit *rök* 'Rauch' zusammenfiel und dann auch so gedeutet wurde.

W a l h a l l. Bei diesem Wort kann man schon im Zweifel sein, inwieweit es sich hier überhaupt um eine Entlehnung handelt, denn anord. *Valhǫll* entspricht lautlich und semantisch genau dem mhd. *Walhall*. Anzunehmen ist jedoch mindestens, dass das nordische Wort eine Rolle bei der Erhaltung oder vielleicht Renaissance des entsprechenden deutschen gespielt habe. Hierfür spricht auch die bisweilen im Dtsch. gebrauchte Form *Walhalla*, denn dies scheint einer schw. Analogiebildung zu den dort zahlreichen Feminina auf *-a* nachgebildet zu sein. Das Anwachsen der Anzahl der Feminina auf *-a* im Neuschw. war ja durchaus nicht nur auf Personennamen beschränkt, sondern erstreckte sich auch auf alle anderen Bedeutungsklassen von Substantiven, denn man hat ja bis in die jüngste Zeit des Neuschw. hinein — und selbstredend lange nach dem

grammatischen Zusammenfall der alten nordischen Maskulina und Feminina — ein gewisses Gefühl für diese längst geschwundene formale Genusunterscheidung bewahrt[1]. Das schw. *Valhalla* kommt z.B. bei E. Tegnér vor und könnte sehr wohl als Vorbild für eine entsprechende dtsch. Bildung in Frage kommen.

W a b e r l o h e. Dieses typische Wagnerwort hat anord. *vafrlogi* zum Vorbild. Dies bedeutet die Flammen, von denen die nordische Sigrdrífa und die südgermanische Brünhild während ihres Schlafes umgeben waren, in den sie Odin/Wotan zur Strafe für ihren Ungehorsam versenkt hatte. Zwar hat es in dtsch. Mundarten ein Verbum *wabern*, das sich also etymologisch mit anord. *vafra* und engl. *to waver* vergleicht, lange vor der Wagnerschen Neubildung gegeben, aber die Bedeutung des Loderns und Züngelns von Flammen hat es erst hierdurch bekommen. *Wabern* in den dtsch. Mundarten bedeutet allgemeiner 'sich ziellos hin und her bewegen'.

Entlehnungen aus der altnordischen Literatur sind:

S t a b r e i m. Bei Snorri Sturluson in der Edda tritt zuerst das Wort *stafr* in der Bedeutung 'Reim' auf. Auch Zusammensetzungen wie *hǫfuðstafr* kommen bei ihm vor. Eine Vermittlerrolle bei der Übernahme ins Dtsch. scheint das dänische *bogstavrim*, selten auch *stavrim*, gespielt zu haben.

Eine Missdeutung scheint bei dem selten gebrauchten dtsch. *Liedstäbe* vorzuliegen, wo das Vorderglied in anord. *hljóðstafr* fälschlich mit 'Lied' wiedergegeben ist. Zwar kann anord. *hljóð* in seltenen Fällen auch 'Lied' bedeuten — etymologisch gehören beide Wörter ja auch zusammen — aber bei *hljóðstafr* dürfte Snorri kaum hieran, sondern an die Grundbedeutung des Verbums *hljóða*, 'klingen, lauten, schallen', gedacht haben.

S k a l d e. Bis zu einem alten finnischen Lehnworte führt die Untersuchung dieses Wortes, dessen Ursprung im anord. *skáld* (n.) zu suchen ist und im air. in *scál* eine Entsprechung hat.

[1] Cf. E. Tegnér, 'Om genus i svenskan'.

Setälä (FUF 12) geht von der in einem Aufsatz von Magnus Olsen, 'Hvad betyder oprindelig ordet »skald»?', von 1911 aufgestellten Reihe aus:

anord. *skáld* < urn. **skawalda*, **skawadla* < **skawa* 'schauen;

und schlägt eine Lehnbeziehung zwischen diesem und finn. *kavala* 'falsch, hinterlistig, schlau, verschlagen' vor.

Nach Magnus Olsen wäre also *skáld* ursprünglich ein 'Seher' oder 'Wisser', und für die spätere semantische Verschiebung gibt Setälä eine Parallele in finn. *tietäjä*, das auch als Synonym für *laulaja* auftritt. Hier liegen natürlich uralte religiöse und mythologische Begriffe zugrunde. Auch zeigt sich hier wieder die verbreitete Beziehung zwischen 'wissen' und 'sehen', die sich u. a. in dem alten germanischen Präteritopräsens 'wissen', got. *witan*, kundtut. Ein ähnlicher Vorgang vollzieht sich ja gerade wieder im Neuengl., wo *I see* in der Bedeutung 'ich sehe ein, weiss' angewendet werden kann.

B e r s e r k e r. Der Ahne dieses dtsch. Wortes ist im anord. *berserkr* zu suchen. Das Wort ist im Dtsch. nicht vor 1824 bei Eichendorff belegt, wo es in der Zusammensetzung *Berserkerwut* auftritt.

Während das zweite Glied der Zusammensetzung etymologisch keine Schwierigkeiten bereitet (anord. *serkr* 'Hemd, kurze Jacke' kommt ja noch heute in den skandinavischen Sprachen, allerdings mit archaischer oder dialektaler Färbung, vor), ist man sich über die zwei Deutungsmöglichkeiten, die das Vorderglied bietet, noch nicht einig geworden.

Die älteste Deutung war, dass *ber-* vom Adjektiv *berr* 'kahl, nackt, bloss' stamme. Hiernach wäre dann ein *berserkr* ein »blosshemdiger» Krieger, der sich »in der Hitze des Gefechts» aller unnötigen Kleider entledigt hat, um sich leichter bewegen zu können oder eben auch weniger »in Hitze» zu geraten.

Diese Deutung wurde später verworfen und stattdessen das Vorderglied als Wurzel des anord. *bjǫrn* 'Bär' gedeutet. Dies stösst an sich schon auf Schwierigkeiten, denn urn. **beru-*

war ja schon lange durch lautgesetzliche Brechung seines Stammvokals zu *bjǫrn* geworden, aber man erinnerte an das hierzu gehörige Femininum *bera* 'Bärin' (wo also kein *u* eine Brechung verursachen konnte), und wies ausserdem darauf hin, wie schön diese Bedeutung zu anord. *ulfheðnar* und dem Personennamen *Bjarnaheðinn* passe, welche bzw. 'der in Wolfsfelle gehüllte' und 'der in Bärenfelle gehüllte' bedeuten. Weiterhin konnten der Werwolfskult u.a. diese Erklärungsweise stützen. Die von Snorri Sturluson gegebenen Deutung von *berserkr* ist mit der zuletzt angeführten identisch[1].

Selbst E. Noreen wagt in seinem Aufsatz über dies Thema (Ark.f.nord.fil. 48) keine Entscheidung, spricht sich aber trotzdem für eine grössere Wahrscheinlichkeit der ersteren Deutung — *berserkr* — 'Blosshemdiger' — aus. Zusammenfassend sagt er:

»Även om vi näppeligen kunna komma till något alldeles säkert resultat, synes det mig av såväl formella som isynnerhet av sakliga skäl sannolikare, att den gamla . . . härledningen (also < *berr*) av ordet bärsärk 'en som går i bara särken (livrocken' träffar det rätta, än den numera härskande (der Aufsatz stammt aus dem Jahre 1934), enligt vilken bärsärk vore 'björnsärk'».

Auch im etymologischen Wörterbuch von Hellqvist wird die von Noreen vorgebrachte, jedoch nicht endgültig erhärtete, Ansicht vertreten.

Merkwürdigerweise vertritt noch die letzte Ausgabe des Kluge'schen etymologischen Wörterbuchs einerseits noch die ältere Deutung von *Berserker* als Bärenhäuter, führt aber andererseits gerade den obenerwähnten Noreen'schen Aufsatz als Beleg für die vorgebrachte »Bärenhäuterthese» an.

---

[1] Cf. Ynglingasaga: . . .en hans menn (d.h. Odins) fóru brynjulausir ok váru galnir sem hundar eða vargar, bitu í skǫjldu sína, váru starkir sem birnir eða griðungar; þeir drápu mannfólkit, en hvártki eldr né járn orti á þá; þat er kallaðr *berserksgangr*.

An Kulturwörtern sind zu nennen:

E i s b e i n. Es dürfte wohl nicht allgemein bekannt sein, dass dtsch. *Eisbein* eine zeitlang für ein nordisches Lehnwort gehalten worden ist. Noch in der Auflage von 1943 des Kluge 'schen etymologischen Wörterbuchs wird in diesem Zusammenhang auf das schw. dial. *isläggor* hingewiesen, wonach das Schienbein des Schweines diesen Namen bekommen habe, weil in alter Zeit Schlittschuhe daraus verfertigt wurden. Das Wort sei dann nach Süden gewandert. Diese Deutung scheint erstmalig von Sperber[1] gegeben worden zu sein. Heute führt man *Eisbein* und seine Entsprechungen in anderen germ. Sprachen mit lat. *ischia* und gr. *ἰσχίον* Hüftbein' zusammen.

D a r g e. Desto deutlichere Ahnen in der nordischen Sprachsphäre hat jedoch das seltene nordd. *Darge*, das auf anord. *dorg* (f.), schw. *dörj* 'rev till fiske' zurückgeht. Hellqvist vermutet, dass es sich hier um eine Ablautform zu anord. *draga* 'ziehen, schleppen' handele. Hiermit vergleicht sich übrigens auch schw. *dragg* 'Schleppanker'.

Interessant ist, dass dies Wort auch im Finn. als Lehnwort in der Form *torkko* erscheint (im Erwast'schen Wörterbuch übersetzt mit 'Dreieckangel'), wozu auch das Verb *torkkoa* 'mit der Dreiecksangel angeln'. Noch in der neuesten Ausgabe des Kluge'schen etymologischen Wörterbuchs ist das Substantiv allerdings mit nur einem k geschrieben: *torko*.

D a u n e. Gegen Mitte des 14. Jahrhunderts tritt dies Wort erstmalig in Deutschland auf, wobei der Federhandel mit den nordischen Ländern die Vermittlerrolle gespielt hat. Allgemein gebräuchlich wurde das Wort jedoch erst bedeutend später. Anord. *dúnn*, das mit anord. *dýja* 'schütteln, aufschütteln' zusammenhängt, ergab mhd. *dûne*, woraus lautgesetzlich nhd. *Daune*. Gleichen Ursprungs ist auch engl. *down*.

---

[1] in 'Wörter und Sachen' 6, welches Verf. nicht zugänglich gewesen ist.

E i d e r e n t e. Der erste Bestandteil dieses Kompositums geht auf isl. *æðr* (f.), Gen. *æðar*, zurück. Schon im aisl. existiert neben dieser Bezeichnung für den Wasservogel eine andere, verdeutlichende, *æðarfugl* (cf. dtsch. *Lindwurm, Walfisch, Eidechse* usw.), deren erstes genitivisches Element dtsch. *Eider-* ergeben hat. Der Vokal der ersten Silbe zeigt, dass zur Zeit der Übernahme isl. *æ* in der Aussprache schon zu *ai* geworden war. Damit stimmt auch Kluges Angabe ». . . wurde gegen 1700 durch den Daunenhandel nach Deutschland gebracht» gut überein.

Dtsch. *Eider* ergab wiederum im Dän. *eder(fugl)* und schw. *ejder*.

E r l k ö n i g. Dies aus der Goethe'schen Ballade bekannte Wort verdankt man einer Herder'schen Missdeutung des dänischen Vorbildes. Dän. *elverkonge* 'Elfenkönig' < *elv*, pl. *elver* 'Elfe' wurde schon früh unter der Wirkung eines Lautgesetzes (intervokalisches *-lv-* > *-l(l)-*), das in neuerer Zeit durch die unter dem Einfluss der Orthographie stehende Schriftsprache teilweise wieder rückgängig gemacht wurde (cf. dän. *gulvet* < *gulv* 'Fussboden', das nur in feierlicher Sprache oder auf der Bühne *gul'veð*, sonst *gul'eð*[1] ausgesprochen wird. Auch Doppelformen geographischer Namen, wie *Kalveboden* bzw. *Kalleboden* illustrieren dies), zu *ellerkonge*. Der erste Bestandteil *eller-* dieses Wortes ist nun von Herder als pl. zu *el* 'Erle' aufgefasst worden und 1778 gebraucht er zum ersten Male *Erlkönig*.

G e r f a l k e. Isl. *geiri* 'speerförmiges Stück, Striemen', nach Heggstads altnordischem Wörterbuch (»Gamalnorsk Ordbok») auch 'kile' (Keil) erscheint als erstes Zusammensetzungsglied in isl. *geirfalki* 'Jagdfalke', woraus im 14. Jahrhundert mdh. *gervalch* > nhd. *Gerfalke*. Das Wort wanderte weiter nach Frankreich als *gerfaut* und Italien als *gerfalco* (Cf. Suolahti, Die deutschen Vogelnamen).

---

[1] Der Apostroph soll den dänischen »Stosston» (dän. *stød*, 'Glottisverschluss') andenten.

H u m m e r. Der Name dieses Seekrebses geht nach Kluge auf anord. *humarr* zurück, das mit gr. *κάμ(μ)αρος* 'Seekrebs' zusammengestellt wird. Im Dtsch. erscheint das Wort seit Ostermann, 1591. Hellqvist vermutet wegen der neuschw. Form *hummer*, mit *e* in der Endsilbe und mit Einsilbigkeitsakzent (wie *anden* 'die Ente', nicht wie *anden* 'der Geist') ausgesprochen, dass dieses neuschw. Wort wiederum aus dem Dtsch. entlehnt sei.

K i e l. Da diese Bezeichnung für den untersten Längsbalken des Schiffes oder Bootes nicht vor 1582 im Dtsch. auftritt, liegt die Vermutung nahe, dass es sich auch bei diesem Worte um ein Lehnwort handelt. Anord. *kjǫlr* < urn., urgerm. **këlu*- wäre dann als Ahne von dtsch. *Kiel* anzusetzen.

K i e l s c h w e i n. Dieses dtsch. Wort, wie auch das dän. *kølsvin*, schw. *kölsvin* und engl. *keelson*, bezeichnet den untersten Balken über dem Kiel innerhalb des Schiffes oder Bootes. Der zweite Bestandteil dieses Kompositums hat jedoch nichts mit dem Tiere *Schwein* zu tun, sondern ist auf nordischem Boden durch Umdeutung (oder Dissimilation, cf. etwa nhd. *Knoblauch* < *kloblauch*, eigentlich 'Klauenlauch', wie finn. *kynsilaukka*) aus älterem *kølsvill* entstanden, wo *svill* schw. *syll*, engl. *sill* (cf. window-sill) und dtsch. *Schwelle* entspricht. Also *kølsvill* = 'Schwelle über dem Kiel'.

Diese umdeutende Entwicklung wird durch die verschiedenen Benennungen beleuchtet, die das Engl. für diesen Schiffsteil gebraucht hat, ehe dort *keelson* allgemein gebräuchlich wurde. Man hat dort die Reihe

keelsill -sale -sine -swine -son.

Beim Übergang von *swine* zu *son* mag ausser euphemistischen Gründen (die jedoch bei Seemannsausdrücken nicht unbedingt vorzuliegen brauchen) das aus dem anord. entliehene engl. *swain* < anord. *sveinn* 'Bursche, Genosse, Kamerad' eine Rolle gespielt haben.

F j o r d ist wie *Schi* eine recht junge Entlehnung, am ehesten wohl aus dem Norwegischen, aus dessen Literatur dieser

geographische Begriff erstmalig den Weg nach Deutschland gefunden hat. Engl. *firth*, das ja dem anord. *fjǫrðr* lautlich recht nahe steht, dürfte eine wesentlich frühere Entlehnung als dtsch. *Fjord* sein, worauf ja auch sein Vorkommen in alten engl. geographischen Namen hindeutet.

F j ä l l scheint noch nicht recht im Dtsch. eingebürgert zu sein. In der neuesten Ausgabe des Kluge'schen etymologischen Wörterbuches kommt es noch nicht vor, doch sind in dtsch. Wissenschaftlerkreisen Wörter wie *Fjäll-Lappen* schon seit langem geläufig, und die »Tunturilaulut» des finnischen Komponisten Kilpinen erschienen mit dtsch. Text unter dem Namen »Fjäldlieder».

H a i (f i s c h) geht über holl. *haai* auf anord. *hár* zurück. Die holl. Form zeigt, dass zur Zeit der Entlehnung ins Holl. isl. langes *á* schon diphtongiert (*ai*) ausgesprochen wurde (cf. oben *Eiderente*). Neuschw. *haj* (und wohl dann auch dän. *haj*) ist nach Hellqvist durch Rückentlehnung aus dem Holl., nicht aus dem Dtsch. entstanden.

H a l b b r u d e r nach anord. *hálfbróðir* ist schon 1641 bei Schottel belegt, gilt aber immer noch für niederdeutsch-dialektal, obwohl es in ständigem Vordringen in die hochdeutsche Sprachsphäre begriffen zu sein scheint.

K a n n e g i e s s e r ist aus dem Titel der bekannten Holberg'schen Komödie »Den politiske Kandestøber» (1722 uraufgeführt) ins Dtsch. gekommen und wird für einen politischen Besserwisser angewendet. Seinen nicht-dtsch. Ursprung verrät das Wort schon durch seine ungewöhnliche Kompositionsform, denn bei einem dtsch. Wort sollte man ja *Kannengiesser* erwarten, wie etwa *Lautenschläger*, *Bürstenbinder* usf.

Dialektal tritt *Kannengiesser* (hier also mit *n*!) im Dtsch. übrigens nach einem von Kurrelmeyer angeführten Belege schon 1499 in Ostdeutschland als Schimpfwort auf.

S t e i n k i s t e n g r ä b e r. Ein Missverständnis hat sich bei der Übernahme des dänischen Wortes *stenkistegrav* eingeschlichen. Dies ist eine Fachbezeichnung für einen bestimmten

prähistorischen Gräbertypus, bei dem die Sargkammer aus Steinplatten hergestellt war. Dies nennt die dänische Archeologie *stenkister*, also 'Steinsärge'. Die dtsch. Fachgenossen aber deuteten dän. *kiste* fälschlich als dtsch., 'Kiste, Kasten' und seitdem wurde *Steinkistengräber* als Fachterminus benutzt.

U m w e l t ist ein noch immer umstrittenes Wort, das Goethe seit 1816 verwendet und das von dem Dänen Baggesen zuerst 1800 gebraucht worden sein soll. Es scheint also einiges für eine dtsch. Nachbildung des dän. *omverden* zu sprechen. Auch Kluge (1912 in »Wortforschung und Wortgeschichte») neigt dieser Ansicht zu, teilt aber gleichzeitig mit, dass nach Dahlerup das dän. *omverden* »doch später als unser deutsches Wort bezeugt» sei, und die Frage daher noch offen bleiben müsse.

Das dän. Ordbog over det danske Sprog bemerkt über *omverden* nur lakonisch »dannet i begyndelsen af det 19. aarh. efter tysk 'umwelt'», ohne jedoch anzugeben, wann das dän. Wort zum ersten Male auftritt, während man Kluge anmerken kann, dass er eigentlich an eine dän. Entlehnung glaubt, ihm aber lediglich die Beweismittel dafür fehlen. Inder neuesten Ausgabe des Kluge'schen etymologischen Wörterbuchs ist man jedoch einen Schritt weiter gegangen und stellt die Entlehnung aus dem Dän. einfach als Tatsache hin, ohne andere Belege dafür zu nennen als den obenerwähnten Kluge'schen Aufsatz, der ja gerade in mustergültiger Vorsicht die Frage offen lässt.

J u l k l a p p tritt zuerst in Pommern nach dem Westfälischen Frieden auf und ist also mit grosser Sicherheit zu Beginn der schwedischen Herrschaft in Nordostdeutschland aus dem Schw. übernommen worden. Auch das Wort *Jul* selbst ersetzt in diesen Gegenden das dtsch. *Weihnachten*.

N o r d l i c h t hat im Dtsch. einen älteren Vorgänger in der Form *Nordschein*, womit sich schw. *norrsken* vergleicht. Dänisch galt jedoch schon seit langem *nordlys*, was auch dem dtsch. *Nordlicht* zugrunde gelegen haben dürfte. Das Holl. hat analog *noorderlecht* gebildet. Christian Wolff war der erste, der *Nordlicht* im Dtsch. gebraucht hat (1716).

R e n n t i e r stellt eine Verdeutlichung (cf. *Eiderente*) des nordischen *ren* dar, wobei im Dtsch. noch das dem Deutschen unverständliche *ren* zu *Renn-*, vom Verbum *rennen*, umgedeutet worden ist. Verdeutlichende Zuzammensetzungen treten allerdings auch schon im Bereiche der nordischen Sprachen auf, cf. anord. *hreindýri*, wo der zweite Bestandteil die speziellere Bedeutung von dtsch. *Tier* (= 'Hirsch', cf. heutige Jägersprache *Tier* 'weibl. Hirsch, Hindin') hat. Ebenso holl. *rendier*, engl. *reindeer*, dän. *rensdyr*. Auch im Schw. tritt neben *ren* die Verdeutlichung *rendjur* auf. *Ren* geht auf ein heute ausgestorbenes lappisches Wort zurück, während heute lapp. *påtso* (cf. finn. *poro*) gilt.

S t r a n d. E. Schröder macht in Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, phil.-hist. Kl. 1941,3 darauf aufmerksam, dass *Strand* dem Oberdeutschen fremd gewesen ist (wo **Gestade* galt) und dass es auch auf niederdeutschem Sprachgebiet erst gegen Ende des 13. Jahrhunderts auftritt. Er verfolgt die weitere Verbreitung des Wortes nach Süden und Westen und stellt schliesslich fest, dass die Skandinavier »es (d.h. das Wort *Strand*) den Deutschen geschenkt haben». Obwohl Schröder keinen vollgültigen Beweis für eine skandinavische Entlehnung gibt, so machen doch die von ihm angeführten Tatsachen seine Behauptung wahrscheinlich.

S k i ist ein recht junges Lehnwort, um 1900 aus dem Norw. entlehnt, da das Schilaufen als populärer Sport erst um diese Zeit modern wurde. Norw. *ski* geht auf anord. *skíð* zurück, was wiederum im Dtsch. in *Scheit* eine etymologische Entsprechung hat.

T a n g tritt nach Kluge »kaum vor . . . 1793» auf und ist aus dem dän. *tang* entlehnt. Anord. *þang* (n.). Im Dtsch. gilt auch vielfach das verdeutlichende *Seetang*, wie auch Holl. *zeetang*.

T j a l k ist ein selten vorkommendes nordd. Wort, das als Bezeichnung für ein flaches Boot oder Schiff in der Küstenschiffahrt Verwendung findet. Dem Hochd. ist es fremd. Kluge

erklärt *Tjalk* in seiner »Seemannssprache» aus anord. *kjóll*[1] 'Schiff, Boot'. Das *tj-* im Anlaut des dtsch. Wortes gestattet den Schluss, dass zur Zeit der Übernahme ins Dtsch. die Erweichung des *k* vor Vorderzungenvokalen in der skandinavischen Sprache (oder dem skand. Dialekt), die das Wort dem Dtsch. vermittelt hat, schon begonnen hatte [2]. Das auslautende *-k* in *Tjalk* wird als niederdeutscher (und holl.) Diminutiv erklärt. *Tjalk* ist sowohl ins Dän. als auch ins Schw. rückentlehnt. Im Schw. ist es seltener und findet sich auch in keinem der bekannteren schw. Wörterbücher. In der Literatur kommt es z.B. bei Arvid Mörne (»Tjalken seglar in . . .») vor.

V i e l f r a s s. 1) Nach dem Kluge'schen etymologischen Wörterbuch wird ahd. *vilifrāz*, mdh. *vilfrāz*, welches dort als Name der Hyäne auftritt, unter dem Einfluss von norw. *fjeldfross* 'Bergkater', das durch den hansischen Handel in Deutschland bekannt wird, noch vor Ende des 15. Jahrhunderts zu *veelvratz* und *villefras* umgedeutet. Diese Formen beeinflussen dann die nordischen Wörter, welche zu norw. *fjeldfras*, dän. *fjeldfraads* (heute jedoch *jærv*) und schw. *filfras* werden. Die Legende von der Gefrässigkeit des Tieres ist nach Kluge erst durch den Namen des Tieres entstanden. »Im alten Deutschland sah man immer nur den Pelz».

2) Nach Böhtlingk, Berichte der sächs. Ges.d. Wissenschaften, phil.-hist. Kl. 1901, ist jedoch das alte norw. *fjeldfross* erst aufgrund des deutsch. Wortes entstanden.

3) Eine neue Möglichkeit, die weder Kluge noch Hellqvist in ihren resp. etymologischen Wörterbüchern verzeichnen, ist von Toivonen in Suomen Tiedeakatemian Toimituksia B, L aufgezeigt worden. Toivonen geht insoweit konform mit Böhtlingk, als er ebenfalls norw. *fjeldfross* als eine geglückte Volksetymologie des dtsch. *vilfrāz* ansieht. Doch geht er noch

---

[1] Das also wohl von anord. *kojlr* 'Kiel' auseinanderzuhalten ist.

[2] Für das Schw. z.B. reichen die ersten Anfänge dieser Erweichung bis ins »äldre fornsvenska» (also 1225—1375) hinein.

einen Schritt weiter und meint, dieses mhd. oder ahd. Wort sei eine Lehnübersetzung von finn. *ahma*. Es sei durchaus möglich, räsonniert Toivonen, dass Mittelsmänner im nordischen Pelzhandel, die sowohl des Finn. als auch des Dtsch. mächtig gewesen seien, eine solche Übersetzung geliefert hätten. Als Entwicklungsparallele führt er germ. **vargas* an, das ursprünglich 'Würger, Dieb, Geächteter' bedeutet und dann erst die Tabubenennung für den Wolf ergab[1]. Hierzu vergleicht sich ja auch dtsch. *Bär*, anord. *bjǫrn*, eigentlich 'der Braune', welches als Tabubenennung für das ausser Gebrauch gekommene idg. Wort, das sich in gr. *ἄρκτος* findet, eingetreten ist,

Als Kuriosa seien noch die schw. Wörter *skjuts*, *skjutsbonde* und *schinn* (mit *sch*!) angeführt, die man in dem alten Fremdwörterbuch von Petri (Ausg. 1897) finden kann, erwähnt. Sie dürften jedoch kaum jemals dem dtsch. Wortschatz angehört haben.

J. Schneider

BESPRECHUNGEN

J. van Mierlo, *Beknopte Geschiedenis van de Oud- en Middelnederlandse Letterkunde.* Zesde bijgewerkte en verbeterde druk. Antwerpen-Amsterdam, Standaard-Boekhandel, 1954. 259 S.

Es gehört sicherlich zu den Seltenheiten, dass ein wissenschaftliches Handbuch, das die mittelalterliche Literatur eines Volkes behandelt, sechs Auflagen erlebt. Bei der Lektüre der Arbeit van Mierlos werden dem Leser die Ursachen ihres Erfolges klar. Der Verfasser, der sich durch eine Reihe von Spezialuntersuchungen und eine umfangreiche Gesamtdarstellung als ein vielseitiger und tiefgründiger Kenner der mittelniederländischen Literatur ausgewiesen, hat ein warmes persönliches Verhältnis zu seinem Gegenstand und ein offenes Auge für die Schönheiten dieser versunkenen Welt. Er bewegt sich

[1] Cf. jedoch schon skr. vṛki 'Wolf'!

mit einer selbstverständlichen Sicherheit unter den literarischen Gestalten jener Zeit wie unter alten vertrauten Bekannten.

Van Mierlo baut seine Geschichte der mittelalterlichen niederländischen Literatur auf breiter Basis auf, indem er eine eingehende Schilderung der germanischen, merowingischen und karolingischen literarischen Bestrebungen gibt und dabei auch wichtige hochdeutsche Denkmäler berücksichtigt.

Der Darstellung kommt zugute die intime Vertrautheit van Mierlos mit der mittellateinischen Literatur, die mit dem ganzen mittelalterlichen europäischen Schrifttum so eng verknüpft ist, und mit der altfranzösischen Literatur, die für die mittelniederländische von so eminenter Bedeutung gewesen ist.

Um dem Leser den Hintergrund und die Zusammenhänge zu beleuchten, skizziert der Verfasser gelegentlich die entsprechenden französischen Zustände. Die Entstehung der Chansons de geste denkt sich van Mierlo (S. 28 f.) ähnlich wie Bédier, betont aber mit Recht, dass die ersten französischen epischen Gedichte kein absoluter Anfang waren.

Van Mierlo rechnet damit, dass eine ganze Reihe von den ältesten mittelniederländischen Denkmälern verloren gegangen sei. Dass solches unter den damaligen Verhältnissen leicht geschehen konnte, wird kein Einsichtiger abstreiten wollen, und z.B. der mittelhochdeutschen Literaturgeschichte ist diese Frage wohlbekannt. Der patriotische Eifer des Verfassers hat sein Auge geschärft, so dass es ihm gelungen ist, seine These in einigen Fällen bereits wahrscheinlich zu machen. In einigen anderen wird der temperamentvolle Autor noch manche Lanze brechen müssen, bis die Frage endgültig geklärt ist. In dieser Zeitschrift (Jahrgang 1951 S. 195 f.) hat Pentti Tilvis mit guten Gründen nachzuweisen versucht, dass der deutsche Prosa-Lancelot aus dem Anfang des 13. Jh. nicht direkt aus dem Altfranzösischen, sondern aus einer mittelniederländischen Vorlage übersetzt sei, was somit zur Ansetzung eines frühen, verloren gegangenen niederländischen Prosa-Lancelots zwingt. Tilvis hat jetzt die Genugtuung, dass van Mierlo (S. 96) seinem Ergebnis beipflichtet.

Bei der Schilderung der Verbreitungsgeschichte des höfischen Einflusses erwähnt der Verfasser (S. 34) die diesbezüglichen Arbeiten einiger finnischer Forscher, die den mittelniederländischen Einfluss auf das Mittelhochdeutsche behandelt haben, und wendet sich gegen die Auffassung, dass die niederländischen Wörter auf mündlichem Wege ins Deutsche über-

nommen worden seien. Ich bin gern bereit zuzugeben, dass die mittelhochdeutschen Entlehnungen aus dem Mittelniederländischen sich meistens auch mit der Annahme literarischer Übernahme gut vertragen. Die Existenz einer älteren, verloren gegangenen mittelniederländischen Literatur wäre sogar geeignet die Kraft des sprachlichen mittelniederländischen Einflusses auf das Mittelhochdeutsche noch leichter verständlich zu machen. Dass aber zwischen zwei so nahe verwandten Sprachen die mündliche Übernahme von Wortgut eine grosse Rolle gespielt haben muss, lässt sich nicht bezweifeln, und die Schicksale vieler solcher Entlehnungen im Mittelhochdeutschen erklären sich eben durch diese Art der Übernahme.

Die sechste Auflage dieses Werkes ist nicht etwa nur ein Neudruck. Der Verfasser hat auch die allerjüngste Forschung gewissenhaft herangezogen.

Emil Öhmann

Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiet der germanischen Philologie, hrsg. von der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin. N.F. Bd 16–19 = Bibliographie 1936–1939. — Berlin, Akademie-Verlag, 1954. XXIII, 1052 S. 8°.

Nach sechzehnjähriger Pause liegt jetzt der erste Nachkriegs-»Jahresbericht» wieder vor, ein umfangreicher Band mit rd 11600 Titeln, ungerechnet die Besprechungen. Er erschliesst die Jahre 1936–39. Sein Herausgeber, das Institut für deutsche Sprache und Literatur an der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin (verantwortlich: Otto Neuendorff, ein langjähriger Mitarbeiter am Jber.) hat freilich, um die grosse Zeitverspätung einzuholen, den Charakter der Bibliographie ändern müssen: aus der bibliographie raisonnée ist eine reine Titelliste geworden, die allerdings dann und wann auch Hinweise auf den Inhalt gibt und etwa solche Werke wie Grabmanns Mittelalterliches Geistesleben sorgfältig aufschlüsselt. Ebenso ist aus der reinen Primärbibliographie ein teilweise sekundäres Verzeichnis geworden, da viele Druckschriften unerreichbar blieben. Für diese Massnahmen bringt jeder Verständnis auf, denn auf baldige Schliessung der Lücke muss das Hauptgewicht gelegt werden, wenn auch das Gericht dadurch sehr an Salz verloren hat. Vorgesehen sind (nach H. Widmann: Bibliogr.

z.dt. Schrifttum. 1951. S. 80) 2 weitere Bände in gleicher Anlage: 1940—45, 1946—50.

Die alte Anordnung wurde trotz mancher sachlicher Bedenken beibehalten, mit gutem Grund, denn eine Bibliographie darf und muss hier gröber sein als die auf feiner gegliedertem Felde arbeitende Wissenschaft, der sie dient (vgl. DVS 26. 1952. 264). An solchen kleinen Änderungen wie »Mythologie und Sagenkunde» > »Religion und Heldensage» registriert man schmunzelnd gewisse moderne Antipathien unserer Wissenschaft. Nr XVII »Volksdichtung» fiel aus — aus unverständlichen Gründen, da es ja nur um eine Titelliste geht und das Material für die Jahre 1936—38 in der Volkskundlichen Bibliographie (Berlin 1941 ff.) von Paul Geiger und für 1939 in der Bibliographie internationale des arts et traditions populaires (Bâle 1950) von demselben weitgehend bereitliegt. Mit diesen beiden müssen wir uns so lange behelfen.

Die bibliographische Exaktheit ist vorzüglich. Vollständigkeit konnte, obwohl mit bewunderungswürdigem Spürsinn manches abgelegene Sammelwerk und mancher halbverschüttete Zeitschriftenaufsatz gefunden wurde, nicht ganz erreicht werden. In Ib vermisst man das Jahresverzeichnis der deutschen Hochschulschriften und durchgängig die »Abstracts» der amerikanischen Dissertationen.[1] Die dt. masch. Dissertationen sind einbezogen. Eine Frage grundsätzlicher Art ist, ob man deutsche Grammatiken, sofern sie auch wissenschaftliche Zielsetzung haben, ausschliessen soll. Im Berichtszeitraum blieb Kullberg fort[2], leider auch die engl. Übersetzung von Tonnelats Sprachgeschichte.[3] Nicht immer, wie z.B. im Falle van Poppels[4], wurde

---

[1] Ich beschränke mich an dieser Stelle auf die Nachtragung einiger sprachwissenshaftlicher Titel. In der DVS denke ich in absehbarer Zeit literarhistorische Lücken füllen zu helfen. Es fehlen z. B. G. E. Giesecke: The loan translation in German as the linguistic conquest of foreign semantic fields. Stanford Univ. abstracts of doctoral diss. 14. 1939. 52—55. — M. E. Valk: The meaning of the verbal prefix *ge-* in Gottfried's Tristan. Univ. of Wisconsin summaries of doctoral diss. 3. 1939. 336—38. — R. H. Weidman: A study of nominal compounds in MHG based on the Manesse Ms. ibid. 344—46.

[2] K. M. Kullberg: Tysk språklära i den högre undervisningens tjänst. Stockholm: Bergvall 1938. 530 S.

[3] E. Tonnelat: A history of the German language. Transl. by D. P. Inskip. London: Harrap 1937. 225 S.

[4] G. van Poppel: Over enkele soorten van klankwoorden. Tijdschrift voor Taal on Letteren 27. 1939. 411—19.

der germanistische Inhalt erkannt. Auch die Grenze der Wissenschaftlichkeit, so nötig sie ist, bringt Unsicherheit mit sich. So wurde ein Buch von Wasserzieher (Hans und Grete) aufgenommen, ein anderes fortgelassen.[1]

Dass XIV (Vor- und Frühgeschichte) auf das wichtigere Schrifttum beschränkt wurde, ist für jene Jahre der Hochflut nur zu begrüssen. Für die Nachkriegszeit wäre wieder vollständige Verzettelung erwünscht. Zu überlegen bliebe, ob man nicht, um den Umfang nicht allzu stark anschwellen zu lassen, die Allgemeine Sprachwissenschaft und Indogermanistik beschneiden sollte, da uns hier so gute Bibliographien wie die von H.Krahe im IJ und A.Sommerfelts Bibliographie linguistique[2] zur Verfügung stehen.

Dem Bd ist ein neues Siglenverzeichnis beigegeben. Dabei sollte grundsätzlich auf Nennung der unterscheidenden Komponente gesehen werden. (Also nicht »Englische Studien» = ESt., sondern ESts, da »English Studies»=ESts.) Nützlich ist das Personen- und Werkverzeichnis, welches das alte Sachverzeichnis ersetzt. Unaufgeschlüsselt bleiben danach nur die Schriften, die (wie z.B. II,3) weder Verf.- noch Hrsg.namen enthalten. Es wäre zu erwägen, sie in eines der beiden Register einzugliedern, zumal ihre Zahl gering ist.

Die vorstehenden kritischen Bemerkungen können und

---

[1] E. Wasserzieher: Schlechtes Deutsch. 6. Aufl. Bonn, Berlin: Dümmler 1939. 60 S. — Ausserdem: T. Höjer: Nyare strömningar inom tysk språkvetenskap och språkvård. In: Skrifter utg. av humanistiska föreningen vid Stockholms högskola. Stockholm: Bonnier 1939. Bd 1. S. 3—25. — E. Neweklowsky: Wasser, Wetter und Wind in der Schiffersprache des dt. Donauraumes. In: Jb. des Vereines für Landeskunde u. Heimatpflege im Gau Oberdonau. Linz 1939. S. 213—87. — N. Prilutzki: Dialectologiše Forarbetn. Wilno 1937. 233 S. (Bibliothèque de l'Institut Scientifique Juif. Section philologique.) — A. C. S. Ross: German *dirne*, Icelandic *þerna*, Middle English *þerne*. Proceedings of the Leeds Philosophical and Literary Society. Lit & Hist. Section 5. 1939. 113—24. — F. Thiele: »Er weiss, wo Barthel den Most holt». GQu. 12. 1939. 11—15 (vgl. dazu VIII, 439). — Was besagt die Bemerkung vor I, 147 »Zarncke über Grabmann»? Grabmann war, als Zarncke 1891 starb, 16 Jahre!

[2] Diese hat inzwischen auch ihre in den ersten Nachkriegsjahren geübte vornehme Zurückhaltung gegenüber deutschen Titeln aufgegeben.

wollen den Wert des neuen Jber. nicht mindern. Die Berliner Akademie verdient dafür, dass sie das verwaiste Werk in ihre Obhut nahm und damit ihre Aufgabe als Akademie recht verstanden hat, unsere volle Anerkennung.

Hans Fromm

Paul Lévy, *La langue allemande en France*, I u. II. Paris u. Lyon, IAC, Les Edit. de Lyon, Biblioth. de la Société des étud. germ., VIII. 1950/1952, 275 u. 335 S.

Diese in etwas ungleiche zeitliche Epochen gegliederte Gesamtdarstellung der deutschen Sprache in Frankreich (der Ausdehnung u. Auswirkung ihres Einflusses auf einzelne u. auf d. Französische überhaupt) ist durch ihre klare Gliederung sehr übersichtlich. Der gewaltige, an Perspektiven überreiche Stoff ist innerhalb der betr. Epochen in drei Hauptstücken dargestellt: zunächst »Les Allemands en France», sodann »Les Français face à l'allemand»; einen dritten Hauptabschnitt bildet jeweils »La situation particulière de quelques régions» (in Weiterführung von L.s früheren Arbeiten über die sprachlichen Verschiebungen an Frankreichs nördl. u. östl. Grenzen).

Als Ergänzung der linguistischen Studien Brunots gedacht (s. Vorwort) hält sich der im eigentlichen Sinne linguistische Teil der Untersuchung in sehr engem Rahmen und fusst auf vorhandenen älteren Einzelforschungen. Doch hat die zusammenfassende Darstellung der einzelnen Sachgebiete (Krieg, Handel, techn. Fachwörter usf.) ihren Wert schon als kulturgeschichtlicher Überblick; ein dem ersten Band angeschlossenes Verzeichnis der erwähnten franz. Wörter dt. oder germ. Ursprungs erleichtert das Nachschlagen.

Reizvoll ist die — zunächst sehr kriegerische — sozial gegliederte Aufstellung der Deutschen in Frankreich. Bei den Schriftstellern und den Übersetzungen aus dem Deutschen würde man — jedenfalls bei den namhafteren — dem französischen Leser ein wenig mehr Ausführlichkeit gewünscht haben. So heisst es etwa (I 246) »Hölderlin résida quelques mois, au début du XIX^{e} siècle, comme précepteur à Bordeaux». Hebbel wird in einer Besucherliste Heines erwähnt (II 6), obschon seine Pariser Tagebücher nicht ohne Echo geblieben sind. C. F. Meyer, dessen sprachlicher status Aufmerksamkeit

verdient, bleibt, wie auch Thomas Manns berühmtes französisches »Zauberberg«-Kapitel, ungenannt.

Das Fehlen Hofmannsthals, Zweigs und neuerer Autoren ist in Anbetracht der an sich schon zu bewältigenden Stoffmenge weniger auffällig; dass aber weder Kafka noch Rilke auch nur dem Namen nach erwähnt werden verwundert.

Die jeweiligen Hauptstücke II sind eine gewichtige Materialsammlung dafür, wie wenig nahe die französische Öffentlichkeit jemals dem Deutschen gekommen ist und neben dem Hauptstock der sprachlichen und sachlichen Fehlurteile Mme de Staëls zeigen die zahlreichen anderen Belege L.s erneut, dass auch in einer psychologisch gesehen ziemlich neutralen Epoche selbst den interessierten Geistern das Deutsche wenig oder garnicht geläufig war.

Die zunehmende Vervollkommnung im Sprachunterricht hat von der Mitte des letzten Jhdts an zunächst auch die Lage des Deutschen gebessert. Für die danach einsetzenden, nicht sprachlich bedingten Veränderungen — d.h. für den zeitweise starken Rückgang im Deutschstudium — sind die vielen, nach verschiedenen Gesichtspunkten hin ausgearbeiteten Tabellen aufschlussreich. Eine untergeordnete Frage bleibt, ob man derartige, im Text ausführlich erläuterte Tabellen nicht eher als graphische Darstellung oder in einem Anhang zusammenfassen könnte (so auch die Aufzählung bezw. Beschreibung von Übersetzungen, deutschsprachlichen Zeitungen usf.). Innerhalb seiner ausführlichen Darstellung des Deutschunterrichts gibt L. durch die Erwähnung der hauptsächlich verwendeten meist unglaublich fehlerhaften Lehrmittel aufschlussreiche Hinweise über das Deutschstudium vor der franz. Revolution. Als Kuriosum sei angeführt, dass die sächsiche Mundart damals in Frankreich als das beste Deutsch galt.

Was die sprachl. Entwicklung in den nördl. u. östl. Grenzgebieten betrifft, so kommt L. nach Erörterung eingehenden, auch statistischen Materials, zu dem Schluss, dass die 'natürliche' Entwicklung *zum Französischen hin*führt, und zwar sogemässig ansteigend mit zunehmender Einwohnerzahl. (Das Saargebiet ist nicht berücksichtigt.) Dieser Abnahme an »lebendem Deutsch» stünde neuerdings in ganz Frankreich wieder eine Zunahme im Unterricht — quantitativ bei den Schülern, qualitativ bei den Lehrern — gegenüber.

L.s Arbeit bietet einen rahmenschaffenden Überblick über das ganze, weitreichende Thema. Es wäre zu hoffen, dass die

mannigfachen, oft nur ganz kurz gestreiften Einzelfragen vielen Deutschstudierenden die Anregung zu genauerer Ausarbeitung geben. Auch Nachträge zu diesem unerschöpflichen, bis ins Ideengeschichtliche hineinreichenden Thema werden sich dann einstellen. So würde man sich z.B. eine Untersuchung darüber wünschen, inwieweit sich französische Übersetzer gegen ihre Sprache vergehen mussten, und ob bezw. inwieweit so entstandene Wendungen oder Sinnerweiterungen sich durchsetzen konnten.

CARL-AUGUST VON WILLEBRAND

La Vida del glorios Sant Frances. Version provençale de la *Legenda maior Sancti Francisci* de Saint Bonaventure. Edition princeps par INGRID ARTHUR. Thèse, Uppsala (Almqvist & Wiksell), 1955. VII + 313 pages.

L'unique manuscrit contenant la version provençale de la *Legenda maior* (il n'a pas été signalé dans la bibliographie des *Opera omnia Sancti Bonaventurae*) se trouve dans la bibliothèque de la Chiesa Nuova d'Assise. Il s'agit d'une copie datant de la fin du XIV^{e} siècle; la traduction peut avoir été exécutée vers 1300 au plus tôt, mais elle est vraisemblablement postérieure de plusieurs décades. La langue du copiste, qui paraît bien avoir été aussi celle du traducteur lui-même, est languedocienne, avec des particularités dialectales qui renvoient aux actuels départements de l'Aude ou de l'Ariège.

L'édition a été faite avec un soin exemplaire, et un recours opportun aux rayons ultra-violets a permis de lire plusieurs passages des premières feuilles, passablement détériorées par le temps et par l'humidité. Bien que fidèlement traduit, le texte recèle pas mal de difficultés qui sont résolues ou, en tout cas, utilement commentées dans des notes au bas des pages. Il est précédé non seulement des traditionnels (et très traditionalistes) chapitres sur la phonétique et la morphologie mais aussi, chose plus rare et plus méritoire, d'un aperçu sur la formation des mots et d'une syntaxe (de près de 50 pages). Un glossaire d'un millier de mots, dont 125, munis d'astérisques, ne se trouvent ni dans Raynouard, ni dans les dictionnaires de Levy, termine cette édition qui fait honneur à Mlle Arthur et qui retiendra sûrement l'attention des provençalistes.

Dans le glossaire figurent, avec les 125 nouveaux venus, dont Mlle Arthur enrichit le trésor lexical de l'ancien provençal, les mots qui »offrent un intérêt particulier» et ceux qui »pourraient embarrasser un lecteur peu expert de textes provençaux» (p. 132). L'application de ces critères subjectifs donne un résultat légèrement hétéroclite. On se sent passé maître en voyant figurer dans le glossaire des masses de mots aussi simples que p.ex. *alauza* 'alouette' mais la modestie reprend ses droits quand on est arrêté dans la lecture par des mots tels que *aquocelant* (XI: 7), *ayns* (III: 6), etc., et sans trouver aucun éclaircissement dans le glossaire. Bien sûr, à force d'ingéniosité et le contexte aidant, on finit par comprendre qu'il faut traduire 'conseillant' et 'an(née)s'. Mais notre éditeur aurait sans doute dû soit se montrer plus accueillant dans le glossaire, soit donner un répertoire alphabétique des mots traités dans la partie phonétique. Mlle Arthur a mille fois raison d'enregistrer la totalité de ses mots nouveaux, même si la plupart sont transparents pour chaque lecteur, tout novice qu'il soit: **attencio*, **desconfizanza*, **divinalment*, **furiosament*, **nonparlable*, **prophetar*, **seraph* . . . Mais on se tromperait fort en prenant tous les mots nouveaux (et les significations nouvelles de mots déjà attestés) pour authentiquement provençaux. Plus d'une fois, ils ont été repris tels quels du texte de base ou suggérés par lui, comme p.ex. **grandena* 'grêle'; on sait que le type g r a n d o, très vivant en Italie, n'a laissé aucune descendance gallo-romane. — Il y a d'autres cas plus curieux. Prenons à titre de prototype **pecora*, qui revient trois fois (correspondant chez Saint Bonaventure à *ovis*, *ovicula*, mots traduits ailleurs par *ovelha*, *feda*, *fedeta*). Le singulier *pecora* 'brebis' n'est pas latin, le type n'existe pas en France, ni même en Piémont; ajoutons que la conservation de la voyelle posttonique non finale (*o*) est incompatible avec la phonétique provençale (occitane). *Pecora* est le substantif italien bien connu, c'est une certitude absolue et non pas, comme le veut Mlle Arthur une simple possibilité parmi beaucoup d'autres, et *pecora* n'aurait donc pas dû illustrer le traitement provençal des mots proparoxytons (p. 33). Que le sens de 'bourse' pour *funda* n'ait pas été enregistré en provençal n'étonne nullement, puisque le mot, avec ce sens, est italien: c'est le Docteur Séraphique en personne qui nous le dit (VII: 5). — *Prozomtio* 'témérité' doit être un autre italianisme, puisqu'on trouve *prosontuoso* dans Pétrarque. — Et voici qui est plus intéressant encore: VIII: 6, le latin *sus ferocissima* est

rendu par *una trueia roia sobrecruzel*. En provençal, *roia* signifie '*rouge*', un point c'est tout.[1] Il est pour ainsi dire certain que le copiste a interprété le mot ainsi et c'est aussi le sens auquel notre éditeur donne la préférence (»le rouge est la couleur qui symbolise la rage et la méchanceté»). Mais il me semble exclu que le traducteur, qui s'acquittait fort honorablement de son devoir de suivre d'aussi près que possible un texte presque sacré, se soit permis une pareille fantaisie. Je suis persuadé qu'il a traduit *sus* par *roia* en se servant d'un mot italien (cf. le cas de *pecora*) et que le copiste, croyant réparer une omission involontaire du traducteur, a de son propre chef ajouté *trueia*[2]. Mlle Arthur aurait pu et dû consulter la carte 1090 *troia* de l'*AIS* et elle aurait découvert que le type '*roia*' y est richement représenté sur une aire assez compacte qui, au nord, commence à Bormio et dans la Valtelne, s'étend à cheval sur la frontière vénéto-lombarde et s'arrête, au sud, au point 412 (Prignano) en Emilie. Rien ne fait croire que l'aire de ce mot, probablement prélatin[3], ait été autrefois sensiblement plus grande; ce qui importe surtout, c'est que les matériaux du *FEW* ne contiennent rien qui ressemble de près ni de loin à *roia* 'truie'.[4]

Mlle Arthur déclare (p. 130) que, vu le nombre énorme des mss qui contiennent la *Legenda maior Sancti Francisci*, elle n'a »pas pu songer à trouver celui qui a servi de base à la traduction». Je ne lui en fais pas grief, bien qu'un petit effort en ce sens n'eût peut-être pas été infructueux, vu l'existence de plusieurs variantes caractéristiques. Mais je me permets de lui reprocher cette attitude négative qu'elle observe en général à l'égard d'une explication par l'italien des particularités de son texte. Elle a collationné des traductions en ancien français de la *Legenda maior*, mais la première démarche à suivre, qui

---

[1] Il faudrait beaucoup de complaisance pour suivre Mlle Arthur quand elle propose, dubitativement, de donner le sens de 'cochon' à un *roig* énigmatique inséré dans un contexte tout aussi obscur (v. Levy, *Supplementwörterbuch*, *s.v.*).

[2] Signalons la possibilité que 'truie' ait pu se dire *troia roia* en italien. Pareilles tautologies ne sont pas inconnues (cf. suédois *fargalt* 'verrat', littéralement 'verrat-porc entier'), mais la carte 1090 de l'AIS ne présente rien de semblable.

[3] Cf. R. A. Stampa, *Contributo al lessico preromanzo dei dialetti lombardo-alpini e romanci*, (Romanica Helvetica, II, Zürich, 1937), p. 50.

[4] Je remercie encore ici M. von Wartburg et M. H.-E. Keller qui ont bien voulu me donner ce précieux renseigement.

s'imposait, n'était-ce par plutôt d'examiner un certain nombre d'entre les traductions italiennes qui ont été conservées? Qui, dans la situation du traducteur provençal, ne se serait pas empressé de consultér une traduction italienne pour voir comment on s'y prenait pour rendre »en une langue beaucoup plus jeune, bien moins développée et stabilisée et avec un vocabulaire bien plus modeste» (Arthur, p. 15) toute la terminologie théologique dont Saint Bonaventure, hélas, a encombré une légende par ailleurs souvent ravissante? Quel triomphe pour la sagacité de Mlle Arthur si elle avait réussi à mettre la main sur cet hypothétique mais probable »deuxième manuscrit de base» (vraisemblablement, à cause de *roia*, en *volgare* septentrional)! J'admets, bien entendu, que le traducteur provençal n'ait pas forcément puisé ses italianismes directement dans une source livresque: il résidait en Italie, devait fort bien savoir l'italien et il était évidemment familiarisé avec le texte italien de la vie de Saint François pour en avoir entendu des lectures et, pourquoi pas?, pour l'avoir récitée lui-même devant les foules des fidèles. Cela revient d'ailleurs à peu près au même, et j'espère que les investigations que j'ai suggérées ici seront un jour entreprises.

Quoi qu'il en soit, Mlle Arthur a commis un péché d'omission en ne réunissant pas dans un paragraphe spécial tous les cas d'italianismes patents, probables ou simplement possibles. Ils sont nombreux (je n'en ai présenté qu'un choix), il donnent un cachet spécial au texte et touchent à la graphie, au vocabulaire et, peut-être, à la syntaxe.

Pour le reste, je n'ai que des vétilles à relever. En se plaçant au point de vue historique qui est celui de Mlle Arthur, il n'est pas entièrement satisfaisant de mettre sur le même plan (p. 32) les alternances *com — coma* et *donx — doncas*, puisque *coma* vient de q u o m o d o a c et que *com* et *coma* avaient, à l'origine, chacun sa propre sphère d'emploi. — La syllabe finale de **gemec* 'gémissement' n'est pas le suffixe diminutif -ec, très rare et modifiant seulement des adjectifs; il est non seulement probable, mais certain que *gemec* est un déverbal de *gemegar* (pp. 77 et 82). — Une construction qui aurait mérité une mention est celle de *voler* + infinitif pour désigner un futur immédiat: *una gleysa . . . la qual per rayso de gran vilhesa volia caser ruinalment* (II: 1; latin *minari ruinam*). ⌜*Vouloir*⌝ comme auxiliaire du futur est attesté un peu partout et la construction mériterait certainement une étude d'ensemble; en Languedoc, le recours à la construction et son succès étaient conditionnés par

le fait que *anar* + infinitif était réservé à la fonction de former une sorte de prétérit périphrastique. — Pour terminer, voici une simple suggestion. On s'accorde à admettre que *flar* 'cercle lumineux, grande lumière' vient de p h a r u s. Seul *l* fait difficulté; Mlle Arthur le suppose introduit par analogie avec f l a m m a. C'est là une hypothèse admissible, tout comme celle du *REW* (contamination avec f l a g r a r e). Ne serait-ce pas plutôt un croisement avec c l a r u? Un passage de notre texte militerait en faveur de cette idée, puisque *clar* y est presque synonyme de *flar: abundoses lums e clars* (X: 7).

Bengt Hasselrot

Juan Bastardas Parera, *Particularidades sintácticas del latín medieval. (Cartularios españoles de los siglos VIII al XI.)* Consejo Superior de Investigaciones Científicas. Instituto »Antonio de Nebrija». Barcelone, 1953. XXXIX + 200 pages grand in-8.

Une préface due à la plume de l'éminent latiniste suédois Dag Norberg passe en revue les caractères particuliers aux documents latins du haut moyen âge, ainsi que les difficultés spéciales auxquelles se heurte leur investigation linguistique, et les renseignements qu'ils sont capables de livrer sur la langue populaire. M. Bastardas Parera précise dans l'Introduction le double intérêt que présentent les pièces notariées d'Espagne. Malgré un certain aspect artificiel qui tient au latin scolastique, seule norme alors valable, ces textes conservent, d'un côté, nombre de traits »archaïques» c'est-à-dire remontant à la langue parlée de la période visigothe (VI^e^ et VII^e^ siècles) et plus ou moins convergeant avec le la tinde la Gaule et de l'Italie; d'un autre côté, ils révèlent quantité d'innovations caractéristiques pour l'époque même de ces actes, et où s'amorce le développement particulier de l'ibéro-roman. Les matériaux réunis sont analysés avec pénétration et situés d'une manière convaincante dans l'ensemble de l'évolution romane.[1] Un modèle de la méthode à appliquer à l'examen des chartes latines est surtout le chapitre traitant de la »repré-

sentation morphologique des cas» (p. 13 sqq.).[1] Il s'en dégage la réduction du système casuel, vers les IX^e^ et X^e^ siècles, à un cas universel, qui est l'accusatif, la substitution de ce dernier au nominatif étant une innovation propre au latin d'Espagne. Il arrive à l'accusatif de marquer aussi la possession en parlant de personnes, usage que M. B. P. se joignant à M. Menéndez Pidal, incline à attribuer à une influence gallo-romane (p. 22). Les nominatifs, relativement rares, employés à la place de cas obliques, cadrent en partie avec l'usage espagnol et catalan (esp. *Dios, Carlos, Domingos* . . .), mais sont surtout à regarder comme des »cultismos», étant donné que leur nombre va augmentant vers le XI^e^ siècle. Il en va de même du nominatif en apposition resté indéclíné: phénomène qui avait bien son origine dans la langue populaire, mais qui, à l'époque dont il s'agit, s'écartait de l'usage parlé (p. 42 sq.). Des tours prépositionnels se substituant aux formes fléchies des noms, est à noter le *de* partitif: *si fuerint de senioribus qui fortia voluerint facere* . . . 's'il était des seigneurs qui . . .' (p. 34), tour qui ne devait pas prendre pied en espagnol. Mais il faut observer que dans les expressions pareilles, y compris les circonlocutions du génitif possessif et objectif, le sens d'extraction et de provenance restait toujours vivace, ce qui avait l'avantage de contribuer à la précision. C'est ainsi que j'expliquerais aussi la tournure partitive en *in*: *uindimus* . . . *quantum ibidem abemus in cassis* (= *casis*), *in curtis, in hortis, in terris* 'nous vendons tout ce que nous y possédons en fait de . . . (p. 49). Le souci (parfois intempestif) de la précision qui caractérise le style administratif rejoint ici une tendance de la langue populaire. Un autre procédé, destiné, celui-ci, à survivre en ibéro-roman, ayant pour effet d'éviter l'ambiguïté, est la juxtaposition *pro ad* et *per ad*, dont il résulte une nouvelle préposition finale (esp. port. *para*), *per* et *pro* s'étant partiellement confondus: *uno asino per ad equas* (p. 92).

Un phénomène intéressant l'ensemble de la Romania est, dans l'ordre des verbes, la constitution du passif périphrastique: *est amatus* se substituant à *amatur* (p. 127 sqq.). S'appuyant de nombreux matériaux, avec des parallèles provenant de

[1] A part certaines considérations préalables un peu spéculatives: »El latín vulgar no sólo mantenía diferenciados el nominativo y el acusativo, sino también un caso oblicuo producto de un sincretismo entre el genitivo y el dativo» (p. 13): quel »latin vulgaire»? à quelle époque?

Gaule et d'Italie, M. B. P. rend probable que le décalage de temps et l'abolition subséquente de l'ancien présent du passif a pris son origine dans le subjonctif, où la valeur de temps était moins accusée que dans l'indicatif. Les gloses de San Millán (vers 950) interprètent en effet divers subjonctifs présents du passif: 9. *igni comburatur*: *kematu siegat*, 172. *tradantur*[1]: *donatu siegan*, etc. Pour l'espagnol au moins, la forme *es dado* n'aurait pris le sens du présent qu'au XIII[e] siècle, où apparaît le parfait *ha sido dado* 'a été donné'. M. B. P. ne croit pas devoir remonter au vieux latin pour rendre compte de ce phénomène. On ne saurait pourtant pas nier tout rapport avec le parfait passif du latin, qui exprimait dès les origines non seulement le fait accompli dans le passé mais encore le résultat acquis du point de vue du présent: *porta clausa est* 'la porte fut fermée' et 'la porte est fermée', ce qui a amené dès l'ancien latin l'emploi de *clausa fuit* au sens de passé historique, *clausa est* se réservant à la fonction de parfait proprement dit marquant l'état actuellement acquis.[2]

Le passage de verbes transitifs aux sens intransiti fest attesté par nombre de cas intéressant les idiomes romans: *iungere*, *ad-*, *coniungere* 'arriver', cf. it. *giungere*, *partire* 'partir', *figere* 's'arrêter' dont on pourrait rapprocher port. *ficar* (< **figicare*) 'rester'. Cette mutation est connue du vieux latin, pour des verbes comme *vertere*, *movere*, *deflectere*. On a allégué à ce propos, sans doute avec raison, les constructions participiales (*volventibus annis*) ainsi que, pour l'état tardif, l'analogie des verbes intransitifs susceptibles d'être accompagnés de pronoms réfléchis: étant donné, en bas latin, les doublets du type *vadit — vadit se*, on s'est mis à employer de même, à côté de *se recipit*, etc., le simple *recipit* avec la même valeur. Le phénomène se reproduit d'ailleurs en ancien français: *soi traire — traire, soi lever — lever* ('se retirer', 'se lever').[3]

Enfin, le dépouillement est mené avec une méthode sûre et de manière à faire ressortir la part qui revient à la langue populaire avec ses différents aspects chronologiquement et localement circonscrits, ainsi que la part due à l'effort des scribes de bien écrire.

Veikko Väänänen

---

[1] Bastardas Parera, p. 131, par erreur: *tradentur*.
[2] Voir Ernout-Thomas, *Syntaxe latine*, p. 194.
[3] Cf. Kr. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*, VI, § 188.

Alf Uddholm, *Formulae Marculfi. Étude sur la langue et le style.* Thèse pour le doctorat. Upsal, 1953. 254 pages grand in-8.

Un formulaire c'est-à-dire un recueil de formules usitées dans les actes notariés, diplômes ou lettres relevant de particuliers ou de la couronne, est-il susceptible de donner des renseignements sur la langue parlée à l'époque où il est rédigé? — M. Uddholm, en étudiant la langue du formulaire compilé par le moine Marculf vraisemblablement vers 700 à Saint-Denis, s'efforce d'en trier les réminiscences livresques, les tournures consacrées par la tradition et les fautes échappées à la plume. Reste bon nombre de particularités appartenant, de toute évidence, à ce »latin vulgaire» qui devait sous peu s'ériger en la *romana lingua* des homélies et des Serments de Strasbourg. Aussi l'examen des divers aspects linguistiques et stylistiques de Marculf révèle-t-il »une carcasse de formules traditionnelles et un revêtement de textes (= traits?) populaires» (p. 232). Cherchant ensuite à répondre à la question: les »vulgarismes» de Marculf traduisent-ils son peu de culture, ou sont-ils employés à bon escient? M. U. fait cette intéressante constatation qu'une partie des formules consacrées ont été rajeunies ou rabaissées au diapason du public mérovingien. Ainsi, un *directum facere* correspond à *iustitiam reddere* des formules plus soignées, *per has litteras rogamus* à *his litteris iubemus*, *per fortia* à *vi* (p. 230 sq.). Toutefois, beaucoup des termes techniques eux-mêmes devaient n'avoir plus cours que sous un aspect populaire: *saumarius* (= *sagmarius*, 'sommier'), *tolloneus* (= *teloneum*, a.fr. *tonlieu*, all. *Zoll*), *nora* (= *nurus*, it. *nuora*, esp. *nuera*); M. U. les rangerait sous le même chef que les cas précités, »les vulgarismes (conscients) servant un but pratique» (p. 232).

M. Uddholm, disciple des spécialistes du bas latin J. Svennung et Dag Norberg, et suivant les brisées du regretté maître Einar Löfstedt, mène sa recherche avec méthode et circonspection. Il a notamment procédé à une collation plus poussée des variantes manuscrites qu'elle n'avait été faite pour l'édition de K. Zeumer. Le premier chapitre, qui a trait à la langue et au style des formules en général, relève certaines bizarreries qu'il faut se garder de prendre pour faits de langage spontané: emploi machinal de locutions figées d'un côté, souci

outré de la correction linguistique de l'autre.[1] Ceci posé, la réserve que l'auteur affiche dans la suite vis-à-vis de l'évidence linguistique des phénomènes qu'il étudie me semble exagérée, surtout pour les faits de phonétique. La part attribuée à la graphie dans le chapitre intitulé *L'orthographe* (mieux: graphie) *et la phonétique* est excessive à n'en pas douter. Les confusions comme *relicto-relecto*, *necare-negare*, *spectare-exspectare* ne sauraient être simplement »orthographiques» comme le pense M. U. (p. 47), pas plus que les accusatifs en *-us* pluriels, connus aussi d'autres textes tardifs de France et d'Italie (*solidus*, *tantus*, *annus*). Serait-ce là un nom. sing. figé? M. U. se le demande, évoquant, d'un peu loin, all. *hundert Mann* et finnois *sata miestä* (p. 42); en rapprocher, si jamais, a.fr. *tant chevalier* (*Rol.* 349), *tant hume mort* (ibid. 1623), même tour en ancien espagnol.[2] Mais ceci reste à prouver, et en attendant on y verra un trait de prononciation populaire, sanctionné par l'usage dans ces mots de grande fréquence.[3] Par contre, *actor(itas)* pour *auctor(itas)* et vice versa tient sans doute à une interversion partielle des notions *auctor* et *actor* survenue en latin médiéval [4], plutôt qu'à une prononciation de *au* se rapprochant de celle de *a* (p. 43). Faits de phonétique méconnus dans la section consacrée à la morphologie: prétendus passages de la 2e conjugaison à la 4e *debire*, *censimus*, *oportire* (plutôt prononciation fermée de *e*); les subjonctifs *maniat*, *studiat*, *valiat* avec fermeture de la voyelle en hiatus, n'impliquent pas un inf. *manire*, etc. Surtout, ne pas alléguer, pour confirmer l'existence des inf. *licire*, etc. fr. *loisir*, *luisir*, *plaisir*, qui proviennent régulièrement de *-cēre*. D'autres phénomènes de prononciation se trouvent dissimulés par-ci par-là: *en* = *in*, p. 124, note 2; *se* = *si*, p. 182, note; *seperare* = *separare*, *membrare* = *memorare*, etc. p. 186 sqq.

L'examen des formes nominales dégage une distinction assez nette du nominatif d'avec le cas oblique = l'accusatif assumant diverses fonctions qui revenaient à d'autres cas (p. 55 sq.). En

[1] Dans *Ille peccator in Domino presumit mitti* (= *mittere*) *salutem* il y a bien, non pas »graphie inverse», mais hypercorrection (p. 27). Même impropriété p. 147, à propos de *ponitur* = *positum est*.

[2] Voir Tobler, *Vermischte Beiträge*, II, p. 48 sq.

[3] Cf. Grandgent-Moll, *Latín vulgar*, § 244, et Svennung, *Compositiones Lucenses*, p. 101.

[4] Voir M. D. Chenu, *Auctor, Actor, Author* (in *Archivum Latinitatis Medii Aevi*, III, p. 81—86).

présence de ces faits, il me répugnerait de qualifier de datif, et surtout de le rattacher à l'ancien datif en *-a*, la formule de salutation du type *dulcissima filia illa* (p. 57 sq.): c'est plutôt un cas oblique (ou le cas échéant, un nominatif en apposition), d'autant plus qu'il s'agit surtout de personnes. Le système des noms se trouvant réduit, ou peu s'en faut, à deux cas, à deux genres et à trois déclinaisons, les pronoms, eux, présentent des morphèmes plus variés, voire des innovations »romanes»: *lui* et *lei* datifs de *ille*; par contre le relatif étend *qui* aux trois genres au nom. sg., *que* à l'acc. (p. 73 et 75).

La partie relative à la syntaxe est la plus fertile. Une particularité du latin mérovingien consiste à ne décliner, d'un groupe de mots ayant la même fonction, qu'un seul membre, en général le dernier, le reste se présentant au cas oblique: *sub integra emunitatis nomine, omnes missus nostros discurrentibus.* M. U., qui rapproche bien à propos le suédois *en god mans* issu de *ens godhs mans*, range ces constructions, avec divers cas d'anacoluthe et d'attraction, sous »phénomènes illogiques» (p. 95). Elles n'en reflètent pas moins la structure particulière à cet état de langue. La syntaxe des cas est dominée, cela était à prévoir, par l'accusatif-cas oblique. La justesse de certaines rubriques ne saute pas aux yeux: 56. »A propos de l'accusatif du sujet» et 57. »L'accusatif 'Kasus der Ruhelage'» (il s'agit d'attractions et d'anacoluthes). 58. »Accusatif pour l'ablatif» (point de vue normatif: c'est plus exactement le cas oblique englobant l'abl. avec bon nombre de ses fonctions).[1] La possession est exprimée, en parlant de personnes, avec le datif qui, lui aussi, tend à se fondre avec l'accusatif, surtout au singulier de la 2e, puis de la 3e, enfin de la 1re déclinaison[2] (p. 110 sq.). A mesure que la déclinaison fléchit, les prépositions gagnent du terrain, tout particulièrement *de* et *ad*. Quant à *de* en tant que remplaçant le génitif, Marculf, com-

[1] Les mots du résumé (p. 114): »l'accusatif devient le 'cas normal' et, par suite de la confusion morphologique, il peut même devenir le 'cas régime'», n'ont pas de sens, à moins de substituer 'cas sujet' à 'cas régime'.

[2] Cf. Norberg, *Syntaktische Forschungen*, p. 41 sqq. Je ne puis partager l'avis (exprimé avec réserve, il est vrai) de M. Norberg selon lequel des deux cas génitif et datif, celui-ci (en raison des statistiques dressées par M. Sas), aurait disparu le premier: si tant est que le datif ait fini par se substituer au génitif (et les documents en portent témoignage), ne s'ensuit-il pas que le datif a survécu au génitif?

me les autres auteurs mérovingiens, évite de s'en servir pour marquer la possession quand il s'agit de personnes; qu'en Italie l'usage en soit plus libre (p. 119 sq.)[1], annonçant l'état de choses à venir dans la Romania, c'est-ce qui est à vérifier. D'ailleurs, il faut se méfier des rubriques globales comme »*De* pour le génitif possessif»: aucun des exemples donnés par M. U. sous ce chef n'est dénué du sens primitif de provenance-appartenance: *pontifex de ipsa civitate, abba de ipso monasterio,* etc., ou bien du sens 'concernant': *prologus tres de cessionibus* . . ., qui rejoint *vinditio de villa, cessio regis de hoc privilegium,* etc., donnés sous »*De* pour le génitif objectif». Fréquents, de même, les tours en *de* aux sens partitif, d'instrument, de cause et de temps (pp. 120—123). — A propos de »propositions relatives autonomes» c'est-à-dire à valeur hypothétique, par ex. *precaria, q u i rem alterius sacire vult* 'supplique à employer, quand on veut saisir . . .' (p. 174), faisons remarquer que cet emploi était commun en français: *Tout vient à point qui sait attendre* (arrangé ensuite en: . . . à qui . . .). — Faits de vocabulaire intéressant le roman: *precaria* 'supplique', cf. fr. *prière,* etc., *parata* 'logis', a.fr. *paree,* esp. *parada* (p. 136); *revellum* 'révolte', it. *rovello* (p. 193 sq.); diminutifs se substituant aux radicaux ou ayant un sens technique: *agnellus, porcellus, domnicellus* 'petit seigneur', 'petit fils du roi', *carta paricla, parigla* 'pareille' (p. 190 sq.).

Bref, l'étude de M. Uddholm sur les formules de Marculf fournit d'intéressantes contributions aux recherches du bas latin — encore que ce soit un peu malgré l'auteur.

Veikko Väänänen

R.-L. Wagner, *Supplément bibliographique à l'Introduction à la linguistique française,* 1947—1953. (Société de Publications romanes et françaises, XLVII.) Genève et Lille, 1955. 72 pages in-8.

La linguistique française a, certes, assez d'études nouvelles à son actif pour justifier un supplément à l'*Introduction*[2] que M. Wagner publia en 1947. L'auteur se croit même engagé

[1] L'auteur de l'importante monographie citée à ce propos, *La préposition »de» dans la littérature latine,* etc., est A. Guillemin (non Guillemain).

[2] Signalée dans ce Bulletin, IL (1948), pp. 75—78.

à certaines innovations dans le classement des relevés bibliographiques, dont il rend compte dans un *Avant-propos* de treize pages. Alors que son *Introduction* se divisait en: *Instruments de travail, Linguistique et peuplement, Le vocabulaire, La grammaire* et *La stylistique. — Le style,* le *Supplément* comprend les quatre sections de *Phonétique et phonologie, Lexique, Style* et *Grammaire,* périodiques, mélanges et bibliographies étant groupés à part. On peut ne pas tomber d'accord sur un tel classement, toujours appréciera-t-on les motifs, bien médités et nettement exposés, qui ont déterminé M. Wagner à l'adopter. C'est, avant tout, le souci d'éviter les étiquettes qui pèchent par ambiguïté. Stylistique est du nombre. A examiner les procédés d'expression, on a affaire au s t y l e, qui se définit par rapport à l'état de la langue, d'abord, et ensuite, au »sens intime» c'est-à-dire particularités d'un genre et marques de la personnalité d'un écrivain (p. 9 sq.). Sous la rubrique *Style* se placent donc les études portant sur les »virtualités d'expression» (sous-section *La »stylistique»,* entre guillemets) que propose à l'écrivain un état donné de la langue, ainsi que celles qui traitent des manières d'écrire ou des styles d'auteurs. Même scrupule pour morphologie et syntaxe. La section *Grammaire* se subdivise en *Problèmes généraux, Structure du français* (études de traits phonétiques, morphologiques et syntaxiques qui en constituent l'originalité), *Histoire du français* (y compris le »latin vulgaire» et le roman commun), enfin deux sous-sections consacrées aux travaux de détail qui »recouvrent sensiblement les deux domaines dénommés en général *morphologie* et *syntaxe*»: *Formes et valeurs* et *Syntagmes.* C'est que les grammaires usuelles sont loin de s'accorder sur la délimitation des deux catégories: »mieux vaut donc oublier ces étiquettes et chercher dans la langue (entendue comme le lieu où des valeurs se dégagent par opposition) les principes d'un classement». On observera deux plans d'oppositions: les formes s'opposant à elles-mêmes dans la série qu'elles constituent (valeurs), ou bien entre elles dans le discours (syntagmes). — Conservateur ou innovateur, tout linguiste reconnaîtra que la discussion des principes[1] que M. Wagner fait précéder sa bibliographie facilitera à l'usager une conception de la réalité du langage.

[1] M. Wagner avait consacré une place importante à ces questions dans sa *Grammaire et Philologie,* II, Les Cours de Sorbonne, Centre de Documentation Universitaire, Paris 1954.

A parcourir les titres d'ouvrages et d'articles indiqués dans les diverses sections, on a l'impression que rien d'essentiel n'est omis. A peine font défaut quelques publications très récentes, ce dont on ne saurait tenir rigueur à l'auteur, comme Juan Bastardas Parera, *Particularidades sintácticas del latín medieval*, Barcelone 1953 (ouvrage intéressant le roman commun) et John Orr, *Words and Sounds in English and French*, Oxford 1953. Bien entendu, on ne s'attendra pas à ce que soient complets les relevés des comptes rendus, que l'auteur a bien fait de signaler. La rédaction est soigneuse, les fautes sans conséquence.[1]

Veikko Väänänen

William W. Heist, *The Fifteen Signs before Doomsday* (Studies in Language and Literature). Michigan State College Press, 1952. 231 pages. $ 5.00.

Peu de thèmes pieux du moyen âge ont joui d'une popularité aussi étendue que celui des Quinze signes précurseurs du Jugement dernier. Selon cette légende, au cours des quinze jours précédant le Jugement se produiront des phénomènes cosmologiques de diverse nature. La légende a été exploitée par la plupart des littératures de langue vulgaire, et, depuis plus d'un siècle, les différentes branches et versions du thème ont fait l'objet de recherches assez minutieuses (E. Sommer, C. Michaëlis, G. Nölle, G. Grau, H. E. Sandison, etc.). Néanmoins, l'origine et l'évolution de la légende sont restées plus ou moins obscures. Ce n'est pas un des moindres mérites du travail de M. Heist d'avoir donné un lumineux exposé des études antérieures sur les Quinze signes, plus importantes pour le classement des versions que pour la question des sources.

Au total, M. Heist étudie 96 versions de la légende qui, selon le classement adopté par Nölle[2], se répartissent entre cinq

---

[1] A part l'accident survenu dans l'*Index*: soustraire 2 de chaque nombre de page des renvois. — Y corriger les initiales de Lahti, I. non J., et de Väänänen, V. non V. A. — Page 34, *Miscellanea Lexocraphica*, lire *M. Lexicographica*; p. 45, le recenseur de Regula, *Grundlegung*, etc., est Twaddell, non Twadell.

[2] *Die Legende von den fünfzehn Zeichen vor dem Jüngsten Gerichte* dans *Beiträge zur Geschichte der deutsch. Spr. u. Lit.*, VI, Halle 1879, p. 413—476.

branches principales, dont trois remontent à des originaux latins des XI^e^ et XII^e^ siècles: 1) Pseudo-Bède, 2) Pierre Comestor, 3) Pierre Damien. Ces trois auteurs attribuent faussement la légende à saint Jérôme, attribution qui a fait fortune dans nombre de versions vulgaires. La quatrième branche est en premier lieu représentée par une rédaction en anc. fr. (inc.: *Oiez trestuit communement*) qui nous est parvenue en 22 mss et qui souvent dans la littérature relative aux Quinze signes, est qualifiée à tort de version anglo-normande (par endroits dans le livre de Heist aussi), le texte étant, selon toute vraisemblance, de provenance continentale.[1] Cette version française occupe une place à part: le caractère des signes offre certains traits qui lui sont propres. D'où viennent-ils? M. Heist cherche à répondre à cette question dans le cadre de sa thèse générale selon laquelle la légende remonterait à une source irlandaise.

Plus favorisé que ses devanciers, M. Heist a disposé de certains matériaux mis à contribution par St. John D. Seymour.[2] Cet érudit avait attiré l'attention sur quelques œuvres apocryphes, en premier lieu l'*Apocalypse de Thomas*, dont il existait des versions en latin depuis le V^e^ siècle, et qui après avoir été longtemps perdue ne fut retrouvée qu'au début de notre siècle. Dans cette Apocalypse se trouve une liste de *sept* signes précurseurs du Jugement dernier, reproduite dans une homélie anglaise de la fin du X^e^ siècle (Vercelli ms CXVII) et paraphrasée dans dix strophes additionnelles d'un psautier irlandais, *Saltair na Rann*, datant à peu près de la même époque. Deux autres pièces irlandaises, en prose, *Tenga Bithnua* (*Evernew Tongue*), probablement du X^e^ siècle, qui remonterait à une source apocryphe perdue, et *Airdena* contenant une rédaction complète des quinze signes, auraient, selon Seymour, des rapports incontestables avec les strophes additionnelles du psautier irlandais ainsi qu'avec le type anc.fr. des Quinze signes. Voilà, *grosso modo*, les faits signalés par Seymour et qui lui permettent de conclure, entre autres, que le *Saltair na Rann* constitue une étape intermédiaire entre le type de sept signes et celui de quinze.

S'inspirant des recherches de Seymour, dont il accepte en principe les résultats, M. Heist se met en frais pour montrer

---

[1] Cette version anc. fr. figure dans un ms anglo-normand (Bibl. de Tours, 927), qui contient l'unique copie du *Jeu d'Adam*, et d'après lequel le texte des *Quinze signes* a été publié à plusieurs reprises.

[2] *The Signs of Doomsday in the Saltair na Rann*, dans *Proceedings of the Royal Irish Academy*, XXXVI (1923), p. 154—163.

qeu le poème irlandais *Saltair na Rann* est le plus ancien spécimen qui réunisse les quinze signes. Il est permis d'avoir quelques doutes à ce sujet. La date de la composition des strophes additionnelles du poème irlandais n'est pas établie avec certitude. Même en la fixant à la fin du X^e^ siècle, il ne faut pas perdre de vue que le texte latin des quinze signes de Pierre Damien, mort en 1072, n'est pas de beaucoup postérieur à l'opuscule irlandais. Le texte latin du Pseudo-Bède n'est pas daté non plus.

Voyant dans le *Saltair na Rann* la source principale de la légende des Quinze signes M. Heist surfait un peu la valeur de ce texte irlandais dont la rédaction semble cependant parfois confuse et dont l'interprétation est hérissée de difficultés. Il publie, en tête de son livre, les strophes additionnelles du poème irlandais, avec une traduction anglaise en regard, tout en avouant les difficultés d'interprétation. Pour prouver les rapports du *Saltair* avec le type anc. fr., qui présente une rédaction aberrante, M. Heist signale des ressemblances, qui, vu le caractère souvent obscur du texte de la prétendue source, sont parfois loin d'être concluantes. On ne saurait s'empêcher de voir que M. Heist, dans cet ordre d'idées, fait usage d'arguments assez analogues à ceux qu'il reproche à ses prédécesseurs (Nölle et Grau) en faisant table rase, avec raison d'ailleurs, de leurs hypothèses sur les sources de la légende. D'autre part, le type anc. fr. présente quelques traits qui n'ont rien de commun ni avec le *Saltair* ni avec les deux autres ouvrages irlandais. Quant à ceux-ci, leur valeur probante se trouve affaiblie par le fait qu'ils ne sont matériellement connus que par des rédactions tardives (XV^e^ et XVI^e^ siècles).

Si l'on est ainsi porté à mettre en doute l'importance primordiale et absolue des textes irlandais invoqués par M. Heist comme sources principales de notre légende, cependant toute influence irlandaise sur la formation de celle-ci ne doit pas être écartée. Beaucoup de points, très riches en suggestions, de la démonstration de l'auteur sont à coup sûr à retenir. Il a mis en œuvre une abondante documentation, et les groupements et sous-groupements de versions qu'il a établis — M. Heist distingue entre sept branches principales — permettent aux chercheurs de s'orienter sans trop de difficultés dans l'ensemble des manifestations littéraires de la légende.

L'exposé est suivi de deux appendices, le premier portant la liste des versions étudiées par l'auteur, le second celle des

versions non utilisées. Ces deux listes ne sont pas exemptes d'indications erronées. P. 206: la version française qui commence *Sains Geroymes si nous descrit* (Bibl. Nat. ms. fr. 17.177, fol. 281—282, XIII[e] s.) n'est pas inédite. Elle a été publiée par Paul Meyer, *Bull. de la Soc. des anciens textes*, XXI (1895), p. 114. — P. 209: le poème de Gonzalo de Berceo intitulé *De los signos que apareçerán ante del Juiçio* ne date pas du XV[e] siècle. Berceo vivait au XIII[e] siècle. — P. 213: la version française conservée dans le ms. 3645 (anc. 306, et non pas 307) de la Bibl. de l'Arsenal, inc. *El primer signe que sera*, pas plus qu'une autre, Bibl. Nat. fr. 1444, inc. *Drois est qu'oient ces vers tout crestïene gent*, ne sont restées inédites non plus. Toutes les deux font partie de la publication de E. Walberg, *Deux versions inédites de la légende de l'Antéchrist en vers français du XIII[e] siècle*, dans *Skrifter utgivna av Kungl. Humanistiska Vetenskapssamfundet i Lund*, XIV, Lund 1928, pp. 11—28 et 68—71, respectivement.

Une bibliographie qui paraît exhaustive et un index des noms et des matières, fort utile, terminent cette monographie qui sera un instrument de travail indispensable pour quiconque s'occupe de la légende des Quinze signes ou des thèmes apparentés.

Erik v. Kraemer

MITTEILUNGEN

Professor Alan S. C. Ross's article »Linguistic Class-indicators in Present-day English», published in Vol. LV (1954), pp. 20—56, of this journal, has created a small sensation in Britain and to some extent also in America.

In the May 1 issue of *The Sunday Times*, Mr. Raymond Mortimer [1] wrote that it was the only study of English upper-class speech he knew of. It then became the nucleus of an article on »The English Aristocracy», which Miss Nancy Mitford published in the September issue of *Encounter*. Miss Mitford's and Prof. Ross's views on »U» (upper-class) and »non-U» usage became a favourite topic in London, and the number of *Encounter* containing Miss Mitford's article was quickly sold out in spite of the fact that an extra-large edition was printed of it. The editors of the journal plan to reprint Prof. Ross's original article in one of the forthcoming numbers.

[1] In an article entitled »Subtleties of Class».

Quite recently, *The New Yorker* (in the October 8th issue) wrote about Prof. Ross's article, which it called »the now famous original Edict of Helsinki.» We understand that the article has also been commented upon in *Punch*.

*

Einheimische Veröffentlichungen. — Hans Fromm, Untersuchungen zum Marienleben des Priesters Wernher (Annales Universitatis Turkuensis, B LII, 1955). 195 S.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen. — Arthur Långfors, Un partisan anonyme du grand inquisiteur Robert le Bougre (Recueil de travaux offert à M. Clovis Brunel — Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des Chartes, XII, 1—2, Paris, 1955, p. 96—100). — Id., compte rendu de la Chronique des ducs de Normandie, par Benoit, II, publiée par Carin Fahlin (Studia Neophilologica, XXVII, 1955, 128—9). — Id., compte rendu de l'Archiv für das Studium der neueren Sprachen, CLXXXV, 1948—CLXXXIX, 1953 (Romania, LXXVI, 1955, 129—35). — Emil Öhmann, Über den italienischen Einfluss auf das Niederländische (Koninklijke Vlaamse Academie voor Taal- en Letterkunde, Verslagen en Mededelingen, 1955, S. 131—52). — Id., Ein altes Loblied auf die Lappen (Ural-Altaische Forschungen, 1954, S. 172—4).

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen. — Neuphilologische Mitteilungen, XLVII—LV, 1946—54, bespr. von Mario Roques in Romania, LXXVI, 1955, 122—5 und 277; Jg. LIII, 1952, Heft 1—4 (Festschrift Katara), bespr. von M. Delbouille in Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XXXII, 1954. — Eero Alanne, Die deutsche Weinbauterminologie in ahd. u. mhd. Zeit (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 65, 1), bespr. von Rudolf Trüb in Zeitschrift für Mundartforschung, 1955, Heft 4. — Nils Erik Enkvist, American Humour in England before Mark Twain (Åbo Academi, 1953), reviewed by Marcus Cunliffe in The Modern Language Review, L, 1955, 364. — Martta Jaatinen, Die mhd. Übersetzung der sog. Hieronymus-Briefe nach der Lübecker Hs. Theol. Germ. 11 herausgegeben (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 65, 2), bespr. von A. C. Bouman in Neophilologus, XXXIX, 1955, 236—7. — Pekka Katara, Speygel der Leyen, Neuausgabe eines Lübecker Mohnkopfdruckes aus dem Jahre 1946 (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 77, 2), bespr. von

C. Minis in Leuvense Bijdragen, XLIV, 1954, 85—6, und von Karl Bischoff in Deutsche Literaturzeitung, LXXVI, 1955, Sp. 656—7. — Erik v. Kraemer, De la bonne enpereris qui garda loiaument sen mariage, par Gautier der Coinci (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 82, 2), compte rendu par J. Bourciez dans la Revue des Langues Romanes, LXXII, 1955, 121—2, par W. Mary Hackett dans The Modern Language Review, L, 1955, 78—9, et par Grace Frank dans Romanic Philology, VIII, 1955, 311—2. — Kauko Kyyrö, Fénelons Ästhetik und Kritik (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 73, 2), bespr. von Victor Klemperer in Deutsche Literaturzeitung, LXXVI, 1955, Sp. 420—1. — Kaj B. Lindgren, Die Apokope des mhd. *-e* in seinen verschiedenen Funktionen (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 78, 2), bespr. von W. E. Collinson in The Modern Language Review, L, 1955, 226—7. — Tauno F. Mustanoja, Les neuf joies Nostre Dame (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 73, 4), reviewed by F. W. A. George in Medium Ævum, XXIII, 1954, 102—4. — Päivö Oksala, Die griechischen Lehnwörter in den Prosaschriften Ciceros (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 80, 1), besprochen von J. W. Poultney in Language, XXXI, 1955, 114—7, und von Albert Maniet in Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XXXIII, 1955, 366—7. — Irma Rantavaara, Virginia Woolf and Bloomsbury (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 82, 1), reviewed by W. Apelt in Deutsche Literaturzeitung, LXXVI, 1955, cols. 108—10. — E. N. Setälä, Näytteitä Liivin Kielestä (Specimens of Livonian), translated into Finnish and edited by Väinö Kyrölä (Suomalais-ugrilaisen Seuran Toimituksia, 106), reviewed by W. K. Matthews in The Slavonic and East European Review, XXXIII, 577—9. — Eva Vilamo-Pentti, La Cour de Paradis, poème anonyme du XIII^{e} siècle (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 79, 1), compte rendu par Jean Misrahi dans Romance Philology, VIII, 1955, 299—303.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

HELSINKI (FINNLAND)

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ NÉOPHILOLOGIQUE

INHALT DIESES AM 25. FEBRUAR HERAUSGEGEBENEN HEFTES

Norman Denison, Some Aspects of the More Recent Influence of Germanic Languages on Finnish (S. 1); **Alan S. C. Ross,** Linguistic Class-indicators in Present-day English (S. 20); **Tauno F. Mustanoja,** Two Lexical Notes: *at random, cyprine* (S. 56); **Arthur Långfors,** L'article *maureglé* de Godefroy (S. 59). — Besprechungen: Robert Guiette, Croniques et conquestes de Charlemagne (S. 62), Elsa Norström et Clara Westman Ostrogorsky, Aspects de la vie française (S. 64), bespr. von **Arthur Långfors;** Morton W. Bloomfield, The Seven Deadly Sins, bespr. von **Tauno F. Mustanoja** (S. 65); Alan S. C. Ross, *Ginger*, a Loanword Study, bespr. von **Pentti Aalto** (S. 70); Karl-Gunnar Lindkvist, Studies on the Local Sense of the Prepositions *in, at, on,* and *to* in Modern English, bespr. von **Erkki Penttilä** (S. 71); Georg Fridén, The Canadian Novels of Sir Gilbert Parker, bespr. von **Desmond Pacey** (S. 72). — Eingesandte Literatur (S. 73). — Mitteilungen (S. 77).

Nr. 1-2 **LV-1954**

Neuphilologische Mitteilungen, herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsinki. Redaktion (seit 1939): A. Långfors, Prof. em. d. roman. Philol., P. Katara, Prof. em. d. deutschen Philologie. Schriftführer der Redaktion: Dr. phil. Tauno F. Mustanoja, Annankatu 27 A, Helsinki.

Jährlich acht Nummern. Jahrespreis für Finnland Fmk. 150, für das Ausland $ 1.50. Für die Mitglieder unentgeltlich. Frühere Jahrgänge Fmk. 125 (Finnland) und $ 1 (Ausland).

Beiträge, Bücher und Zeitschriften an Prof. A. Långfors (Rahapajankatu 3 B, Helsinki), Abonnementsbeträge und Bestellungen an die Akademische Buchhandlung (Keskuskatu 2, Helsinki) und Mitgliedsbeiträge an den Schriftführer des Vereins, Mag.phil. Åke Furuhjelm (Johanneksentie 4, Helsinki) erbeten.

Neuphilologische Mitteilungen (Bulletin de la Sosiété Neuphilologique), publiées par la Société Néophilologique de Helsinki, paraissent en huit numéros par an. Rédaction (depuis 1939): A. Långfors, professeur hon. de philologie romane, P. Katara, professeur hon. de philologie germanique. Secrétaire de la rédaction: Tauno F. Mustanoja, 27 A Annankatu, Helsinki.

Le prix de l'abonnement est fixé à 150 marcs pour la Finlande et à $ 1.50 pour l'étranger. Les membres de la Société reçoivent le Bulletin gratuitement. Le prix des années antérieures est de 125 marcs pour la Finlande et $ 1 pour l'étranger.

Envoyer les manuscrits, livres et revues à M. A. Långfors (3 B Rahapajankatu, Helsinki), les abonnements à la Librairie Académique (2 Keskuskatu, Helsinki) et les cotisations à M. Åke Furuhjelm, secrétaire de la Société (4 Johanneksentie, Helsinki).

Neuphilologische Mitteilungen (Bulletin de la Société Néophilologique) is published by the Modern Language Association of Helsinki. Editors (since 1939): A. Långfors, Professor Emeritus of Romance Philology, P. Katara, Associate Professor Emeritus of Germanic Philology. Editorial Secretary: Tauno F. Mustanoja, Ph. D., 27 A Annankatu, Helsinki.

Eight numbers are published every year. The subscription price is 150 Fmks. in Finland and $ 1.50 in other countries per year. Members receive the Bulletin free of charge. Back volumes 125 Fmks. and $ 1 respectively.

Contributions and publications for review should be sent to Professor A. Långfors (3 B Rahapajankatu, Helsinki), subscriptions to Messrs. Academic Bookshop (2 Keskuskatu, Helsinki), and membership fees to the Hon. Secretary of the Society, Åke Furuhjelm, Mag. Phil. (4 Johanneksentie, Helsinki).

Inhalt der letzten Jahrgänge

LIII (1952). (Festschrift Katara). — 496 S. 1 $. — P. Aalto, Zur Etymologie von Ulan; Y. M. Biese, The Use of Ingressive Auxiliaries in the Works of Shakespeare; J. Bramwell, *Kubla Khan* — Coleridge's Fall? J. Deschamps, Die mittelniederländischen Übersetzungen der Dialoge Gregors; E. Erämetsä, Notes on Richardson's Language; Th. Frings u. Elisabeth Linke, Das Lehnwort in *Morant u. Galie;* W. Giese, Gian Fontana; F. Holthausen, Beiträge zum mnd. Wortschatz; Martta Jaatinen, *Dialogi Gregori* nach der Hs. Lübeck Theol. germ. 11; J. Kalima, Zum Suffixaustausch im Russischen; A. Långfors, A propos de Rutebeuf, II: Le pays du trouvère Jehan d'Esquiri; E. Lewy, Episches: eine Geschichte J. Gotthelf's; F. P. Magoun, Víga-Glúmr's Equivocal Oath; F. Maurer, Zu den Liedern Friedrichs von Hausen; W. Mitzka, Die Hessen und der Hassegau; W. Niekerken, Wechsel der nd. Vokalart; E. Ochs, Mhd. *ez sprichet;* E. Öhmann, Die mndl. Verba auf *-ont;* E. Pennanen, On the Date of Ben Jonson's *A Tale of a Tub;* M. Räsänen, Dtsch *Bier* usw.; A. Raun, *Zu* den Präverben im Estnischen; E. Rooth, Ist die Form *us* im Ripuarisch-Moselfränkischen »ingwäonisch»? H.-F. Rosenfeld, Nd. *Buddel,* Hd. *Flasche* 'Tölpel' P. Ruelle, Noël Dupire *in memoriam;* K. Schreinert, Die nd. Dichtung Alt-Livlands; Y. H. Toivonen, Einige Lehnwörter; E. Valli, Das Verhältnis des Claus Cranc zu Nikolaus von Lyra; L. Wolff, Von der lyrischen Bedeutung der Strophenform bei Walther von der Vogelweide.

LIV (1953). — 384 S. $ 1. — I. Lahti, La dénasalisation en français; Auvo Kurvinen, MS. Porkington 10; E. J. Moyne, American Travelers in Finland; R. Hakamies, Mots latins in *-leus;* Trois termes de commerce (*netto, brutto, franco*); T. Nurmela, Manuscrits et éditions du *Corbaccio* de Boccace; D. Barrett, Totality and Determination, I; E. Öhmann, Niederländische Lehnprägungen nach französischem Vorbild; Kleine Beiträge zum deutschen Wörterbuch, IV; Zum sprachlichen Einfluss Italiens auf Deutschland, XIII; Gottfried Ephrain Müller; E. Öhmann, L. V. Seppänen u. K. Valtasaari, Zur Geschichte des deutschen Suffixes *-ieren;* A. Långfors, A. Jeanroy in memoriam; B. de Gaiffier, La source latine du Miracle *dou saint dent Nostre Seigneur;* Ö. Södergård, *Une Manière de parler;* E. Ochs, Elsässisch *kęlte;* H. Marchand, Notes on English Suffixation; C. J. L. Price, Some New Light on Chesterfield K. B. Lindgren, Was ist Funktion?; N. E. Enkvist, The Functions of Magic in Milton's *Comus;* H.-F. Rosenfeld, Nd. *Buddel,* hd. *Flasche,* it. *Fiasco,* usw.

Ausserdem erschienen im Verlage des Vereins die *Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki,* Bde I—XVI, 8:o, und zwar in zwangloser Folge seit 1893.

Folgende Personen haben es gütigst übernommen, die Anmeldung neuer Mitglieder sowie die Einsendung der Mitgliedsbeiträge an den Schriftführer zu vermitteln:

Hanko (Hangö): Studienrätin Lahja Selänne.
Jyväskylä: Dr.phil. Vilho Puttonen.
Kemi: Studienrätin Veera Vesterinen.
Kokkola (Gamla-Karleby): Studienrätin Gerda Lindgren.
Kuopio: Studienrat Uuno Hiltunen.
Mariehamn (Maarianhamina): Rektor Bruno H. Forss.
Mikkeli: Studienrat Tauno Markkanen.
Porvoo (Borgå): Frau Tyyni Lindroos.
Rauma: Mag.phil. Siviä Harjama.
Tampere: Studienrätin Aino Piironen.
Turku (Åbo): Dr.phil. Edit Perjus.

DEMANDÉS PAR
DES BIBLIOTHÈQUES ÉTRANGÈRES

Neuphilologische Mitteilungen, tomes I, III, VI, VII, VIII, XV, XXV ou collection complète.
Studier i Nordisk Filologi, tomes séparés ou collection complète.
Prière d'adresser les offres à

AKATEEMINEN KIRJAKAUPPA
(Librairie Académique)
Helsinki

Helsinki 1954 Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran Kirjapainon Oy.

SHL
WITHDRAWN